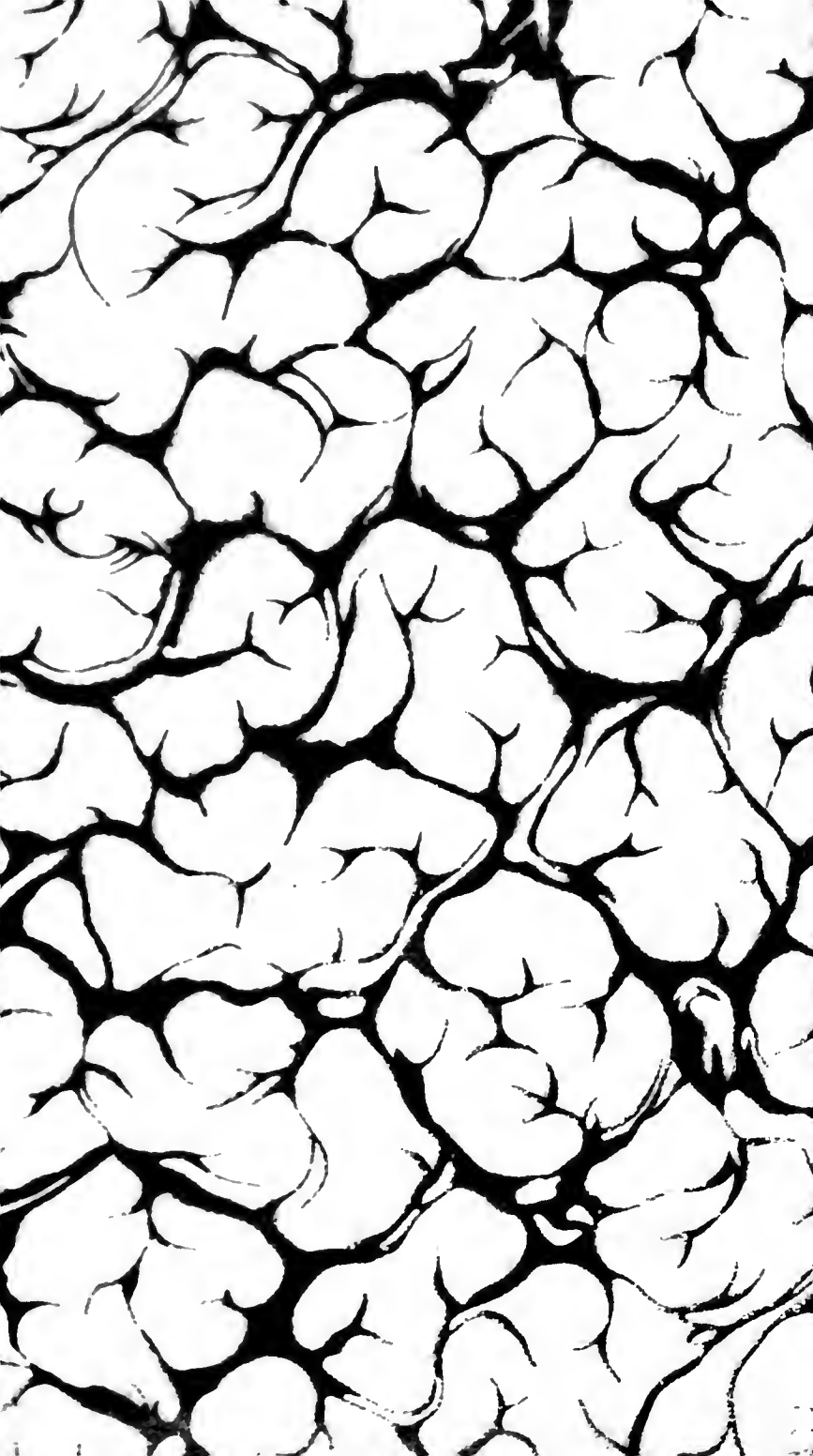


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00997938 6





.



Œ U V R E S

D I V E R S E S

DE GRECOURT.

T O M E T R O I S I E M E.

Jacqueline a Mr Delaprange



Œ U V R E S

D I V E R S E S

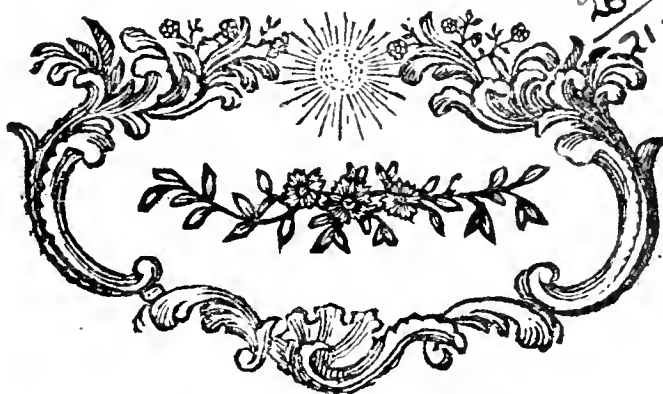
DE GRÉCOURT.

NOUVELLE ÉDITION,

*Soigneusement corrigée, & augmentée d'un
grand nombre de Pièces qui n'avoient
jamais été imprimées.*

T O M E T R O I S I E M E. - 15

*Contenant les Poésies mêlées, Philotanus, avec la
Traduction Latine, &c.*



A L U X E M B O U R G.

M. D C C, L X V I I.

12

1

1

1



EPIGRAMMES

E T

MADRIGAUX

D E M. L' A B B É

DE GRECOURT.

E P I G R A M M E ,

Sur la Campagne de 1735.



U R les bords où la Seltz au Rhin vient
rendre hommage ,
Il est un Camp fameux en illustres Guer-
riers :

Bellone chaque jour les conduit au fourrage ,
Et leur donne du Foin en guise de Lauriers.

A U T R E.

' *LE PEINTRE COURROUCÉ.*

U N Fat vouloit qu'un Peintre , en faisant son Por-
trait ,

Copiât Saint Jean trait pour trait ,
Quoique lui-même il fût un très-laid personnage.

Tome III,

A

Mais à peine fut-il au milieu de l'ouvrage ,
 Que le Peintre rempli d'un trop juste courroux ,
 Lui dit : Monsieur , je ne puis passer outre.
 Car de penser à faire un Saint de vous ,
 C'est de Saint Jean vouloir faire un Jean F....

A U T R E.

B On jour , ma belle mignonne ,
 Disoit Lucas l'autre jour :
 Que mon aventure est bonne
 De vous trouver de retour !
 Ça , permettez-moi de grace
 De vous rendre un petit soin ;
 Il n'est rien qui tant délasse ,
 Et vous arrivez de loin.
 Alix , sans être intriguée ,
 Répond : grand merci , Lucas ;
 Je ne suis point fatiguée ,
 Mais mon pauvre âne est bien las.

A U T R E.

U N jeune Gars de bonne mine ,
 S'accusoit à certain Frappart
 D'exploiter en secret une sienne voisine.
 Mon fils , lui dit le Papelard ,
 Est-elle gente ? Elle est divine ,
 Lui répondit le Jouvenceau.
 C'est bien le teint plus clair , le corsage plus beau ,
 Le cul plus dur ! bref , un friand morceau :
 Oncques ne fut plus attrayante Brune.
 Oh ! le paillard ! quelle fortune !
 Et son logis du tien n'est pas fort écarté ?

D E

Sous même
Par-dessus tout.
C'est qu'il ne m'en co
Ah ! s'écria le Moine ,

A U T R E.

Aux pieds d'un vieil Hermite un jeune Adolef-
cent ,
Ce Carême passé dit , en se confessant ,
Que par un accident sinistre ,
Dont il avoit bien du regret ,
Il avoit trois fois en secret
Baisé la femme d'un Ministre.
Alors le bon Hermite , homme plein de sçavoir ,
Dit : baïser une femme , est un crime bien noir ,
Quand c'est celle d'un Catholique ;
Et que de fois j'en ai frémi !
Mais pour celle d'un Hérétique ,
Bon ! c'est autant de pris sur l'ennemi.

A U T R E.

Jean, quatre mois après sa noce,
Se trouva pere ; il s'en fâcha,
Au beau pere il le reprocha ,
Lequel lui dit : d'un fruit précoce
Ma femme ainsi me régala.
J'eusse fait du bruit plus que trente.
Par un Contrat de mille écus de rente ,
Mon beau-pere me consola.
Ce même Contrat , le voilà ;
Il doit rester dans la famille.
A votre gendre il conviendra ,
Si vous mariez votre fille.

A U T R E.

LA Grece si féconde en fameux personnages ,
 Que l'on vante tant parmi nous ,
 Ne put jamais trouver chez elle que sept Sages :
 Jugez du nombre de ses Fous.

A U T R E.

VOus répondrez , ô corrupteurs de filles ,
 Disoit en chaire un Docteur véhément ,
 Vous répondrez de toutes peccadilles
 Qu'elles feront avant le Sacrement.
 Punis serez au jour du Jugement
 D'avoir au mal femelle façonnée.
 La jeune Alix qu'un Amant peu content
 Depuis huit jours avoit abandonnée ,
 S'écria : bon ! j'en ferai tant & tant ,
 Que du fripon l'ame sera damnée.



A U T R E.

A U Sexe encor chere est la bienfiance :
 Jusqu'aux filles de cabaret.
 Aucune ne se rend , sans quelque résistance.

Un Passager , beau , jeune , adroit ,
 En suit une au grenier , & veut lui faire fête.
 Crois-tu de mon honneur que je prenne peu soin ,
 Lui dit-elle , en prenant un bon bouchon de foin ?
 Avance , avec ceci je te casse la tête.

A U T R E.

A Utant qu'en la saison des jeux ,
 Amours ont un riant visage ,
 Autant , sur le déclin de l'âge ,
 Portent-ils un minois hideux.
 Badinans avec la Jeunesse ,
 D'Albane ce sont les Tableaux ;
 Défigurés par la vieillesse ,
 De Calot ce sont les Magots.

Turpe , semilis amor. Ovid.

A U T R E ,

SUR LES GENS D'AFFAIRES.

J'Ecoutois un jour certain Fat ,
 Qui disoit qu'en ce tems ces avides Corsaires ,
 Que l'on appelle Gens d'Affaires ,
 Avoient par leurs Traités soutenu seuls l'Etat.
 Oui , lui dis-je , & je vous l'accorde :
 Mais comment le font-ils dans leur train déréglé ?

C'est proprement comme la corde
Qui soutient un Pendu , tant qu'il soit étranglé.

A U T R E.

A Rome une sçavante Dame
Pour un François d'amour s'éprit,
Et pour lui déclarer sa flamme,
Adroitement elle s'y prit :
Sçavez-vous bien , homme d'esprit,
Où , selon la commune idée ,
Le Paradis terrestre étoit ?
A toute force il disputoit ,
Voulant qu'il fût dans la Chaldée.
Lorsque la Belle s'écria :
E nel mezzo-potta-mia.

A U T R E.

L' A I M A B L E I N G É N U E.

L A tendre Célimene émue
Par les discours d'un jeune Amant ,
Qui flattoient son tempérament,
Venoit enfin d'être vaincue.
Du premier trouble revenue ,
Et se ressouvenant d'abord
Qu'elle s'étoit mal défendue ,
Qu'elle avoit fait trop peu d'effort ,
Elle lui dit , baissant la vue ,
Et recouvrant sa gorge nue :
Ah ! mon Dieu ! que vous êtes fort !



A U T R E.

LE CAVALIER A CONFESSE.

U N Cavalier s'accusoit à confesse
 D'avoir , pendant toute une nuit ,
 Partagé le lit de l'Hôtesse ,
 Où son bide l'avoit conduit.
 Combien fites-vous cette affaire ,
 Mon cher enfant ? car il faut les compter.
 Combien de fois ! Oh ! oh ! mon Pere ,
 Je ne suis pas ici pour me vanter.

A U T R E.

LA LUNETTE & LE JE NE SÇAIS QUOI.

A Mour , mon cher ami , mon Roi ,
 Fais-moi prêter une Lunette ,
 Pour porter sur je ne sçais quoi
 Une vue assurée & nette.
 Une Lunette ! es-tu donc fou ?
 Ce qu'on ne voit point , on s'en doute :
 Et puis il vient un moment , où
 Le plus clairvoyant ne voit goutte.

A U T R E.

LA CEINTURE.

U Ne belle & galante Dame ,
 Ecoutant volontiers les contes un peu gras ,
 Disoit , pour s'excuser : il suffit qu'une femme
 Soit chaste seulement de la ceinture en bas.

Un railleur répartit : la maxime est commode ,
Et , sur un tel avis , le sexe féminin
Pourra bien amener la mode
De se ceindre comme Atlequin.

A U T R E.

L'E C U R É B O R G N E.

P Ar trop lamper , un Curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit défermé.
Un Docteur vint : voici de la besogne
Pour plus d'un jour . . . Je patienterai . . .
Ça , vous boirez . . . Eh ! bien soit , je boirai . . .
Quatre grands mois . . . Plutôt douze , mon Maître . . .
Cette pufanne . . . A moi , reprit le Prêtre !
Vade retrò : guérir par le poison !
Non , par ma foi , perdons une fenêtre ,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

A U T R E.

L A R É C O N C I L I A T I O N .

U N célèbre Buveur , grand ennemi de l'eau ,
Qui déclamoit toujours contr'elle ,
Se vit menacé du tombeau ,
Par de fréquens accès d'une fièvre cruelle.
Il étoit goguenard , splendide & libéral ;
Ses amis ne le quittoient guère.
Un jour étant pressé de l'ardeur de son mal ,
Qu'on m'apporte , dit-il , de l'eau plein une aiguière.
A ces mots ses amis le regarderent tous ;
Puis ils rirent comme des fous.
Vous riez , leur dit-il , entendant raillerie !
Ne sçavez-vous pas , mes amis ,

DE M. DE GRÉCOURT.

Qu'il faut à la fin de sa vie
Se réconcilier avec ses ennemis ?

A U T R E.

UN vieux Médecin Spargyrique ,
Epris d'une jeune Beauté ,
En lui faisant sa cour , vantoit fort sa pratique ,
Et ne lui parloit point de son antiquité.
Je suis Sçavant , ou Dieu me damne ,
Disoit-il , & je suis employé plus que deux.
Hélas ! si vous étiez un âne ,
Lui répondit la Belle , on vous aimeroit mieux.

A U T R E.

UN jeune Conseiller , amoureux d'une Belle ,
Voyant certain plumet qui la suivoit par-tout ,
Lui dit : Madame , eh ! ce plumet me
Il me aussi , lui dit-elle.

A U T R E.

LE FAIT ET LE DROIT.

LE *Fait* , le *Droit* , qui sur le Formulaire
Depuis long-tems partagent les esprits ,
Faisoient grand bruit , & l'on traitoit l'affaire
Avec chaleur , lorsque l'on fut surpris
De voir Alix terminer la querelle ,
Et sur le champ trouver ce tour adroit :
Tant qu'il est droit , il n'est pas fait , dit-elle ;
Quand il est fait , il cesse d'être droit.

A U T R E.

L E J U S T E.

Sept fois par jour , au moins , le juste pèche ;
 Difoit en chaire un fils de Loyola.
 Sept fois ! reprit une vieille Pimbeche ;
 Est-il en cor bien de ces justes-là ?

BOUTADE CALOTINE,

*Sur un Mandement de l'Archevêque de Bourges,
 en 1722.*

A Bourges l'on excommunie
 Ceux qui liront Philoramus.
 Un Curé dit : mort de ma vie ,
 J'en appelle comme d'abus.
 Mais le Pape défend d'appeller au Concile.
 Hé ! bien , moi j'en appelle aux armes de la Ville.

M A D R I G A L.

A Life , ma chere merveille ,
 Sur mon honneur je ne ments pas ,
 Quand je vous dis que vos appas
 Font que jamais je ne sommeille.
 Que si malgré tous les propos ,
 Témoins de mon peu de repos ,
 Vous croyez que je dissimule ,
 Couchez cette nuit avec moi ;
 Et vous verrez , belle incrédule ,
 Comme je suis digne de foi.

A U T R E.

JE pense , & la nuit & le jour ,
 Que c'est un grand mal que l'amour.
 Je pense à l'esclavage horrible ,
 Où je languis depuis trois ans ,
 Près d'une Bergere insensible ,
 Qui se moque de mes tourmens.
 Je pense que bientôt peut-être ,
 Par un hymen pécunieux ,
 Mon rival se rendra le maître
 De s'endormir sur ses beaux yeux.
 Je pense que je suis peu sage
 De consumer mon plus bel âge
 A ne gagner que des refus ,
 Et ma raison me rend confus.
 Mais ces réflexions sentées
 Ne font qu'augmenter mon malheur :
 Je sens que je vole à mon cœur
 Ce que je donne à mes pensées.

A U T R E.

LA PENSÉE & L'ABBÉ. *

LA Pensée & l'Abbé ! ce sujet hasardeux
 Me donnera bien de la peine.
 Partagez le travail , adorable Climene ,

* Une Dame pria l'Abbé de Grécourt de lui faire une Fable. L'Abbé lui en demanda le sujet ; la Dame répondit : sur la Pensée. Quoi ! la Pensée toute seule ! oui , toute seule , dit-elle , fit l'Abbé est toujours d'accord avec elle. Voilà ce qui fit naître cette Piece.

Faisons cette fable à nous deux ;
 Et que je voie un peu votre muse exercée.
 Prenez pour vous l'*Abbé* : car le gênant respect ,
 Que , malgré vos appas , imprime votre aspect ,
 Ne me laisse que la *Pensée*.

A U T R E.

L E C A L E N D R I E R.

Compte les mois, les jours, les heures, les minutes,
 Belle Philis , que je *contien* ;
 Et si dans ce que tu supputes
 Tu peux voir un instant où Tircis n'est pas tien ,
 Recompte : tes calculs à coup sûr sont peu justes.

A U T R E.

Reprenez , tendres soins une nouvelle force ;
 Vivacité , ranimez vos attraits :
 Vous , respects , des esprits douce & flatteuse amorce ,
 Pour éclater , rassemblez tous vos traits :
 Parfaite ardeur , constante estime ,
 Amitié , sentimens qu'inspire la beauté ;
 Mouvements dont je suis l'éternelle victime ,
 Brillez de tout le feu dont je suis transporté.
 Il s'agit de prouver à l'objet que j'adore ,
 Que vous bravez du tems la redoutable loi ,
 Et que depuis vingt ans vous êtes tels encore ,
 Qu'au moment où ses yeux triomphèrent de moi.
 Mais que dis je ? au sujet d'un amour si solide ,
 Quel soupçon , de Philis pourroit frapper l'esprit ,
 Quand elle conviendra que la raison le guide ,
 Et que l'estime le nourrit ?

A U T R E.

LE seul vrai plaisir qu'on ressent ,
 C'est de bien jouir du présent :
 Permettez , mon Iris , que j'en fasse une épreuve.
 J'en veux faire une toute neuve ,
 Dit-elle , d'un air empressé ,
 En réalisant le passé.
 Quoi ! repliquai-je , chere Amie ,
 Le présent vous allez doubler !
 J'enchéris , je vais le tripler.
 Je vous proteste sur ma vie
 Qu'en ce moment , d'un même souvenir ,
 Et d'un seul coup j'additionne
 Tous les plaisirs qu'Amour me donne ,
 Passés , présents , même à venir.

A U T R E.

Les deux Amours.

Certain Enfant qu'avec crainte on carresse ,
 Et qu'on connoît à son malin souris ,
 Court en tous lieux , précédé par les Ris ,
 Mais trop souvent suivi de la Tristesse.
 Dans le cœur des humains il entre avec souplesse ;
 Habite avec fierté , s'envole avec mépris.
 Il est un autre Amour , fils craintif de l'estime ,
 Soumis dans ses chagrins , constant dans ses desirs ;
 Que la vertu soutient , que la candeur anime ,
 Qui résiste aux rigueurs , & croît par les plaisirs.
 De cet Amour le flambeau peut paroître
 Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux.
 Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître ,
 Et je ne veux le servir que pour vous.

A U T R E

A E G L É ,

En lui envoyant les Œuvres Mystiques de M. Fenelon,

Q Uand de *Guion* le charmant Directeur
 Disoit au Monde : aimez Dieu pour lui-même ,
 Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur ;
 On ne crut point à cet amour extrême ;
 On le traita de chimere & d'erreur.
 On se trompoit : je connois bien mon cœur ,
 Et c'est ainsi , belle Eglé , qu'il vous aime.

A U T R E.

L' A M A N T H E U R E U X.

T Out est égal , & la Nature sage
 Veut au niveau ranger tous les humains.
 Esprit , raison , beaux yeux , charmant visage ,
 Fleur de santé , doux loisir , jours sereins ,
 Vous avez tout ; c'est-la votre partage.
 Moi je parois un Etre infortuné ,
 De la Nature enfant abandonné ;
 Et n'avoir rien , semble mon appanage :
 Mais , vous m'aimez , les Dieux m'ont tout donné.

A U T R E.

V Énus , je sçais qu'Amour a fui de ton empire ,
 Et qu'en proie au plus vif chagrin ,
 Tu promets un baiser à qui te pourra dire

Où se cache ce Dieu malin.

Ah ! cesse les regrets où ton cœur s'abandonne ;
Déesse , donne-moi ce doux baiser promis ,
Ou fais qu'Ismene me le donne :
C'est dans ses beaux yeux qu'est ton fils.

A U T R E.

LE PEINTRE AMOUREUX.

Zeuxis devoit dans un Tableau
Peindre Vénus. Oubliant la Déesse ,
Il n'y peignit que sa Maîtresse ;
Son cœur égara son pinceau.
Alors charmé de son ouvrage ,
Il courut l'exposer aux yeux des connoisseurs ,
Ne doutant pas de leur suffrage.
Il s'abusa : Zeuxis rencontra des Censeurs.
Vous vous trompez , dit-il , leur montrant son modele ,
Reconnoissez Vénus. On reconnut la Belle.
Iris , je m'en serois douté ;
Et j'en puis juger par moi-même :
Je ne vois jamais de Beauté
Que dans les traits de ce que j'aime.

A U T R E.

Quand le badin *Grécourt*
Sur le degré court
Après sa tendre Amie ,
Elle tombe , & bientôt s'écrie :
Hélas ! qu'il est à mon gré court ,
Le doux plaisir dont mon ame est ravie ?



P O E S I E S

M E S L É E S

DE M. L' A B B É

D E G R É C O U R T.

LE B A I S E R.

Tous les plaisirs valent ce qu'on les prise.
L'un veut le chaud, l'autre aime mieux la bise.
L'un dans l'étude a mis sa volupté,
L'autre à jouer sans cesse est arrêté ;
Le turbulent à la chasse se tue ;
Le paresseux au repos s'habitue ;
L'un dans le vin trouve mille plaisirs ,
L'autre à l'amour borne tous ses desirs.
Aucun n'a tort & quoi que l'on en dise ,
Tous les plaisirs valent ce qu'on les prise.
Or , j'ai tâché d'en essayer de tous ,
Et pas un d'eux ne m'a semblé si doux
Que le Baïser ; & si quelqu'un se trouve ,
Qui dans mon choix peut-être ne m'approuve ,
Qu'il cherche ailleurs ce qui le peut flatter ;
Sur ses plaisirs je ne veux contester.
Mais qu'il soit sûr qu'aucun ne m'intéresse
Comme un Baïser reçu de ma Maîtresse.
Et ce n'est point un caprice insensé
Qui de travers dans mon cerveau placé ,

M'ait

M'aît fait paroître aux autres préférable ,
Ce bien pour moi de tous le plus aimable.
Non , dans mon choix la raison m'a conduit.
Toujours la peine est du plaisir le fruit ;
A lui si fort on la voit enchaînée ,
Qu'en même-tems elle semble être née ,
Et que jamais nul n'a pu parvenir ,
Malgré ses soins , à les bien désunir.
Le Baïser seul a ce grand avantage ,
De n'avoir point une peine en partage ,
Qui nous forçant à de tristes regrets
Fasse à nos cœurs oublier ses attraits.
Voyez , quels maux le Baïser peut-il faire ?
A la santé bien loin qu'il soit contraire ,
Par lui souvent un malade alité
A reconnu qu'il étoit en santé.
Que mille fois un Baïser se répète :
Toujours notre ame en est plus satisfaite ,
Sans qu'on en soit plus pesant ni moins frais ,
Pour un Vicillard il semble fait exprès :
L'âge qui rend aux plaisirs inutile ,
Pour celui-ci le rend encor habile.
Devant témoins un bienheureux Amant ;
Sous l'air trompeur du simple compliment ,
D'un doux Baïser goûte aisément les charmes ,
Sans qu'une mere en prenne des allarmes ;
Sans qu'un époux ait droit de s'en fâcher.
O vrai plaisir ! On ne va point chercher ,
Quand le hasard fait trouver seuls ensemble
Deux cœurs qu'Amour sous ses ailes rassemble ,
Si cette porte est fermée aux verroux ,
Si le Voisin a ses regards sur nous ,
Ou si quelqu'un ne peut pas nous surprendre.
Dans le moment du Baïser le plus tendre ,
Vient-on : chacun s'assied de son côté ,
On n'en a pas l'air plus déconcerté ;
Puis on se leve , on fait la révérence ,
Et du baïser rien n'offie l'apparence ,

Sans pour cela qu'il faille beaucoup d'art.
A ce plaisir tous deux ont même part :
On est baisé dans l'instant que l'on baise ,
L'un comme l'autre est également aise ,
Et l'on ne peut quereller la dessus.
Dans le Baïser il n'est jamais d'abus :
Il n'est pour lui nulle place marquée.
Que sur la main soit la bouche appliquée ,
Ou sur l'épaule , ou bien sur le menton ,
Sur l'œil , la gorge ou quelque autre canton ,
Aucun Censeur n'a droit d'y contredire ,
Et chacun baise à l'endroit qu'il desire.
Comme le vin , il n'abbat point l'esprit ;
Pour le goûter un seul instant suffit.
Veut-on qu'il dure , on en est toujours maître.
Jeunes Beautés par lui nous font connoître
Quand leur amour ne se peut plus céler ,
Et c'est l'aveu de qui n'ose parler.
Mais à ces mots , gardez de vous méprendre :
Tous les Baïfers ne se peuvent entendre
De même sorte ; il est ici besoin
Que de l'amour ils soient marqués au coin.
Qu'ils soient... Suffit... gardons-nous d'en trop dire ,
De tels Baïfers ne se doivent décrire.
Mainte Susanne en veut souvent jouir ,
Qui dans mes vers ne les voudroit ouïr.
Enfin baïser est œuvre méritoire ,
Et nous devons nous bien garder de croire
Qu'aucun Saint Pere ait jamais prétendu
Que le Baïser pût être défendu.
Ne prenons point un si mauvais scrupule
Lorsque du Pape on va baïser la mule ,
Une indulgence à l'instant nous est *hoc*.
D'un Cordelier chacun baise le froc ;
En Portugal , à moins d'être hérétique ,
Aux jours de fête on baise une relique.
On baise . . . Enfin que ne baise-t-on pas ?
Qui du Baïser ne connoît les appas ?

C'est le seul qu'à bon droit on desire,
 Le seul auquel en ce moment j'aspire;
 Et de mes Vers je ne voudrois pour prix,
 Qu'un seul Baïser sur la bouche d'Iris.

R É P O N S E. *

CHARMANT GRÉCOURT, j'ai vu votre Baïser:
 Que dis-je, vu? j'en ai senti le charme.
 Il m'a semblé qu'une Beauté qui s'arme
 D'un fier courroux, qui ne puis appaïser,
 Fléchie enfin, cessant d'être cruelle,
 En prenoit un que mon cœur lui prêtoit.
 Que vous dirai-je? A s'acquitter fidelle,
 Il m'a semblé qu'elle me le rendoit.
 O doux effet d'un pinceau vif & tendre!
 Cet air si fin, & ces traits achevés,
 Apollon seul peut-il vous les apprendre?
 Non, c'est l'Amour qui vous les devez.
 C'est la nature, avec l'expérience,
 Qui du Baïser fait toute la science.
 Or ce Baïser, cet unique trésor,
 Plus précieux, plus pur même que l'or,
 Dont & si bien connoissez l'excellence,
 Dont & si bien peignez la ressemblance,
 Pour le connoître en son original,
 Qui, mieux que moi, peut être votre égal?
 Qui, mieux que moi, le mettroit en peinture,
 Si chez moi l'art où n'avez de rival,
 Comme chez vous, égaloit la nature?
 Nul, pour ce bien, (penchant infortuné!
 N'a, plus que moi, le cœur aiguillonné.
 Le posséder, de mon ame est l'ivresse:

* Quoique cette Piece ne soit pas de M. l'Abbé de Grécourt; on a jugé à propos de la placer ici, comme étant le pendant de celle qui précède.

L'avoir vaut plus que tout autre richesse :
 Ne l'avoir pas , c'est être ruiné ;
 Et trop souvent la disette m'opresse.
 Trop fut mon cœur formé pour la tendresse ;
 Pour caresser aussi trop suis je né.
 Des châtimens , pour conjurer l'orage
 Où , dans l'enfance , on se voit exposé ,
 Qui du Baïser fit un meilleur usage ?
 Punit-on ceux par qui l'on est baïsé ?
 Mais quel surcroît , lorsque l'Amour lui-même
 Vint à m'apprendre , à force de desirs ,
 Et puis enfin à force de plaisirs ,
 Ce que c'étoit que baïser ce qu'on aime !
 Non , non , jamais tant de baïfers reçus ,
 Tant de baïfers & donnés & rendus ,
 Qu'aux premiers ans de ma course amoureuse.
 Vous dites vrai , Docteur , la source heureuse
 D'un si grand bien ne sçauroit s'épuiser.
 Nous nous voyions , c'étoit pour nous baïser.
 Entre nos cœurs il n'étoit point d'affaire ,
 Dont un baïser , tout naturellement ,
 Ne fût toujours le début nécessaire ,
 Et puis le nœud , & puis le dénouement.
 Que dis-je , Ami ? nos entretiens uniques
 Étoient souvent autant d'œuvres lyriques ,
 Que le Baïser , sans en rompre le cours ,
 Note pour note , accompagnoit toujours.
 Le bel instant que celui de l'aurore !
 Je baïsois lors une bouche & des yeux ,
 Dignes d'un Dieu par qui baïsent les Dieux :
 Las ! que ne suis je à les baïser encore ?
 Je baïsois plus , depuis j'ai baïsé mieux.
 Il est un tems où l'appétit dévore ;
 On n'aime point à cet âge , on adore.
 Tous mets sont bons : rien n'est clair & distinct ;
 On mange , on boit , on baïse par instinct.
 Vient un autre âge , & le seul véritable ,
 L'âge de l'ame , & des sens & du goût :

On mange peu , l'on est long tems a table :
On baise moins , & l'on jouit de tout.
C'est à cet âge , où , grace à son long regne ,
Je suis encore , & tres-long-tems serai.
De nos beaux jours faut-il que l'on se plaigne ?
Qu'on en profite ; ils ont assez duré.
C'est à cet âge enfin que par degré
J'ai sçu l'amour & toutes ses délices ,
Et , si l'on veut , aussi tous ses supplices.
Eh ! comment l'homme , à jouir destiné ,
Jouira-t-il , s'il n'est pas encor né ?
Je ne peins point cette Beauté nouvelle :
Dix ans déjà m'ont vu brûler pour elle ;
J'en suis honteux ! mais c'est fatalité.
Que sont dix ans ? Je la tiens immortelle :
Je compte aussi sur l'immortalité ,
Pour être , moins que pour être fidele.
J'en dis beaucoup , & la fidélité
Qu'ici j'étaie , à vos yeux , ne s'accorde
Avec le trait cité dans mon exorde :
Tout a pourtant de la réalité.
On peut aimer deux différentes femmes
Différemment : demandez aux galans.
On peut avoir certain nombre d'Amans
Qu'on aime tous : demandez à nos Dames.
Plus d'un Amour se niche en même lieu.
Ne décrirai ce qu'on ne peut décrire ,
De ce qu'ils font , ces baisers pleins de feu ,
Qui seuls font l'homme , & font de l'homme un Dieu.
Quel autre qu'eux peut jamais nous instruire ?
D'un toutefois , d'un qui seul les vaut tous ,
Ne puis me taire , en ferois un Poëme.
Pour en parler , il faudroit l'Amour même :
Mais quoi ! ce Dieu parle-t-il mieux que nous ?
Eh ! qui peut mieux chanter , rendre sensible
Un tel Baïser , (si le peindre est possible ,)
Que cette bouche , où , cinq ans révolus ,
Il est encor comme je le reçus.

Depuis six mois j'avois perdu mon ame :
Loin de Paris , pour n'y plus revenir ,
J'avois vu fuir cet objet de ma flamme.
En son esprit , (car toute femme est femme ,)
Je croyois même éteint mon souvenir.
A mon réveil , un matin se présente
Un Emillaire , Emillaire inconnu.
Monsieur , dit-il , pour affaire pressante ,
En ce moment vous êtes attendu.
Comment ? par qui ?... N'importe : à l'instant même ,
Il faut vous rendre à l'ombre des tilleuls.
Je pars , je vole : étonnement extrême !
Qui me demande ? O Dieux ! c'est ce que j'aime :
Je la retrouve , & nous nous trouvons seuls.
Figurez-vous l'éclat de Cythérée ,
Des yeux ! des yeux , ou de joie enivrée ,
L'ame se peint , dévorant son objet.
Quel mouvement est plus prompt que le nôtre ?
Ah ! nous volons l'un dans les bras de l'autre.
Qui sçait parler en ce cas est muet :
Un seul soupir dit toutes nos pensées.
Bouches en feu , conjointes & pressées ,
De deux moitiés mortes , il s'en faut peu ,
Font un tout vif , un tout parfait , un Dieu.
Faut-il sortir de cette apothéose !
Est-il un terme à l'immortalité ?
Non , ce Baïser ne fut point limité ,
Et tous ces riens qui valent toute chose ,
Ces longs regards , ce silence , ces pleurs ,
Ces pleurs heureux , délices de nos cœurs ,
Ces vifs soupirs joints au tendre sourire ,
Ces petits mots , *Est-ce vous ? est-ce moi ?*
Est-ce bien vous , cher Ami que je voi ?
Sont tous charmans , mais ne veux les décrire.
De ce Baïser ils ont fini le cours ,
Et je prétends qu'il a duré toujours.
Or , maintenant , Osculateur sublime ,
Jugez si même avec ladite Intime ,

Plaisir fut onc , pour cil qui vous écrit ,
 Plus grand que fut dans le Baïser susdit.
 Et croirez-vous , après telle légende ,
 Qu'à si doux bien , qu'à volupté si grande ,
 Moins que mettez , je mette lots & prix ?
 Ains avouerez que sur vous enchéris.

SUR MADAME MILLET.

Sans être une Belle accomplie ,
 Je suis parfaitement jolie.
 J'ai l'air appétissant , enjoué , gracieux ;
 Un si gentil petit langage. . . .
 Les Amours , les Ris & les Jeux
 Sont les menins de mon visage.
 Je chante avec un art qui charmeroit les Dieux :
 Tout chante en moi , lorsque je chante :
 Regardez ma bouche & mes yeux ;
 Je suis sûre que je vous tente.
 Folle & vive par de-là tout ,
 Je pousse les plaisirs à bout ;
 Et pour la belle humeur je n'ai point de seconde ;
 Mais ce qui fait mon plus grand bien ,
 C'est qu'acquérant le cœur de tout le monde ,
 Je possède encore le mien.

L'AMANT ET LE LIT.

Lis veut me rendre les armes ,
 Son cœur fier a trop combattu ;
 Pour ce moment si plein de charmes ,
 Amour , où nous conduiras-tu ?
 Cherchons ces gazons que Zéphyre
 Carresse d'un souffle si doux ,

Où Flore aux Amans semble dire :
 Ces lieux ne sont faits que pour vous.
 Non : Phébus témoin du mystère ,
 Peut être seroit indiscret.
 Dans un bois sombre & solitaire ,
 Amour , guide-nous en secret.
 Que la plaintive Philomele
 Y puisse , au bruit de nos soupirs ,
 Perdre sa tristesse éternelle ,
 Et ne chanter que nos plaisirs.
 Mais quel est le réduit tranquille
 A l'abri de l'œil curieux ?
 Dans Paphos fais-nous un asyle
 Impénétrable aux envieux.
 La , sur un lit fait de la plume
 Des Moineaux les plus amoureux ,
 Je veux que leur ardeur allume ,
 S'il se peut , l'ardeur de nos feux.
 Tendre Amour , ma flamme est extrême ,
 Je retarde ce doux moment
 Par mon inquiétude même.
 Eh ! fais-le naître seulement.

LA TONTINE.

L'Amour veut mettre à la Tontine.
 Quel est son Procureur dans ce hardi projet ?
 Connoît-il bien son origine ?
 Pourra-t-il fournir son extrait ?
 On le dit vieux comme le Monde :
 A ses yeux ce n'est qu'un Enfant.
 Quand sa mere sortit de l'Onde ,
 Il étoit déjà triomphant
 Sous la robe d'un Jaspéniste ,
 On le prendroit pour un Caton ;
 Et sous celle d'un Moliniste ,

Il a tous les traits d'un Giron.
 Enfant , Vieillard & décrépité ,
 Quelle Classe occupera-t-il ?
 Il faudroit être bien subtil
 Pour marquer celle qu'il mérite.
 Orry n'a pas prévu le cas.
 Malgré sa prudence suprême ,
 Je crois que le Conseil lui-même
 Y trouvera de l'embarras.
 Qu'il soit traité sans injustice ,
 C'est le but de tous nos desirs.
 Le système de nos plaisirs ,
 Est dépendant de son caprice :
 Il est bon de le carresser.
 Enfin , Monsieur , c'est votre affaire ;
 Quand on est bien avec la Mere ,
 L'Enfant doit nous intéresser.

Q U A T R A I N.

Fieres Beautés , que rien ne dompte ,
 Je ne dis pas : vous vous rendrez un jour.
 Mais cependant, (ceci n'est pas un conte ,)
 L'honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

L A S E R V A N T E.

FAiſſe qui voudra l'amour
 A ces Maîtresses de Cour :
 Quant à moi je me contente
 De carresser nuit & jour
 Le tetton de ma Servante.

* Elles n'ont rien d'arrêté ,
 Et toujours sous leur beauté

Cachent une ame inconstante :
 Mais vive la fermeté
 De ma petite Servante.

On dit que sous un Amant
 Elles ont du mouvement :
 La mienne n'est si sçavante ;
 Elle y va tout doucement ,
 Comme une simple Servante.

C'est à force de présens
 Que ces pauvres Courtisans
 Se conservent leur Amante ;
 Et vingt écus tous les ans
 Me conservent ma Servante.

Vous languissez quelquefois ,
 A la Cour , plus de trois mois ,
 Sans que l'heure se présente ;
 Et moi , bienheureux , je vois ,
 Quand il me plaît , ma Servante.

A la Cour , un Serviteur
 Le fait toujours en frayeur ;
 Le moindre bruit l'épouvante :
 Mais de qui puis-je avoir peur ,
 Le faisant à ma Servante ?

R E C E T T E I N F A I L L I B L E .

Prenez deux grains d'indifférence ,
 Autant de résolution ,
 Dont vous ferez infusion
 Avec du suc de patience.

Point de procès , point de querelle ,
 D'ambition , ni de faux zèle ;
 Mais pleine dose de gaité.

Deux onces de société ,
 Avec deux dragmes d'exercice.
 Point de femme , point d'avarice.
 Un bon grain de dévotion ;
 Point de nouvelle opinion.

Vous mêlerez le tout ensemble ,
 En l'infusant , si bon vous semble ,
 Avec deux doigts du meilleur vin ,
 Et le prendrez chaque matin.
 Vous verrez que cette pratique
 Au Médecin fera la nique.

SUR LE POÈTE ROUSSEAU.

Rousseau par mainte bagatelle ,
 Maint Conte , Epigramme & Rondeau ,
 D'une scrupuleuse Séquelle
 A blessé le foible cerveau.

On convient du nerveux , du neuf & du grand beau ;
 Mais on veut que sa plume ait été criminelle ;
 Et par une haine mortelle ,
 On empoisonne toute l'eau
 De la fontaine naturelle
 Où puise sa Muse immortelle ,
 Maîtresse du sacré Côteau.
 De rage l'Envie étincelle
 Contre ce Pindare nouveau ,
 Et la Calomnie infidelle

L'a poursuivi presque dès le berceau.
 Heureusement il se rit d'elle ,
 Et s'en rira jusqu'au tombeau.

Il vit en liberté sous sa propre tutelle ;
 Il fait de la raison son unique flambeau ,
 Et du Jaloux au Sage il en appelle ,
 En effet , qu'on le juge aux traits de son pinceau ;

Le vice est trop affreux , & la vertu trop belle ,
 Pour que le cœur n'ait point part au tableau. *

* La réponse de Rousseau se trouve dans les dernières Editions
 de ce Poëte.

ODE ANACRÉONTIQUE.

A U fond d'un Bois , assis à l'ombre ,
 Je me sentis l'esprit rêveur ;
 Le soleil couchant , le tems sombre ,
 Sembloient obscurcir mon humeur.
 Réfléchissons , dis-je en moi-même :
 Le Sage s'en fait une loi ;
 L'homme auroit un besoin extrême
 De revenir souvent à soi.
 Le dos appuyé contre un arbre ,
 J'avois les bras entrelacés ,
 Les yeux fixés , le corps de marbre ,
 Pour bien réfléchir , c'est assez.
 Cette philosophie éprouve
 Parut d'abord m'embarrasser ;
 Elle étoit pour moi toute neuve :
 Par où devois-je commencer ?
 Tous les malheurs de cette vie
 Tentoient déjà mon souvenir ;
 La pâle Mort avoit envie
 De m'offrir son noir avenir.
 La Fortune , à mes vœux rebelle ,
 Me préparoit de nouveaux coups ;
 Et Philis , plus perfide qu'elle ,
 Vouloit réveiller mon courroux.
 Parmi cette foule innombrable
 De chagrinantes fictions ,
 Mon tempérament favorable
 Démêla deux réflexions.
 Pour mon essai , sans plus attendre ,

Quelques momens je réfléchis
 Sur un plaisir que j'allois prendre ,
 Fort peu sur un que j'avois pris.

A U T R E.

Entre une Brune , entre une Blonde ,
 Les plus belles qui soient au monde ,
 Amour , mon cœur est agité ;
 Son incertitude se fonde
 Sur différente qualité.
 J'aime l'exquise volupté ;
 Et cette volupté n'abonde
 Que quand la tendresse seconde
 Et prévient la vivacité.
 Aminte est vive , Iris est tendre ,
 Mille chansons m'ont dû l'apprendre.
 Mille chansons sont des chansons ,
 Me répond le Dieu de Cythere ;
 Un Amant doit par ses façons
 Unir ce double caractère.
 Choisis donc indistinctement ;
 Car tel bon plaisir est le nôtre ,
 Que tu les rendes l'une & l'autre
 Tendres , vives également.

R O N D E A U.

L E P U C E L A G E.

O Neque ne vis de Pucelage.
 Voyant pudeur sur le visage ,
 Modestie en l'habillement ,
 Un jeune Epoux feroit serment
 De trouver l'oiseau dans sa cage.

Bientôt il change de langage ;
 Car ayant cherché vainement ,
 Il dit , en perdant le courage ,
 Sans oser le dire hautement :
 Oncque ne vis de Pucelage.
 Ils naissent bien , & c'est dommage
 Qu'ils s'élèvent mal-aisément.
 Mais tel est leur tempérament ,
 Que leur vie est un court passage !
 Ils sont si sujets au pillage ,
 Et meurent si subitement ,
 Avant d'être avancés en âge ,
 Que l'on peut chanter hardiment :
 Oncque ne vis de Pucelage.

S T A N C E S.

Iris , cessez d'être cruelle :
 Voyez où la fierté réduit
 Une jeune Beauté qui fuit
 Les plaisirs d'un Amant fidèle.

Si d'une jeunesse immortelle
 Les jours marchaient à petits pas ,
 Peut-être ne dirois-je pas :
 Iris , cessez d'être cruelle.

Mais le tems passe à tire d'aile ;
 Ce n'est qu'un éclair qui nous luit ;
 La courte jeunesse le fuit :
 Iris , cessez d'être cruelle.

La beauté n'est pas éternelle ;
 Le moindre accident la ravit ,
 Et la fragilité vous dit :
 Iris , cessez d'être cruelle.

Ecoutez la tendre Hirondelle ;

Elle ne revient au printems
Que pour dire par ses accens :
Iris , cessez d'être cruelle.

Pourquoi cette fierté rebelle ?
Le tems , le lieu , l'Amant discret ;
Le cœur vous dit même en secret :
Iris , cessez d'être cruelle.

Fut-il occasion plus belle
Pour écouter un tendre Amant ;
Qui vous répète en soupirant :
Iris , cessez d'être cruelle ?

V Œ U D E C O N S T A N C E.

JE n'entends prêcher que constance :
Chacun veut m'en faire un devoir ;
Mais peut-être , sans le sçavoir ,
J'ai le don de persévérance.
Hier Philis eut mes amours ;
Je brûle aujourd'hui pour Nannette ;
Demain j'aimerai Colinette :
A ce compte j'aime toujours.
Je dirige ainsi mon envie
Sur la plus rare des vertus :
Oui , je jure , fils de Vénus ,
D'être constant toute ma vie.

L E L I V R E.

*Parodie de l'Ode de Mr. ROUSSEAU
sur l'Homme.*

QU'un Livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !

En naissant, sous la presse il crie,
 Et semble prévoir ses malheurs.
 Un essain de fâcheux censeurs,
 D'abord qu'il commence à paroître,
 En dégoûte les acheteurs,
 Qui le blâment sans le connoître.
 A la fin, pour comble de maux,
 Un Droguisse, qui s'en rend maître,
 En habille poivre & pruneaux :
 C'étoit bien la peine de naître.

L E S F O U S.

ME voilà donc au rang des Fous titrés ;
 J'y suis du moins en bonne compagnie.

Fous couronnés & Fous mîtrés :
 Dieux ! quelle longue Litanie
 De Fous par le Sort illustrés !
 On en voit sous la pourpre même ,
 Et sous ce triple Diadème
 Que fabriqua l'orgueil Romain.

Plus d'un cerveau, timbré de sa folie extrême ,
 A diverti le genre-humain.

Les grands titres, le rang suprême
 Nous offrent des Fous accomplis ,
 Et tous nos fastes sont remplis

D'exemples éclatans qui prouvent mon système.

Oui, tous les mortels bien pesés
 Ont leur folie, ont leur foiblesse ,
 Et les sept Sages de la Grece ,
 Si vantés, si préconisés ,
 N'étoient que des Fous déguisés
 Sous le masque de la Sagesse.

Il est des Fous de toute espece ,

Divers dans leur manie, ainsi que dans leurs goûts ,
 Les uns sont Fous d'honneur, les autres de richesse ,

Ceux-là de bel esprit , & ceux-ci de noblesse ,
Les autres des plaisirs , & ce sont les moins Fous.
Quant à moi , je le suis de vous ,
Aimable Iris ; cette folie
Est à mon gré la plus jolie ?

LA COURONNE REFUSÉE.

DE la part de Dame Fortune
Une Vieille vint me trouver :
Veux-tu mon pouvoir éprouver ,
Me dit-elle ? quitte ta Brune.
C'est une pure illusion
Que les plaisirs que l'Amour donne :
Il vaut mieux que cette Couronne
Soit l'objet de ta passion.
Bellone conduira tes armes ,
Minerve dictera tes loix ,
Et parfait modele des Rois ,
Du peuple tu feras les charmes.
Cette Vieille alloit la placer ,
Et vouloit me ceindre la tête ;
Mais satisfaire de ma conquête ,
J'eus grand soin de la repousser.
Grand merci , liberale Douegne ,
Je te rends grace de tes biens :
A ma chere Iris je m'en tiens ;
J'aime , je suis aimé , je regne.

PORTRAIT DE CLIMENE.

Bien m'y connois , & ne suis des plus Bêtes ;
Très-peu s'en faut que ne soyez l'Amour ;

Même pour rien je croirois que vous l'êtes.
 Gentil Corsage & Minois fait au tour ,
 Friand souris , tout comme en a le Traître ;
 On vous les voit ; on peut vous reconnoître
 A tous ses traits ; mais aussi ses défauts
 Les avez tous. Perfide badinage ,
 Malice noire , & qui pourtant engage ;
 Qui l'eut jamais : C'est l'Enfant de Paphos ,
 Et vous , CLIMENE. Or sus , sans vous déplaire ,
 Je vous dirai , pour votre amendement ,
 Qu'a tout cela réforme devez faire ;
 Réforme grande. Eoutez donc comment
 Profiterez de Sermon salutaire.
 Jà de l'Amour vous avez les appas :
 Gardez-les bien , tel meuble est nécessaire ;
 Mais sa malice est un fort vilain cas.
 Mieux vous vaudroit , pour finir nos débats ,
 Cette bonté qu'a Madame sa Mere.

L A B R I E V E T É.

Dieu d'Amour que je suis heureux !
 La jeune Iris tendre & fidele ,
 Partage l'ardeur de mes feux ,
 Et ses sermens me renouvelle.
 Tout sert mes amoureux desirs ;
 Ce jaloux qui nous environne
 Ne fait que hâter nos plaisirs ,
 Et sa rage les assaisonne ;
 A notre bonheur souverain
 Il ne manque plus qu'une chose :
 Ote-nous un petit chagrin ;
 T'en solliciter Iris n'ose ;
 J'y suis moi-même embarrassé.
 Comment te dirai-je ma peine ?
 Ah ! fais que le présent devienne
 Un peu moins proche du passé.

LE PIED , L'ŒIL ET LA MAIN.

Question décidée par l'Abbé de Grécourt.

I Sabelle , Iris & Climene
Prétendoient que dans un repas ,
On leur donnât preuve certaine
Qu'on en vouloit à leurs appas.
Certain Berger , (commence l'une)
A marché sur mon pied vingt fois ,
En disant , il fait clair de Lune ;
Qu'il fera beau ce soir au bois !
Lisandre , sur ma main surprise ,
A glissé des baisers muets ;
Il l'a serrée , il l'a reprise ,
Pour m'exprimer ses vœux secrets.
Pour moi , répartit la dernière ,
Tircis m'a lancé des regards
D'une façon si singulière ,
Qu'elle mérite des égards.
Quel est le plus amoureux signe ?
Qui des trois peut se l'arroger ?
Cette question paroît digne
Que l'Amour daigne la juger.
Cupidon survient & se moque
Du pied tout comme de la main ;
Ce n'est-là qu'un signe équivoque
D'un Convive abstrait & badin.
Mais un seul coup d'œil vif & tendre ,
Quand ce langage est bien appris ,
Dir le plaisir que l'on va prendre ,
Celui qu'on prend , & qu'on a pris.

LE M É D I S A N T.

Soit médifance ou bien mauvaife humeur ,
 Soit par caprice de génie ,
 Aurois-tu toujours la manie
 D'être Censeur ?

La jeune Iris eft une fiere outrée ,
 Climene une franche Catin ;
 Celle-ci n'a plus fon beau tein ,
 L'autre eft plâtrée.

Labelle Aminte eft fotte , & felon toi ,
 La fotte n'en eft pas plus fille ;
 Tu ne trouve dans Amarille ,
 Ni cœur ni foi.

Je voudrois bien qu'encore tu vouluffes
 De Philis nous dire du mal.
 Eh ! fi ! répond l'Original ,
 Elle a des puces.

C O N S E I L A S I L V I E.

Si vous époufez un Grand Pere ,
 Sçavez-vous ce que vous ferez ?
 Tout le jour vous ferez grand'chere ,
 Toute la nuit vous dormirez.
 Vous aurez un bon Equipage ,
 Tout le jour vous ferez *flores* ;
 N'en attendez pas davantage ,
 Car la nuit n'eft qu'*ad honores*.
 Tous les foirs vous ferez servie
 D'un vieux Conte , ou d'un vieux Rebus ;
 Après cela , bon foir Silvie ,
 Allez vous coucher la-deffus.

Heureuse ! si de doux mensonges ,
En dormant vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des Songes ,
Il ne faudra s'attendre a rien.
Mais si vous choisissiez pour Maître
Un Mari plus jeune & plus dru ,
Le jour vous jeûnerez peut être ,
Mais la nuit , bouche , que veux-tu ?
Choisissez , pendant qu'on vous laisse
Le tems de choisir vos Amours ,
Et songez que dans la jeunesse ,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

LE VISA DE L'AMOUR.

V Oici l'aveu de mon fort déplorable ,
Dieu des Amours , tu vois un misérable ,
Victime hélas ! des changemens affreux
Qu'on vit aussi dans l'Empire amoureux
Pas n'est besoin d'en retrasser l'histoire ;
Tous l'ont assez présente à leur mémoire ;
Mais loin d'avoir , comme d'autres Amans ;
Sçu profiter de mes remboursemens ,
J'ai tout perdu , ce nécessaire même ,
Dont je roulois avec l'objet que j'aime.
Vous le sçavez , mes biens n'étoient pas grands ;
Je n'étois point de ces cœurs conquérans ,
Dont les Exploits font en gros caractère
Ecrits par vous aux fastes de Cythere ;
Je n'ai point fait résonner les Echos ;
Ma main jamais dans les bois de Paphos ;
Pour une grace en secret *arrachée* ,
N'en consacroit un indiscret trophée ;
Mais je roulois Amant presque inconnu ,
Et je vivois du petit revenu
Que je tirois du cœur de ma Bergere ;

Amour , enfin j'avois le nécessaire
 Pour la santé de mon heureux état ;
 Vous même aviez signé notre Contrat :
 Quand ma Bergere , au mépris de ma flamme ,
 Mit à l'aumône & mon cœur & mon ame.
 Qui l'eût pu croire ! Infidelle un beau jour
 Elle éteignit ma rente & son amour ,
 Me contraignit , en dépit de mes larmes ,
 De renoncer pour jamais a ses charmes.
 Notre Contrat fut enfin déchiré ,
 Et je repris mon cœur désespéré ,
 Je l'ai gardé sans emploi , sans usage ,
 Et tel enfin qu'il vient de la volage ,
 Le nourrissant de soupirs superflus ,
 Mets ordinaire a des cœurs dépourvus.
 Tel en amour fut mon triste partage.
 J'avois pourtant acquis cet héritage
 En beaux deniers à l'usage des cœurs ,
 Larmes , soupirs , amoureuses langueurs ,
 Respects , sermens , mille & mille fleurettes ,
 Et chaque jour de tendres chansonnettes ,
 Sans oublier sa houlette & son chien.
 Qu'ai-je à présent pour tout reste de bien ?
 Plaisirs passés , missives mensongeres ,
 Sermens écrits sur des feuilles légères ,
 Qu'ont en jouant emporté les Zéphyr.
 De mes effets voila le triste compte ;
 Amour , voilà le fruit de mes soupirs ,
 Que je raporte au Visa d'Amathonte.
 Vous plaira donc , sensible à mes desirs ,
 Me recoucher sur l'état des plaisirs ,
 Et désormais obliger ma Volage
 A me payer un fidele arrérage.
 Vous me rendrez mon Patrimoine ancien ,
 Et ce faisant , Amour vous ferez bien.

A V E U D E J U L I E

S U R S O N P R O C H A I N M A R I A G E ,

A S A C O U S I N E.

JE ne suis ni froide ni dure ,
Et je sens , (soit dit entre nous ,)
Certains aiguillons de Nature
Un peu plus haut que les genoux ,
Un peu plus bas que la ceinture ,
Qui me disent a ez qu'il me faut un époux.
Jadis en ce beau lieu vivoit un pucelage
Qui se laissa , comme un poisson ,
Prendre à l'appas de l'hameçon ,
Et mourut sans pouvoir se sauver à la nage.
Il faut , le maudit pucelage !
Qu'il en passe bientôt le pas.
Afin qu'il ne m'étouffe pas.
Je le veux étouffer à l'avril de son âge ,
Croyez-moi , d'un mari l'on goûte les douceurs ,
Qui chatouillent nos sens & qui charment nos cœurs ,
Et dans ses passe tems , pour contenter sa flamme ,
Une fille qui n'a pas le plaisir d'une femme.
Si quelque jeune Laboureur
Débauche une fille & l'affronte ,
La fille en a toute la honte ,
Le Galant en a tout l'honneur.
Mais dès que dans le mariage
La femme souffre un favori ,
La honte en est toute au mari ,
La femme en a tout l'avantage.

LES QUATRE AGES DES FEMMES.

Philis plus avare que tendre ,
 Ne gagnant rien à refuser ,
 Un jour exigea de Lisandre
 Trente moutons pour un baiser.
 Le lendemain , nouvelle affaire ;
 Pour le Berger le troc fut bon ;
 Il exigea de la Bergere
 Trente baisers pour un mouton.
 Un autre jour , Philis plus tendre ,
 Craignant de déplaire au Berger ,
 Fut trop heureuse de lui rendre
 Tous les moutons pour un baiser.
 Le lendemain Philis peu sage
 Auroit donné moutons & chien ,
 Pour un baiser que ce volage
 A Lisette donnoit pour rien.

A U T R E .

LA vie est une course : une gloire éclatante
 En est le but ; le plaisir nous présente ,
 Chemin faisant , ses dangereux appas.
 Ce sont les Pommes d'or que l'amant d'Atalante ;
 Pour l'arrêter , lui jettoit sur ses pas.

L A B R I E V E T É .

Dieu d'Amour que je suis heureux !
 La belle Iris tendre & fidele ,

Dispute

Dispute l'ardeur de mes feux ,
 Et mille sermens renouvelle.
 Tout fait la cour à mes desirs :
 Ce jaloux , qui nous environne ,
 Ne fait que hâter nos plaisirs ,
 Et sa rage les assaisonne.
 A notre bonheur souverain
 Il ne manque plus qu'une chose :
 Ote-nous un petit chagrin ;
 T'en solliciter Iris n'ose ,
 J'y suis moi-même embarrassé.
 Comment te dirai-je ma peine ?
 Ah ! fais que le présent devienne
 Un peu moins proche du passé.

B O U Q U E T.

J'Avois dépeuplé nos jardins
 Des trésors de la jeune Flore ,
 Et courois enrichir tes mains

Des plus charmantes fleurs que Zéphir fasse éclore ;
 Lorsque chemin faisant , comptant par ci , par là ,
 La joie & les plaisirs que près de toi l'on goûte ,
 L'une d'elles me dit : nous sçavons tout cela ;
 Et qui , dans l'Univers , le met encore en doute ?
 Un soin plus pressant embarrasse nos cœurs ;
 Le même jour nous voit presque mourir & naître ,
 Et c'est jour bien peu de semblables douceurs ;
 Mieux seroit , prix pour prix , de ne les point connoître ;

Nous cherchons donc par quel moyen
 Se pourroit prolonger notre courte durée ;

Et c'est . . . Ah ! ma sœur , je le tien ,
 S'écria le Cedra d'une voix altérée :

Changeons-nous en pommade ; Iris s'en sert toujours ;
 Dès le matin , à sa toilette ,

Nous serons placés tous les jours
Et sur ses mains & sur sa tête.

Notre couleur brillante & notre douce odeur ,

Satisfaisant notre aimable Maîtresse ,

Nous conduita sans doute à l'unique bonheur

De pouvoir lui servir sans cesse.

La troupe parfumée applaudit au dessein ,

Et dans le même instant la Déesse puissante

Forma , des fleurs qui remplissoient ma main ,

Le coffret que je te présente.

S O N N E T,

Sur les libertés de l'Eglise Gallicane.

Nous ne souffrirons point que le Maître du
Tybre ,

Au gré de ses desirs , veuille étendre ses droits.

La France fut toujours & sera toujours libre ,

Quelque empire que Rome ait sur d'autres endroits :

De sages libertés conservent l'équilibre

Entre le Vatican & nos anciennes Loix ;

Et ses plus forts liens ne seront qu'une fibre ,

Des que l'on prétendra lier jusqu'à nos Rois.

J'entends le Pape en feu qui demande à la France :

Où sont les fondemens de cette indépendance ,

Que sous un autre nom elle objecte au hasard !

Appaise ton courroux & retiens ton tonnerre ;

Si Jesus-Christ t'a fait succéder à Saint Pierre ,

Charlemagne l'a fait succéder à César.



E T R E N N E S.

De ce jour nommé par chacun

Le premier de l'an neuf, mil sept cent vingt & un.

B On jour, bon an, ma belle Dame ;
C'est un cœur tout rempli de flamme
Qui vous apporte ce qu'il peur,
Mais pas tout-à-fait ce qu'il veut.

Ce cœur n'est pas formé de la même matière,
Ni sorti du moule ordinaire
Qui sert à tous autres d'étui :
Dame Nature exprès en fit faire un pour lui.

Il est discret, sincère, sage,
Assez propre à tout bon usage,
Et fort expert en l'art d'aimer
L'objet qui le sçait enflammer.

Vivacité, délicatesse,
Passablement de politesse ;
Tendre amitié pour la raison,
Haine pour tout défaut, dont il craint le poison.
L'ame aussi loyale que franche,
Le preux Chevalier de la Manche,
Ni le premier des Amadis

Ne pourroient, tout au plus, qu'être ses apprentis.

Sa constance est route sa gloire,
Et la plus merveilleuse histoire
N'offre sur ce point aucun trait
Qui dans lui ne soit plus parfait.

Contempteur de la bagatelle,
N'aimant que la solidité ;
Hors ce qu'il aime, froid auprès de la plus belle ;

Jamais d'autres appastenté
 Sincere & vrai par caractère ,
 Passionné pour le mystere ,
 Fuyant le bruit & le fracas ,
 Du monde redoutant le pompeux embarras.

Par une assez rare pensée ,
 Il ne croit point de passion sensée ,
 Si l'Amant n'est joint à l'Ami.
 Séparez-les , dit-il ; vous n'aimez qu'à demi.

Aucune ardeur ne lui paroît durable ,
 Si l'objet qu'on trouve adorable
 Par la raison n'est autant estimé ,
 Que par le cœur il est aimé.

Soit bon ou mauvais goût , il fronde les Coquettes ,
 Les mines , les discours , & tout l'art des toilettes ,
 Où la Nature voit ses plus beaux dons usés
 Par qui croit regagner ceux qu'elle a refusés.
 Amateur du silence , ennemi du trop dire ,
 Il fuit comme la mort quiconque sçait médire ,
 Insecte dangereux qui sur chacun mordant ,
 S'il ne tue , à jamais laisse empreinte sa dent.
 Tel est le cœur qui rend les armes
 A ce brillant amas de charmes ,
 Dont je crois que le Ciel a paré votre corps ,
 Plus beau sans doute encor en dedans qu'en dehors.

Parlez ; car , sans vous voir , il presse la réponse
 Que vous ferez à sa tendre semonce.
 Trop fortuné ! s'il peut... Oh ! je vous connois tant ;
 Pauvre aveugle , répond Philis , en éclatant.

Votre main assez bien s'encense.
 Mais qui vous a donné ! s'il vous plaît , la licence
 De vous offrir ainsi : car d'abord il faudroit
 Ne dépendre de rien , pour le faire avec droit.

Je sçais de science certaine
 Que depuis très-long-tems fidele à votre chaîne ;

Ce cœur dont il s'agit , rempli du même objet ,
Au moindre changement n'a point été sujet.
S'il ne se pique plus d'une vertu si rare ,
Et si l'inconstance l'égare ,
Pourquoi s'offie-t-il donc à moi ?
Décidez , je m'en fie à votre bonne foi.

Non , qui que vous soyez , par tous les Dieux j'en
jure ,
Ce cœur n'est , ni ne fut , ni ne sera parjure ;
Un même & seul objet fixera ses desirs...
Cependant près de vous qu'il goûte de plaisirs !
Il se trouble , il s'émeut , tendrement il soupire ,
Tout cela sans changer d'empire ;
Mais disons-le pourtant : Quel supplice grands
Dieux !
Dans un pareil moment de ne point avoir d'yeux !

Bon : c'est toujours ainsi que l'inconstant qui change ;
A sa légèreté trouve un prétexte étrange ,
Reprend Philis ; mais votre avenglement
Ne s'étend pas du moins jusques au sentiment.

Hélas ! si je l'en crois & tout ce qui m'agite ,
Si j'en crois cette ardeur qui jamais ne me quitte ;
Ces transports séduisans , ces élans amoureux ,
L'impétuosité d'un cœur rempli de feux ;
Ce trouble gracieux , ce touchant indicible ,
Ce prévenant si doux , ce charme si sensible ,
Ce vif je ne sçais quoi qui ne peut s'exprimer ,
Ce penchant qui dans nous voudroit toujours
primer :

Qu'a jouer à cela ? Si j'écoute l'estime
Et les sentimens purs d'un amour légitime ,
Tout , jusqu'à la raison , tout assure mon cœur ,
Qu'il s'abandonne à vous , sans changer de vain-
queur.

Eh ! bien , fais donc le mien : c'est Philis elle-même
 Qui t'en assure , & sa joie est extrême ;
 De sçavoir qu'en ton ame , outre le sentiment ,
 Tout parle en sa faveur jusqu'à l'aveuglement.

A U T R E S.

A Qui souhaiter une année
 Toute riante & fortunée ,
 Si ce n'est à l'objet que notre tendre cœur
 Reconnoît pour son seul vainqueur ?
 Venez donc , doux plaisirs , santé , repos , aisance ,
 Charmans jeux , ris badins , enjouée abondance ,
 Et que l'aimable liberté
 Conduise à pas aîlés ce cortège enchanté.
 Prodiguez vos trésors à l'aimable Marcelle
 Pour qui vous invoque mon zele.
 Jamais dans l'Univers rien ne mérita mieux
 L'équitable secours & la faveur des Cieux.
 De l'aveugle Destin réparez l'injustice ;
 Que la vertu triomphe & le crime pâlisce ,
 Et que plus & long tems qu'elle n'eut de malheur ,
 Cette rare personne ait encor de bonheur.
 Pour augmenter ses destinées ,
 Diminuez de mes années.
 Arbitres des humains , faites-moi ce plaisir.
 Et que ne puis-je , hélas ! au gré de mon desir ,
 Pour lui prouver combien je l'aime ,
 Faire couler dans l'instant même
 Mon sang jusques aux derniers flots ?
 Payât-il seulement son précieux repos !



E P I T A P H E D E M. D. H**.

D. H** qui , si plaisamment ,
 Avoit fait je ne sçais comment
 L'Intendance à son badinage ;
 H** n'est plus : c'est grand dommage.
 Il pratiqua l'urbanité ,
 Il fut poli sans gravité ,
 Spirituel sans dignité ,
 Paresseux plein d'activité ,
 Et voluptueux sans décence.
 Son corps fut sans infirmité ,
 Son esprit sans maturité.
 Momus , plein de reconnoissance ,
 De ses propos vifs & plaisans ,
 Prolongea son adolescence ,
 Et même lui donna dispense
 De réfléchir à soixante ans.
 Il est au Temple de Mémoire
 Entre les Amours & les Ris ,
 Tandis que Thémis dans l'Histoire
 Le place entre ses Favoris.

S E N T I M E N S D E T E N D R E S S E . .

P H I L I S .

S I le dégoût d'un long engagement
 Peut se marquer par l'assoupissement ,
 Une fatale expérience
 Va terminer mon espérance.

✕

T I R C I S .

Bien souvent l'assoupissement

Dénote moins l'indifférence ,
Ou le dégoût d'un long engagement.
Que d'un corps affoibli la vive défaillance.

✱

P H I L I S.

La paix & le repos remplissent mes souhaits ,
Ma tendresse a payé la sienne :
Plaisirs tant souhaités , vous êtes imparfaits ,
Quand son ardeur n'égale pas la mienne.

✱

T I R C I S.

Profite du repos qui comble tes souhaits ,
Mon ardeur à jamais surpassera la tienne ;
Nos plaisirs ne sont imparfaits
Que par l'injuste doute où ton penchant t'entraîne.

✱

P H I L I S:

Echappée aux horreurs d'une souffrance extrême ,
Je me croyois tranquille dans le Port ,
Eh ! pourquoi donc m'a-t-il arraché à la mort ,
Qu'il me donne aujourd'hui lui-même.

✱

T I R C I S.

Echappée aux horreurs d'une tourmente extrême ,
Que ne demeures-tu tranquille dans le port ?
Qui t'a pu sauver de la mort ,
Est toujours prêt , pour toi , de s'y livrer lui-même ?

Q U E S T I O N.

Qu'est-ce que l'Amour ?

Réponse.

C'Est ce lutin qui fait qu'on ne dort pas ;
Qu'on ne vit qu'à demi , qu'à toute heure on soupire ,
Qui dès le grand matin tourne en hâte nos pas

Vers

Vers un objet qui fait notre martyre ;
 C'est ce charmant accord qui nous force d'aimer ,
 C'est ce je ne sçais quoi qu'on peut exprimer :
 En un mot , c'est ce feu toujours insatiable
 Qui nous dévore & nous suit en tout lieu.
 Plusieurs disent que c'est un Dieu ,
 Pour moi je crois que c'est un Diable.

A MADEMOISELLE RICHARD,

Sur son Mariage avec M. Bergeret.

E Levée au milieu des saintes vérités ,
 Vous vous feriez un grand scrupule ,
 D'entendre un recit recit ridicule ,
 Entre deux faulles Dêités.
 L'union de l'Hymen avec l'Amour son frere ,
 Sont des sujets si surannés ,
 Que je laisse aux Poëtes bornés
 A rebattre toujours une ancienne chimere.
 La prudente raison me diroit : arrêtez ,
 Prenez du moins des tems plus favorables ,
 Et n'allez pas conter des fables ,
 La veille des réalités.

LE BON VIEUX TEMS.

A U bon vieux tems on faisoit ci ,
 On faisoit ça ; c'étoit merveille.
 En parlottant sans cesse ainsi ,
 Me rompra-t-on toujours l'oreille ;
 Comment vivoient-ils donc alors ?
 On étoit discret & fidèle ;
 Ils n'avoient qu'un cœur & qu'un corps ;
 La tendresse étoit éternelle.

La politique , l'intérêt ,
 La fourberie & l'avarice ,
 Sçavoit-on jadis ce que c'est ?
 Une ame pure & sans malice ,
 Des plaisirs innocens & doux ,
 Une vie égale & tranquille ,
 Point d'importuns , point de jaloux ;
 Le seul *Credo* pour l'Evangile.
 Grands diseurs , avez-vous tout dit ?
 Permettez qu'on vous fasse raire ,
 En vous demandant , quel Edit
 Ordonne une allure contraire ?

LE COLLIER.

L Es Perles , ce tribut des Mers ,
 De Thétis forment la parure ;
 D'un croissant pétillant qui jette des éclairs
 Diane orne sa chevelure ,
 Et d'Ariane dans les airs ,
 On voit rayonner la coëffure.
 Mais malgré tous ces ornemens ,
 Diane a toujours l'air sauvage ;
 La pâleur de Thétis glaceroit mille Amans ;
 Et celle dont Bacchus a réparé l'outrage ,
 Se sent d'avoir pleuré long-tems.
 A la seule Vénus les Destins complaisans
 Réserverent une ceinture
 Préférable à tous ces présens.
 Nul mortel n'en a pu décrire la figure ;
 Mais toute la Nature
 En a senti les effets trop puissans.
 La Déesse un peu trop volage ,
 A force d'en faire usage ,
 A profané ce don. Le charme est affoibli ,
 Et le Destin , jaloux de son ouvrage ,

Par de plus dignes mains , veut qu'il soit rétabli ;
 Qu'il devienne l'appanage
 D'une fidelle Beauté ,
 Qui , de l'Amant qu'elle engage
 Cause la félicité ;
 Qui par un rare assemblage
 De tendresse & de gaité ,
 Epure la volupté.

Tel fut l'Arrêt par les Destins dicté.
 On donne à la ceinture une forme nouvelle ,
 Un nouvel œuvre : enfin , c'est un autre ornement ;
 Digne de couronner ce gosier si charmant ,
 D'où sortent des accens qu'envieroit Philomele.

A M. THEVENARD.

SAuve ta gloire , Thevenard ;
 Des plus superbes voix l'écueil est la vieillesse.
 Tu ne pus trop chanter en ta jeunesse ,
 Aujourd'hui tu chantes trop tard.
 Ton gosier devenu vieillard
 Par des sons impuissans se met à la torture.
 Que peuvent les efforts de l'att ,
 Sans le secours de la nature ?
 Jadis tu fis extasier
 Ceux qui de tes beaux chants célèbrent la mémoire :
 S'il te reste encor du gosier ,
 Crois-moi , conserve-le pour boire.



L E S Q U A T R E P E L O T O N S

D E T A P I S S E R I E ;

*Sujet donné par une Dame à M. l'Abbé de Grécourt ,
pour les quatre Couleurs.*

D Es yeux je vois l'azur , des levres le corail.
Dieu d'Amour , pour moi quelle aubaine !
Si par un plus ample détail ,
Tu me faisois passer de l'ivoire à l'ébène.

I N S C R I P T I O N ,

Pour l'Eſtampe de Mademoiſelle Sallé.

L E Soleil variant un mouvement réglé ,
Echauffe , enflamme tout , ſans ſe brûler lui-même ;
Avant toi , divine Sallé ,
Il avoit ſeulement ce don ſuprême.

D I A L O G U E ,

*En forme de Prologue , entre la Censure & la
Comédie.*

L A Critique judicieuſe ,
Qui , d'un feu charitable & doux ,
Reprend , ſans être faſtueuſe ,
Les défauts des ſots & des fous ,
A place en bonne compagnie ;
Mais ſa rivale , avec raiſon ,
Mérite d'en être bannie ,
Comme une peſte , un vrai poiſon.
Elle ſe nomme la Censure ,
Et veut perpétuellement ,

A l'aide d'un peu de lecture ,
Triompher dans son sentiment.
Tout est criminel à sa vue ,
Tout est ignare & non lettré ,
Tout n'est que vice , erreur , bévue ,
Et tout est fait contre son gré.
A cette Mégère inquiète ,
Dessus l'échine il fait beau voir
L'habit d'une vieille coquette ,
Où les lambeaux d'un manteau noir,
De même à peu près accoutrée ,
Elle se glisse en un séjour
Où les plaisirs du tems d'Astrée
Tiennent leur agréable cour.
Elle y trouve la Comédie ,
Muse révérée en ces lieux ,
Et d'abord comme une étourdie ,
Lui jette un regard furieux.
Comment donc ! Muse pantomime ,
On dit que depuis quelque-tems ,
Vous osez vous mettre en estime
Parmi les plus honnêtes gens ?
Songez que vous êtes proscrite
Par des décrets cent fois rendus ;
Les saintes loix vous ont inscrite
Dans l'*Index* des Jeux défendus ;
Et toujours les vertus timides
Ont fui vos dangereux attraits ,
Et de vos discours homicides
Les cœurs ont ressenti les traits.
Alte-là , lui répond la Muse ,
Je sçais bien ce qu'on dit de moi ;
Mais souffre aussi que je m'excuse ,
En distinguant mon double emploi.
A tes clameurs je m'abandonne ,
Lorsqu'aux yeux d'un bruyant Public ,
Un spectacle forcé se donne
Par un mercenaire trafic.

Que son ardent courroux s'enflamme
 Contre le tendre & doux poison
 Qui cause dans une jeune ame
 La premiere demangeaison ;
 Contre le maintien des Actrices ,
 Les mouvemens trop affectés ,
 Les anecdotes des coulisses
 Et les rendez-vous concertés.
 Blâme , au milieu d'une assemblée ,
 D'indiscrètes coups d'œil adressés ,
 Qui sont renvoyés de volée
 Vers celui qui les a lancés.
 Grosse , je te pardonne , glose
 Sur nos galans adulateurs ,
 Et sur l'objet que se propose
 Le Théâtre , & les Spectateurs.
 Mais rends moi la justice due ,
 Et fais voir plus de retenue.
 Que fais je dans ces lieux charmans ?
 Je fournis de doux agrémens ;
 Ils ont pour base la décence ,
 Le seul amusement pour but ,
 Et dans le sein de l'innocence
 Ils ont formé leur institut.
 Lassés des travaux de la Ville
 Et d'une austere gravité ,
 Dans un délicieux asyle ,
 Du pesant Vulgaire écartés ,
 S'assemblent l'Épée & la Robe ,
 Que j'amuse par des recits ,
 Et pour quelques jours je dérobe
 Aux soins importuns de Paris.
 Dans Regnard , Destouches , Moliere ,
 Ou dans très-peu d'aloi pareil ,
 Se rencontre une ample matiere ,
 Et sur le choix on tient conseil.
 Dès que la piece est décidée ,
 Chaque rôle se départit ,

Et chacun s'échauffant l'idée ,
Apprend , débite & réussir.
Quelque recit joliment rendre ,
Par fois s'y trouve de hasard :
Si l'esprit ne peut s'en défendre ,
Le cœur y prend vraiment sa part.
Ainsi dans un noble exercice ,
Dis-moi , Censure , que veux-tu ,
Sinon l'art de blâmer le vice ,
Ou l'art de louer la vertu.
A son tour notre Acariâtre
Lui répliqua : j'entends bien , mais
Tout ce qui s'appelle Théâtre ,
Je ne l'approuverai jamais.
La Comédie est Comédie ,
Au seul nom je ne puis tenir.
Peut-être suis-je trop hardie :
Mais enfin , je veux la bannir.
La veux-tu bannir , ignorante ?
On voit bien que tu ne sçais pas
Ce que sans cesse représente
L'adroit ménage d'ici bas.
On est aveugle , quand on fronde
Le plus commun de tous les jeux ,
Tout est comédie en ce monde :
Il s'agit d'être Acteur heureux.

SUR L'ELOQUENCE.

L'Eloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles ,
Par des sons harmonieux.
Pour rendre un Peuple traitable ,
Vertueux , simple , équitable ,
Ami du Ciel & des Loix ,

L'éloquence véritable
 Est l'exemple des grands Rois.
 C'est le langage visible,
 Dans nos vrais Législateurs,
 Qui fait l'exemple infailible
 Des Peuples imitateurs.
 Contre une Loi qui nous gêne,
 La Nature se déchaîne,
 Et cherche à se révolter;
 Mais l'exemple nous entraîne,
 Et nous force à l'imiter.

SUR LES ROIS.

UN Roi qui ravit par contrainte
 Ce que l'Amour doit accorder,
 Et qui content de commander,
 Ne veut regner que par la crainte,
 En vain fier de ses hauts projets,
 Croit en abaissant ses Sujets,
 Relever son pouvoir suprême;
 Entouré d'esclaves fournis,
 Tôt ou tard il devient lui-même
 L'esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
 Est celui qui par ses faveurs,
 Songe à s'élever dans les cœurs
 Un trône durable & tranquille;
 Qui ne connoît point d'autres biens
 Que ceux que ses vrais Citoyens
 De sa bonté doivent attendre,
 Et qui, prompt à les discerner,
 N'ouvre les mains que pour répandre,
 Et ne reçoit que pour donner?

V E R S.

Envoyés à M. Silva.

A U temple d'Epidaure on offroit les images
Des humains conservés & guéris par les Dieux.
Silva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LA PEINE ET LE PLAISIR.

*Adieu sur le départ de Madame * * *.*

C Es jours passés, à la table des Dieux,
On demandoit si rien ne pouvoit être
Tout à la fois pénible & gracieux.
D'abord Comus, d'un air de petit maître,
Dit : le plaisir n'est jamais sans douleur.
Lorsque je suis au jardin de Cythere,
Et que j'y cueille une trop tendre fleur;
Car..... Mais Minerve, avec un ton sévère,
L'interrompt : quoi donc ! ce jeune fou
Aura toujours le badinage en tête ?
Voici le fait ; là-bas, je sçais bien où,
Belle Mortelle à son départ s'apprête :
Mortelle à qui mes vertus j'ai donné,
Et qu'on doit croire être une autre moi-même.
Bientôt sera Paris abandonné ;
Il faut aller voir deux filles qu'on aime,
Et pour un an perdre aussi sa moitié.
Quel doux plaisir, & quelle peine amère,
Par les effets d'une double amitié,
Vont ressentir & l'épouse & la mere !

LA PEINE ET LE PLAISIR ,

AUTREMENT.

Philosophes , prenez-y garde ;
 La peine & le plaisir sont comme les couleurs :
 Le différent émail des fleurs
 Vient de l'œil seul qui les regarde.
 Ainsi ces deux Rivaux ne sont point dans l'objet :
 Vous pensez autrement ? quelle erreur est la vôtre !
 Puisqu'en bien comme en mal la même chose fait
 Plaisir à l'un , & peine à l'autre.

DE L'USAGE DE LA VIE

Dans la Vieillesse.

Soixante & dix ans , dit David ,
 Est de l'homme l'âge ordinaire ;
 A quatre-vingt on ne va guère :
 Qui vit plus , tout le tems qu'il vit ,
 N'est que douleur , & que misère.
 Pour moi , j'ai désormais atteint
 Sept fois dix ans , à compter juste ,
 Et pour aller à quatre-vingt ,
 Je suis peut-être assez robuste.
 Mais qu'un peu plutôt ou plus tard
 Le moment arrive , où la vie
 Doit pour toujours m'être ravie ,
 Je n'y puis long tems avoir part.
 Quel emploi donc , & quel usage
 Dois-je en faire dans mon déclin ?

J'en dois envisager la fin ,
Comme celle d'un long voyage ,
Ou comme la dernière main
Qu'un Artisan , habile & sage ,
Doit bientôt mettre à son Ouvrage.
Je dois , entrant dans son dessein ,
Me faire un devoir de le suivre ;
Et je dois , pour y concourir ,
Après avoir sçu long-tems vivre ,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude
Que l'on doit ve compter pour rien ,
Ni qui se fasse jamais bien ,
Quand on n'en a pas l'habitude :
On ne peut trop tôt y penser.
Il n'est pas tems de commencer
A se la rendre familiere ,
Quand le corps vient a s'affaïser.
Quand l'esprit commence à baisser ,
Et qu'enfin la machine entiere ,
Prête à manquer à tout moment ,
Par-tout s'écroule & se dément ,
C'est une étude malaisée :
Il est tard de s'y prendre alors.
Il faut , sain d'esprit , & de corps ,
La faire à tête reposée.
Il faut , pour s'en bien acquitter ,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est , & ce qu'on doit être.
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître.
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir ,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême ,
Sans sçavoir sagement finir.
Ils sçavoient avant leur vieillesse ,

Bons Acteurs & judicieux ,
Par leur esprit , par leur sagesse ,
Bien représenter en tous lieux.
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge ?
Ils ne savent pas être vieux ;
Et lorsqu'amis de la retraite ,
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper ,
Ils traînent par-tout leur squelette ,
Et ne font que se dissiper.
Avec eux-mêmes ils s'ennuient ,
Et cherchent le monde & le bruit :
Lassés d'eux-mêmes , ils se fuient ;
Mais, c'est en vain , l'ennemi fuit :
Le monde qu'ils cherchent les fuit ,
Et quand , de visite en visite ,
Ils l'ont suffisamment instruit ,
Qu'ils survivent à leur mérite ,
L'ennui chez eux les reconduit.
A jamais pour moi respectable ,
Le Vieillard sage & vénérable ,
Qui verd encore & vigoureux ,
Sçut terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable.
Il me semble encore le voir
A Paris , chez lui , vers le soir ,
Se prêter quelque-tems au monde ;
Vivre à lui le reste du jour ,
Et jouir d'une paix profonde.
Par son choix banni de la Cour ,
C'est ainsi que tranquille & ferme ,
Et sans jamais se démentir ,
Prêt à tout moment à partir ,
Il attendoit son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sçut de ses jours
Couronner dignement le cours.
Pour vivre & mourir quel modèle !

On ne peut assez respecter
Une vie , une mort si belle ;
On ne peut assez l'imiter.

A MADAME PONCHET.

LES GANTS , Bouquet.

DAns le mois où l'Amour est le plus occupé
A presser l'indolent & vaincre la rebelle ,
Ce petit Dieu , las , éclopé ,
S'endormit sur l'herbe nouvelle ,
Et rêvoit à la bagatelle.
Dans un songe confus , l'esprit enveloppé ,
Il rouloit péle-mêle , au fond de sa cervelle ,
Les tendres complots où son zèle
Depuis huit jours avoit trempé.
Mais tandis que Morphée , avec grand soin le berce ,
Partit de son carquois penché
Une paire de gants de Perse
Qu'il destinoit à sa chère Pîché.
Des Nymphes de sa cour Vénus environnée ,
Surprit son fils dans le sommeil ,
Et lui vola l'offrande destinée.
Au moment , de son teint vermeil ,
Elle cueille en passant une rose émanée.
Pardonne , Amour ,
Ce petit tour ,
Que te fait ta mere
Et sa Cour.
Chaque jour
Tu sçais en faire
De plus fins ,
Et d'autant plus malins
Qu'on est souvent obligé de les taire.
Nymphes recueille les voix ;
Les doigts

Les plus adroits
 Ont seuls des droits
 Sur les gants que tu vois.
 Liberté dans votre choix.
 Qu'ils soient la récompense
 D'un bras qui dans la danse
 Se soutient noblement ,
 Ou d'une main pleine d'audace
 Qui dans la fureur de la chasse
 Règle d'un fier coursier les fougueux mouvemens ,
 Celle qui de la lyre
 Tire
 Ces sons ravissans ,
 Que ta tendresse inspire
 Pour enchaîner les sens ,
 Mérite bien encore
 Qu'un beau gant la décore.
 Mais pour tous les beaux arts
 La main qui se réserve ,
 Et dont l'adresse est digne de Minerve ,
 Des suffrages, je crois , mérite les trois quarts.
 Dans cette urne sombre
 Que chaque billet soit jetté :
 La Nymphé qui pour elle aura le plus grand nombre
 Recevra le prix projeté.
 La Déesse ouvre , & d'un ton juridique
 Lut.
 Le nom unique
 Fut
 Monique.
 Tant d'attributs rassemblés
 A Monique le prix donnent.
 Sans hésiter , ses Compagnes couronnent
 Ce rare assortiment de talens signalés.
 De Monique chantons la gloire ,
 Chantons sa victoire ,
 Son triomphe est d'autant plus beau
 Que d'adjuger le prix la façon est fidelle.

Quand Amour juge en faveur d'une Belle,
On peut accuser son bandeau :
D'un Scrutin jamais on n'appelle.

LE PÈCHÉ ORIGINEL.
SONNET.

AUGUSTIN dit que la concupiscence
N'eût point eu part au doux accouplement,
Si respectant la divine défense,
Le premier homme eût été moins gourmand :
Mais que chacun, dans l'état d'innocence,
Eût engendré sans charnel mouvement,
D'aussi sang froid, que lors qu'avec prudence
Le laboureur va sa terre semant.
S'il est ainsi, la faute originelle
N'a point fait tort à la race mortelle ;
Il nous revient même un grand bien par-là.
Et quand je pense au plaisir qu'on y gagne,
Je loue Adam, je bénis sa Compagne,
Et je rends grace au Serpent qui parla.

S U S A N N E.
SONNET.

DESUSANNE, épouse fidelle,
Nous admirons la chasteté ;
Un refus la rend immortelle.
Comment l'a-t-elle mérité ?
Son cœur peut-il être tenté ?
Deux vieillards exigeoient tout d'elle.
A cet aspect, avec fierté,
Messaline eût été cruelle.

Mais si quelque aimable indiscret
 Fait pour l'Amour , propre au secret
 Hardi , pressant & plein de flamme ,
 Être fait près d'elle autant d'effort ,
 Peut-être , (Susanne étoit femme ,)
 N'eut-elle pas crié si fort.

L A F E M M E A D U L T E R E .

S O N N E T .

LE Prophete cornu fit une loi sévère ,
 Qui venge les Cocus & flatte les Jaloux ,
 Puisqu'il veut qu'on lapide une femme adultere.
 Consultons un Légiste & plus sage & plus doux.

Ce sera le Sauveur , puisqu'en pareille affaire
 Il appaisa les Juifs & détourna les coups.
 Lapidez , leur dit-il , celle qu'on vous défère ;
 Mais que le premier coup soit d'un juste entre vous.

Il scavoit qu'en amour la faute est si commune ,
 Qu'il faudroit lapider & la Blonde & la Brune ;
 Mais il étoit venu pour sauver les pécheurs.

Juges , quittez les Loix & suivez l'Evangile ,
 Si l'Astre dominant fait la Belle fragile ,
 Que l'Epoux soit Moyse , & soyez des Sauveurs.

E T R E N N E S .

TOut change ; des mortels c'est la commune loi.
 Un an succède à l'autre , & le tems sur ses aîles
 Est le porteur léger de cent choses nouvelles.
 Il en est trois pourtant , & trois de bon aloi ,
 Qui ne connoissent point cette vicissitude.

Du Destin , & du Tems elles bravent les coups :
Ce font , j'ose le dire , & j'en ai certitude ,
Vos vertus , votre cœur , & mon respect pour vous.

LES DEUX ASNES.

B O U Q U E T.

Vous me demandiez un Bouquet :
J'avois affilé mon caquet ;
Mais dans l'embarras je me trouve.
Une comparaison le prouve.
Un Asne périssoit de faim ;
Il rôdoit par-tout , lorsqu'enfin
S'offrent deux Picotins d'avoine ;
Entre ce double patrimoine
Son appetit est aux arrêts.
Sans y toucher il reste auprès :
Car la mesure étant égale ,
Que choisir ! C'est pis que Tantale.
Mon sort est semblable aux destins
Qui font souffrir ces sortes d'Asnes.
Un Asne entre deux Picotins ,
Un Picotin entre deux Asnes, (a)

(a) On voit que c'est ici une allusion à deux *Asnes*.



B O U Q U E T

A M. LE COMTE D'EVREUX.

*Le fils de M. de C**** Conseiller de la Grand'-Chambre , ayant obtenu dès l'âge de 14 ans , par le moyen de M. le C. d'E**** une place de Garde-Marine , la mere à la St. Louis présenta pour son fils , au Comte un Bouquet consistant dans un Quarré de sucre , flanqué de quatre tours , du milieu duquel il s'élevoit un Oranger chargé de fleurs & de fruits Consits.*

D'Une vive reconnoissance
 Mon fils le Marin pénétré ,
 Vous supplie avec grande instance
 D'accepter ce Bouquet sucré.
 Aux quatre coins j'ai mis vos Armes ,
 Les Tours marquent la fermeté ;
 La fermeté dans les allarmes ,
 Où Bellone vous a jetté :
 Fermeté dans la bienveillance
 Prodiguée à vos protégés ;
 Fermeté dans l'indépendance
 Des ridicules préjugés ,
 Et fermeté dans le système
 De jouir librement de vous ,
 En vous suffisant à vous-même ,
 Dans un bonheur tranquille & doux.

Un petit Oranger s'éleve ,
 Et du gâteau fait l'ornement ;
 Recevez-le de votre Eleve ,
 Pour qui je vous l'offre humblement.

Sur cet Oranger symbolique
 Vous voyez des fruits & des fleurs :
 Cette emblème aisément s'explique.
 Vos discours séduisent les cœurs.
 Que de fleurs dans votre langage ,
 Et dans vos bienfaits que de fruits !
 Dieux ! bénissez cet assemblage
 Mon Prince , avec respect je suis

Votre très-humble , &c. Servante.

LOGOGRIPE.

Sans A que les mots sont ingrats ?
 Dans onze lettres ne voir pas
 De quoi faire un Logogriphe ample !
 J'y rencontre bien par exemple
 Chicon , Coin , Coche , Noé , Non ,
 Noce , Choc , Hoc , Enoch , Chinon ,
 Echo , Chien , un Empire , Chiche ,
 Un double Royaume , Ino , Niche.
 J'ai honte du peu que voilà ;
 Un badin qui lira cela
 Pourra m'envoyer à l'école ;
 Mais d'autres mots je me console ,
 Dès que j'y lis tout couramment
 Le Ciceron du Parlement.
 Il prépare une grande Fête ,
 C'est trop m'expliquer , je m'arrête.

ENIGME.

LA liberté , la joie & l'abondance
 Tour à tour me donnent naissance.
 Chez nous le mâle est étourdi ,
 La femelle est humble & modeste ,

Sage , réservée & le reste.

Mon taudis est près d'un ruisseau ,

Qui fait le plaisir du Hameau.

Avec deux doigts on se dispense

Du chagrin que fait ma présence.

Je suis plaisant & naturel ;

Les plus sages m'ont jugé tel.

Mais je ne sçais comment je fais mon compte ;

En descendant , toujours je monte.

A U T R E.

Oui , je vaux mieux que mon rival :

Il est si méchant , si fantasque ,

Que , lorsqu'il veut entrer au bal ,

Il emprunte souvent mon masque.

De ma naturelle douceur

Il sçait imiter l'apparence ;

Aussi le souffre-t-on sans peur

Dans l'habit de mon innocence.

Mais parlons à présent de moi :

Je rends les gens toujours les mêmes ;

Et ceux qui vivent sous ma loi ,

N'en sortent ni rouges ni blêmes.

J'aime la constance & la paix ;

Mais mon plus solide avantage ,

C'est qu'ordinairement je fais

Le dernier bonheur du ménage.



A U T R E.

MA belle Maman , la Nature
En me peignant en miniature
De rouge , de blanc & de bleu ,
A mis tout le rouge au milieu.
Ensuite , contre une muraille
Me plaçant à hauteur d'appui ,
Elle m'a dit : de votre étui
N'aimez à sortir qu'à mi-taille.
Vous ferez du bien & du mal ;
Mais si vous desirez sans cesse
Faire naître de la tendresse ,
Fuyez l'approche d'un rival.
Je vous laisse à vos destinées ;
Adieu , me dit-elle , mon fils.
Heureux ! si dans quarante années
Je vous trouve où je vous ai mis.

A U T R E.

JE nais , comme Vénus , de l'écume des eaux ;
Dès le moment de ma naissance ,
Mon barbare pouvoir commence
Par répandre sur terre un déluge de maux.
Mon frere m'adoucit , & suivant ses exemples
Je donne mes beaux jours au bonheur des mortels :
Aussi jadis , en Grece , on m'a bâti des Temples ,
Et dans les tendres cœurs j'ai toujours mes Autels.
Le matin noire & le soir blanche ,
Je suis pendant la nuit de toutes les couleurs ;
Mon ordinaire place est autour de la hanche ,
Et je mets tout en feu quand je me trouve ailleurs.

Mon pere est mort en me procurant l'être.

Ma mere régnera toujours.

Tous les mois ma Sœur vient paroître ;

Mais s'enfuit au bout de trois jours.

A N A G R A M M E.

O Toi ! qui menes par la main
 La Nature & toute sa suite ,
 Maître absolu du corps humain ,
 Souverain de la cucubite ,
 Tu serois plus que Galien ,
 Si jamais dans ce Pot de chambre ,
 Par tes secrets , il n'entre rien
 Qui ne sente aussi bon que l'ambre.

La voix publique vous proclame
 L'Hypocrate de notre tems ;
 Je vous en fais mes complimens
 En vous donnant son Anagramme.

H Y P O C R A T E , *Pot à chier.*

L E T T R E D E M. R O U S S E A U

A M. L'ABBÉ DE GRÉCOURT ,

En son Hôtel.

JE soussigné déclare au présent acte ,
 Et reconnois devoir , en forme exacte ,
 A très illustre Abbé *Pilo-Janus*
 Exorciseur du Démon Philanus ,
 Tous les momens de bon tems & de joie
 Par moi passés , depuis que par la voie
 Qui de Paris conduit au Parc d'Enghien ,

Est revenu son grand Duc & le mien ;
 Valeur reçue en rimes bien sonnantes ,
 Bons & beaux vers , sonnettes avenantes ,
 Gentils propos & dictons gracieux ,
 Très bien rendus par notre ami joyeux ,
 Ulric Gallet , le grand Référéndaire ,
 Du susdit Duc & l'Apocrisfaire ;
 Desquels promettre acquitter & payer ,
 Au denier vingt , la rente & le loyer ,
 En amitié vive & reconnoissante ,
 Zele intrinseque & tendresse comptante ,
 Le tout de poids réglé sur le marc d'or.
 Signé , *Janus Erythræus Udor.* *

* Erithræus signifie roux.

Udor signifie eau.

AVENTURE ARRIVÉE A L'AUTEUR.

CRoitai-je , cher *Grécourt* , le conte qu'on m'a fait ?

On dit qu'un monstre affreux de sa dent meurtrière ,

A déchiré votre derriere ,

Et ravagé tout votre fait.

Je suis dans une peine extrême :

Dût s'en offenser ma pudeur ,

Je veux apprendre par vous-même

Jusques à quel excès il porta sa fureur.

De votre bizarre aventure

Je me fais cent divers portraits :

Tantôt je crois vous voir , portant le pesant faix ,

Changer sur un fauteuil mille fois de posture ,

Et vous dédommager du mal qui vous poursuit ,

Par le plaisir secret d'étaler votre esprit ;

Quelquefois je vous vois , désertant l'assemblée ,

Descendre un tortueux degré ,

Qu'on fit trop long à votre gré ,

Et traverser la cour d'emblée.

Ah ! pourquoi , pour quelque moment ,
 Ne pûtes vous du fondement
 Serrer encor l'étroit passage ?
 Non loin étoit le logement
 Où vous auriez pû sûrement
 Déposer le funeste gage.

Mais quoi ! qui ne l'eût fait ainsi !

Vous voyez dans la cour une porte entr'ouverte ;
 L'obscurité du lieu vous mettoit à l'abri

De voir l'action découverte :

L'endroit sembloit exprès avoir été choisi.

On conte qu'à tâtons sondant le sombre asyle ,

Vous rencontrâtes sous vos pas

Un petit tas de paille , & que d'un air tranquille
 Vous alliez mollement y poser votre cas.

C'est ici , cher Abbé , que de vos maux émue

Je ne sens que confusément

Quels furent votre peur & votre étonnement ,

Lorsque sur votre chair portant sa dent goulue ,

Un cruel animal vous mord avidement.

Sans doute que votre ame effrayée , interdite ,

Pensa qu'un esprit infernal

Vengeoit , en ce moment fatal ,

Le T.... & sa Gent maudite.

Ah ! si vous aviez eu pour lors de l'eau benite !

Mais de cet accident fâcheux

La cause part de la nature.

Un Cochon enfermé dans cette chambre obscure ,

Du groupe infortuné fait le dégât affreux.

L'énorme sanglier des forêts d'Erimanthe

Fut moins funeste au genre humain.

Pourquoi n'ai-je pu de ma main

Vous offrir sa tête sanglante ?

A ces immondes animaux

Je déclare à jamais la guerre.

Que plutôt le *Talmud* domine sur la terre.

Leur aspect est pour moi le plus rude des maux.

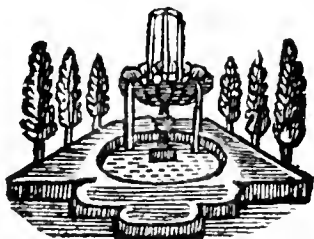
Cependant lorsque j'envisage

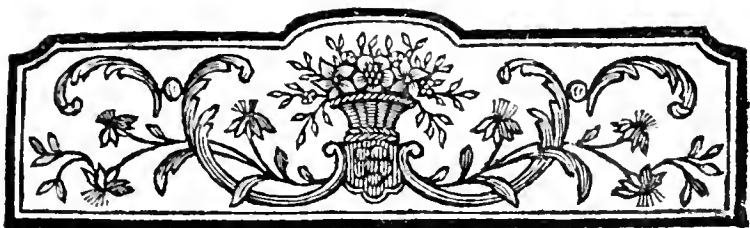
Ce qui put le pousser au crime qu'il commit ,
 Je sens que , petit à petit ,
 De mon cœur contre lui se modere la rage.
 Du chétif animal on a conclu la mort.
 Rien n'est entré du jour dans sa gueule affamée :
 D'un morceau plein de suc son nez sent la fumée ;
 Il le gobe ; a-t-il si grand tort ?
 Je conviens qu'il eût dû , dans cette conjoncture ,
 Ne point entamer votre peau.
 Il pouvoit un peu moins avancer le museau.
 Mais tout bien calculé la vile créature
 N'en vouloit qu'au susdit morceau.
 Le Destin de vos maux est donc la seule cause ;
 De tout ce qui se passe il est maître absolu.
 Car enfin , s'il ne l'eût voulu....
 Pourquoi ne pas changer en l'odeur de la rose
 L'odeur qui sort de votre cul ?
 Notre odorat n'est pas le même ;
 Nous sentons à rebours les animaux & nous.
 Ce qui pour notre nez est agréable & doux ,
 Fait au leur une peine extrême.
 Quoi qu'il en soit , dit-on , votre mal n'est pas grand.
 Les Beautés n'en ont rien à craindre.
 Pour moi , je ne sçaurois m'empêcher de vous plaindre.
 Qui bien aime , voit tout d'un regard différent.
 Corrigez-vous , soyez plus sage ,
 Et désormais prenez le soin
 D'aller , dans un pareil besoin ,
 Aux lieux marqués pour cet usage.
 Si mon style est bas & rampant ;
 Si mes vers sentent trop la prose ,
 Abbé , vous en êtes la cause.
 Moi ! me direz-vous ; Eh ! comment ?
 Oui , vous ; je vais vous en instruire.
 Dans le dessein de vous écrire ,
 J'ai voulu pénétrer dans le sacré vallon :
 J'ai cru qu'un moment Apollon
 Voudroit bien me prêter sa lyre.

Les graces s'opposant à ce juste dessein ,
M'ont du double Côteau défendu le chemin.

Languissantes & négligées ,
Dans un chagrin profond elles sembloient plongées.
Importune mortelle , arrête , ont-elles dit ;
Comme nous dans ces lieux tout pleure , tout gémit.
Grécourt , cher nourriçon des filles du Permesse ,
Du destin d'Adonis éprouve la rigueur.
Les Muses , Apollon déplorent son malheur.

C'étoit sa plume enchanteresse
Qui leur faisoit par-tout ériger des Autels ;
C'est par lui que brilloient nos charmes.
Quel autre entre tous les mortels
Pourra jamais tarir la source de nos larmes ?
Confuse du refus , j'ai donc seule tracé
Ces vers sans mesure & sans grace.
Si votre goût en est blessé ,
Accusez-en votre disgrâce.





L E S

RILLONS RILLETES;

OPERA-COMIQUE EN CINQ ACTES :

Représenté à Tours , *privatos intrâ parietes* ,
en 1724.

HISTOIRE DE LA PIECE.



'Abbé *Duchamp Dumont* , Grand Chantre de l'Eglise de Saint Martin de Tours , de concert avec ses Amis , ayant fait assembler son Chapitre , y fit presenter un Mandement d'acceptation de la Constitution , qu'il avoit dressé avec les Jésuites , auxquels il étoit entièrement livré ; & il insista sur la nécessité de le rendre public dans les circonstances où on se trouvoit. Comme il avoit eu la précaution de n'appeller à cette Assemblée que ceux qui lui étoient dévoués , il fit la lecture du Mandement tel qu'il voulut ; & il passa. Cependant il crut devoir le communiquer à l'Archevêque , qui étoit alors *M. de Camilly*. Ce Prélat l'ayant lu n'eut pas de peine à en découvrir l'origine à cause des propositions outrées qu'il contenoit ; & il en défendit l'impression. Quelques Chanoines instruits de ce que l'Archevêque avoit décidé , firent assembler plusieurs de leurs Confreres , & examinerent de nouveau la piece. Les Propositions les frapperent ;

ils furent surpris de ne les avoir pas apperçues , lorsqu'elles avoient été lues ; ils en prévient les conséquences , & nommerent sur le champ deux Commissaires , pour aller chez l'Imprimeur du Chapitre faire rompre la planche en leur présence , & enlever tous les exemplaires qui resteroient. Les Commissaires trouverent non-seulement la planche parfaite , mais encore 500 Exemplaires. Ils en furent d'autant plus surpris , que , lorsque le Chapitre fait imprimer des Mandemens , il n'y en a jamais plus de 25 ou 30 exemplaires ; ce nombre suffisant pour les Chapitres & les Paroisses qui sont dans sa dépendance. On connut par-là que le dessein des vrais Auteurs de cette Piece étoit de la répandre dans le Royaume , & de charger le Chapitre de toute l'iniquité. Les exemplaires furent donc apportés dans une salle de la Psallette , où ils furent brûlés en présence des Commissaires , & de quelques Chanoines qui eurent la précaution de sauver de l'incendie deux exemplaires. L'Abbé *Duchamp-Dumont* s'étoit flatté que cet Ouvrage , mis sous son nom , lui frayeroit le chemin à l'Épiscopat , ou du moins à une Abbaye. Voilà ce qui a donné occasion à la Piece des *Rillons Rillettes*.

Nous ne croyons pas que cette Piece soit de l'Abbé de Grécourt : elle est trop peu digne de lui ; elle ne mériteroit pas même d'être reproduite. Mais si nous l'avions supprimée , on auroit cru cette édition incomplète.



M A N D E M E N T

De Messieurs les Vénérables Doyen , Trésorier ,
Chanoines & Chapitre de la noble & insigne Egli-
se de S. Martin de Tours , au sujet de la Consti-
tution.

NOUS Doyen , Trésorier , Chanoines & Chapi-
tre de la noble & insigne Eglise de Monsieur
Saint Martin de Tours , à ceux de notre Jurisdiction ,
Salut & Bénédiction.

Nous croirions manquer à l'édification que nous
vous devons , nos très-chers Freres , si nous nous con-
tentions de nous être intérieurement soumis à la Consti-
tution de notre S. Pere le Pape , qui commence par
ces mots : Unigenitus Dei Filius , sans vous proposer
la même loi pour la suivre , & notre exemple pour
vous y conformer. Nous n'aurions pas même si long-
tems attendu à vous faire part des sentimens que nous
avons toujours eus sur cette matiere , & nous vous
aurions donné cet exemple de soumission dès que les
appels eurent paru dans ce Diocèse , si nous n'avions
cru devoir imiter la sage conduite qu'observa autre-
fois le Clergé de Rome , lorsqu'après de Martyre du
Pape S. Fabien , étant consulté par les Eglises d'A-
frique , sur un point important , il différa de s'expli-
quer jusqu'à ce qu'il eût un Evêque. Nobis differendæ
hujus rei necessitas major incumbit , quibus non est
Episcopus propter rerum & temporum difficultates
constitutus.

Depuis qu'il a plu à la divine Providence de jeter
un regard de pitié sur ce Diocèse , & d'en confier le
Gouvernement à un Prélat d'une vertu solide & d'un
profond sçavoir , nous avons commencé à confesser

publiquement , pour l'édification de nos Freres , les sentimens que nous avons auparavant conçus dans le secret de nos cœurs pour notre justification. L'Acte que nous en avons dressé le premier jour de Mai dernier , est un témoin assuré de la sincérité de notre soumission pour un jugement Dogmatique du Saint Siège , & devenu loi de l'Eglise par l'acceptation du Corps Pastoral. Mais notre sollicitude à votre égard , N. T. C. F. est toujours demeurée inquiète & ne se pourra calmer que nous ne vous ayons vu marcher sur les mêmes traces. Nous avons , à la vérité , la consolation de sçavoir que très-peu d'entre vous , séduits par le mauvais exemple , se sont ouvertement déclarés pour un parti que l'amour propre & l'esprit particulier ont formé. Un grand nombre nous ont déjà donné des marques de leur docilité ; mais il en reste quelques-uns qui flottant dans une dangereuse & condamnable incertitude , ou retenus par le respect humain , n'ont pas encore eu le cœur de se déclarer pour la vérité.

Vous êtes trop instruits de vos devoirs , N. T. C. F. pour ignorer que , suivant le précepte de l'Apôtre S. Pierre , nous sommes tous indispensablement obligés de nous tenir toujours prêts à répondre à quiconque nous interroge sur notre Foi dans les matieres qui intéressent la Religion. Il ne s'agit point de subtiliser & de s'évaporer en de vains discours , invention de l'esprit humain , toujours opposé à celui de Dieu ; c'est l'humble croyance qui nous sauve , dit Tertullien , & non le raisonnement ; la foi perd de son mérite , lorsque le raisonnement prétend lui prêter le secours de son expérience. Pourriez-vous encore conserver des doutes , N. T. C. F. ? D'où pourroient-ils naître , & qu'aurez-vous à appréhender ? Peut-on craindre de s'égarer , quand on a pour guide cette Eglise , qui est la pierre fondamentale dont J. C. a dit qu'il se serviroit pour élever l'édifice de son Eglise universelle , contre laquelle les portes de l'Enfer ne pourroient jamais prévaloir ? Cette Eglise qui ,

selon le langage des Saints Peres , est la racine , la Mere & la Maîtresse des autres Eglises ; cette Eglise à laquelle il est nécessaire que toute l'Eglise ait recours , à cause de sa plus grande autorité & du soin qu'on a pris d'y conserver la tradition des Apôtres ; cette Eglise , où il est juste qu'elles aillent réparer les dommages qu'elles auroient pû recevoir dans la foi , & qui par une prérogative particuliere , n'en peut elle-même souffrir aucun , puisqu'elle est la seule à qui il ait été dit : J'ai prié pour vous , afin que votre foi ne manque point ; cette Eglise en un mot , de qui les Peres du Concile d'Aquilée ont dit dans leur Lettre synodique à l'Empereur Gratien : que c'est d'elle que le droit de Communion se répand sur toutes les Eglises du monde. Pourroit-on appréhender des surprises dans la foi , lorsqu'on a pour garans de celle qu'on a embrassée presque tous les premiers Pasteurs , c'est-à-dire ceux que l'esprit saint a établis Evêques pour gouverner l'Eglise que J. C. a acquise par son sang ? Ceux à qui N. S. a dit que , qui les écouterait , ou les mépriseroit , l'écouterait ou le mépriseroit lui-même & celui qui l'a envoyé : ceux que le Sauveur a députés pour enseigner aux Nations les choses qu'ils avoient apprises de lui , en leur promettant d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles : ceux enfin qui sont Juges & seuls Juges en matiere de Dogme ? C'est le concert des Evêques unis au Pape , qui forme cette grande autorité à laquelle tout Catholique ne peut refuser de se soumettre. Le meilleur usage que l'on peut faire de sa raison est de la soumettre à la plus grande autorité qui soit dans le monde & qui a le plus de marques d'être assistée de la lumiere de Dieu. Or on ne peut raisonnablement disputer ces grandes marques de l'assistance du Saint-Esprit au Chef de l'Eglise , & à presque tous les Evêques du Monde Chrétien , unis avec lui pour les transférer à un très-petit nombre d'Evêques particuliers d'un seul Royaume. Il n'y auroit pas moins d'absurdité à comparer l'autorité de ceux-ci

avec celle des premiers. Il est donc sans aucun doute que tout homme raisonnable que l'esprit d'erreur n'aura pas encore entièrement aveuglé, ne se peut soustraire à cette autorité vivante & parlante. Nous dirons plus, N. T. C. F. & nous voulons bien pour un instant supposer que la question ne soit point évidemment décidée, que l'Eglise n'ait point suffisamment parlé, & qu'on puisse encore former des doutes sérieux sur la soumission que nous exigeons de vous : éloignons même pour un moment de notre esprit ce que cette supposition renferme en soi de notoirement contraire à la vérité ; on a eu soin d'un côté de nous montrer un petit nombre de Prélats sans Chef, & dans un seul coin de la Terre, qui ont appelé de la Constitution ; de l'autre vous avez pu voir en plusieurs sçavantes Instructions pastorales que cette Bulle est un Jugement du Chef visible de l'Eglise, accepté par 112 Evêques de France & par les Evêques Catholiques de tous les Royaumes & de toutes les Nations, sans qu'on ait pu jusqu'à présent en citer un seul qui ait réclamé contre : quel parallele ? Voilà cependant ce qu'on peut dire de mieux pour autoriser nos doutes. Mais dans les doutes qui surviennent touchant l'affaire du salut, supposé même qu'il y eut de part & d'autre égale raison de douter, nous sommes obligés de suivre le plus sûr ; & le plus sûr devient alors l'unique sûr : c'est la Doctrine du Clergé de France, qui nous avertit en même-tems que ce n'est pas un simple conseil : Neque id consilii, sed præcepti loco habemus. Or est-il que le parti le plus sûr est celui qui porte tous les caractères de la véritable Eglise, qui n'est pas resserrée dans les étroites limites d'un seul Royaume, qui est répandue dans tout l'Univers & qui est unie avec le Chef de l'Eglise, dans les liens d'une même Doctrine ; tel est celui que nous vous proposons, N. T. C. F. c'est celui du Pape & de presque tous les Evêques du Monde, c'est donc l'unique sûr ; Quod est in eo casu unicè tutum est : celui par conséquent que vous êtes obligés de suivre.

Saint Augustin écrivant à Generosus , que les Donatistes avoient voulu engager dans leur parti , lui dit : Comment ne vous êtes-vous point souvenu des paroles de l'Apôtre aux Galates ? si un Ange venu du Ciel , nous disoit d'abandonner le sentiment que tient le Monde Chrétien pour suivre le parti de Donat , il devroit être Anathême. *Eh ! pourquoi dire Anathême à un Ange du Ciel ?* C'est , continue ce Pere , parce qu'il voudroit nous séparer du corps de l'Eglise , à *toto pracidere* ; nous resserrer dans les limites d'un parti , *in partem contrahere* ; & par-la nous éloigner des promesses de Dieu.

Nous n'ignorons pas , N. T. C. F. tous les efforts qu'on a faits pour vous séduire ; nous savons qu'on a tout employé pour y parvenir , téméraires maximes , fausses allégations , applications injustes , interprétations malignes : c'est ainsi que ceux qui sentent la faiblesse de leur parti , mettent tout en usage pour se fortifier. On n'a pas oublié de vous citer des assemblées où un nombre assez considérable d'Evêques , après avoir long-tems défendu la Foi de l'Eglise , se laisserent enfin aller à recevoir des formules captieuses dans lesquelles le venin de l'hérésie étoit subtilement ménagé ; mais vous a-t-on dit & fait entendre que ces Evêques qui assistoient à ces Assemblées faisoient à peine la dixieme partie de ceux qui étoient alors dans le Monde , & qui n'eurent les yeux fermés sur la faute qu'ils venoient de faire qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour se rendre à leurs Eglises ? Vous a-t-on dit que tous les actes de ces Assemblées furent cassés par le Pape , dès qu'ils vinrent à sa connoissance ? Vous a-t-on représenté qu'on vit aussi-tôt de toutes parts tous les Evêques , chacun dans leur siege , s'élever contre les décisions de ces prétendus Conciles , qui , par la réclamation de l'Eglise dispersée , ne furent plus réputés que Conciliabules , quoiqu'ils eussent été assemblés pour être Généraux & vrais Conciles ?

Il s'en suit delà , N. T. C. F. que c'est une illusion

de vouloir appeller du Jugement de l'Eglise dispersée au Concile général , qui ne fait que la représenter. L'Eglise , dispersée par tout le Monde , dit un sçavant Auteur du dernier siècle , est elle donc moins garantie de l'erreur , que rassemblée dans un même lieu ? Est-ce que l'Esprit Saint qui habite en elle , se dissipe & s'évanouit quand elle est répandue par toute la terre ? Rendez-vous donc N. T. C. F. à la décision du Saint Siege Apostolique. Rendez-vous à la presque unanimité du Corps Pastoral uni avec lui. Ecoutez la voix de votre Pasteur : lisez avec attention son Mandement ; mais lisez-le avec cet esprit de docilité que vous devez apporter aux instructions de celui que J. C. à chargé du soin de vos Ames. Vous trouverez plein de force & d'érudition ce Mandement : ceux qui pensent comme nous n'y verront rien qui ne leur persuade que leur obéissance est raisonnable ; & ceux que les préventions & les préjugés auroient engagés dans des sentimens contraires , auront de quoi se convaincre que , quand on a eu le malheur de se tromper en fait de Doctrine , chose pardonnable à l'Esprit humain , on setoit inexcusable de vouloir y perséverer.

A ces Causes : Vu le Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Tours , du 20 de ce mois , pour la publication de la Constitution y attachée de Notre Saint Pere le Pape Clément XI du 18 Septembre , qui commence par ces mots : Unigenitus Dei Filius ; vu aussi ladite Constitution y attachée avec l'Instruction Pastorale de Nosseigneurs de l'Assemblée de 1714 , & notre acte de Déclaration du premier Mai aernier , tout considéré & le Saint Nom de Dieu invoqué ; Nous ordonnons que ledit Mandement de Monseigneur l'Archevêque , ensemble ladite Constitution & notre présent Mandement seront lus & registrés dans tous les Chapitres Séculiers & Réguliers de notre dépendance , pour y être exécutés selon leur forme & teneur ; Ordonnons pareillement que ladite Constitution & susdits Mandemens seront enregistrés aux Capitulaires

M A N D E M E N T.

83

de notre Jurisdiction & aux Greffes de nos Officialités pour s'y conformer en jugement : enjoignons à nos Promoteurs desdites Officialités de tenir la main à l'exécution de notre présent Mandement , & de nous en certifier en deux mois. Fait à Tours en notre Chapitre ordinaire le 26 Août 1723. Par le Chapitre. Signé ,

ANGUILLE.



A R G U M E N T

DES RILLONS RILLETES.

Sur l'Air : *Au Printems de mon hyménée.*

L'Abbé Dumont est grand homme ;
 Il soutient le Pape de Rome ;
 Des Tricornins il est l'écho ;
 Et ce Dumont vient en droiture
 De cet à *monte modico* ,
 Dont parle la Sainte-Ecriture.

Il a fait , ou s'est laissé faire ,
 En l'honneur de notre saint Pere ,
 Un beau Mandement imprimé ;
 Mais cette œuvre est une relique
 Qu'avec soin l'on a *supprimé* ,
 Des mains du Profane *Laique*.

Et comme il auroit pû se faire
 Que le trop curieux Vulgaire
 Eût touché ce Sacré dépôt ;
 De le voir même étant indigne ,
 A Dieu l'on en fit aussi-tôt
 L'holocauste le plus insigné.

L'impatient Public enrage
 De ne pas connoître un ouvrage
 Qui fait une nouvelle Loi ;
 Car c'est là qu'il auroit vu comme
 Jesus-Christ n'a promis sa foi
 Qu'à la seule Eglise de Rome.

Quant à l'Eglise universelle ,
 C'est une plaisante Donzelle
 Auprès du Pontife Romain.
 Il est l'arbre ; elle en est l'écorce :
 Il est l'Evêque souverain ,
 Qui daigne lui prêter sa force.

Dans cette Eglise dispersée ,
Les Prélats n'ont qu'une pensée
Sur la Bulle & sur son grand prix.
La saine Doctrine est commune
Entre mille Evêques , compris
Ceux de l'Empire de la Lune.

Au reste Dumont débonnaire
Deux parts presque égales veut faire
Au bout de sa peroration.
Par lui la meilleure est choisie.
Or tout meilleur suppose un bon ;
Et tout bon exclut l'hérésie.

Il est , pour cause de services ,
Sur la feuille des Bénéfices ,
Sans sçavoir par qui , ni par où.
Il aura l'*Abbaye* qu'il cherche ,
Mais non pas la Belle d'Anjou ;
Je sçais que la sienne est du Perche.



ACTEURS DU PROLOGUE.

UNE RILLONNIERE.

UN IMPRIMEUR.

LE CHŒUR.

UN MUSICIEN.

UN ETRANGER.

ARLEQUIN.

DEUX PAYSANS.

P R O L O G U E

D E L A P I E C E.

Le Theatre représente une place publique , dans le fond de laquelle est la Boutique d'une Rillonnere.

UN PAYSAN , à la porte de la Rillonnere,

A I R : Réveillez-vous , belle endormie.

RÉveillez-vous , grosse endormie ,
 Vous levez-vous à la fin ?
 Haut le cul , Jeanneton ma mie ,
 Nous mourons de soif & de faim.

L' A U T R E P A Y S A N.

A I R : Sçais-tu la différence ?

Toute la nuit , à l'aise ,
 J'ai cru voir dans ton four ,
 Mon amour ,
 Du boudin sur la braise ;
 Jarny , qu'il m'a tanté !
 Ma beauté ,
 J'en aurois bian tâté.

UN MUSICIEN de Saint Martin ,

A I R : Nicolas va voir Jeanne.

Cours au vin , mon grand George ,
 N'en tire pas pour peu.
 Qu'ai-je donc dans la gorge ?
 Non , ceci n'est point un jeu.
 Nous aurons du fort tems ;
 Tu m'entends.
 Vois comme l'air est en feu.

L'IMPRIMEUR du Mandement.

AIR : *Gouïtons bien les plaisirs , Bergere.*

Jamais je n'ai mis sous la presse

Ouvrage tant à contre-cœur.

Tout le monde s'empresse

De le rendre à l'Auteur.

Je sens une tristesse ,

Qui présage un malheur.

U N E T R A N G E R.

AIR : *Tous les Bergers pendant l'automne.*

Qu'ont tous ces gens sous leur

Calotte ?

Ont-ils quelque noir chagrin ?

Prenez du vin.

Vous n'avez point d'antidote :

Prenez du vin ;

Vous n'avez point d'antidote ,

Qui soit plus divin.

Tous ensemble.

A boire , à boire , à boire.

Donnez-nous de quoi boire.

Donnez-nous

De quoi boire à tous ,

Donnez-nous de quoi boire.

LA RILLONNIERE , ouvrant sa boutique.

AIR : *Les Olivettes.*

Et lon , lan , la ; l'on vous va donner ,

Des ris , des ris , des rillons , des rillettes ;

Et lon , lan , la , l'on vous va donner ,

Des rillons à votre déjeuner.

L E C H Œ U R.

Et lon , lan , la , l'on nous va donner

Des

Des ris , des ris , des rillons , des rillettes ,
Et lon , lan , la , l'on nous va donner
Des rillons à notre déjeuner.

L A R I L L O N N I E R E.

A I R : *La Constitution va mal.*

Que chacun prenne son paquet ;
Et que chacun affile son caquet ,
Pour bien célébrer la Gloire
De l'animal qui vous fait boire.

L E C H Œ U R.

Allons , prenons notre paquet ;
Et que chacun affile son caquet ,
Pour bien célébrer la gloire
De l'animal qui nous fait boire.

A R L E Q U I N , *seul.*

A I R : *Les Olivettes.*

Et lon , lan , la , l'on vous va donner
Des ris , des ris , des rillons , des rillettes ;
Et lon , lan , la , l'on vous va donner
Des rillons à votre déjeuner.

L E C H Œ U R.

Et lon , lan , la , l'on vous va donner
Des ris , des ris , des rillons , des rillettes ;
Et lon , lan , la , l'on nous va donner
Des rillons à notre déjeuner.

Fin du Prologue.

A C T E U R S.

LE CHANTRE.

LE PROCUREUR.

LE BASTONNIER.

UN CHANOINE.

LE GRANGER.

Les COUSINS, ou les PREVOTS de S. LÉRÉ
& de S. ÉPIN.

UN LIEUTENANT de Police.

UN MAGISTRAT.

LE MAÎTRE de la Psallette.

LE SOUS - MAÎTRE.

LES ENFANS DE CHŒUR.

UNE COMTESSE.

UN IMPRIMEUR.

UN BOURGEOIS.

UN CAVALIER.

UN HUISSIER.

UN ÉPICIER.

UNE BEURRIÈRE.

UN MALADE.

Troupe de MACHICOTS & de MUSICIENS;

ARLEQUIN.

DES PAYSANS.

UN BRETON.

UN POITEVIN.

UN ANGEVIN.

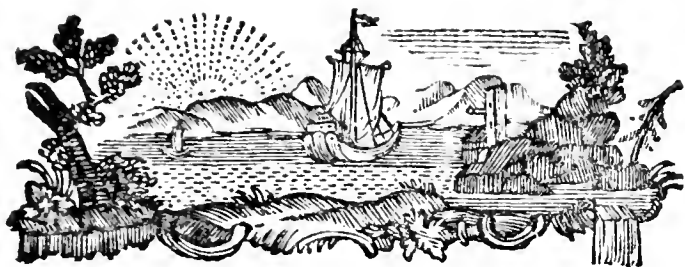
DES IVROGNES.

UN SUISSE.

UN VALET.

UN RAMONEUR.

UN PORTEUR d'EAU.



L E S
RILLONS RILLETES.

A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente la Salle de la Psallette de
Messieurs de Saint Martin.*

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N *seul, parlant au Parterre,*

A I R : *Du Vaudeville du Grand Condé.*



H ! bon jour , mes amis.
Oh ! la belle assemblée !
C'est des Jeux & des Ris
La troupe rassemblée.
Et y allons , & y allons , violons,
y allons donc ,
Chantons joyeusement ,
Tous les airs de Dumont ,
Et de son Mandement.

S C E N E I I.

Les Enfans de Chœur jouent à la Tapette , jeu d'enfant , à deux tapes sur les cuisses , le ventre. & les mains.

A I R : *Margot auprès de moi assise.*

DUmont s'attend d'avoir une Abbaye ,
 Pour prix de son dévouement.
 Oui , dit-il ; car , jarni ma vie ,
 J'en aurai certainement.
 Mais je crois que ce fier copiste ,
 Comme un arrogant ,
 Parle trop légèrement.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il sera triste ,
 Quand , quand , quand on lui fera voir la liste !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il sera triste ,
 Quand il verra la feuille au vent !

S C E N E I I I.

LE PROCUREUR du Chapitre survient ; les
*Enfans courent derriere les coulisses du Théâtre se
 cacher de frayeur. Il les rappelle , & les rassure.*

LE PROCUREUR du Chapitre.

A I R : *Petits Oiseaux , rassurez-vous.*

RAssurez-vous , petits enfans ;
 Je ne viens point dans la Psallette ,
 Pour ordonner que l'on vous fouette ,
 Ni troubler vos jeux innocens.
 C'est une affaire d'importances.

Qui me conduit dans ces lieux écartés ,
Et bien loin de vouloir gêner vos libertés ,
Hélas ! Dansez , sautez ; ranimez votre danse.

Les Enfans de Chœur recommencent la tapette.

A I R : *Margot auprès de moi assise.*

Dumont comptoit avoir une Abbaye

Pour prix de son Mandement.

Oui , dit-il ; car , jarni ma vie ,

J'en aurai certainement.

Mais depuis peu ce fier copiste ,

Parle à tout moment

De son mécontentement.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il est donc triste ,

Quand , quand , quand on lui montre la liste !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il est donc triste ,

Quand il voit la feuille au vent !

LE PROCUREUR *du Chapitre se parlant à*
soi-même.

A I R : *Si le Roi sçavoit la vie.*

Ah ! que les plaisirs j'envie

De ces enfans ! (bis.)

Voilà de route leur vie

Le meilleur tems. (bis.)

Jamais tu n'en auras tant ,

Mon cher enfant.

Le même , s'adressant aux Enfans.

A I R : *On dit qu'en Bourgogne.*

Le Granger (a) approche :

Les momens sont doux.

Dumont l'on va mettre à la broche :

Mes enfans , retirez-vous.

(a) Dignitaire du Chapitre.

SCENE IV.

LE GRANGER, LE PROCUREUR *du Chapitre,*
& LE BASTONNIER *qui tient les exemplaires*
du Mandement.

LE GRANGER. (b)

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape ?*

DE cet ordre si sévère
N'êtes-vous pas défolé ?
Je vous cherchois, mon confrere,
Et je suis tout essoufflé.
De cet ordre si sévère,
N'êtes-vous pas défolé ?

LE PROCUREUR.

AIR : *Le sçavant Diogène.*
Dans la ville de Rome
On brûleroit un homme
Qui raille notre loi :
C'est bien le mors qu'on brûle
Une œuvre ridicule,
Qui renverse la Foi.

LE GRANGER.

AIR : *Aujourd'hui qu'on n'en a qu'une, blonde on
la veut brune.*

Vous êtes bien difficile ;
Vous vous échauffez la bile.
Pour me blâmer je voudrois,
Qu'il fut revenu de Grais. (c)

(b) M. Granger étoit parent de l'Abbé Dumont & avoit les mêmes principes ; il cher hoit à l'excuser. Le Procureur du Chapitre, fils d'un Avocat ; veut exécuter à la Lettre l'ordre qu'il a eu du Chapitre & remplir exactement les fonctions de son emploi.

1^{re} Maison de Campagne où l'Abbé Dumont étoit, lorsque le Mandement fut brûlé.

LE PROCUREUR.

Vous nous prenez pour des cruches ;
 Vos raisons de faufreluches
 Ne fçauroient de mon devoir
 M'écarter ; vous l'allez voir.

LE BASTONNIER.

AIR : *Toute ma philosophie consiste.*

Moyennant pareille amplette ,
 On pourroit fort bien , je crois ,
 Pour frire & pour fricasser dans la Psallette ,
 Ménager pendant un mois ,
 Bien du menu bois

LE PROCUREUR.

AIR : *Amans , qui près de vos Maîtresses.*

Allons , Courfon , (a) point de foiblesse ;
 Il faut bien allumer le feu.
 Vous hésitez , ce semble un peu ;
 Et je sens que le tems nous presse.
 Croyez-moi , pour guérir ce fou ,
 Il faudroit lui rompre le cou.

DUO entre le GRANGER , & le BASTONNIER.

AIR : *Tu ne dois pas jeune Lifette , choisir un
 autre Berger que moi.*

Non , je ne fçaurois me défendre
 De pleurer un si funeste sort.

Cet enfant jeune & tendre
 En naissant est mort.

Je me flatte que de sa cendre
 Il renâtra plus grand , plus fort.

LE PROCUREUR.

AIR : *Qu'ils sont doux , bouteille ma mie !*

Qu'il est clair ,
 Ce beau feu de joie ,
 Qu'il est clair !

Certes il est sans pair.

Non , le Grec ne vit rien en l'air.

(a) Nom du Bâtonnier , qu'on appelle ailleurs Bedeau;

De si plaissant , en brûlant Troye.
 Ah ! ah ! ah ! ce beau feu de joie
 Passe comme un éclair.

S C E N E V.

LES COUSINS ou LES PREVOSTS de LÉRÉ ;
 & de S. ÉPIN. (1)

LE PREVOST DE LÉRÉ.

AIR : *Tandis qu'ici bas nous vivons , &c.*

T Andis qu'il est sur les tisons ,
 Mon cher Cousin , moralisons.
 Regardons , regardons , regardons ces
 étincelles.

Elles nous diront ,
 Que tout ainsi qu'elles ,
 Les plus beaux ouvrages périront.

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR : *Ma raison s'en va bon train.*

En faisant son Mandement ,
 Dumont , je ne sçais comment ,
 Un endroit mal pris ,
 Par licence a mis ;
 Car licence il se donne ,
 Comme étant , (dont on est surpris ,)
 Licencié de Sorbonne ,
 Lon , la ,
 Licencié de Sorbonne.

LE

(1) Ce sont deux Dignités de S. Martin. Ceux qui en
 sont revêtus se traitent de Cousins,

LE PREVOST DE LÉRÉ.

AIR : *Or nous dites , Marie.*

Or dites-nous donc comme ,
En dépit du bon sens ,
Un Sorboniste , un homme
A quarante-sept ans ,
Abusant d'une lettre
Qu'écrivit Saint Bernard ,
Tant d'erreurs a pu mettre.
N'est-ce pas par hasard ?

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR : *Il a brisé tous les cerceaux.*

Non : son honneur il a vendu
Pour un Evêché prétendu.
Mon Cousin Prud'homme (a) se vante
Qu'il en aura les lots & vente.

LE PREVOST DE S. LÉRÉ.

AIR : *Les Fanatiques que je crains.*

Cousin , un peu de charité
Pour notre cher Confrere.
S'il a de la vanité ,
Hélas ! c'est son affaire.
Cet affront par-tout chanté
Lui sera salutaire.

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR : *Joconde.*

On a grand tort , lorsque l'on dit
Que Monsieur le Grand Chantre
Est un orgueilleux sans esprit ,
Dont on rit , dès qu'il entre ;
Car peut-il être contesté
En aucune maniere ,
Que son Mandement n'ait été
Tout rempli de lumiere ?

(a) Receveur du Censif du Chapitre.

SCENE VI.

LE MAITRE DE LA PSALLETTE ;
LE SOUS-MAITRE , LES ENFANS
DE CHŒUR , & LE BASTONNIER
DE S. MARTIN.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

AIR : *Les bons Peres sont à Matines.*

Venez , enfans de la Psallette ,
Voyez brûler l'Abbé Dumont ,
Et dites tous , dansant en rond :
J'entends le Mandement qui pette ;
Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.
Ah ! que tu brûles joliment !
Les Enfans répètent en dansant autour du feu.
Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.
Ah ! que tu brûles joliment !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

AIR : *Ut queant laxis.*

Euterpe (a) , fais-moi
Répéter comme quoi
Mille erreurs ont fait
Fabriquer ce Livret.
Soleil , *obscurci*
La belle Piece qui
Si fort t'a noirci ! (b)

LE SOUS-MAITRE.

AIR : *Lanturelu.*

Le Chantre a deux aîles , (c)
Lorsqu'en pompe il va.

(a) Pour *Euterpe*.

(b) Par la fumée en brûlant.

(c) Les deux Assistans qui sont à ses côtés , les jours de Cérémonie.

S'il les avoit telles
 Qu'Icare en trouva ,
 De nouveau la flamme
 Ce téméraire eût fondu ;
 Lanturelu , lanturelu.

Les Enfans répètent.

Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.

Ah ! que tu brûles joliment !

LE BASTONNIER.

AIR : *Quand Moyse fit défense.*

Ce n'est point par vaine gloire
 Qu'on lui vit tourner le cou ;
 Mais c'est , comme on peut le croire ,
 Pour suivre & regarder où
 S'en va l'épaisse fumée ,
 Qui de son œuvre enflammée
 Porte les flambeaux divers
 Jusqu'au bout de l'Univers.

ENFANS DE CHŒUR.

Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.

Ah ! que tu brûles joliment !

LE PREMIER ENFANT DE CHŒUR.

AIR : *O filii & filia.*

A Saint Martin porte tes pas ;
 Le lendemain du mardi gras ,
 Dumont des Cendres donnera ,
 Alleluia.

ENFANS DE CHŒUR.

Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.

Ah ! que tu brûles joliment !

LE SECOND ENFANT DE CHŒUR.

AIR : *Mirliton.*

Il ne verra plus personne
 Après cet accident-ci ;
 Car s'il voyoit sa mignonne ,
 La belle auroit du roussi
 A son mirliton , &c.

LES RILLONS
ENFANS DE CHŒUR.

Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.

Ah ! que tu brûles joliment !

LE TROISIEME ENFANT DE CHŒUR.

AIR : *Avez-vous vu ce Héros chez Rigault ?*

De l'Autruche il a le pas.

Pourquoi pas ?

Elle digere une enclume :

Mais à digérer le feu ,

Palfembleu ,

Le grand Chantre s'accoutume.

Tous ensemble en dansant.

Brûle , brûle , brûle , petit Mandement.

Ah ! que tu brûles joliment !

SCENE VII.

ARLEQUIN , *en pleurant.*

AIR ; *Dies iræ , dies illa.*

J' Ai rencontré M. Aulnet , (a)

Qui disoit , ôtant son bonnet :

Le Mandement est-il au net ?

Oui , répond le Chantre , il est fait.

C'étoit un ouvrage parfait ;

J'en attendois un bon effet.

Mais l'Abbé Dubois , (b) ce dandin,

Par ordre l'a brûlé soudain.

J'enrage & vesse comme un daim.

Cela fait bien voir que souvent

Un livre imprimé , très-sçavant ,

Au fond n'est que fumée & vent.

(a) Chantre de S. Martin , qui avoit une belle voix.

(b) Procureur du Chapitre.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le Théâtre représente le Cabinet du grand Chantre.

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N.

A I R : *Des plaisirs de la Ville.*

SI mon crayon fantasque
S'étoit attaché
A peindre un corps flasque
Sur l'orgueil huché,
Vous verriez sans masque
Le célèbre basque
De l'Archevêché.
Mais j'aime mieux décrire
Le bucher charmant,
Où l'on a fait cuire
Le beau Mandement.
Du feu j'espérois voir
Sortir une Aigle éclosé,
D'un divin pouvoir;
Mais l'apothéose
Ne fit autre chose
Qu'un papillon noir.



S C E N E I I.

LE CHANTRE , LE GRANGER.

LE CHANTRE , *arrivant de Graïs.*A I R : *De lunderirette.*

E N arrivant de campagne ,
 Par-tout un malin souris ,
 M'annonce que la montagne
 N'a produit qu'une souris.

LE GRANGER , *finit en disant :*

C'est bien un rat ,
 Ne vous déplaîse ;
 C'est bien un rat

Plus gros qu'un chat.

LE CHANTRE.

A I R : *Il nous eût fait un cœur de pierre.*

Traiter de la sorte un ouvrage ,
 Où sans vanité j'avois part !
 Vous m'avouerez que cet outrage
 Perce le cœur de part en part.

LE GRANGER.

A I R : *Tout cela m'est indifférent.*

Le Chapitre certainement
 N'a point brûlé ton Mandement :
 A tort , cher Abbé , tu t'irrites ;
 Celui qu'on a sodomisé
 N'est que l'ouvrage des Jésuites ,
 Qui de ton nom ont abusé.

LE CHANTRE.

Même Air.

Ah ! cher ami , c'étoit le mien ,
 Et j'en enrage comme un chien.
 Voyez la belle fantaisie !

D'un Mandement faire un flambeau !
Maugrebleu de la jalousie !
C'est ma faute ; il étoit trop beau.

L E G R A N G E R.

A I R : *Il faut partir , car l'ordre pressé.*

Souvent pour vouloir trop bien faire ,
D'errer on se met au hasard ;

Par exemple dans cette affaire ,

Pourquoi citer de travers Saint Bernard ?

Vous avez-là pris Martre pour Renard ;

Le feu vous galoppe au derriere.

L E C H A N T R E.

Même Air.

Cette plaisanterie est fade ,

Allez chanter *alleluia* ;

Venez-vous me faire bravade ,

Petit esprit ? Vous seriez à *quia*.

Vous n'entendez ni à *hu* , ni à *dia* ;

Il vous faut du foin , camarade.

L E G R A N G E R.

A I R : *Donnez-nous encore chopine.*

En lisant l'Histoire Romaine ,

A Dumont je dis l'autre jour :

Ton espérance n'est point vaine ,

Continue à faire ta cour.

Tu seras bientôt notre maître ;

Et de doute je n'en fais nul.

Un âne Evêque peut bien être ,

S'il est vrai qu'un cheval fut Consul.



SCENE III.

LE CHANTRE, SON VALET, UN
RAMONNEUR, UN PORTEUR D'EAU.

LE RAMONNEUR, *à la porte du Chantre.*

AIR : *Du Ramonneur.*

O N crie par toute la Ville
Que voulant faire des rilles ,
La flamme a fait du fracas.
Ramonnez-ci , ramonnez-là , là , là , là :
Ouvrez donc vite ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU.

AIR : *Flon , flon.*

Te suivant à la piste ,
J'apporte mes seaux d'eau.
Frappe ; qu'on ouvre vite.
Redouble du marteau ,
Et flon , flon , flon , &c.

LE VALET ouvre , & demande qui leur a dit de venir.

LE PORTEUR D'EAU.

AIR : *Pierrot reviendra tantôt.*

Un Bâtonnier de Saint Martin , (*bis.*)
Que j'ai trouvé dans mon chemin , (*bis.*)
Crioit : à l'eau , à l'eau , à l'eau ;
Courez vite à l'eau.

LE RAMONNEUR.

AIR : *Etant sur le Pont-neuf.*

J'étois au portail neuf ,
Dormant tout à mon aise ,
J'entends crier au feu
Qui réduit tout en braise :
J'ouvre les yeux & vois paroître
Une épaisse fumée obombrant tout le cloître.

LE CHANTRE, *à la fenêtre.*

AIR: *Maître André ne vit plus.*

Qui est-là ? Qui est-là ?

LE RAMONNEUR.

Ramonnez-ci, ramonnez-là :

Ouvrez donc vite ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU.

De l'eau, de l'eau, de l'eau ;

Ouvrez vite ; à l'eau.

LE CHANTRE.

AIR: *Ruisseaux, qui dans la plaine.*

Amis, qui dans la peine

Venez me secourir,

Hélas ! il faut périr.

Pitié stérile & vaine !

Les maux que je ressens

Sont trop vifs, trop cuisans.

LE RAMONNEUR, *s'en allant.*

Ramonnez-ci, ramonnez-là, là, là, là :

Ouvrez vite ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU, *s'en allant.*

A l'eau, à l'eau, à l'eau ;

Courez vite à l'eau.

S C E N E I V.

* UNE COMTESSE, *Amie du Chantre,*
LE CHANTRE ET LE GRANGER.

LA COMTESSE.

AIR: *Ruisseaux, qui dans la plaine.*

B On jour : quelle nouvelle ?

Grand Chantre, que dit-on ?

La Constitution

A Tours comment va-t-elle ?

* *Madame la Comtesse Dybeuil.*

LES RILLONS

T'a-t-on fait compliment ,
Sur ton beau Mandement ?

LE CHANTRE.

Grand Dieu ! belle Comtesse.

De quoi me parlez-vous ?

Jetez un œil plus doux

Sur le mal qui me presse.

Hélas ! faut-il brûler ,

Et n'oser en parler ?

L A C O M T E S S E.

AIR : *Noblesse n'est pas vétille.*

Grand raconteur de vétilles ,

Jean Gille , Gille , joli Jean ;

Que m'importe que tu grilles ?

Jean Gille , Gille , joli Jean ;

Joli Jean , Jean Gille , Gille , joli Jean.

LE CHANTRE.

AIR : *Ma Mere , mariez-moi.*

Madame , pardonnez-moi ,

Vous sçauvez la raison pourquoi.

C'est que le feu ,

Depuis peu ,

Malheureusement ,

Par un Jugement ;

C'est que le feu ,

Depuis peu ,

A pris à mon Mandement.

L A C O M T E S S E.

AIR : *Non , non , je ne veux pas rire.*

En ce cas-là , mon cher Dumont ;

Je prends grande part à l'affront ,

Eh ! quoi ! l'on t'a fait frire !

Et non , je n'en veux pas rire , non ;

Non , non , je n'en veux pas rire.

LE CHANTRE.

AIR : *Belle Brune.*

Inhumaine !

Inhumaine !

Quoi ! jusqu'au milieu du feu ,
 Vous vous riez de ma peine !

Inhumaine !

LA COMTESSE , *en se moquant , répète.*

Comment on t'a fait frire !

Non , non , je n'en veux pas rire , non ;

Non , non , je n'en veux pas rire.

L E G R A N G E R , *à part.*

A I R : *Un petit Capucineau qui n'est pas hypocrite.*

Si le Chantre radieux

Approchoit de sa Belle ,

Le fait seroit curieux :

Jupin couvrirait de feux

Sémele , Sémele , Sémele.

LA COMTESSE ET L'ÉTRANGER ,

ensemble.

Eh ! quoi ! l'on t'a fait frire !

Non , non , je n'en veux pas rire.

S C E N E V.

L'IMPRIMEUR , *nommé Barthe* , LE CHANTRE ,
 LA COMTESSE , ET L'ÉTRANGER.

L' I M P R I M E U R.

A I R : *Je suis le Barbier du Village.*

JE suis un Imprimeur habile ,
 Barthe nommé ,

Par qui ton livre en cette Ville

Fut imprimé.

Il s'agiroyt présentement

De pourvoir à mon paiement.

L E C H A N T R E.

Même air.

Voyez comme il est , ce pecore

Emoustillé !

Mon Mandement n'est point encore
Eventillé.

Si chacun en paye sa part ,
Je n'en dois pas le demi-quart.

L' I M P R I M E U R.

A I R : *La Cavaliere.*

Est-ce ma faute ,
Si ce beau Mandement est frit ? (*bis.*)
Faut il que mon salaire on m'ôte ?
Parce que tout le monde en rit ,
Est-ce ma faute ?

L E C H A N T R E.

A I R : *Que fais-tu , Bergere , en ce beau verger ?*

Mon cher , en Chapitre
J'irai dès demain ;
Là , je suis l'arbitre
Et le souverain.
J'enverrai sur l'heure
Te porter mandat.
Près de moi demeure
Mon grand Candidat. (*a*)

L' I M P R I M E U R.

A I R : *Pierrot revenant des Champs.*

Avec cet air dominant ,
Tout dandinant ,
Payez-moi vite comptant ,
Cinq cens exemplaires ;
Ce sont vos affaires.

L E C H A N T R E.

A I R : *Des Folies d'Espagne.*

Sors de chez-moi : ce sot discours m'empêche
D'expédier mes lettres pour la Cour.
J'entends midi ; faut que je me dépêche :
J'écris pourtant dès la pointe du jour.

(*a*) Chanoine attaché au Grand Chantre.

L' I M P R I M E U R.

A I R : *L'autre jour deffous un ormeau j'étois seulette.*

Foin de toi , foin du Cardinal ,

Foin des réponses.

Peste de l'original !

Tu ne feras pas mal

D'écrire à tous les Nonces :

Mais avant paie , morbleu ,

Ou tu verras beau jeu.

LE C H A N T R E , *voyant entrer deux Jésuites.*

A I R : *Vengez-moi d'une ingrate Maîtresse.*

Vengez-moi d'un coquin qui m'outrage ,

Chers Amis , pour qui j'ai fait l'ouvrage ,

Ce maraud veut me prendre au collet.

Eh ! quoi donc ! vous fuyez ! ah ! j'enrage.

C'est le prix d'être votre valet.

Que d'affronts , par-tout je m'entends dire :

Brûle , brûle , Abbé ; brûle , martyr ;

Tous tes cris , tous tes pleurs nous font rire.

L' I M P R I M E U R.

A I R : *Pierre Bagnolet.*

Marchand qui perd n'a point envie

De rire & de se réjouir.

Mon travail me gagne ma vie ;

Tu la gagnes dans le loisir.

Marchand qui perd n'a point envie

De rire & de se réjouir.

LE C H A N T R E.

A I R : *Or écoutez , petits & grands.*

Oh ! nous perdons également ;

Moi ma gloire , & toi ton argent.

Oh ! reguingué , oh ! lon , lan , la.

Mais tu dors , de par tous les diables ;

J'en connois de plus misérables.

L' I M P R I M E U R.

Est-ce que vous ne dormez pas ?

LES RILLONS.
LE CHANTRE.

Non.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Les Rats.*

Ah ! ce sont vos rats
Qui font que vous ne dormez guère :

Ah ! ce sont vos rats
Qui font que vous ne dormez pas.

LE CHANTRE.

Même Air.

Toujours la belle ame
Grands dangers courut ;
A travers la flamme ,
Elle arrive au but.

LE GRANGER.

Mais la Gloire altiere
Fait bien des faux pas.

TOUS ENSEMBLE.

Même Air.

Tous ces gens-là ne dorment guère ,
Tous ces gens-la ne dorment pas.

Dumont , font vos rats
Qui font que vous ne dormez guère ;

Dumont , font vos rats
Qui font que vous ne dormez pas.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le Théâtre représente le Cloître de Saint Martin.

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N.

A I R : *Guillot est mon ami , quoique le monde en raille.*

DUmont n'a point d'ami ;
 Tout le monde le raille.
 Ce n'est qu'un étourdi :
 Son feu n'est que de paille.
 On ne voit rien en lui ,
 Qui , qui ,
 Qui ne déplaîse.
 On se rit
 De sa fournaise ;
 Car , s'il meurt de dépit ,
 On rit d'aîse.

S C E N E I I.

LE CHANTRE , *sortant de chez lui , à SON*
 VALET *qui veut le suivre.*

A I R : *Dessus le Pont de Nantes.*

NON , il est inutile :
 Je fais un tour de Ville ,
 Je reviens à l'instant.
 Je ferai mon *quadrille*
 Chez le gros Président.

LE VALET.

AIR : *Flon , flon.*

Votre lettre à la poste ,
 Monsieur , faut-il porter ?

LE CHANTRE.

AIR : *Dessus le Pont de Nantes.*

Elle n'est pas complete.
 Qu'est-ce qui m'inquiète ?
 Tire ma table un peu.
 Je crains qu'une bluette
 N'aille y mettre le feu.

UN IVROGNE , *derriere le Théâtre.*AIR : *Une veuve en appétit dans son lit.*

C'est le Grand Chantre Duchamp , (a)
 Tout dolent ,
 Qui dit à chaque Passant :
 Auriez-vous par aventure
 De l'onguent , de l'onguent ,
 De l'onguent pour la brûlure ?

LE CHANTRE.

AIR : *Pour tous les maux que m'a fait ma Sylvie.*

Je ne sçais pas ce que cela veut dire ;
 Mais le monde devient fou sur ma foi.
 J'entends par-tout chanter une satire ,
 Qui pourroit bien être faite sur moi.

UN AUTRE IVROGNE , *derriere le Théâtre.*AIR : *Lampons , lampons.*

En chaire on a bien parlé
 De Monsieur d'Azay brûlé.
 Pour lui l'on fait une quête :
 Mon aumône est toute prête ,
 Du vent , du vent (b).
 Pour tous ces moulins à vent.

(a) Nom de famille du Grand Chantre.

(b) Il fait un pet.

A I R : *Qui gratte , qui gratte ? mon mari est ici.*
Voilà de la besogne
Bien faite assurément !
Cachons-nous ; cet Ivrogne
Me paroît fort plaissant.

S C E N E I I I .

LES DEUX IVROGNES , *sur le Théâtre.*
LE PREMIER IVROGNE.

A I R : *Le bon vin & la bonne chere guident l'Amour.*

Q Uand je vois Dumont , dans sa chaise ,
Tout glorieux ,
Et son Mandement lumineux ,
Je crois voir Elie à son aise ,
Dans un char de flamme & de braise ,
Montant aux Cieux.

LE DEUXIEME IVROGNE.

A I R : *Ton , relon , ton , ton.*

Lorsque Dumont se mit en équipage ,
J'augurai mal de son ambition.
Garde le feu , qu'il ne prenne à l'ouvrage ,
Comme il avint au pauvre Phaéton ;
Ton , relon , ton , ton , la tontaine , la tontaine , &c.
Les deux Ivrognes chantent l'un après l'autre les
Couplets suivans , & tour à tour font le Maître
d'Ecole & l'Ecolier , en se tiraillant les oreilles.

L E P R E M I E R .

A I R : *Du fleuve d'oubli.*

Je suis Monsieur Bataille , (a)
Qui montre à lire un a , a , a , a .

(a) Nom d'un Maître d'Ecole de Tours.

LES RILLONS

Tu ne lis rien qui vaille ,
 Or sus , butor , viens çà , a , a , a.
 Oui , tu n'es , sur ma parole ,
 Qu'un parfait ignorant.

Mon enfant ,

A l'école , à l'école , à l'école.

LE DEUXIEME.

Il faut lire un Saint Pere ,
 Avant qu'il soit cité , é , é , é.
 En faisant le contraire ,
 Vois comme on t'a traité , é , é , é.
 Oui , tu n'es , &c.

LE PREMIER.

Çà donc , lisons ensemble
 Ce passage chéri , i , i , i ,
 Pour qui seul , ce me semble ,
 Ton Livre fut flétri , i , i , i.
 Oui , tu n'es , &c.

LE DEUXIEME.

Quoi Saint Bernard tu cites ,
 Pour le Saint Pere ? oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
 Et sans en avoir les suites ,
 D'abord tu dis *ergo* , o , o , o.
 Oui , tu n'es , &c.

LE PREMIER.

Quand ce Docteur à Rome
 Donne un droit absolu , u , u , u ,
 Dans le Cérf est , pauvre homme !
 Le Corps sous entendu , u , u , u.
 Oui , tu n'es , &c.

LE CHANTRE , *sortant des coulisses tout en colere , dit :*

AIR : *Que j'estime , mon cher voisin.*
 Qui vous apprend , vrais sacs-à-vin ,
 A faire des ouvrages ?
 Je vous... Mais certes dès demain
 On vous rendra plus sages.

A I R : *Margot la Ravaudeuse.*

Quoi ! tu te formalises
D'un traitement si doux ;
Et que de tes bêtises
Nous rions entre nous !

A genoux.

Ces sottises

Méritent châtiment ;

Fouettez cet enfant.

S C E N E I V.

LE CHANTRE , LES DEUX IVROGNES ;
ET UN SUISSE.

LE SUISSE , à un de ses Ivrognes.

A I R : *Trompette des Suisses.*

Monsire , je ty prie dire à moi comment
On bruli sti Mantement ?
Car moi raisonne
Comme un' personne
Qui sastre la science s'affamment.
Monfire , &c.

L' I V R O G N E.

A I R : *J'avois cent francs.*

Monfire , j'en suis ,
Comme vous , fort en peine :
Mais plus je m'en démene ,
Et ma foi , moins je puis. ...

Voilà l'Auteur.

Demandez à lui-même

Raison du malheur.

Ce que je sçai ;

Par un bonheur extrême ,

C'est qu'il est brûlé.

Monfieur. . .

LE CHANTRE *l'interrompt en colere.*

AIR : *Iris , est-il un cœur qui ne vous cede.*

Monfieur , des ennemis , en mon absence ,

Ont formé contre moi la trahison :

Mais , avant qu'il soit nuit , j'en aurai vengeance ;

Et me fais un plaisir de les voir en prison.

Le Suisse , voyant cette colere , fait une grimace , & se prend le nez comme s'il avoit senti une mauvaise odeur.

L'IVROGNE *dit au Suisse :*

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Lorsqu'on se trouve dans la presse ,

Auprès de l'homme que voici ;

On croit toujours que quelqu'un vesse ,

Et si , personne n'a vessi.

L'AUTRE IVROGNE.

AIR : *De Jean de Nivelles.*

C'est qu'un bel ouvrage il a fait , (*bis.*)

Qui n'a pas plus duré qu'un pet ; (*bis.*)

Mais l'odeur en est éternelle.

Et haye , & aye au vent ,

Jean de Ni , Jean de Ni , Jean de Nivelles ,

Et haye & haye au vent

Jean de Nivelles & son Mandement.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

Le Théâtre représente le Quai de la Ville de Tours.

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N.

AIR : A trop aimer l'ame se déconcerte.

Où , j'espérois , après cette entreprise ,
Que je verrois l'Abbé Dumont confus :
Mal j'augurois , puisqu'en vain dans l'Eglise
Je chercherois un humble : il n'en est plus.

S C E N E I I.

LE PROCUREUR DU CHAPITRE
ET UN CHANOINE.

LE CHANOINE.

AIR : Ah ! qu'il y va gaiement , ma Bergere !

Vous avez vu le Mandement ;
Ah qu'il y va gaiement !
Est-il vrai que ce jeune enfant
Parle une Langue étrangere ?
Ah ! qu'il y va , mon Confrere ,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Est-il vrai que ce jeune enfant ,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Est plus éclairé , plus sçavant ,
Que n'étoient les Saints Peres ?
Ah ! &c.

Est plus éclairé , plus sçavant ,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Et que déjà , dès en naissant ,

Il est brillant de lumière ?

Ah ! &c.

Et que déjà , dès en naissant ,

Ah ! qu'il y va gaïement !

Vous l'avez reçu galamment :

M'en ferez-vous un mystere ?

Ah ! &c.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vous l'avez reçu galamment ,

Ah ! qu'il y va gaïement !

Vous préparez apparemment

A son papa même chere.

Ah ! &c.

LE PROCUREUR.

AIR : *Ma Bergere ne songe qu'à se faire aimer,*

Tout le monde ,

Après avoir vu l'imprimé ,

Dit en ronde :

Soit supprimé

Moi , sans faute ,

Je pars ; & vous eussiez vu dans l'instant

Comme il faute

Dans un brasier ardent ,

L' A M I.

AIR : *Ah ! que Monseigneur est charmant !*

Je conçois que facilement ,

Le feu prit à ce Mandement :

Il auroit tout également

Consummé le squelette ;

Je conçois que facilement

S'embrâse une allumette.

S C E N E I I I.

*Le Theatre représente le Portail neuf & des Etrangers
qui descendent le long de la Loire & arrivent au Port.*

LES É T R A N G E R S.

AIR : *Vogue la galere,*

Au lever de l'aurore ,

Nous sommes en chemin.
 Nous voguerions encore :
 Mais nous manquons de vin,
 Eh ! vogue la galere , &c.
 Ce brûlant mécore ,
 Sortant de saint Martin ;
 Tu le voyois , pecore ,
 Sans en sçavoir le fin.
 Eh ! vogue la galere , &c.
 Telle est une ame pure ,
 Sans péché , clandestin ,
 Sans tache ni souillure ,
 Au Ciel faisant chemin.
 Eh ! vogue la galere , &c.

S C E N E I V.

Les Etrangers sortent du Bateau.

UN BRETON dit à un Batelier du Port :

AIR : *La calembredaine.*

ON nous a dit que Dumont
 Est des plus en peine ,
 Qu'il reçoit un grand affront
 Pour quelque fredaine.

Dites-nous donc , mes Amis ,
 Quelle faute il a commis.

A-t-il fait la cala , la cala , la calembredaine ?

TOUS LES BATELIERS.

AIR : *Elle a bien autre chose qui surpasse cela.*

Oh ! c'est bien autre chose
 Qui surpasse cela.

UN BATELIER DU PORT.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Il avoit fait un Mandement
 Pour convertir nos ames ;

Mais le Chapitre promptement
Le réduit tout en flammes.

Il l'a fait aussi, ce dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Pour mieux éclairer nos esprits,
Biribi,

A la façon de Barbari, mon ami.

UN POITEVIN.

AIR : *Quand je choisis le plus grand verre,*
Est ce un conte de mere l'oie,
Ou si c'est véritablement,
Que le Chantre aux flammes en proie,
Prêta son Bâton d'ornement,
Pour faire un Mai au feu de joie
Qu'on faisoit à son Mandement ?

UN ANGEVIN.

AIR : *Sois complaisant, affable.*

Je n'ai point vu cette piece imprimée,
Qui par le feu vient d'être consumée ;

Mais

A juger par la fumée,
L'ouvrage sentoît mauvais.

LES BATELIERS, *pendant que les Etrangers se
rebarquent pour aller à Angers.*

AIR : *Lere, la, &c.*

Vous direz à Monsieur d'Angers,
Combien a couru de dangers
De Benets son grand Vicaire ;
Lere, la, lere, lan, lere
Lere, la, lere, lan, la.

LES ÉTRANGERS.

Nous dirons à Monsieur d'Angers
Combien a couru de dangers
Son Benêt de Grand Vicaire,
Lere, la, &c.

* Le sieur Dumont étoit Grand Vicaire de M. d'Angers ;
dans un Canton de son Diocèse qui se nomme Benets.

LES

L E S B A T E L I E R S.

Par ma foi vous dites des mieux ,
Car il est vraiment tous les deux ,
Et grand Benefit & grand Vicaire ;
Lere , la , lere , lan , lere ,
Lere , la , lere , lan , la.

S C E N E V.

D E U X P A Y S A N S.

P R E M I E R P A Y S A N.

A I R : *Ton humeur est , Catherine.*

T Ateguenne , mon compere ,
En buvant chopeine à Tours ,
On marmuroit d'une affaire ;
Car on marmure toujours.
Le bruit étoit à l'encontre
D'un milour de Saint Martin ;
C'est de stilà qui remontre
A ceux qui vont au lutrin.

S E C O N D P A Y S A N.

Oh ! je sçais qui tu veux dire ,
Je le connois mieux que toi.
C'est ly qui fait le biau sire ,
Qui se croit plus que le Roi :
Quand j'épousis Colinette ;
N'étois-je pas le Closier *
De ste femme qui le guette
Toujours darriere un pilier ?

P R E M I E R P A Y S A N.

A I R : *Estes-vous de S. Denis ?*

Tu l'as deviné , c'est l'y.

S E C O N D P A Y S A N

Vraiment , mon compere , oui.

* Homme qui cultive la vigne.

LES RILLONS

P R E M I E R P A Y S A N.

Veux-tu ſçavoir ſon hiſtoire ?

S E C O N D P A Y S A N.

Vraiment , mon compere , voire ;

Vraiment , mon compere , oui.

P R E M I E R P A Y S A N.

A I R : *Flon , flon.*

Il avoit fait un Livre ;

Mais par un accident ,

L'Imprimeur , étant ivre ,

A mis le feu dedans.

Et flon , flon , larira , dondaine ,

Gué , gué , gué , larira , dondé.

S E C O N D P A Y S A N.

A I R : *Que n'eſt-elle comme mes bottes ?*

Tu raisonnes comme un belître ;

Monſieur le Curé nous a dit ,

Que c'étoit morgué le Chapitre ,

Qui pour des raiſons le brûlit.

P R E M I E R P A Y S A N.

A I R : *O lire.*

Et pour quelles raiſons ? (bis.)

T-a t-y voulu les dire ,

O lire , ô lire ;

T-a t-y voulu les dire ?

O liron , fa.

S E C O N D P A Y S A N.

A I R : *La premiere nuit de mes noces.*

C'eſt à cauſe que cet homme

Avoit avancé , du ſien ,

Que l'Archevêque de Rome

Etoit tout ; les autres , rien.

P R E M I E R P A Y S A N.

A I R : *Mais qu'ils ſont fins ces drôles de Moines !*

Mais , il eſt fou ,

Ce drôle de Chantre ,

Mais il eſt fou.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

Le Théâtre représente la Salle d'Audience de la Police.

S C E N E P R E M I E R E.

A R L E Q U I N.

A I R : *Dans le bel Age.*

A Chaque Fête , *
 On voit le Chantre , au Chœur ,
 Changer sa tête ,
 Et ses mains de couleur.
 Mais , en l'honneur de Dieu ,
 Ayant cuit depuis peu ,
 Aporter il s'apprête
 Ses gants couleur de feu ,
 A chaque Fête.

* Le Chantre porte des gants & une piece d'étoffe sur sa tête de différentes couleurs , selon les Fêtes.

S C E N E I I.

UN CAVALIER, UN MAGISTRAT,
 UN BOURGEOIS.

L E C A V A L I E R.

A I R : *Ton , re , lon , ton , ton.*

Vous me voyez , mes amis , en colere ;
 Deux Révérends m'ont fait tourner l'esprit.
 De leur *Dumont* ils faisoient un saint Pere ,

Et de *Grécourt* ils faisoient l'Antechrist.

Et ton , relon , ton , ton ,

Grécourt sçait l'art de plaire ;

Et d'ennuyer , c'est le fait de *Dumont*.

Et ton , relon , ton , ton ,

Allez-vous faire faire.

Et ton , relon , ton , ton ,

Foin de votre *Dumont*.

LE MAGISTRAT.

AIR : C'est la pure vérité.

Tout ce qu'on dit de *Grécourt* ,

Tout ce qu'on écrit en Cour ,

Ce n'est qu'une médisance ;

Mais de vous maudite engeance ,

Qui manquez de charité ,

Si l'on disoit ce qu'on pense ,

Quelle affreuse vérité !

LE BOURGEOIS.

Même air.

De faire comparaison

Entre *Grécourt* & *Dumont* ,

Vous avez la conscience !

Qui mérite préférence ,

Simplette , ou fatuité ;

Ou la trompeuse apparence ,

Ou l'aimable vérité ?

LE CAVALIER.

Même air.

Ce parallele hideux

Blesse absolument les yeux ;

Il choque la bienséance.

Celui ci , pour la science ,

Doit par-tout être vanté.

Celui-là , pour l'ignorance ,

Doit par-tout être chanté.

L E M A G I S T R A T.

A I R : *Non , non , il n'est point de si joli nom.*

L'un est au Temple de Gloire
Assis , comme de raison ;
L'autre au Temple de Mémoire
Ne seroit , sans la chanson.

Non , non :
On peut se faire un joli nom ;
En faisant bien des sottises.

Non , non :
On peut se faire un joli nom ,
Je m'en raporte à *Dumont*.

L E B O U R G E O I S.

Même air.

Celui-là , tout près d'Horace ,
Aura sans doute un sofa :
Celui-ci n'aura de place
Qu'au Pettoir , s'il y en a.

Non non :
On peut se faire un joli nom ,
En torchant bien des *derrieres*.

Non , non ;
On peut se faire un joli nom ,
En fournissant le coton.

L E C A V A L I E R.

Même air.

Entre les Doctes pucelles ,
Grécourt le nectar boira :
Des lavures des écuellés
Dumont se contentera.

Non , non :
On peut se faire un joli nom ,
En écurant leurs vaiselles.

Non , non :
On peut se faire un joli nom ,
En servant de marmitou.

LES RILLONS
LE MAGISTRAT.

AIR : *Sçais-tu la différence.*

Voici la différence

Que je fais de ces gens ,
Mes enfans.

Grécourt , par sa présence ,

Ravit : mais la fadeur

Du Docteur

Empoisonne le cœur.

S C E N E I I I.

LE LIEUTENANT DE POLICE , UN HUISSIER ,
UN MALADE , UNE BEURRIERE ,
UN ÉPICIER , UN IMPRIMEUR ET
LE CHANTRE.

L' H U I S S I E R.

AIR : *Voici les Dragons qui viennent.*

DEs plaignans la Cour abonde ;
Les entendrez-vous ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Oui , fais entrer tout le monde.

L' H U I S S I E R.

Çà , qu'on s'arrange à la ronde ;

Approchez-vous ,

Approchez-vous.

LE M A L A D E.

AIR : *Amans , qui , près de vos Maîtresses.*

Etant sujet au cours de ventre ,

J'avois conigné deux écus ,

Pour avoir cinq cens torche-cus

Du mollet Mandement du Chantre ;

Mais au feu tout étant jetté ,

Je demande une indemnité.

D E U X P L A I G N A N S.

A I R : *Bannissons la mélancolie.*

La Beurriere avec l'Epicier

Sont venus pour apprécier

Certain libelle fanatique ;

Permettez qu'on le revendique :

Permettez , permettez donc

Qu'il aille dans notre boutique ,

Permettez , &c.

Permettez qu'on le revendique.

LES DEUX PLAIGNANS , *au Chantre.*

Que dites-vous , hola ?

L E C H A N T R E.

Il m'est avis que l'on me fourre

Dedans le cul un tire-bourre.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

A I R : *Si Margoton avoit voulu.*

Vous auriez tous deux votre part :

Mais vous êtes venus trop tard ;

Le tems passé n'est plus ,

Ta , la , la , la , la , la , la.

Le tems passé n'est plus :

Et le libelle n'est plus.

L' I M P R I M E U R.

A I R : *Mon mari est à la Taverne.*

J'avois pris la liberté grande

De critiquer quelques endroits.

Nigaud , qui tes avis demande ?

Répondoit-il à chaque fois ;

Et m'insultant s'est mis à dire :

Ta , tarelita , ta , tarelitala , lerire.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

A I R : *Un jeune Capucin.*

A ces plaintes que voilà ,

Dumont , quelle réponse ?

L E C H A N T R E.

Je me moque de cela.

Si vous le prenez par-là ;

J'exponse , j'exponse , j'exponse.
LE LIEUTENANT DE POLICE.

Comment ! vous exposez !

Que cela veut il dire ?

LE CHANTRE.

AIR : *Aimable vainqueur.*

Aimable Seigneur ,

Que j'aie l'honneur

De plaider ma cause.

Lundi dernier . . . Chose . . .

En sortant du Chœur ,

Me dit d'attendre ;

Qu'il vouloit m'apprendre

Qu'un tel Imprimeur . . .

Tu peux ,

Si tu veux ,

Lisant tout l'ouvrage ,

Trouver chaque page

Conforme à mes vœux.

Quand j'ai cité

Cette autorité

Vivante & parlante :

Saint Bernard enchante ;

Tout est bien traité.

Ah ! cher ami ,

Par la Chambre ardente

Dois-je être puni ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

AIR : *Il est revenu de la Ville.*

Parties Ouies.

Nous ordonnons que le Chapitre

Te fasse attacher au pupitre ,

Et donne à chacun un écu ,

Pour te bien tambouriner les fesses ,

Pour te bien tambouriner le cul.

En exécution de la Sentence , les plaignans se mettent en devoir de fouetter le Chantre. Heureusement

pour lui il se trouve dans la salle une hotte dans laquelle il se jette. Le Lieutenant de Police s'en va ; les Plaignans le rappellent : Monsieur , Monsieur. Il répond : qu'est-ce qu'il y a ?

AIR : *J'en avons tant ri.*

On ne sçauroit fesser sur lui ;

J'en avons tant ri.

Voyez donc comme il s'est tapi ,

Le cul dans une hotte !

J'en avons tant ri ;

J'en tirons bien encore.

SCENE IV.

LE CHANTRE , *Troupe de* MACHICOTS &
de MUSICIENS.

LE CHANTRE.

AIR : *De Pirithoüs* : Vous qui suivrez bientôt
les loix.

Vous, qui par vos tendres accens,
Enchantez les chagrins cuisans,
Chantez , calmez la douleur qui me presse.
Machicots , animez vos chants ;
Que les Bassons retentissans
Rendent à mon cœur l'allegresse.

UN MACHICOT.

AIR : *De L'hirondelle.*

Toi qui seul fais notre modèle ,
Et qui sous l'ombre de ton aîle
Captives les Chantres soumis :
Quand je vis brûler ton libelle ,
En le voyant en l'air , je dis :
Qu'il vô... le où l'Evêché t'appelle.

LES RILLONS
AUTRE MACHICOT.

AIR : *Vaste mer.*

Ordre injuste , & toi , feu téméraire ,
Qui détruis ce divin Mandement ,
Il étoit la pierre angulaire
Qui devoit à la Foi servir de fondement.
Non , non , non , non , en dépit du Destin ,
Il sera ce Phénix introuvable ;
Il se rit . . . il se rit d'un feu peu durable ,
Qui donne une gloire sans fin.

DEUX MACHICOTS.

Ensemble.

AIR : *Hélas ! une chaîne si belle.*

Hélas ! arrosions de nos larmes ,
Ce poupon plein de charmes :
Hélas ! conservons dans un pot
Les cendres du marmot.

TROISIEME MACHICOT.

AIR : *Au généreux Roland.*

Vous que j'aurois juré très exempt de foiblesse ,
Vous paroissez accablé de douleur.
Que dira-t-on d'une telle mollesse ?
Elle dément votre superbe cœur.
Rappelez de vos sens la suprême puissance ;
Ne vous laissez pas accabler.
Rien ne nous marque plus de l'ame l'excellence ,
Son origine , & sa divine essence ,
Que le mépris des maux qui la veulent troubler.
Triomphez en galant homme ,
Triomphez des plus grands maux :
Ce n'est qu'aux plus vils animaux
Qu'il est permis de plier sous la somme.

LE CHŒUR.

Triomphez en galant homme ,
Triomphez des plus grands maux :
Ce n'est qu'aux plus vils animaux ,
Qu'il est permis de plier sous la somme.

SCENE V. ET DERNIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *Margot la Ravaudeuse.*

SI tu cheris la gloire ,
Te voilà , cher Dumont ,
Au Temple de Mémoire ;
Mais apprends que ton nom ,
Et renom ,
Sans l'histoire
Que je fis bouffonnant ,
Seroient au néant.

✱

Rends donc grace à ma plume ,
Qui t'a bien décaissé.
Si mon feu se rallume ,
Te voilà fricassé ,
Fracassé.
Sur l'enclume
Mon marteau frappera.
Dis ton *libera*.

✱

Cet essai de ma lyre
N'est qu'un foible début
Des traits de la satire
Dont tu seras le but.
Le début
A faire rire :
Juge ce que fera
Tout un Opéra.

FIN.



PHILOTANUS.

CARMEN.

G R E C U R T I U S.



ORTE domum repetens , agri sylvestris
adoras ,
Tegmine sub fagi , resolutum membra
sopore ,

Horrendum aspicio & visu mirabile monstrum.
Olli bina super scandebant cornua frontem ,
Unca manus duplex digitos acuebat , & artus
Tortilis atque ingens extremos cauda tenebat.
Obstupui , tunc rem scrutanti occurrit Averni
Incola , quem dederat somno labor improbus. Ergò
Hic opus est animis , inquam ; nec te mihi frustra
Obtuleris : sed quæ capiendo vincula monstro
Sufficiant ? Scapulare minus mihi cinxerat armos ,
Atque sacer renes Francisci Balteus : armis
Talibus instructus , repens accedo , silensque ;
Tum Cruce devotum cautus signare frequenti
Huic ego nodum apto ; & finem , quò tutius ardet ,
Duplico ; dein binas , actu si quando virili ,
Stringo feræ plantas laqueo currente : periculum
Illa fremit , somnoque simul mox excita , sensit



PHILOTANUS.*

P O E M E.

CES jours passés, regagnant mon manoir ;
Je vis de loin quelque chose de noir ,
Le long d'un bois. Je m'avance , j'ap-
proche ,
Et j'aperçois une double main croche ,
Queue en trompette , ergots , cornes aussi :
Oh ! vertubleu , qu'est-ce donc que ceci ?
C'étoit un diable ; & ce qui doit paroître
Plus rare encor , un diable au pied d'un hêtre ,
Qui fatigué , dormoit de tout son cœur.
Sortons d'ici , me dis je , avec honneur ,
Et l'enchaînons , si cela se peut faire.
Heureusement j'avois un scapulaire , (a)

* *Philotanus* , pour *Philos - Anus*. Ce nom est composé de deux mots , dont le premier est grec , *Philos* , & le second latin & même françois , *Anus* *Philos* signifie ami : *Anus* désigne cet endroit du corps dont les fonctions sont directement opposées à celles de la bouche , & que les gens polis se font de la peine de nommer. On accuse les Italiens , & une certaine Communauté de personnes Religieuses , de ne se piquer pas de délicatesse sur l'article. Voyez ce que dit le Diable dans la suite.

(a) Le scapulaire est une espee de collier d'Ordre , institué en l'honneur de la Sainte Vierge. Ce sont deux rubans bleus ,

Ecce sibi frustrà , quod se muniverat omni
Arte malâ , urgentem quâ posset pellere pestem.

P H I L O T A N U S.

Me miserum ! exclamat : sævi minùs , inquit , amabo ;
Solve pedes laqueis.

G R E C U R T I U S.

Sed frustrà oraveris , inquam :
Ni priùs expromas quos celat mantica libros ,
Et penitus quæ sint illïc abstrusa , reveles ,
Haud solvo : te nosse etenim quæ nosse peroptem
Suspikor , & Bullæ mysteria Clementinæ. (a)
Omnia jam pandes : totus quod scripsit Avernus
Haud latet.

P H I L O T A N U S.

Indigenam fateor ; sed nosse quod optes
Hoc nego : nimirùm id curo !

G R E C U R T I U S.

Fecisse periculum
Quid moror ! Hïc sese nemoris fundebat ad oras
Fons nitidus latèque patens ; lustralibus illum
Immuto verbis , ut sit sacer ; hunc propè sancto
Punc reluctantem Genium deduco : viden-tu
Hos latices , inquam , quos tu potasse dolebis ,
Ni caveas falsis , & nudum pandere pectus
Si dubites ? Renuis frustrà , incipe : quid moror , & te
Non priùs aspergo veraci fonte ?

P H I L O T A N U S.

Benignè ,
Obsecro ; parce laves ; vim sanctæ novimus undæ ,
Horremusque : tibi potiùs rem pando , periculum
Quàm subeo ; veri testis laudabor & index.

(a) Bullæ scilicet *Unigenitus* , à Clemente XI Papâ , nuncupatæ ,

Et le (a) cordon de Monsieur saint François.
 Je fis sur lui de grands signes de croix ;
 Puis à genoux doucement je lui passe
 Mon ligament ; de crainte qu'il ne casse ,
 Le mets en double , & glisse un nœud coulant
 A chaque pied ; ensuite réveillant
 Le malin corps , malgré son sortilège ,
 Il sentit bien qu'il étoit pris au piège.

Qui fut bien sot ? Ce fut notre démon.
 Pardon , Monsieur , s'écria-t-il , pardon . . .
 Point de quartier ; avant que je te quitte ,
 Faut , s'il te plaît , que je fouille & visite
 En tes papiers : & ce n'est pas le tout ,
 Je veux sçavoir de l'un à l'autre bout
 D'*Unigenit* (b) le monstrueux mystère :
 Tous les démons ont part à cette affaire . . .

Las ! j'en suis un ; mais ne sçais ce que c'est ;
 De près ni loin je n'y prends intérêt . . .
 Nous l'allons voir . . . Une large fontaine
 Bordoit le bois , (c) qu'eau-bénite soudaine

que l'on coud par chaque bout à un petit morceau de drap brun , tout simple , sur lequel on brode quelquefois les noms de *Jesus Maria*. On passe la tête entre ces deux rubans , au bout desquels tombent , jusqu'au milieu du dos & jusques sur le cœur , les deux petits morceaux de drap par lesquels ils sont unis. On porte ordinairement le scapulaire entre la chemise & la chair. Il préserve de mort subite , du tonnerre , du feu , de l'eau , des voleurs & des embûches du Diable.

(a) Le cordon de M. S. François est une petite corde bénite , que portent les membres des Confrairies instituées en l'honneur de saint François.

(b) *Unigenit* pour *Unigenitus* , c'est le nom de la Constitution , ou , pour mieux dire , de la Bulle de N. T. S. P. le Pape , par laquelle le Nouveau Testament du P. Quesnel est condamné comme un livre dangereux , hérétique , scandaleux , & avec lui tous ceux qui le lisent.

(c) On ne peut pas rapporter tout ce que le Prêtre dit pour faire l'eau-bénite : il y a plusieurs oraisons , plusieurs signes de

At citius dicas quæ sint tibi nomen & ætas ,
Quodve ministerium ? Si falsum sensero , mergam
Undique.

P H I L O T A N U S.

Nos duplici censemur nomine : nostri
Philopoden dicunt , aliter sed prorsus eodem
Philotanus sensu vos inter nuncupor ; audin
Nomen ? Et ætatem , si vis , hinc collige : magnus
Cum cecidit quondam ferro terebratus acuto
Borbon des , (a) ego tùm ter denis circiter annis
Natus eram ; numera. Ferrum direxit & ictum
Ista manus , juvenis latitans sub cortice , quem tu ,
Inculisma , virum nolles aluisse : patrata
Cædis is accepit pœnas , laudes ego ; vixi
Charior hinc Patribus , quem norant cædibus aptum
Usquè adèò , meque , ad sævum quodcumque , mi-
nistrum

Destinat Ordo novus sancitus nomine Jesu.

G R E C U R T I U S.

Sat benè : verùm aliud de te nunc quæritur , ergò
Mitte malas artes : crudelia mitte piorum
Funera ; mitte nefas , tali quodcumque ministro ,
Proditione , dolis aut ferro sæva peregit
Mens invicta Patrum : narrandis omnibus , annus
Haud tibi sat fuerit. Solum hoc ex ordine totum
Dislere , Quesnelli quo res est cardine : laudis
Indè tibi merces debetur plurima ; veri
Sis memor , & factum repetens ab origine , narra ;
Audio.

P H I L O T A N U S.

Quesnellus , proles infanda Berulli ,
Orbis fæda lues , humanum perdidit , inquit ,

(a) *Borbonides* , nempè Henricus quartus , *Magnus* , si quis
usquam gentium , meritissimò dictus ,

Omne

Je baptisai , moyennant certains mots
 Pris du Missel ; puis par ses longs ergots
 Entortillés de la sainte ficelle ,
 Je l'attirai jusques au bord d'icelle
 La vois-tu bien , cette eau , double menteur ?
 Tu vas sur l'heure en être potateur ,
 Si vérité claire , nette & précise
 Sur chaque chef ne me fait lâcher prise.
 Pour essayer quel en fera l'effet ,
 Ça , commençons par t'en donner un jet.

Eh ! non , Monsieur , j'en connois la puissance ;
 Et puisqu'il faut , pour avoir délivrance ,
 Avouer tout , différez d'un instant
 Cette boisson , & vous serez content ...
 Tres-volontiers ; mais dépêchez donc vite ,
 Seul avec toi je ferois mauvais gîte.
 Dis-moi d'abord sans interruption
 Ton nom , ton âge & ta condition.
 P H I L O T A N U S est mon nom ; pour mon âge ,
 J'avois (a) trente ans , quelque peu davantage ,
 Lorsqu'Henri quatre avec un fer subtil
 Fut mis à mort : combien cela fait-il ?
 Je conduisois le (b) natif d'Angoulême.
 Ce ne fut lui , le lourdaud , c'est moi-même
 Qui fis le coup : à la Société

croix & autres cérémonies , dont il est aisé de s'instruire dans
 tous les Missels. Il suffit de rapporter ces paroles tirées du livre
 du R. P. Jean David , Jésuite , intitulé , le Bouclier , chap. 10.
*Entre les choses consacrées qui ont l'efficace contre les embû-
 ches de l'ennemi , il faut ranger celles-ci : l'Eau-bénite qu'on
 consacre tous les Dimanches dans l'Eglise , & qui tire son nom
 de cette consécration ; l'Eau baptismale qu'on consacre les veil-
 les de Pâques & de la Pentecôte ; l'Eau-bénite qu'on nomme
 l'eau de Grégoire , que les Evêques consacrent avec le sel , la
 cendre & du vin , pour en consacrer les Autels & pour d'autres
 saints usages.*

(a) C'est l'âge de Kavaillac , Angoumoisin.

(b) C'est Ravaillac.

Tome III.

M

Omne genus , grandis fœdique voluminis auctor.
 Bile tumens acri , calamoque invecus amare ,
 Innocuos hominum mores inestuat , (a) & omnes
 Enecat affectus , Naturæ dona parentis.
 Hoc duce mortales non jam mortalia curent ,
 Atque homo non sit homo ; fortunæ munera spernat
 Omnia , quæ possint facere & servare beatum ;
 Atque alius vacuus cœli unum numen adoret.
 Hoc duce , solabeat , quam Christi pagina sternit ,
 Semita , per dumos , inimica per omnia , tendens.
 Nec mirum : qui nempe , agitur cum gratia Christi ,
 Teque , Thoma , sequitur , teque , Augustine magis-
 tros.

Proh ! scelus , & fracti vitium exitiale cerebri !
 Quo magis irascor , quoties sævissimus hostis ,
 Quæ Patres commenta pii invenere levandis
 Moribus , exagitat tanquam malè consona vero.
 Fur , homicida , magus , nebulo , vinosus , adulter ;
 Nil adeò sævum est , quod non magis ille ferendum
 Esse putet , nostrâ hac morum pietate , docendi
 Arte , dolisque piis , faciles queis omnibus amplum
 Ad Superos aperimus iter , metamque salutis.
 Vix opus hoc legi : Patres , exclamo , perimus !
 Res redit ad laqueos nobis jam tota , peractum est.
 Inclyta vos facilis doctrinæ lumina , Lessi ,
 Villalobos , Sanchez , Bauni , Laimanne , Diana ,
 Tuque , Hispane Pater , toties jam reddite luci ,
 Escobar ; ante alios dux agminis alme , Molina ,
 Quinam eritis posthac ? Vos docti gloria cætûs ,
 Ibitis indecores ? Proh ! digna volumina cedro ,
 Vestrum oblita decus , tineas pascetis inertes !
 Non Paschalis (b) enim , dum nos vestigat acutis
 Naribus , & nostros inimicâ luce revelat

(a) Alias , *incrûstat* , metaphoricè.

(b) Blasius Paschalis , scriptor Litterarum Provincialium , à
 Guillelmo Wendrockio (*Petro Nicole*) tam concinnè , tam ve-
 rustè , tam feliciter in Latinum è Gallico versarum.

Coup qui plut tant que depuis n'ont été
 Meurtres , poison , affaires d'importance
 Que n'ait commis à mon expérience
 L'Ordre nouveau Compagnon de Jesus
 J'entends cela , Pere *Philotanus* ,
 Qu'appellerai quelquefois *Philopode* ,
 Quand ce dernier me sera plus commode ;
 (Car *Philopode* , ou bien *Philotanus* ,
 En bon François , c'est jus vert , ou vert jus.)
 Quant à présent , ton interrogatoire
 Ne doit rouler sur la trop longue histoire
 Des trahisons , meurtres , forfaits divers ,
 Dont par toi (a) l'Ordre a rempli l'Univers ;
 Un siecle entier ne pourroit te suffire ,
 Si tu voulois les coter & déduire.
 Il ne s'agit à présent que d'un trait ,
 C'est de Quesnel ; raconte-moi le fait
 De point en point : il est tout à ta gloire.
 Parle , j'écoute , ou voilà de quoi boire . . .

Pasquier , Quesnel , (b) Prêtre Bérulien ,
 Est , me dit-il , un dangereux vaurien ,
 Qui s'avisa d'abandonner sa plume
 A composer un horrible volume ,
 Plein de propos & de réflexions
 Qui détruisoient toutes les passions ;
 Rendoient l'homme humble , ennemi de lui-même ,
 Et dépendant de cet ordre suprême
 Qui des Elus fixa le juste choix.
 Ce livre enflé des plus sévères loix ,
 Montroit combien la route est difficile
 Qui mene au Ciel en suivant l'Evangile.
 Plus , sur la Grace il suivoit pas à pas
 Les deux Docteurs AUGUSTIN & THOMAS ,
 Et foudroyant l'école relâchée ,

(a) C'est-à-dire , la Société de Jesus.

(b) C'est-à-dire , Prêtre de l'Oratoire , parce que cette Société a été établie en France par le Cardinal de Bérulle.

Errores , & nos bello dum vexat aperto
Arnaldina domus , levis & Sorbona votis ,
Totaque decretis concors Academia , nobis
Sic nocuere olim , ut nunc hoc fatale volumen.
Dum loquor , interea Patres pressò ore fremebant ,
Nec lacrymis caruere genæ ; quin denique longum
Ingemuere omnes ; alii nempè intus , aperta
Voce alii , nec quid de summâ diceret , ulli
Supperit. Accingor demum , viresque resumo ,
Atque alacri vultu , dubiâ nec voce , senatum
Undique torpentem , fidis sic excito dictis.
Loyolite , fortes olim , nunc denique segnes !
Ergo impunè feret tam vilis homuncio ! mores
Non decet hæc vestros , inquam , patientia , Patres.
Nominis hîc agitur , si nostis , gloria vestri ;
Hîc medium nihil : extinguere aut superare necessum.
Cedere non deceat , cum nobis arma supersunt ;
Turpe malis vinci , queis jam medicina paratur.
Eia agite , & si sic vobis sententia surgit ,
Unus ego hoc bellum , dubiâ nec mente , subibo.
Assensere Patres , meque omni laude paratum
Excipiunt , seque his commendant artibus omnes.
Continuò sumptis , alter Mercurius , alis ,
Præcipuas orbis peragro mox impiger urbes.
Luteriam , ante alias , Lodoïci Principis arcem ,
Occupo , nec tacitis illîc rumoribus aures
Impleo : Quænellum nec dignum luce , nec ullo
Cætu hominum , qui quot petulanter dogmata libre
Scripserit , hæreticos tot sensus obtulit orbi.
Non ita Calvinus , non sic Jansenius olim
Erravere , mihi si creditur ; omnibus unus
Hæreticis par est ; pietatis imagine rectos
Instruit incautis laqueos , perimitque medendo.
Hoc autore , lues ducens ab origine nomen
Pestiferum virus nascenti cuilibet indit
Usque adeò , ut , similis jumento factus , inani
Ad virtutis iter tendat conamine , nudusque
Undique , necquicquam spoliato viribus uti

De nos erreurs découvroit la nichée.
Pharisiens , traîtres , bourreaux , Judas ,
Plus enragés , plus méchants n'étoient pas
Qu'en cet écrit il dit que nous le sommes ,
Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les hommes.
Le chien de livre ! Ah ! je ne l'eus pas lu
Que m'écriai : Peres , tout est perdu !
C'est fait de nous , & notre Compagnie
Est pour jamais vilipendée , honnie !
Que dira-t-on meshui de (a) Molina ,
De (b) Lessius , Escobar , Diana ?
Adieu vous dis , (c) morale Tambourine ;
De Molina la flatteuse doctrine
Est à vau-l'eau. Non , le (d) furet Pascal

(a) Louis Molina est l'auteur du système touchant la Grace , lequel est enseigné des Jésuites , & il a fait donner le nom de Molinistes à ceux qui le soutiennent.

(b) Léonard Lessius , confrere de Molina , répandoit en Flandres la même doctrine que Molina semoit en Portugal. On accuse aussi Lessius d'être un de ceux qui ajoutent la morale aux passions. On dit la même chose d'Escobar , Jésuite célèbre , qui a compilé & rédigé en un corps toute cette morale , contre laquelle les Jansénistes ou ceux de leur parti , ont tant crié , quoique la plupart n'en pratiquent point d'autre. C'est au sujet de cette doctrine que DESPREAUX fit ce couplet contre la sévérité du R. P. Bourdaloue.

*Si Bourdaloue un peu sévere ,
Nous dit : craignez la volupté ,
Escobar , lui dit-on , mon Pere ,
Nous la permet pour la santé.*

Diana n'étoit pas Jésuite , mais il étoit si fort uni de sentimens avec ces RR. PP. qu'il avoit autant d'autorité chez eux que s'il avoit eu l'honneur d'être de leur Société.

(c) Le R. P. Tambourin , Jésuite , s'est rendu celebre par ses opinions. Les Jansénistes les appellent relâchées , commodes ; ceux de son parti les appellent raisonnables.

(d) C'est Blaise Pascal , un des plus beaux & des plus grands génies du regne de Louis XIV. Philotanus l'appelle furet , à

Arbitrio velit , atque Deo se reddere gratum
 Gratia ni præstet Christi quæsitâ cruore ;
 Atque ea non adsit , quoties arcessere cures.
 Vix ea combiberant animis atque auribus omnes ;
 Hæreticumque altâ Quesnellum voce cientes ,
 Jam nimium vixisse putant , damnantque tenebris.
 Hic quoque talari latitans sub veste , Sacerdos
 Excipio peccata hominum Jesuita ; benignè ,
 Quæ magis atra vomunt , dimitto crimina ; solum
 hoc ,

Te , Quesnelle , sequi , caperatâ fronte , severis
 Auribus exceptum non sic dimittere suctus ;
 Acriter oburgo fontem , semestrequè pensum
 Sedulus indico , nisi Quesnellum modò totâ
 Mente neget , nobisque juvet se tradere librum.
 Sic abit emunctus vitiis , plenèque beatus.
 Artibus his noram tenues compescere : doctos
 Non ita , nempè aliis capiendos retibus. Ergò
 Promissius onero magnis , quæ plurima mandat
 Mî Lodoix , avidis enarre , munia ; quorum
 Si quis erit forsan rigidi de gente Berulli
 Quem metuam , ne Rex merito dignetur honore ,
 Hic niger est , inquam , Quesnelli Frater , Yprensis (a)
 Discipulus , caveas illi concedere quidquam.
 Nec mora , discedit doctus tolerare repulsam :
 Non potui , fatis est , teque ad meliora reservo.
 Ast alios , splendore suo quos insula carpit ,
 Non intimerè accipio ; scrutari viscera curo ,
 Quique intûs lateant sensus depromere. Votis
 Si minor est , dubitetve mihi recludere mentem
 Callidus ex albo nostrorum expungitur , expers
 Muneris atque spei. Si quis bonus incidit , & quem
 Ad libitum ditare queam , Christo velut olim
 Frater Avernalis , sublimi in monte reposito
 Ante oculos illi quæ sit mihi credita virtus
 Objicio : quot opes , quæ quantaque gloria cernis ,

(a) Cornelii Jansenii , Yprensis Episcopi.

Ne nous fit onc tant de tort , tant de mal ,
 Ni des Arnaulds (a) la famille acharnée
 Comme serpents sur une ame damnée ,
 Ni (b) Port-Royal , ni l'Université ,
 Qu'en fait Quesnel a la Société.

Je haranguai deux heures de la sorte ;
 Nos Révérends avoient la gueule morte :
 Les uns tout haut , & les autres tout bas ,
 Ne répondoient que par de grands hélas !
 Mais a l'instant , en serviteur fidele ,
 Je ranimai mon courage & mon zele.
 Allons , enfans , nous verrons nous flétrir
 Sans nous venger ? Il faut vaincre ou mourir
 Jusques au bout , lâche est celui qui cede ;
 Le mal est fait , ne songeons qu'au remede.
 Donnez-moi donc votre approbation ,
 Je prends sur moi cette commission ;
 Et comme alors tout le monde s'écrie
 Qu'avec plaisir de notre Compagnie
 On me remet les intérêts en main ,
 Au même instant je me mets en chemin.

Vîte en Espagne , en France , dans l'Europe ,
 En vrai Lutin me voilà qui galoppe ,

cause de toutes ses recherches & de toutes les découvertes qu'il faisoit si adroitement dans les livres & dans les sentimens des RR. PP. Jésuites , comme on peut le voir dans les Lettres Provinciales.

(a) Le Diable entend par-là les principaux des Sociétés , tant régulières que séculières de Port-Royal , qui étoient tous fils ou petit-fils de l'Avocat Arnauld , si connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les RR. PP. Jésuites pour l'Université de Paris , en 1594. Antoine Arnauld , Arnauld d'Andilly , Arnauld de Luzancy , Arnauld de Pomponne , sans compter toutes les dames Arnauld qui étoient Religieuses à Port-Royal.

(b) Quoique la famille de M. Arnauld composât la plus grande partie de la Société de Port Royal , il y avoit plusieurs autres habiles gens qui en étoient ou passoient pour en être. Tels étoient M. le Maître , ses freres , Messieurs de Sacy , de Saint Elme , de Valmont , de Saint Glain , de Sainte Marie , Nicole , le Rain , Saint Gilles , &c.

Hæc mea sunt : inquam : vin te mihi credere , frater ?
 Ne dubites mihi te totum committere , votis
 Intervire meis , & mox caput infula cinget ;
 Quin etiam , si fidus eris , fortasse rubesces. (a)
 Verùm audi : cedent istinc tibi nomen , honores ,
 Currus , opes , epulæ , palatia , purpura , byssus ;
 Cætera permittes nobis , Fratercule. Clerum
 Ipse regam , ex nutu leges figam atque refigam ;
 Ipse fidem moresque dabo , tu sedulus auram
 Excipies , peragesque vigil decreta minister.
 Ecquid ais , Frater ?

Tuus , ô Pater alme , quid optes
 Explorare labor , mihi jussu capessere fas est :
 Experiare licet. Totum tibi tradere fixum est
 Hunc hominem : si bella moves , me milite , vinces ;
 Ne dubita : fidis votum est occumbere in armis.
 Si grege de nostro fuerit quem senseris hostem ,
 Heu quibus hunc agitabo modis ! Si Præsulis unquam
 Culmen adeptus ero , vestro de munere , vincam
 Spesque tuas & vota , Pater reverende . . .

Beasti :

Noster eris ; qui sis , novi ; sed pignote certo
 Promissis facienda fides . . .

Edissere , quid vis.

Exsequar ex votis : in cælum , jusseris , ibo.

P H I L O T A N U S.

Quæsneliana lues totum jam polluit orbem ,
 Nempè sed astutâ tegitur sub fronte venenum.
 Has venare feras : centum si ceperis , istâ
 Lege places. Davidi Saül sic dixerat olim :
 Se prius Allophylis (b) rescoces præputia centum ,
 Et referas , en Michol erit merces tua ; pectus
 Concute , si quid amas. Servos sic sector hiantes.
 Haud secus ac jussi faciunt , nec segniùs instant

(a) Purpurâ Romanâ.

(b) Philisteis.

Et vais semant par-tout dans l'univers
 Que le Quesnel est un livre pervers ;
 Que chaque mot contient une hérésie ;
 Que de Luther la doctrine choisie
 S'y trouve enclose , & celle de (a) Baius ;
 Qu'autant vaudroit lire Jansénius ;
 Que sous un air de piété profonde ,
 Il désespère & damne tout le monde ;
 Que , selon lui , l'homme nécessité
 Vit en esclave & n'a rien mérité
 En bien faisant ; que notre libre-arbitre ;
 Ce don du Ciel , n'est au plus qu'un vain titre
 Pour le plus juste & le plus criminel ;
 Qu'il fait par-tout du crime originel
 Un éléphant , une hydre à mille têtes ;
 Qu'il parle mal du Dimanche & des Fêtes ;
 Qu'à notre mort la Grace ne viendra ,
 Quoiqu'appellée : enfin & cætera.

Tant répétois , qu'à force de le dire ,
 Beaucoup de gens qui ne sçavoient pas lire ,
 Crurent Quesnel un hérétique , un fou ,
 Qui méritoit courir le (b) loup-garou ;
 Un imposteur , un âne , un hypocrite :
 Puis à Paris , sous l'habit de Jésuite ,
 Je confessois ; & les plus gros péchés
 Passoient d'abord , hormis d'être entichés
 Du *Quesnellisme* ; auquel cas pénitence
 Pendant six mois se donnoit d'importance :

(a) Il étoit Docteur de Louvain ; c'est , pour ainsi dire , le prédécesseur de l'Evêque Jansénius. Les Papes Pie V. & Grégoire XIII. condamnerent la doctrine de Baius.

(b) La plupart des fideles de l'Eglise Romaine croient que le Carême , les veilles de bonnes Fêtes , mais sur-tout durant l'Avent , ceux qui sont excommuniés prennent la nuit la figure d'un loup-garou monstrueux , & viennent dans les carrefours pousser de grands hurlements ; je n'en ai jamais vu , mais je puis bien assurer que j'en ai entendu , & que leurs cris affreux me réveilloient surfaux , & me causoient une épouvante qui

Quippè operi , quàm turba canum , si forte ferinus
Sulcat odor nares. Aliis mox artibus usi ,
Carcere & exilio , multâ sævinius & omni ,
Heu ! frustra : Quæsnelle , viges , ceu turbo , procaces
Quem pueri in triviis , repetitis ictibus , urgent ,
Dant animos plagæ : aut ilex quam dura bipennis
Exspoliât quoties , toties cum fœnore vitam
Accipit & ramos. Ter denis ampliùs annis
Jam viget ista lues , viresque acquirit cundo.
Redditur heu ! quoties luci liber igne piandus !
Haud perit , & naso interea suspendor adunco.
Tum furere , atque novos meditari in pectore motus ,
Scilicet irasci pigeat , nisi pœna sequatur.
Lubrica res animum torquet : si desino , plebs me
Sibilet ? Ecquid agam , non sat succurrit. Ego , inquam ,
Desino ? Per Superos , non sic ridebor inultus.
Hoc superest sævire mihi ; si corrui , artem
Devoveo , causamque lubens , hominemque relinque.
Ergò iter aggressus , cæptis ingentibus ardens ,
Per mare , per retras , Petri me ad limina Romam
Confero , meque illic ditem speciosa recepit ,
Aurea nimirum quam dicunt porta ; salutis
Hæc via succurrit , si Clemens nostra secundet
Vota bonus , nosque oprato diplomate donet.
Hoc ago , verborum vi multâ instructus & auro ,
Quæ via vix fallit , cunctorum nomine Patrum
Purpureos Proceres , Romani lumina Cleri ,
Sedulus inviso , moveo : quâ quisque labascit ,
Hâc premo , Philotanium ut metuant ; id curo ; ve-
rendi
Ordinis Actorem egregium , proque omnibus unum ,
Si faveas , si vota juves , sperare quod optes
Te volo nec gratis , inquam , fecisse dolebis.
His ita compositis , summi deducor ad arcem
Pontificis : metui , fateor , tanta insidet ori
Majestas , sacrosque pedes tremebundus & ardens
Osculor , & Christi legatum , ut numen , adoro.
Hic promenda fuit dicendi copia , si quid

Si falloit-il remettre entre mes mains
 Ledit Auteur, & l'on étoit des Saints ;
 Après cela l'ame défabusée
 Montoit au Ciel droit comme une fusée ,
 Insinuant que le Pere Eternel
 Pardonnoit tout , hormis d'aimer *Quesnel* ,
 Pour les Sçavants j'avois des artifices
 Beaucoup meilleurs. De tous les bénéfices
 J'étois en Cour le seul dispensateur.
 Ah ! Voyez donc comme aucun sectateur
 De l'Oratoire approchoit de la liste !
 S'il s'y fourroit : Sire , il est Janséniste ;
 C'en étoit fait , crac... mon Docteur rayé
 D'un *je n'ai pu s'en* retournoit payé.
 Aussi quelqu'un désiroit-il la mitre
 Ou l'évêché ? d'abord sur ce chapitre
 Je le mettois , l'interrogeant à fond :
 S'il chanceloit , ou qu'il fît un faux-bond
 En répondant à toutes mes demandes ,
 De son vivant n'entroit dans nos légendes.
 Mais sous ma main quand tomboit un butor ,
 Je le grimpois au sommet du tabor ;
 Et lui montrant ma puissance & ma gloire ,
 Je lui disois : Abbé , veux-tu me croire ?
 Je te ferai bientôt un grand Prélat ,
 Voire , irois-tu jusqu'au Cardinalat ,
 Si j'étois sûr que ta reconnoissance
 Te tint toujours dans une obéissance
 Aveugle & prompte à mes ordres sacrés.
 Or , je voudrois sur Prêtres & Curés
 L'empire avoir , & dans ton diocèse
 Etre le maître ; & suivant cette these ,
 Tu ne seras que mon simple Commis ,
 Bien jouissant des revenus promis ,
 Roulant en Prince ; au surplus n'ayant cure

me faisoit trembler jusqu'au fond de l'ame. Les prétendus esprits forts disent que ce ne sont que des chiens perdus , ou qui ne peuvent entrer dans leurs maisons.

Eloquio possim. Veniam primum oro : benignè
Audio ; tum jussus , quæ res est , dicere , tandem
Incipio. Ter sancte Parens , quem Terra veretur ,
Cælum amat , ecce , nefas ! vitiis infame volumen
Franciadum cæco jampridem corda veneno
Inficit , & veri recto de tramite flexit ,
Impia Quæsuelli proles , virusque nefandum ,
Quod nisi comprimitur , stricto diplomate , pessum
Cuncta dabit , morumque lues fideique flagellum.
Si maneat , non tota manet , Pater alme , potestas
Hæc tua , quâ possis terras cælumque ciere.
Nos tua gens , tibi tot nodis adstricta , periculum
Horruimus , cupidique animis avertere pestem ,
Anteâ quàm vestras rumor percelleret aures ,
Omnia nequicquam moliti , hîc denique sacros
Sistimus ante pedes : summo medicamine , summum
Siste malum ; nocet esse pium ; immedicabile vulnus
Ense recidendum , ne pars sincera trahatur.
Scilicet haud uno perimit tua dogmate jura
Quæ potiora putes , Sedique innata beatæ :
Gallica libertas , tot jam celebrata libellis ,
Vires nacta novas , tali sub vindice , nervos
En tibi succidit ; nec enim jam impunè Monarchas
Ad libitum posses folio spoliare paterno ,
Obsequii nodis populos exsolvere. Dices :
Hoc vero ; si facitis , Christi de corpore , judex
Vos refeco : dicent , istud te posse negamus ;
Dumque nigros facies , nostrum nos fecerit albos
Officium , præstatque fides terroribus istis ;
Atque ita , quod torques , in ventos fulmen abibit.
Limitibus quondam nullis arctata potestas ,
Seu bona curares divina humanave , montes
Clauditur hos inter , falso si creditur ori ;
Quin etiam vulgi manibus cùm sacra teratur
Pagina , nunc & quisque legat quodcumque saluti
Sit satis , hoc auctore , quid est quod plurima Romam
Turba meet , quis te jam demùm judice certet ?
Hic habeo quod Roma dabit , quod Papa loquatur ;

Que des honneurs dus à la prélature ;
Car pour les mœurs , la morale & la foi ,
Dans ton troupeau je veux donner la loi.
Cà donc , Abbé , ferez-vous un bon frere ?
Oui , sur mon Dieu , mon très-Révérénd Pere ,
Répondoit-il ; vous pouvez bien compter
Que je suis prêt à tout exécuter ,
Pour courre sus , & suivre à toute outrance
Les ennemis de votre Révérence.
Oh ! les pendants ! qu'ils aurent de revers !
Dans mon Clergé , non plus que des chiens verds ,
N'en souffrirai , si tant est qu'il vous plaise
Me faire Evêque , & me mettre à mon aise....

Tu parles d'or ; mais pour montrer comment
Tu t'y prendras pour tenir ton serment ,
Cours à la chasse , avant que Pâques vienne ,
De ces *Quesnels* rapporte-moi centaine ,
Tous confisqués. Tel Saitil autrefois
Dir à David : Michol est à ton choix ;
Mais ne l'auras qu'avant tu ne t'apprêtes
A m'apporter de Philistins cent têtes ;
Tu vois le prix , consulte ton amour.
Ainsi parlois-je aux aboyans de Cour...
J'approuvai fort son gentil épisode :
Courage , dis-je , achevons , *Philopode*...
Je poursuis donc ; c'est par de tels appas
Que je gagnai les trois quarts des Prélats ,
N'ignorant point que l'intérêt les guide ,
D'autant plus que , pour les tenir en bride ,
Leur promettois bénéfice meilleur
A l'avenir , s'ils montroient de l'ardeur
A m'extirper jusqu'à la moindre trace ,
Tant de *Quesnel* , que de toute sa race ,
Et s'ils m'aidoient à sortir d'embarras.
Ils y tâchoient , & n'étoient point ingrats ,
Les bonnes gens ; mais malgré leurs menées ,
Et de cachet les lettres déchaînées ,
Exils , prisons , barbares traitemens ,

Hic loquitur Christus : jam gratis ire molestum est
 Tam procul à laribus , sic fert sententia Vulgi.
 Ecquid ais , venerande Pater ? Tunc ista videbis
 Atque impunè feres ? merito jam fulmine fontem ,
 Jam decuit perisse : minùs peccaverat ingens
 Præful , & is nuper sensit quid plectere possis.
 Heu ! video , dolcoque nimis , Sanctissimus insit.
 Quid faciam verò ? Telum si torserit , auras
 Verberet ista manus , frustra que irascear inani
 Supplicio ; meliùs fontes non plectere duco.

P H I L O T A N U S.

Parce , Pater , dubites : nobis hæc alea cedit ,
 Sat scio ; namque tuus Lodoix , quo dignior alter
 Aut regere imperio populos , aut focra tueri
 Dogmata , nec visus ; nec credam posse videri :
 Ille , inquam , fidei studio & pietatis avitæ ,
 Infandæque rei non parvâ percitus irâ ,
 Longiùs ire nefas & diram serpere pestem
 Haud sinet ; id fixum est animo , meque inter & illum
 Convenit , ut vestrum , studiis communibus , hostem ,
 Quò se cumque ferat , cruciatu & morte sequamur :
 Si modò , quod petimus , celebri diplomate causam
 Juveris , & verò sperem sic confore.

P O N T I F E X.

Laudo

Hos animos studiumque viri : sed scriberet , inquit.

P H I L O T A N U S.

Atque herclè faciet , nec te spes ista fefellit ,
 Missaque mox dubiam recreabit epistola mentem.
 Indè quibus votis vestra hæc decreta requirat ,
 Cernere erit , quàm læta animis oracula Petri
 Galli suscipient , vestri , ter Sancte , clientes.

Renouvelés pendant plus de trente ans ;
Malgré d'enfer les plus noires manœuvres ,
Quesnel brillant au milieu de ses œuvres ,
Se soutenoit : quatorze éditions
Furent le fruit des persécutions.
Ventre-saint-gris , le désespoir , la rage
Me possédoient. Que faire davantage !
Je suis à bout. Oh ! oh ! de par saint Marc ,
Je vois encore une corde à mon arc ,
Dis-je à moi-même , après quoi j'abandonne
A son destin le livre & la personne.
Partons donc vite , & passons promptement
Delà les monts ; peut-être que Clément
Sera bon Prince , & de son escarcelle
Pourrons tirer quelque Bulle nouvelle.
J'arrive à Rome , & chez les Cardinaux
Seme en entrant quantité de jauneaux ,
Persuadé que la plus belle entrée
Se fait toujours par la porte dorée ;
Et sûr d'ailleurs de n'être point exclus
En leur disant : *je suis Philotanus*
Pour vous servir. En effet , dans ma manche
J'en mis plusieurs à charge de revanche.
Par ces patrons au Pape présenté
Comme l'Agent de la Société ,
Au pied du trône , honorable séance
Me fut donnée ; & de mon éloquence
Développant les plus subtils ressorts ,
Pour bien parier je fis tous mes efforts.
Silence fait , ainsi donc commençai-je :
Archi-Saint-Pere , un Livre sacrilege ,
Depuis trente ans en France répandu ,
Mériteroit d'être enfin confondu
Par une Bulle , & notre Compagnie
Est pour jamais à Rome trop unie ,
Pour endurer plus long-tems un Auteur
Qui de vos droits est le perturbateur.
Des libertés dont l'abusif usage

P O N T I F E X.

Nempe ità ?

P H I L O T A N U S.

Ne dubites, inquam, sic constat, & audi
Hoc etiam : est aliquid nobis exindè cavendum
Quod noceat nulli, imprimis quod res juvet & nos.

P O N T I F E X.

Discere nil renuo ; quæ vestra hæc cautio, narra.

P H I L O T A N U S.

Nempè suo Lodoix decedit jure, tribunal
Dum priùs hoc vestrum, neglectis legibus, ambit,
Franciadum, primùm ut dicant, tu deinde loquaris.
Jacturam hanc aliquo compenses munere, dignum est.

P O N T I F E X.

Ecquid idest ?

P H I L O T A N U S.

Clauso damnes ut lumine, quidquid
Offerimus, nobis jam longo examine visum.
Nimirùm hoc pacto, quam non malè, tam citò
causam.

Finieris, nosque & gentem cum Rege beâris.
Scilicet intritum est, torum tibi restat edendum.
Ecce vides centum fœtam cervicibus hydram
In manibus, rescera tantùm ; nihil inde pericli est.
Atque ea tot sunt hæc, non dicam dogmata, verùm
Stercora Quesnelli ; tetrum nescimus odorem
Ferre diù ; hinc aufer, meritis & condè tenebris,
Haud veniâ dignum : nec erit quod demere possis
Unum apicem, non unum illinc delebis iota.

N'a d'autre but que le libertinage ,
Vont par *Quesnel* ôter de votre main
Le grand pouvoir du Pontife Romain.
En vain direz : je vous excommunie ;
Insolemment il répondra : je nie
Votre anathême , attendu mon devoir
Qui me fait blanc quand vous me faites noir,
Ce fol Auteur en termes explicites ,
Du Vatican veut régler les limites ,
Et volontiers coigneroit sur vos doigts ,
Quand vous touchez au temporel des Rois.
Le menu peuple en lisant l'Ecriture ,
Voudra régler sa foi sur sa lecture ;
Puis il dira : nous n'avons pas besoin
D'aller chercher l'Evangile si loin ,
Nous le sçavons sans recourir au Pape.
Aller à Rome ! Hé ! si , c'est une attrape ,
Il nous suffit , pour ariver à Dieu ,
De pratiquer ce que dit saint Matthieu !
A ce discours , que dites-vous , Saint Pere ?
Ne doit-il pas armer votre colere ,
Et vous forcer , pour une bonne fois ,
A fulminer & soutenir vos droits ?

Je le sens bien , repliqua Clément onze
En larmoyant , & n'ai le cœur de bronze
Lorsque je vois régner de tels abus.
Mais faut souffrir , Pere Philotanus ;
C'est hasarder que de faire une Bulle ;
Et je crains bien qu'en France , sans scrupule ,
Mon nom flétri , mes sentimens bernés ,
On la renvoie avec un pied de nez....

Ne craignez rien , j'ai parole absolue
Du grand Louis ; l'affaire est résolue
Entre nous deux. Je dispose à mon gré
De son esprit , par le moyen sacré
Du Tribunal où , quand je le confesse ,
J'en obtiens tout , pour peu que je le presse.
Si vous doutez de ma sincérité ,

At , ne veta negem pueriles , pleraque , nugas
 Esse putes , quæ se rixis solemnibus olim
 Nobilitant , nec jam concordi pace quiescunt
 Hæc series impunè quidem , sed pleraque forsitan
 Injicient animo scrupulos ; nam gratia Christi ,
 Nam divinus amor , veterum nam regula morum ,
 Sunt ea quæ facili non sic confoderis ictu.

Nec mota quin rigidi clament , & perdita dicant
 Omnia censores ; aures occlude ; faceessant.

Ecquid enim miser ille libro celebravit aperto
 Dogmata , vix etiam patribus toleranda severis ?

Anne putas ? » Probitatis opus , nisi semine veræ

» Exoritur fidei , peccatum est , inque reatum

» Vertitur , & sterilis cumulat sibi gloria pœnam.

» Omnipotens hominem cùm Christi gratia salvat ,

» Ipsa suum consummat opus : Deus indit amorem

» Quo redametur amans , & amor , quem conferit ,
 ipse est.

» Novit homo labi , lapsu consurgere nescit.

» Res tibi nulla fidem & meritum , nisi gratia ,
 donat.

« Illa voluntatis genitrix , operumque creatrix

» Gratia sola potest ; & quidquid non fit ab illâ ,

» Non benè fit. Quem non recto hæc via limite
 ducit ,

» Quantò plus graditur , tantò longinquius errat.

» Haud dubiè impletur quidquid vult summa
 voluntas.

» Quem videas vitii lethali compede vinctum ,

» Nec cœno infixas saragentem evellere plantas ,

» Continuò noli prudens absolvere iudex :

» At sine per tempus , vitium quid ponderet , ipse

» Sentiat , & veniam condignis fletibus oret. »

Cætera prætereo quæ longum est dicere : fulmen
 Arripe , quid dubites ? quòd si quæ dogmata censes

Digna perire minus , pereant tamen ; indè patebit

Quid valeas unus. Quæ nempè potentia major ,

Quàm si homines cogas pro veris credere , quæ tot

Je me fais fort qu'à votre Sainteté
Il écrira lettre formelle & vive ,
Pour vous prier que cette Bulle arrive ,
Et vous jurer qu'à son premier aspect
Elle sera reçue avec respect....
En ce cas-là , dit-il , c'est autre chose...
Mais , très-Saint Pere , une petite clause
Doit , s'il vous plaît , entrer dans le marché :
Par mon avis le Roi s'est relâché ,
Abandonnant son plus beau privilege :
De son côté faut-il que le Saint Siege
Soit complaisant , & qu'il condamne aussi ,
Les yeux fermés , ce qu'en ce Livre-ci
Nous jugeons être à nos desseins contraire ,
Tout ce qui peut , en un mot , nous déplaire ,
Nous contredire , & paroître appointé
Aux sentimens de la Société.
Sans quoi , néant ; & vos prérogatives
Vont désormais passer pour abusives.
Consultez-vous ; tenez , voilà l'extrait
Qu'en conscience & pour le mieux j'ai fait.
Sur le grand nombre il ne faut vous débattre ,
Car d'un seul mot je n'en sçaurois rabattre.
Dans le détail des Propositions ,
Peu trouverez de grandes questions ;
Pour la plupart ce sont des babioles ,
Qui font la noise entre les deux écoles ;
Des jeux de mots , des puérilités ,
Dont les partis au fond sont entêtés.
L'amour de Dieu , la grace & la morale
Vous causeront peut-être du scandale ;
Vous aurez peur de les traiter si mal ,
Mais tenez bon : pourquoi cet animal.
Avance-t-il dans son damnable livre :
» Qui n'aime Dieu n'est pas digne de vivre ;
» L'homme sans grace est erreur & péché :
» Quand un pécheur , à son crime attaché ,
» Vient à confesse , il ne faut pas l'absoudre.

Pontifices olim , Romanæ lumina Sedis ,
 Non auli proferre palam ? Laudaberis , inquam ,
 Si liquidò ostendas , factò diplomate , Patres
 Et Latios , Græcosque meras finxisse chimeras ,
 Vel dixisse nihil quod non evertere possis
 Ut lubet. Egregium sanè est damnare nocentem
 Quem non audieris , ficto pro crimine ; laudum ,
 Non secus ac meriti verè seges hæcce perennis.
 Finieram.

P O N T I F E X.

Exores , inquit , Reverende , quod oras ,
 Si , confidis uti de Regno & Principe , tota
 Sic Europa foret , quod tu promittere nolis.

P H I L O T A N U S.

Ne metuas , metuende Pater : tibi solis ab ortu
 Solis ad occasum voto parebitur uno.
 Italiæ Procerum nosti quàm prona voluntas !
 Omnibus obsequiis , aliàs non promptior in te est ;
 Quin etiam clausisque oculis , genibusque minores ,
 Accipiant de te , si jussieris , Alcoranum.
 Si cujus damnanda fides , damnetur ad orcum ,
 Aut eat ad remos ; in promptu est pœna , quiescent.
 Non ita Germanos vinctes ; gens libera frænis ,
 Nec tua , nec pœnis premitur , nec legibus istis.
 Id modò si caveas , ne quid diploma loquatur ,
 Quo bibat illa minùs , quæ dixeris omnia , dicer ,
 Et faciet quæcumque voles ; & aperta jocando ,
 Se Bullæ persæpè tuæ bibisse salutem ,
 Iisdem animis , iisdemque scyphis ad mœnia scribet
 Vestra , palàm vestro qui munere fungitur illïc ,
 Quem neque pœniteat Baccho induisse benigno
 Sæpius , & largos calices hausisse capaci
 Gutturè. Nil ergo hîc metuas ; nec te magis angat
 Gens Hispana , cui , sua si Inquisitio constet
 Inconculsa , tuum quodvis diploma placebit ;

Sur ces erreurs préparez votre foudre.
Point de foiblesse : & même par hasard
Quand la morale & le dogme ayant part
A cette Bulle , y seroient en souffrance ,
Vous montrerez par-là plus de puissance.
Vive , Saint Pere , un coup d'autorité ,
Pour subjuguier toute la Chrétienté !
Qu'un Pape est grand ! qui peut forcer à croire
Ce que jamais (a) Léon , Paschal , Grégoire ,
Ni ces fameux que l'on respecte tant ,
N'auroient osé soutenir un instant !
Oh ! qu'il est beau de montrer que les Peres
Grecs & Latins n'ont dit que des chimeres ;
De faire voir qu'ils n'ont rien avancé
Qui par un Bref ne puisse être effacé !
La primauté peut-elle mieux s'étendre
Qu'en condamnant un Auteur sans l'entendre ;
Qu'en déclarant qu'il est de Dieu maudit
Sur ce qu'il n'a jamais pensé ni dit ?

Je me rendrois , dit-il , à ta loquence ,
Si de l'Europe , ainsi que de la France ,
Tu m'assurois ; mais des autres états ,
Comme du Roi , le maître tu n'es pas....
Vous moquez-vous , répartis-je au Pontife ?
Depuis Paris jusques vere le Calife ,
Point ne verrez d'indociles humains
N'accepter pas la Bulle à basse-mains.
Pour le prouver , dans toute l'Italie
Il n'est Prélat qui sous vos loix ne plie ,
Sont vos valets , vos coureurs , & de vous
Ils recevraient l'Alcoran à genoux.
S'il s'y trouvoit des Docteurs réfractaires ,
Les enverriez ramer sur vos galeres.
Voyons ailleurs , je puis des Allemands
Répondre encor , ainsi que des Flamands ;
Le tout , pourvu que votre Consistoire

(a) Ce sont trois grands Papes.

Quin & Bulla suis etiam munita sigillis ,
Manferit ad seros , quanquam non lecta , nepotes.
Prætercà in studiis noster quid polleat Ordo ,
Præcipuèque illic , notum fatis. Undique primùm
Omnia Clementem celebrabunt pulpita magnum.
Inque scholis , Musarum inter certamina , fortes
Discipuli vestræ , clamoroso Marte , Cathedræ
Jura tuebuntur ; vestrum diploma tenentes
Haud dubiè à superis non istinc esse profectum.
At Mendicantes , vulgò sic dicta , cucullis
Insignita cohors , Romæ numerosa supellex ,
Quos sua paupertas , pietas & vota tuentur ,
Partibus accedent summo certamine vestris ,
Atque opus aggressi , buccis crepitantibus , aures
Omnes implebunt vestris virtutibus : istinc
Ergò quidquid erit , tot Christi oracula dicent ,
Judiciumque Dei , quod nemo infringere possit ;
Dixit Roma , Deus dixit ; pius orbis adoret
Et sileat , lis omnis abit , finitaque causa est.
Ne mirere , negant falli te posse , nec ullum
Exhorrent tam grande nefas , quàm dicere contrà.
Ante canis lunam arripiet sibi mordicus , illis
Judicibus , quàm , Papa , queas discedere vero.
Qui secus , aut nescire Deum , aut nil credere certant...
Nec numerus , Vigili , te , (dùm tria puncta recidis ;)
Nec vis facta tibi , Liberi , te judice , quondam
Cum fidei damnata salus atque anchora flevit.
Ambiguus nec te sensus decepit honori ,
Vindicibus totidem , quot vestra hæc jura tuentur.
Omnibus his , factâque fide , pulsoque timore ,
Pontificem teneo , fixum est , decernitur , & jam
Additur incubi fulmen , jam vera medullis
Gaudia se fundunt imis ; tam plena bonorum
Copia , sic animum diversis motibus urget.
Obstupui primùm tandem mihi redditus : ô te
Jam teneo , Quæsnelle , feram nunc cœpimus , adsunt
Vincula , nec manibus posset te solvere nostris
Ipse Deus ! Tandem , ô demens , cantaberis orbi ,

N'y mette rien qui défende de boire ;
 En même pot ils boiront la santé
 Du beau Décret de votre Sainteté ;
 Et puis à Rome écriront pour réponse ,
 Qu'ils ont souvent enivré votre Nonce.

Ne touchant point à l'Inquisition ,
 Les Espagnols avec dévotion
 Prendront la Bulle ; & même sans la lire ,
 Obligeront leurs sujets d'y souscrire.
 D'ailleurs , sçavez que la Société
 En Espagne a mainte Université.
 Thèse à (a) Coimbre on soutiendra sur l'heure
 Où je mettrai qu'une main supérieure ,
 Non pas du Pape , mais du Dieu Sabaoth ,
 A cette Bulle écrite mot à mot.
 Les mendiants , qui certes sont tous vôtres ,
 Crieront par-tout que le Chef des Apôtres
 Ayant parlé , c'est un dogme divin .
 Qu'adorer faut , ou bien être Calvin ;
 Que le péché le plus irrémissible ,
 C'est de penser que vous êtes faillible ,
 Qu'un chien pourroit plutôt l'une attraper
 Avec les dents , qu'un Pape se tromper ;
 Et qu'en un mot , il n'est qu'un pur Athée
 Par qui la Loi pût être contestée ,
 Ou qui prêchât que (b) Libere offusqué
 Par le grand nombre , & (c) Vigile ont manqué.

(a) Ville d'Espagne & Université où les Jésuites dominent. Ces RR. PP. ont soutenu que la Bulle *Unigenitus* devoit être regardée comme une règle de Foi.

(b) Il étoit Evêque de Rome , dans le tems que Constance gouvernoit l'empire Romain. Cet Empereur qui favorisoit l'Arianisme , persécutoit violemment ceux qui soutenoient la consubstantialité du Fils. Il envoya Libere en exil , dont ce Pape ne revint qu'après avoir signé une formule de foi conforme aux sentimens Ariens.

(a) Il étoit Pape du temps de l'Empereur Justinien. Son adhésion au cinquième Concile lui fit des ennemis en Occident ,

Ludibrium pueris & vulgi fabula factus :
 Publica solemnè tactum te fulmine sparget
 Undique vox ; te nulla dies , te nulla tacebunt
 Sæcula , te feri horrebunt fugientque nepotes.
 Quid moror his ? Calamum arripio , librum explico ,
 centum

Articulos , unumque super , decerpo , malignus
 Interpres dubiis involvo sensibus , ut me
 Nemo queat meliùs sincerum invertere textum.
 Hos super , horrificis contorquet fulmina Clemens
 Vocibus , atque notat ter deno stygmate falso ,
 Nempè ait hæreticos , infames.... Caurus omitto
 Cætera , quæ pharetrâ largus deprompsit apertâ ,
 Jacula missa quidem validè , verum ordine nullo ,
 Ut penitus nescire queas quo quisque petatur.
 Nec satis hoc , cessare vetat res lubrica. Summo
 Pontifici grates refero fidisque patronis ;
 Urbeque digressus , nostros & castra reviso.
 Tutius ut fallam , barbam promitto , cucullum
 Induo , nudo pedes , dextram sustento bacillo ,
 Et Capucinus eo , è nostris cursoribus unus ,
 Timotheique patris ficto me nomine signo.
 Lutetiam ut venio , non unam dico salutem
 Patribus , & jubeo multum gaudere frequentes :
 Denique , personam abjicio , vultusque reversus
 Ad proprios , alacri cursu Versalia tendo.
 Quod faustum felixque tibi populoque fideli ,
 Maxime Rex , inquam , votis Diploma petatum
 Innumeris , aliquando tenes : en utere. Sic tu ,
 Sic ego , sic meruère Patres : quodcumque sit illud ,
 Jam Quesnellus habet , nimirum ut fractus & exspes
 Exulet , & tineas libro jam pascant inertes.
 Tota mali labes chartis involvitur ipsis ,
 Et premitur : cuncti cœleste hoc munus adorent.
 Unum te moneo , ne quis fortassè beatum
 Interturbet opus , nonnullos esse refertos
 Infidiis , omni qui re molimine tentent.
 Ante alios , quem tu summo dignaris honore ,
 Purpureus

Tant clabandai , tant traitai de frivole
 La peur qu'avoit , qu'enfin sur ma parole
 Clément gagné me promit son Décret.
 Je ne me vis jamais si guilleret
 Que j'étois lors , & je sentis mon ame
 Se dilater comme un amant qui pâme.
 Oh ! pour le coup , détestable *Quesnel* ,
 Nous te tenons , par un Bref solennel
 Incessamment on va te lire au prône ;
 Tu n'en auras que tout le long de l'aune.
 Plume à la main , en brave Consulteur ,
 Sans perdre tems , je tire de l'Auteur
 Cent un endroits , qu'habilement je tronque ;
 Si qu'en cent ans je le donne à quiconque
 Peut mieux que moi contraindre & bistourner
 Les mauvais sens que je sçus leur donner.
 A l'exposé Clément qui se coufie ,
 Le met en Bulle , & puis le qualifie
 De (a) trente noms rassemblés en un tas ,
 Parmi lesquels le faux ne manque pas ,
 Le scandaleux , encor moins l'hérétique :

& l'on disoit qu'il avoit prévarié & contredit la définition du Concile de Calcédoine.

(a) Les qualifications dont parle ici *Philotanus* , sont contenues dans les paroles suivantes , qui se trouvent dans la Bulle *Unigenitus* , après l'exposition des 101 Propositions. *NOUS DECLARONS* par la présente Constitution , qui doit avoir son effet à perpétuité , que nous condamnons & réprouvons toutes & chacune des propositions ci-dessus rapportées , comme étant respectivement fausses , captieuses , mal sonnantes , capables de blesser les oreilles pieuses ; scandaleuses , pernicieuses , téméraires , injurieuses à l'Eglise & à ses usages , outrageantes ; non-seulement par elles , mais par les Puissances séculières ; séditions , impies , blasphématoires , suspectes d'hérésie , sentant l'hérésie , favorables aux Hérétiques , aux hérésies & aux schismes ; erronées , approchantes de l'hérésie & souvent condamnées ; enfin , comme hérétiques , & comme renouvelant diverses hérésies , principalement celles qui sont contenues dans les fameuses Propositions de *Jansénius* , prises dans le sens auquel elles ont été condamnées.

Purpureus Præsul , Parisini Rector ovilis ,
 Mox aderit , tacitumque premens sub corde dolorem ;
 Ore Deum referens , factis pro tempore verbis ,
 Te petet , immotoque suo propè cardine , vincet.
 Scilicet & forinam sacri diplomatis & rem
 Arguet , id virio factum , & sine lege queretur ;
 Quæret & in scirpo nodum ; vix forsitan ipsi
 Pontifici pareet , Petro vix pareet & ipsi.
 Is procul hinc esto , si te sanctissimus urget
 Religionis amor ; nec verò doctus haberi
 Debeat , antiquos operâ versare diurnâ
 Nocturnâque Patres solum qui novit , eisdem
 Omnibus obtrudens , cui sacra est pagina semper
 In manibus , patresque novos & cætera nescit
 Omnia , quæ nostros concinnant dogmata mores.
 At pius imprimis , dices : pius esto , quid ad rem ?
 Ex frontis quæ certa fides ? Ex ore popellus
 Judicat , & corvus qui sit , vult esse columbam ;
 Nec semel ad superos tollit , qui debitus orco est.
 Scilicet is nugis captus pretiumque , decusque
 Cuique facit : proh ! mirum hominem ac pietate no-
 tandum !

Nempè , caput parcit ficto sepire capillo....
 Ac secus est cordi. Non ventri deditus , aiunt....
 At dapibus ventrem plus æquo onerare noceret.
 Non veneri.... Fortasse nequit. Largitur.... Abundat.
 Ritè domum servosque regit.... Sanctissimus ergò est ?
 Quà benè consequitur ! Sanctum , Rex , esse putâris ,
 Purpureos inter procures , qui pronus adorat
 Pontificis decreta sui , nec legibus istis
 Sanctius esse putat quidquam. Procul inde , severus
 Indagator , eas ; fileas & iussa capellas.
 Sic opus , hæc sacris adsit reverentia Bullis.
 Ergò nefas istic incudi reddere quidquid
 Indè venit , litemque novo refricate diremptam
 Iudicio. Petrus sancivit , Roma locuta est ,
 Hoc satis. An ne putas , quod recta beatulus iste
 Rø super hâc sentire queat , qui ritè peremptum ,

Bref, il versa tout ce qu'en sa boutique
Il put trouver de malédictions

Sur le Quesnel & ses Réflexions.

C'en est donc fait, & la Bulle est en forme :
Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme ;
Car ayant dit humblement grand-merci
Au bon Saint Pere , à mes Patrons aussi ,
Dispos & gai , l'*Unigenit* en poche ,
De vers Paris à grands pas je m'approche.
De nos coureurs je prends le casquin ,
Barbe , pieds nuds , en un mot Capucin ;
Et me guindant en légère caleche ,
Je me nommai (a) Timothée de la Fleche.
Au (b) Révérend vins faire pied de veau ,
Puis sur le champ me glissant dans sa peau ,
J'envenimai jusques à ses entrailles.

Bientôt après arrivant à Versailles ,
Grace au Saint Pere , allai-je dire au Roi ,
Graces à vous , graces sur-tout à moi ,
Voilà la Bulle ; & dans votre Royaume
Bientôt *Quesnel* , plus bas qu'un vil atôme ,
Berné sera , méprisé , confondu ,
Mis au néant & son livre tondue.
Mais en ceci défiez-vous , grand Prince ,
D'un (c) Cardinal qui d'un air doux & mince
Viendra bientôt en termes patelins
Vous engeoler de ses discours malins
Contre la forme & le fond de la Bulle ,

(a) Le Diable prit ce nom sans doute parce que les RR. PP. Jésuites avoient un couvent à la Fleche en Anjou. Ce couvent leur fut donné par Henri IV en l'année 1603 , lorsque ce Prince les rétablit en France. Toute la Société avoit été bannie par Arrêt du Parlement , en 1594 , en conséquence de l'attentat commis sur ce Roi par Jean Chastel.

(b) Le Diable entend par-là le R. P. de la Chaîse , Confesseur de Louis XIV.

(c) Louis-Antoine de Noailles , Archevêque de Paris , Duc

Et sibi semper opus charum curaverit edi
 Jam toties , totique amens laudaverit orbi ?
 Proh scelus ! ô miseram tali sub judice bullam ?
 Præterea est alius , quo non austerior usquam
 Ore vir , astutam celans sub pectore vulpem ,
 Quem potius metuas sacri diplomatis hostem.
 (a) Ille scholas inter dudum versatus , & illic
Barbara , celarent primis edoctus ab annis ,
 Pluribus accedet caput horridus argumentis.
 Hoc opus in formâ recipi non posse probabit.
 Namque Rotæ auditor , vindex & acerrimus olim ,
 Cum Clemente graves , summo certamine , lites
 Contulit , ut sperata quidem , nec debita Gallis
 Jura tueretur ; tum Clementi insuper ipsi
 Non bene vult , quod non , ipso tribuente , rubescat ; (b)

Indè mali labes , infesti & Prælis ira :
 Nec feret is Bullam , nec Bullæ deferet hostem ,
 Quæsnellumque suis quam bellè proteget armis !
 Sunt etiam plures alii , quos sector acutis
 Naribus , & Bullæ non abs re suspicor hostes ;
 E quibus , ut multum , si tres aut quatuor istinc
 Longè amandes , motum sedaveris omnem.
 Scilicet inclament illi , procul indè remoti :
 Quid noceant ! Latrare queant , mordere nequibunt.

R E X.

Vera mones , inquit Lodoix : age , laudo ; quod urges
 Perfice ; quidquid erit quod summa potentia præstet ,
 Hoc erit omne tuum , nec me cessare videbis.
 Sic opus incœptum felix absolvere possit
 Exitus.

P H I L O T A N U S.

Ergò novis semper successibus ardens ,

(a) Ifaureus d'Hervault , Turonum Archiepiscopus.

(b) Purpurâ Romanâ.

Et tournera le Pape en ridicule.

Traitez-le moi comme un petit mignon ,

Plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon :

Ce Prélat sçait , mais dans ses Séminaires

Il n'a jamais rien lu que les Saints Petes.

Ce dévot croit son esprit bien paré

D'avoir blanchi sur le texte sacré ,

Et d'avoir mis dans sa cervelle en pile

L'amas confus de maint & maint Concile.

Peste du sot ! Il est bien question

Et de lecture & d'érudition !

Il est pieux , me dit-on ; les Apôtres

Ne vivoient pas plus saintement.... A d'autres :

de Saint Cloud , Pair de France. Toute l'Europe sçait avec quelle opiniâtreté ce Prélat avoit toujours soutenu le Nouveau-Testament du P. *Quesnel* , & résisté à la Bulle qui le condamne. Ce grand homme , disoient les gens de son parti , debout sur les ruines de l'Eglise Gallicane , soutenu de sa foi & des lumieres de sa conscience , a fait depuis long-temps admirer sa conduite également courageuse & modérée , & sans doute qu'il la fera toujours admirer. Ceux-mêmes qui le traitoient de schismatique , étoient obligés d'avouer qu'on ne pouvoit s'opposer aux volontés d'un puissant Roi , ni à celles du T. S. P. le Pape avec plus de courage & en même-temps avec plus de respect. Une conduite si raisonnée leur faisoit aussi croire que S. E. ne changeroit jamais , d'autant plus qu'il s'étoit mis à couvert de toutes poursuites & de toutes sollicitations , par l'appel qu'il fit en 1717 de la Constitution *Unigenitus* au futur Concile : ce qui se trouvoit confirmé par l'Instruction Pastorale que ce Cardinal publia en 1719. Mais enfin ses yeux si long-temps éblouis d'une fausse lumiere , ont reconnu que sa fermeté n'avoit servi qu'à soutenir avec distinction le parti opposé aux décisions de la Cour de Rome ; c'est-à-dire , une mauvaise cause. S. E. n'a pas eu honte de désavouer sa conduite , & d'accepter enfin la sainte Bulle *Unigenitus*. Que de grandeur d'ame ! Car il ne faut pas attribuer cette acceptation ni à foiblesse , ni à inconstance. Un Cardinal ne varie point dans ce qui regarde la pureté de sa doctrine. Et d'ailleurs ce seroit confirmer ces deux vers qui firent exiler M. de la Noreliere , Docteur de Sorbonne , parce qu'il prétendoit qu'ils peignoient le caractère de son Archevêque,

*Vir simplex , fortasse pius , sed Pastor ineptus ,
Vult , tentat , peragit ; plurima , pauca , nihil.*

Haud mora , Prælatos nostra inter castra merentes
 Edoceo , quo causa loco , quo cardine res est ;
 Quod volo , quod jubeo , conceptis explico verbis ;
 Et moneo imprimis , neu castra inimica sequantur ,
 Pignora dent fidei , ne quid malè suspicer ; id si
 Præstiterint , de me totum sperare quod optent
 Impero , seu sibimet , seu forte nepotibus. Illi
 Vota super celeres peragunt mandata ministris
 Scribere ; præcipientes agitant ad regia currus
 Mænia ; magnificis , si quandò , paratibus aulam
 Accelerant , promptos animos & prompta ferentes
 Omnia : nec laudare tamen , nec spernere Bullam
 Unanimes , plerique velint accersere Româ
 Ambiguus lucem , & varios distinguere sensus.
 Grande nefas visum : quod si fit , Bulla peribit
 Funditus. Ergò , boni , manifestâ in luce , tenebras
 Quæritis , & soli contenditis addere solem !
 Id scitum : loquitur populo cum Roma fideli ,
 Sat loquitur semper ; si quid minus illa videtur
 Dicere , sic voluit , temerè non excidit illi
 Unus apex ; si quid lateat : quod cernere nulli
 Fas erit , id sciri vetuit ; scrutarier illud
 Haud licitum est : reticet , servatque in pectore
 verum.

Obscurum est , inquis , nec quidquam intelligo :
 nempe

Disce pati , Petrumque modo venerare locutum.
 Sic iram simulans , causæ patronus agebam ,
 Et prudens potui motos componere fluctus.
 Illis ante oculos aderat , qui prima tenebat
 Hîc loca , quem fixis oculis mirantur , & in quo
 Præcipuè cernunt quid docta & maxima præstet
 Ambitio ; & secum tacitus sic quisque susurrat.
 Hiccine tam tenuis , tam nullus homuncio , (a) pri-
 mas

Obtinet , immeritus meritorum præmia tollit ,

(a) Adumbrat graphicè versus hic Cardinalem *de Bissy* quem
 vernaculo dictorio vocitabant *l'Eminence Chafouine*.

Il s'agit bien à présent de ses mœurs :
 Clément s'en rit , & moi-même ; d'ailleurs ,
 Le peuple outré , qui jamais n'examine ,
 D'un seul coup d'œil canonise à la mine ,
 Et fort souvent à des riens attaché ,
 Il sanctifie ou damne à bon marché.
 C'est un grand saint ; il n'a point de perruque ,
 Point d'amourette.... il est peut-être Eunuque.
 Il a grand soin de régler sa maison :
 Donc il est Saint. La plaisante raison !
 J'appelle un saint. Sire , en titre d'Office ,
 Un Cardinal que sçait rendre justice
 Aux loix du Pape , & qui sans balancer
 Reçoit l'Arrêt qu'il vient de prononcer ;
 Jamais ne fut sainteté ni science
 Qui valut tant que cette obéissance :
 D'ailleurs ce livre aujourd'hui supprimé ,
 A par son ordre été réimprimé.
 La Bulle , hélas ! seroit bien mal lotie
 S'il en étoit le juge & la partie.

Il est encore un certain vieux (a) fournois ,
 Grand chicaneur , qui , mieux qu'un Hibernois ,
 Disputeroit en fine Scholastique ;
 Sçavant , barbare & rusé politique.
 Lorsque de Rote il étoit Auditeur ,
 Avec Clément , depuis son bienfaïcteur ,
 Il eut souvent mainte querelle & prise ,
 Touchant les droits que prétend votre Eglise.
 Cet Archevêque au Pape veut du mal
 De n'avoir pas été fait Cardinal ;
 Et pour venger sa tête & sa doctrine ,

(a) Isoré d'Hervault ; Archevêque de Tours , mort dans le mois de Juillet , 1716 : cet Archevêque étoit un des plus zélés Anti Constitutionnaires. Lorsqu'il étoit à Rome Auditeur de Rote , le Pape , qui n'étoit pour lors que Cardinal , lui ayant dit un jour que si jamais il étoit Pape , il ne tarderoit guère à détruire les prétendus droits de l'Eglise Gallicane , ce Prélat lui répondit : Je serai peut-être alors quelque chose dans l'Eglise de France , & vous me trouverez en votre chemin pour la défendre.

Et dignus servire, præit tamen omnibus? Illum
 Prælatum quidem dives, sacra purpura, & omnis
 Ornat honos, totidem Lodoïci munera Magni.
 Unde virum talem tantum fortuna beavit?
 Sævit & in librum, & Quænellum sævit in ipsum;
 Inde viro meritum. Quidni me ducat eodem
 Parvia, pro viridique ruber me pileus ornet (a)?
 Nec mihi tunc desum: cupidus intentus inesco
 Mille modis; quod cuique placet sperare jubentur;
 Et prodesse rei; sic vos Lodoïcus amabit,
 Si cum stirpe suâ Quænellum exscinditis, inquam.
 Illi continuo magnis assensibus omnes
 Et diploma probant, & eodem fulmine, librum,
 Autoremque libri, verbis solemnibus, urunt.

G R E C U R T I U S.

Ecquid ais, mendax? omnes ne dixeris....

P H I L O T A N U S.

Omni

Ex numero excipiam paucos, quos ipse notavi;
 Nec Synodus sensu meliore imbuta probavit.
 His super annus iit mediâ jam parte peractus.

G R E C U R T I U S.

An nihil interea, quod sit te dicere dignum,
 Accidit? ut celebrata diu convivia pulchri (b)
 Præsulis & rubri: nosti quem dico....

P H I L O T A N U S.

Quid ad rem?

GRECURTIUS.

(a) Id est, purpuræ, quæ Principum Ecclesiæ Romanæ
 cingit caput, cedat viridis insula quæ est Episcopatus insigne,

(b) Cardinalis de Rohan.

Avec fureur il cabale , il fulmine
 Contre la Bulle : & maintenant c'est lui
 Qui de *Quesnel* est le plus ferme appui.
 De cette clique il en est trois ou quatre
 Qu'au premier jour faut envoyer s'ébattre
 En leur Province , où chacun dans son coin
 Pourra , s'il veut , nous aboyer de loin.
 Bientôt après je ferai l'assemblée
 De mes Prélats , où la Bulle d'emblée
 Sera reçue , & puis s'écrieront tous :
 Pape Clément pense & croit comme nous.
 Par ce moyen cette Bulle acceptée ,
In æternum sera chose arrêtée ,
 Un Dogme exprès , un article de foi.

C'est bien pensé , me répondit le Roi :
 Acheve donc ; sur mon pouvoir suprême
 Tu peux compter , & je te mets à même ,
 Verser ne faut en un si beau chemin....
 Non pas ferai ; car dès le lendemain
 Lettres j'écris aux Prélats de ma clique ,
 Où nettement ma volonté j'explique
 A ce sujet ; de leur soumission
 Demandant acte & bonne caution ;
 Que s'ils montroient toute l'exa^{ct}itude
 A m'obéir , signes de gratitude
 Pleuvroient sur eux , du moins sur leurs neveux....
 On répondit au-delà de mes vœux.
 Donc à Paris , en pompeux équipages ,
 A cinq laquais , sans compter les deux pages ,
 Vinrent bientôt joindre l'Archevêché
 Mes Prélats pleins d'un discours tout mâché :
 D'ambition & d'orgueil le plus ample ,
 Devant les yeux avoient un bel exemple ;
 Car rassemblés , tout bas pensoit chacun :
 Tel que je vois n'a pas le sens commun ;
 Petit (a) Chafouin , qui toujours les dents grince ,

(a) L'Evêque de Meaux , Abbé de Saint Germain-des-Prés , Cardinal de Bissy.

G R E C U R T I U S.

Nullane de variis hâc controversia rebus ?

P H I L O T A N U S.

Imò , etiam fateor , tenuit lis maxima nostros
Pontifices : grandis nimirum quæstio , num quis
Protinus absolvi , peccati pondere pressus ,
Debeat , antèa quàm peccati pondus acerbum
Senferit , & lacrymis penitus de corde profectis
Eluerit , fierine secus prudentia dicter ?
Exciderat.

G R E C U R T I U S.

Noras , inquam , ter putide mendax ,
At voluisti animo factum celare pudendum.

P H I L O T A N U S.

Quin etiàm , mirum est quanta hinc mihi gloria
cessit ?

G R E C U R T I U S.

Furcifer ! at dices quâ tu ratione modoque
Re super hâc victor , tot mundi lumina talpas
Feceris ?

P H I L O T A N U S.

Hâc , inquam , præsertim in parte triumpho.
Obsecro , polliceor , moneo , complector , & omnes
In partes agito , donec rem vicero ; vici.
Usque adeò , at frustra , quidam sat vera monerent.
Et verò Patribus talis dilatio nostris
Grande malum ferret , certamque aliquandò ruinam ;
Quippè illis votum est orbem sibi subdere totum ,
Quod nequeant differre , reor , si quandò necesse est.

Et cependant bénéfice de Prince
Est pour cet homme , & l'écarlate aussi :
Par quel moyen a-t-il donc réussi ?
C'est en montrant aversion extrême
Contre *Quesnel*. (a) J'en veux faire de même ,
Et mériter d'avoir le chef couvert
D'un chapeau rouge à la place d'un vert.
A leurs desirs j'attachois la fusée ,
Et leur tenois toujours l'ame embrasée
Par l'amour-propre. Enfin , ce fut alors
Que présidant aux Evêques en corps ,
Après six mois passés en préambule ,
Aveuglément ils reçurent la Bulle
Avec respect ; quelques-uns seulement ,
Sans mon aveu , firent un Mandement
Dont se moqua le reste du Synode.....

En cet endroit arrêtons , Philopode ;
Dans ces six mois qui se sont écoulés ,
Ne vit-on point rixes ni démêlés ?
Ne parla-t-on dans toute la séance
Que des repas de la belle (b) Eminence ?...

Pardonnez-moi ; la proposition
Sur le délai de l'absolution
Fit un grand bruit... Je le sçavois bien , traître !
Et ne conçois comment tu fus le maître
Sur ce point-là de leur fermer les yeux....

Je fis si bien qu'enfin victorieux
Je me rendis. De trop grande importance
L'affaire étoit ; aussi la remontrance
De nos Docteurs ne fut d'aucun pouvoir ,
Non plus que celle au sujet du devoir ,
Sçavez-vous bien que ce délai sévère ,
Si rigoureux aux pécheurs qu'on diffère ,
Est un abus dont la Société

(a) L'Archevêque de Rheims , depuis Cardinal , M. de Mailly.

(b) C'est M. le Cardinal de Rohan , qui est aussi beau que Bellarmin étoit sçavant.

G R E C U R T I U S.

Ecquid ità ?

P H I L O T A N U S.

Quid ità ? nimirum hic nucleus , hæc sunt ,
 Quæ dixisse nefas , Cereris mysteria (a) : dixi
 Hactenus....

G R E C U R T I U S.

At , nequam , sic narras omnia ? Calcar
 Accipe : moxque , manu sumpto de fonte liquore ,
 Largius os illi , vehementi aspergine , mergo.
 Horrendum infremuit dignis ululautibus Orco ,
 Ferbuit unda genis , faciesque ambusta reluxit ,
 Et nidore dato , crepuit teterrima longum :
 Putidus hinc manans totum me fumus obumbrat ,
 Et , metui , vehemens ne monstrum absumeret ignis ,
 Atque ita nescirem , quæ tam nescire verebar.
 Flamma abit , & restant ori vestigia flammæ ;
 Atque ego , si perstes , stimulos iteravero.

P H I L O T A N U S.

Pœnæ

Plus satis est , inquit ; misero jam parce : revelo
 Omnia , si cesses.

G R E C U R T I U S.

Age , cesso ; perge.

P H I L O T A N U S.

Sed , ô vos ;

Vos ego , sacra Patrum , testor , mysteria , me non
 Spontè loqui ; fas sit sævis me solvere vinclis.

(a) Hoc adagii loco dictum , & nostrum istud refert : *Ce sont lettres closes.* Cereris nempe mysteria summâ curâ celabantur.

Seroit la dupe ; & son autorité ,
Qui doit un jour dominer tout le monde ,
Dans ses desseins deviendrait inféconde ,
Si tout péché dans la confession
Ne trouvoit pas prompte rémission ?
Comment cela ?... Comment ? c'est le mystère ,
Le fin du fin , & le nœud de l'affaire.
N'en parlons plus... Ho ! ho ! mon bel ami ,
Tu voudrais donc n'avouer qu'à demi ?
Allons de l'eau... zeste , d'une flaquée
Avec ma main sur sa joue appliquée ,
Je lui fis faire un cri , mais dame un cri !
Dans le moment , j'en fus presque mari ;
Car l'eau bouillant sur sa face enflammée ,
Nous obombrâ d'une épaisse fumée.
Cela fit psît... Par là sembleu , j'eus peur
Que l'eau n'allât consumer l'Orateur.
Mais à l'instant je revis sa peau bise.
En voudrais-tu d'une seconde prise ?...
Non , s'il vous plaît ; la paix : écoutez bien ;
Je vous promets que je n'omettrai rien.

L'Ordre où je suis est une Compagnie ,
Vers un seul but constamment réunie ;
Et ce but est , par des moyens divers ,
De conquérir à la fin l'Univers.
Ce beau projet est notre unique vice :
Nous lui faisons un entier sacrifice
De tout le reste ; & cette ambition
La place tient de toute passion.
Dans nos maisons nous faisons maigre chère ,
Et notre vie , au fond , est très-austère.
Le Recteur n'est commode ni benin ;
Nous renonçons au sexe féminin ;
Et si par fois nous tâtons d'un jeune homme :
C'est seulement pour nous unir à Rome.
Point d'amitié qui se rapporte à nous ;
Mais , espions l'un de l'autre jaloux ,
Nous travaillons ensemble fort & ferme ,

Is scopus en nobis toti dominarier orbi ,
Nil minùs atque homines nostris sub legibus omnes
Ducere : nimirùm unanimes hùc tendimus ; hoc est
Summum opus ; utque fiat , nervos contendimus
omnes ,

Cætera dissimiles , hoc uno in pluribus iidem :
Quod vitium , si grande vocas , sit grande , sed unum
est ,

Vel certè est illud cui latè cætera cedunt.

Nempe domi parcè est , & sat frugaliter escis

Utimur , & vulgò nobis est parca supellex.

Lex austera satis , sed lege austerior omni

Rector : is ore minax , omnique ex parte severus ,

Nos dociles flectit , sed iniquâ mente ferentes

Imperio premit , & vinclis & carcere frænât.

Fæminei generis visa , nec carpimur usquàm

Illecebris ; tenerum juvenem si fortè videmus

Italico ritu , labor hic est ne simus almæ

Dissimiles Romæ ; hanc præter vix ulla voluptas ;

Gloria non stimulat , propriique haud usus amoris.

Preterea ne erres , non sic nos inter amamus :

Invidiæ nobis , rixæ , nec cætera defunt ,

Queis vulgò concussa labat concordia fratrum ,

Cùm tamen ex animo metam spectamus eandem ,

(Quippè nefas illinc uno discedere puncto.)

Quò mirere minùs , Romano sub duce , nobis

Res agitur , totus cui se se devovet Ordo ;

Continuoque die , quæ istuc via ducat aventem

Edocco. Nosti quid sit solemne tribunal ,

Quò se turba frequens peccatis horrida confert

Exoneranda suis ? Una hæc non semita fallit ;

Hâc ope mortales sacris vincere catenis

Edocti , vario , sed certo , vincere Marte

Novimus. Et verò , sese ut semel intima promunt

Inspicienda tibi cordis penetralia , quid non

Juris habes ? Inter tot rerum arcana peritus

Arbiter & solus , primùm hinc dignoveris absens

Quid quid ubique agitur ; magnarum arcana domorum

Pour parvenir à la fin au grand terme :
Esclaves vils d'un Général Romain ,
Qui tient nos cœurs & tout l'Ordre en sa main.
Par cet aveu vous concevez sans doute
Que confesser est la plus sûre route
Pour obtenir un empire absolu.
Par ce moyen tout nous est dévolu ,
Et nous puisons dans chaque conscience
Tout ce qui peut nous donner connoissance
De certains faits qui nous sont les garants
De l'amitié des petits & des grands :
Car , lorsqu'on sçait à fond l'état de l'ame ,
On est reçu chez Monsieur , chez Madame ,
A bras ouverts , parce qu'adroitement
On applaudit à leur dérèglement.
Si , par exemple , un époux à confesse
Vient s'accuser d'avoir une maîtresse ,
Ou qu'une épouse , en terme équivalent ,
S'accuse aussi d'avoir quelque galant ,
Je suis au fait du train de leur menage.
Pour accorder ce petit tripotage ,
Le lendemain je vais les visiter ,
Et volontiers je me fais écouter ,
En déclamant contre la jalousie.
En fait de mœurs , je l'appelle hérésie.
L'usage , dis-je , & la saine raison
En font connoître aisément le poison.
Lorsqu'on est né pour vivre deux ensemble ,
De part & d'autre on devroit , ce me semble ,
Ne croire rien que ce qui fait plaisir.
Souvent de crime un innocent desir
Est soupçonné : la paix tranquille & libre ,
Dans la maison doit tenir l'équilibre ;
C'est le moyen de tous chagrins bannir ,
Et le plus sûr pour faire revenir
Celui des deux qui voudroit se soustraire
Aux loix d'Hymen . . . O l'agréable Pere !
Pensent nos gens ; que j'aime ces discours !

Auribus excipies devotâ in sede quietus ,
Sedulus ac buccâ , buccâ extorquebis ab ipsâ.
Indè sit ut rerum qui te fecere suarum
Participem , metuant & ament. Confessus amicam
Sponsus habere tibi est , aut pathica sponsa marito
Insidias struxisse suo ? tum nempè clientes
Te dominum fecere sui rerumque suarum.
Utere jure dato ; at nullâ non arte cavendum
Ne quid in hunc pecces , ne quid male cautus in illam.
Visere si cures , placeas utrique necesse est ;
Verbaque sic facias prudens , ut non sibi chari
Displiceant mores , & ament impunè vicissim
Quidquid amant , cujus nemo me est doctior artis.
Hoc ago : zelotipos affines assero brutis ;
Quos neque vel ratio vel morum ducit honestas ,
Fecem hominum dico & melioris dedecus ævi.
Qui simul hancce brevem sunt pacti ducere vitam ,
Hos moneo , ut claudant vulgi sermonibus aures ;
Nec quidquam de se nisi fortè placentia credant ;
Hac ratione domum tranquillâ in pace futuram.
Sic placeo tandem , sic iras comprimo , rixas
Amputo , conjugium firmo , dum quisque potitur
Libertate suâ , genioque indulget abundè :
Hæreo divitibus , regalibus accino gazis ,
Grande satellitium , vestes , convivia laudo :
Sicque sit , ut nostras dives securus in aures
Enumeret , memori quæ fors peccata recurrunt.
Fontibus ex istis orientia scilicet illum
Audio narrantem ; leviter castigo , reatum
Aufero , quodque homini est nimium pœnale , remitto.
Ars ea quam multos ex omni parte clientes
Patribus asseruit nostris ! sic undiquè pressi ,
Obruimur numero , totumque absolvimus orbem.
Liber enim , servus , plebs , princeps , dives , egenus ,
Junior atque senex , seu mas , seu fœmina , nobis
Nullus abit veniæ , quidquid peccaverit , expers :
Hincque adeò pisces tam multi ad retia currunt
Tam pia , seque capi gaudent tam mitibus escis.

A lui je veux me confesser toujours.
Ainsi du riche a la fortune immense
Je fais la cour , j'approuve sa dépense ;
Au Tribunal s'il m'a dit que son bien
Etoit volé , chez lui je n'en crois rien ;
Mais je me fers de son secret pour être
Son confident & devenir son maître.
Ainsi de tous , subtils adulateurs ,
Adroitement nous captivons les cœurs.
Par-la régnant dans toutes les familles ,
Nous engageons peres , meres & filles ,
Garçons aulli , servantes & valets ,
A nous chérir & bénir nos filets.

Mais de *Quesnel* la doctrine infernale ,
A notre empire insultante & fatale ,
Par sa rigueur nous mettoit aux abois ;
Car aux pécheurs faisant porter le poids
De leurs péchés , avant de les absoudre ,
Tous nos desseins il réduisoit en poudre.
Qu'arrivoit-il de ces austérités ?
Nos Tribunaux avilis , désertés ,
Vuides restoient. Ces pécheurs ridicules
S'enveloppoient au milieu des scrupules ;
Et resserrant tous leurs forfaits cachés ,
Sans notre aveu s'y tenoient attachés.
Ils aimoient mieux ensevelir leurs crimes
Que d'un délai se rendre les victimes.
Jeunes garçons , tout au plus , quelquefois
Venoient encor nous compter leurs exploits.
Du reste , un ras de dévotes femelles
Nous ennuyoient de pures bagatelles.
Forte habitude avoient-elles au cœur ?
Rien ne pouvoit les guérir de la peur
D'une remise ; & gardant le silence ,
Chacun restoit dans son indépendance.

Mais aujourd'hui , notre *Unigenitus*
Par sa censure abroge cet abus ,
Le Sacrement jadis de pénitence ,

Impia Quesnelli sed si doctrina probetur ,
Finis adest nobis. Quid enim ! Si solvere fontem
Non libet , admissi nisi postquam pondera sēsit
Criminis , ad laqueos nobis res denique vertit ;
Templa diū celebrata brevi deserta manebunt ,
Intexetque sacris informis aranea casles
Sedibus ; heu ! sed enim quos urget sarcina grandis ,
Et vicii nimis ampla seges , si postea nacti
Difficiles , cæcos nolint aperire recessus ,
Ingentique animæ nifu retinenda fateri
Crimina. Quin etiam tales , sic est homo , malint
Ægrotare diū , quam , per tot dura , salutem
Expectare diū : fatens manet ergò sepultus
Lazarus in tumulo , quia non exfuscito ; mortem
Ipsam amat infelix , quia non hunc vivere dico.
Proh pudor ! ô mores ! à nobis æger & exspes
Exulat , os nobis dum sic occluditur : ergò
Vix etiam videas nostrum celebrare tribunal
Aut juvenes aliquot qui forte Thraſonica narrent
Segniter , aut vetulas nobis quæ longa susurrent
Tædia devoti sexûs plus quàm satis esset ,
Atque probrum. Sed nos quam bellè vindicet istis
Aurea Bulla malis ! Jam , felix turba , nocentes
Nos repetent , facilem jussi sperare salutem.
Non erit his gemitu lacrymas effundere longo ,
Concretaſque diū pœnis emungere sordes.
Prompta salus illis , memori si corde renarrent
Et citò quæ fecêre diū nova crimina : morbum
Dic modò , sanus eris , peraget vox una medelam.
Scilicet , *absolvo* ut dixi , si mille catenis
Vinctus eras , redeas ex omni parte solutus ,
Cycnus & è corvo ; quin ipso ex Dæmone fias
Angelus : ô bone vir ! dabitur jam gratia Christi
Omnibus , & frustra , demens Quesnelle , reclames ;
Christus erit tandem pro cunctis mortuus , & se
Obtulerit patri pro toto victima mundo.
Nec cogetur enim peccator ferre repulsam
Indecorem , nostro cuncti de munere vitam

Va devenir simple réminiscence
De ses péchés ; devoir extérieur
D'un pénitent pour son supérieur ;
Cérémonie artistement trouvée
Pour tout sçavoir ; & donnant main-levée
Des crimes noirs , nous faire autant d'amis
Et de sujets que de pécheurs soumis.
Le fier délai , la honteuse remise ,
Seront bientôt bannis hors de l'Eglise ,
Et les pécheurs , aux heures de loisir ,
Du Tribunal se feront un plaisir.
Il étoit donc de grande conséquence
Que l'assemblée approuvât la sentence
Qui déclaroit d'hérésie entiché
Tout Confesseur ennemi du péché ,
Tout Janséniste à long visage blême ,
Qui les relaps menace d'anathême ,
Et veut qu'on soit hors de l'occasion
Avant d'avoir son absolution.

Mais reprenons le fil de notre histoire.
Mes chers Prélats , attachés à ma gloire ,
Sçurent si bien soutenir mon parti
Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.

L'on disoit bien : que le Pape s'explique ;
Mais à cela j'avois bonne réplique ,
En leur disant : un Pape , sur ce point ,
S'explique assez en ne s'expliquant point.
C'est *in petto* qu'il retient sa doctrine :
Ce qu'on ignore il faut qu'on le devine ;
Et ce qui sort de dessous son bonnet ,
Sans commentaire , est toujours clair & net.
Je crois bientôt qu'on veut sur la sellette
Saint Pierre asseoir , & là qu'il interprète
De certains sens qu'il a mis tout exprès :
Point n'entendez ; hé bien ! courez après.
Ainsi , feignant de me mettre en colere ,
Je les calmois , ou je les faisois taire :
Tant qu'à la fin le bon pere Clément

Accipient , Christi nimis amplo sanguine partam.
Ergò erat egregium ut cœtus diploma probaret
Nobile , quo , quisquis peccati malleus , illud
Aut tenet , aut pœnis nimium compeferit acerbis ;
Pestis , & hæreticus toti proponitur orbi.
Ad vomitum quisquis redeuntis crebrius arcens
Impius à sacris , temere putat esse prophanos ,
Quisquis & abnormi victu vultuque severo
Jansenista crepat solvi non posse reatum ,
Ni procul exierit peccandi occasio , verè
Iulmen adorandum , quam dignos fulmine perdis.
Hactenus hæc , ad rem redeo : sic alea cessit
Tota mihi , ut voti mensuram excesserit & spem.
Pontificis Bullam nemo obstandi abnuat , imò
Quilibet & præceptis totis amplectitur ulnis.
Undique lætus eram , cœtu laudabar ab omni :
Pulchrum erat ad metas sic rem duxisse , feramque
Pessimam ad extremos tandem vexasse recessus ,
Invidiæ & stimulos uno domuisse sub ictu.
Totum erat ex animo , cum me malè territat audax
Atque atrox facinus. Furiali percitus æstro ,
Lutetiæ Druidum sat notus in orbe Senatus ,
Pyramides doctus pro nullis ponere causis (a) ,
Quippe olim nostros infami lite peremit
Pro minimo ; & nobis , ex illo tempore , numquam
Vult benè : quò Patres & Romam plecteret , amens
In sanctum diploma ruens , negat esse secundum
Imperii præscripta sui , legesque receptas.
Illi etenim similes priscis rigidisque Quiritum
Patribus , id statuunt , ubi Rex decesserit , ad se
Imperii tutelam & res rediisse regendas.
Hoc quasi jure , sacras ausi restringere Bullas
Ad placitos sensus , non Romæ jura verentur
Subjecisse suis , quin & sibi subdere Christum ,
Dum sua libertas , quam dicunt , Gallica substat ,
Proh scelus ! articulum fidei rescindere tentent.

(a) Alludit ad Pyramidem jussu Senatûs Parisiensis erectam ;
ob Parricidium Joannis Chastel in Henricum IV attentatum.

Eut, & le Roi, parfait contentement.
 Ravi j'étois, & transporté de joie,
 Jusques au bout d'avoir suivi ma proie,
 Quand Magistrats s'en vinrent sans raison
 Avec Clément faire comparaison.
 Siege a Paris *a)* un Sénat de Druides,
 Qui pour des riens dressent des pyramides,
 Et qui, depuis un petit *(b)* accident,
 Contre notre Ordre ont toujours une dent.
 Ces fiers Robins ont mis dans leur cervelle
 Que du Royaume ils avoient la tutelle,
 Parce qu'ils sont Docteurs en Droit Canon,
 Et dans la chambre assis en rang d'oignon,
 Plus refrognés que d'antiques Satrapes,

(a) Le Parlement de Paris, qui, après l'attentat commis par Jean Chastel sur la personne de Henri IV, fit par Arrêt du 10 Janvier 1595, raser la maison du malheureux, & ériger en sa place un pilier de pierres de taille; ce qui fit élever la pyramide.

(b) Ce petit accident est l'attentat dont il est parlé dans la note précédente. Il fâcha si fort le Parlement, que, par l'Arrêt qui condamne Jean Chastel au supplice, il fut ordonné que les RR PP. Jésuites, comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat, viroient, dans trois jours après la signification de l'Arrêt, hors de Paris & autres villes & lieux où étoient leurs Colleges, & quinzaine après hors du Royaume; sur peine, où ils y seroient trouvés ledit terme passé, d'être punis comme criminels & coupables dudit crime de lèse-Majesté.

Par le même Arrêt, il fut fait défenses à tous Sujets du Roi d'envoyer des Ecoliers aux Colleges de ladite Société, qui sont hors du Royaume, pour y être instruits, sur la même peine dudit crime de lèse-Majesté.

Et par Arrêt du 7 Janvier 1595, ce même Parlement condamna le R. P. Jean Guignard, Prêtre au College de Clermont, à faire amende honorable nud en chemise, la corde au cou, devant la principale Eglise de Paris, & ensuite conduit à la place de Grève, pour y être pendu & étranglé à une potence, & son corps mort réduit & consommé en cendres: ce qui fut exécuté, sans égard pour le nom de la Compagnie de Jesus. On peut voir, & cette pyramide, & tous ces Arrêts, dans un livre de la Manufacture des Jansénistes, soigneux de ramasser ces sortes de pieces, & qui a pour titre: *Recueil des Pieces touchant l'Histoire de la Compagnie de Jesus, composé par le Pere Jouveney, Jésuite, &c.*

Te Pietas , te sancta Fides , te candida , testor ,
 Religio ! in Bullam Laicum decernere cætum
 Flevimus , & toto Lodoïx de pectore factum
 Ingemuit ; genuit , nec quivit plectere fontes ,
 Utpotè quem mala mors meditantem & magna pa-
 rantem

Fregerit. Heu ! lacrymas oculis perimite ; perimus
 Ut periit , rumulusque omnes nos accipit idem.
 Nam periisse quid est ? nisi vitæ perdere causas.
 Omnibus heu ! miseri excidimus , quæ regibus ipsis
 Invidiam peperisse queant ! Fortuna recessit
 Aurea , fama ingens , regalis splendor , honorum
 Ampla seges , sublime decus , Diis æqua potestas.
 Non erit in nobis tenui sævire papyro (a)
 Amplius & propriis , Lodoïci nomine , quemvis
 Vel spoliare bonis , laribus , vel luce , vel ipso
 Semet , & ad libitum quemvis traducere fontem.
 Non erit in nobis , ut Sanctus Spiritus armis
 Infideat , decoretve manum metuenda supellex ,
 Gallis grande decus , lilioque insigne bacillum.
 Non erit in nobis , ut crines infula cuivis
 Ambiat , aut humeros ornet sacra purpura ; tandem
 Nil superest nobis , longum nisi flere , beatos
 Nunc abiisse dies & vitam ferre pudendam.
 Restat abire domos & sævi carceris umbras ;
 Hicubi , pulmonum magno molimine , virgis ,
 Fustibus & ferulis instructi , tristibus armis ,
 Arcadicos juvenes , queis dextrâ in parte mamillæ
 Nil salit , & musas frustra doceamus & artes.
 Nempe abiit Lodoïx Rex noster , quin Deus ipse ,
 Ipse Deus noster , vixit , terrasque reliquit ,
 Ut superos alio Francorum Rege beatus
 Augeat. O columen ! summum decus ! omnis abisti
 Spes mea , jamque vale. Memori nunc mente revolve,
 Cum , nive candidior , magni penetralia cordis
 Tu mihi miranti toties aperire solebas :

(a) Nempe Regiis Litteris , quas obsignatas dicunt ; Galli-
 cè, *Lettres de cachet*.

Si voudroient-ils lutter contre les Papes.
 Ces vieux renards , pleins de prétentions ,
 Crurent pouvoir , par leurs restrictions ,
 Mettre à l'abri de leurs longues soutanes
 Ces libertés qu'ils nomment gallicanes ;
 Prétendant qu'eux , avec les Gens du Roi ,
 Pouvoient restreindre un article de foi.
 Au grand regret de tout bon Catholique ,
 Nous vîmes donc un (a) jugement laïque
 Contre la Bulle , en forme prononcé.
 Ah ! que Louis en parut courroucé
 Quand cet Arrêt vint à sa connoissance !
 Mais il mourut sans en tirer vengeance :
 Il mourut lors , l'incomparable (b) Roi ,
 Et par sa mort mit tout en désarroi.

En cet endroit permettez que je pleure ;
 Notre Ordre , hélas ! est mort à la même heure
 Que le Monarque , & sont à saint Denis
 Dans son tombeau nos Peres réunis.
 Car n'est-ce pas mourir cent fois pour une
 Que voir crédit , biens , dignités , fortune ,
 Tout dépérir ? Que d'être regardés
 Comme vilains , honnis & dégradés ?
 Que n'oser pas paroître dans la rue ,
 Sans que chacun nous montre au doigt , nous hue ?
 Que d'être enfin réduits dans nos maisons
 A régenter une troupe d'oïsons ?
 Il est cassé ce gentil moule à lettre ,

(a) C'est un Arrêt du Parlement , qui modifie les propositions qui regardent l'Excommunication : *Afin que sous prétexte de la condamnation des propositions qui regardent cette matière , on ne puisse jamais prétendre que , lorsqu'il s'agit de la fidélité & de l'obéissance dues aux Rois , de la conservation des Loix de l'Etat , & d'autres devoirs réels & véritables , la crainte d'une excommunication injuste puisse empêcher les sujets du Roi de les remplir.*

(b) Le premier Septembre 1715.

Quidquid enim confessus eras (quia nulla negasses
 Quæ volui) facili veniâ , discrimine nullo ,
 Solvere confueram & minimas imponere pœnas.
 Gratus ob hoc meritum , peccatis grandibus , ô Rex
 Magne nimis, bone Rex, Rex, inquam, sancte, perennis
 Vivis apud Superos. Nos dura per omnia vitam
 Hic agimus : saltem vixisses mensibus ultrâ
 Quatuor , id potuit fieri ; nam Bulla Senatu
 Haud dubiè unanimitate , te te moderante , fuisset
 Accepta , & Patres ex omni parte beasses.
 Non ita fors inimica tulit : vix quippè recedis
 Ex hominum cœtu , ex numero cum quatuor omni
 Pontifices (a) animos latè & capita alta ferentes ,
 Sævi , in Clementem primas torfere sagittas ,
 Judiciumque volunt summo rescindere nisu.
 Appellare libet , sollemnis formula facti
 Instruitur , furiale nefas & norma furendi ,
 Hac ratione aliis rabido proponitur ausu.
 Unanimes hi nempe negant à iudice summo
 Discussamque diu , longeque examine notam ,
 Posse ratam fieri causam , nisi iudicet orbis ,
 Votaque Pontificis votis Ecclesia firmet
 Ipsa suis , crambe toties reperita ; sed illud
 Obtinuère tamen , ne quemquam missa ferirent
 Fulmina , & hocce tenus telum esset Bulla sine ictu.
 Hæc utcunque fero. Quid de te , Sorbona , dicam ?
 Sorbona Pontifices olim Regesque superbos
 Fingere docta tuis apprimè ex legibus , orbi
 Quot decreta dabas , totidem miracula ; puræ
 Tu fidei columen , nutrix , tutelaque præsens ,
 Tu pia Romanæ patrona & filia Sedis !
 Eloquar an fileam ? Venerandum , Sorbona , Patrem
 Insequeris , quem te nimium decet usque tueri ,
 Optimus indè color sic est mutatus , & aurum
 In scoriam versum est ? & tu decepta futurum
 Concilium appellas , sanctum & diploma fidemque ;

(a) Agitur de celebri illâ Appellatione & Monspeliensis , Bononiensis , Sanitensis , & Mirapicensis Episcoporum.

Qui nous servoit lorsque nous voulions mettre
A la bastille un ennemi mutin ,
Ou l'envoyer à Quimpercorentin.
Louis vivant , c'étoit nous seuls en Gaule
Qui (*a*) l'Esprit-Saint donnions dessus l'épaule ;
Entre nos mains étoit toujours remis
Le fier (*b*) Bâton semé de fleurs-de-lys :
Bref , nous avions toujours nos poches pleines
De bons emplois , bénéfices , aubaines ;
Notre cher Prince , ou plutôt notre Dieu ,
Il est donc mort ! Il faut lui dire adieu.
Que je l'aimois ! J'en étois idolâtre.
Son ame aussi plus blanche que l'albâtre
Sortoit toujours du sacré Tribunal ;
Pourvu que tout passât par mon canal ,
Absous étoit ; & par reconnoissance ,
Un seul Rosaire étoit sa pénitence.
O le bon Roi ! le grand Roi ! le saint Roi !
Faut-il aussi que la mort soit pour toi !
Il est parti , dans la ferme assurance
De joindre aux Saints un nouveau Roi de France.
Il est au Ciel , & nous dans ces bas lieux
Nous demeurons conspués , odieux.
S'il eût vécu quatre mois davantage ,
Sa mort n'eût pas été si grand dommage ;
Car purement & simplement le bref
Au Parlement apporté derechef
Auroit passé ; réprimandes très-vives
Auroient suivi , puis peines afflictives.
Les partisans des fausses libertés ,
Des droits royaux les François entêtés ,
Bon gré , malgré , quittant leur entreprise ,
Auroient enfin souscrit à notre guise ;
Mais du Monarque à peine eut-on appris

(*a*) Le Cordon bleu que portent les Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit , institué par Henri III.

(*b*) Le Bâton de Maréchal de France.

Tome III.

Conceptis non , sæva , times explodere verbis !
 Pontificum , fateor , quàm plures sponte meorum
 Obrulerim , Hispanas dederim , dederimque Batavas
 Mille Facultates , ad sanam Sorbona mentem
 Si redeat. Verùm oh ! Pestis ! non unus & alter
 Audet idem , sed turba frequens & fervida , tantum
 Quos rapit exemplum. Superest solaminis unum
 Hoc mihi : ni ratio , numerus tamen ipse favebit.
 Non etenim , ut numero voces , sic pondero : plures
 Vincere compertum est , hincque innotescere verum.
 Prorsus in hoc totum verbis & sensibus hæret
 Dives opus , magni mandatum Præfulis , ex quo
 Et numerum videas istinc , numeroque iuendam
 Esse fidem. Simul accipio , simul omnibus illud
 Oggero , laudo stylum , rem laudo , rei que peritum.
 Artificem , & caveo ne quis non legerit , ante
 Publica quam scripto fieret responsio. Frustrâ :
 Scilicet obruimur responso duplice , menses
 Ante duos , aliudque etiam nunc tertius auctor
 Apparat , & magni quem dicunt nominis : illum
 Ipse ego , quâ meliùs potero ratione , refellam ,
 Et nisi desipio , fiet quod spero : pudebit
 Hostem ipsum , tali quod se commiserit hosti.
 Sed ne vera negem , mirè me torquet , & illud
 Durius : ambiguus veluti quò verteret , & quem
 Res foret hæc habitura modum , seu cautior illo
 Nemo , Parisinus Præful , seu præditus omni
 Arte , diù siluit : gaudebam ; quippè putavi
 Quod sua res illum , ratiove , aut causâ teneret
 Fortior , at tandem tam longa silentia rumpens ,
 Schismatici factus dux agminis , anteit omnes ,
 Solemnique docet scripto , quod & ipse futuram
 Provocet ad synodum , oblitus quod pileus illum
 Admoneat : nec enim , toto pro sanguine , causam
 Debuit hanc , fidei pignus , portumque salutis
 Deferere ; ingratus qui tot mea munera ventis
 Tradidit. Atque aliter , defuncto coclite (a) , postquam
 (a) Nempe Archiepiscopo Turonensi , *Isauré d'Herbault*.

La triste mort , que voilà tout Paris ,
Masque levé , qui crie & qui postule
Pour qu'au Saint-Pere on renvoie sa Bulle.
Livres en foule , avec emportement ,
Font en public le procès à Clément ;
D'autres déjà flétris par l'assemblée ,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée ,
Qui , séduisant les badauts curieux ,
Fronder leur front le Pape à qui mieux mieux ,
De ces écrits l'abondance étoit telle
Qu'en la Province une bonne parcelle
S'en répandit ; & chacun sans danger ,
Soit par la poste , ou par le messager ,
En fit venir ; si qu'en moins d'une année
Toute la France en fut empoisonnée.
Mes substituts , Nosseigneurs les Prélats ,
Eurent beau faire un terrible fracas
A ce sujet , & dans leurs diocèses
Bulle afficher , on traita de fadaïses
Leurs Mandemens , Chapitres & Curés ,
Prestolers , Clercs , & même gens cloîtrés ;
Formant ensemble une commune attaque ,
Tous au Saint-Pere avoient tourné casaque.
L'effronterie encor beaucoup plus loin
Se poussa-t-elle ; il n'en faut pour témoin
Que l'insolence & l'erreur indocile
Qui fit du Pape appeller au Concile ;
Quatre d'abord , jettant le premier dard ,
Contre Clément leverent l'étendard ,
Firent l'appel , disant que la querelle
Assembleroit l'Eglise universelle ;
Qu'en attendant tous les décrets rendus ,
Les foudres prêts , resteroient suspendus.
Ah ! c'est ainsi que lorsqu'on s'émancipe
Dans la croyance , écarté du principe ,
De mal en pis dans l'abyme tombé ,
On ne veut plus revenir à jubé ;
Car au Concile appeller d'une Bulle

Præfule , non habuit qui se instigaret ad illud
 Plurquam immane nefas , licuit sperare : fefellit
 Spes mea me ; totas sceleri laxavit habenas ,
 Et studuit celare nihil ; quòque actor esset ,
 Urbs , caput imperii , pastori juncta vocanti
 Sentit idem , subscribit idem ; sic cogitat omnis
 Ordo sacer , sumptâ Clero de Principe normâ :
 Sic Monachi , Benedicte , tui ; sic & tua proles ,
 Augustine Pater ; proles sic tota Berulli.
 Peccat in hoc totum regni qui flectit habenas ;
 Qui , fidei zelo , studioque accensus eodem ,
 Si tenuisset iter quod patruus , ista profectò
 Cardine res alio staret : sed totus in illo ,
 Ut regat imperii vel opes , vel bella , vel artes ,
 Re super hâc sapiens plus quam par esset , & æquo
 Callidior , voluit capram cum caule tueri.
 Libera permittit populis suffragia , Bullam
 Spernere vel possint , possintve admittere Bullam.
 Dumque bonam semper pacem crepat , optat & urget ;
 Bella movet nobis quæ nullum finiet ævum.
 Ecce , Philippe , vides , nec tu tamen ipse mederis.
 Grande malum ! Quot enim sermonibus ora paratis
 Lutetiæ divina silent ! Quot pulvere sordent
 Pulpita ! Quot sacras informis aranea sedes
 Polluit , & quoties iteratâ prole ! pudendum !
 Ac , veluti sacrum fieret nunc scena tribunal
 Ludicra , confesso proprium dare cuique libellum
 Cogimur , & mollem , tristes , dimittere sexum
 Pontifaram (a) ut nostrum , sic fas ! *absolvo* videndum
 Curet ibi fierique ratum. Nil certius autem ,
 Me , Bullamque meam victuros omnia latè ,
 His modò si Princeps votis favisset , & illum
 Largiter ulturos , nostri dispendia propter
 Ordinis. Ast audi (lapidi autem dixero) dudum

(a) Pontifaram , urbem Diœcesos Rothomagensis , quò Jesuitæ se proripuerant , confitentes audiendi facultatem , quam ademerat Archiepiscopus Parisiensis , uberius recepturi.

Qu'un nom divin autorise , intitule ,
D'ailleurs reçue & confirmée en corps
Par mes Prélats , & par ceux de dehors ,
N'est-ce pas-là , malgré tous les murmures ,
Faire juger Dieu par les créatures ?
Oh ! l'hérétique est à bout , excédé
Quand il se sert d'un pareil procédé !
Dans tous les temps , depuis l'Arianisme ,
Des Novateurs il annonça le schisme.
Pour décrier ces appels factieux ,
Aux cabarets & dans les mauvais lieux
J'allai , mettant sur chaque cheminée ,
Rome a parlé , l'affaire est terminée.
Bref , tant le dis que Rome avoit parlé ,
Que par ma foi j'étois égossillé.
Abandonnant aux Capucins , aux Carmes.
Le soin zélé de donner des allarmes ,
Et menacer des foudres préparés
Les mécréoyans , du vrai dogme égarés ,
Je fis à Rome une seconde course ,
Et demandai , pour dernière ressource ,
Ou Bulle , ou bref , lettre , ou je ne sçais quoi
Qui pût donner un véritable effroi.
J'en tirai donc missive pastorale ,
Qui foudroyoit d'avance la cabale
Des Appellans en termes les plus forts ,
Les condamnoit , tant eux que leurs consors ,
Sortis du sein de l'Eglise Romaine ,
Et les livroit à l'éternelle peine ,
Ipso facto , si voyant cet écrit ,
L'*Unigenit* n'étoit par eux souscrit....
En beaux draps blancs tu me mets , dit le Pape ,
Je ne crois pas qu'un autre m'y rattrape ;
Sur ta parole , hélas ! j'ai trop compté ,
Et je crains bien d'être décrédité
Pour t'avoir cru ; mais faut sortir d'affaire
De notre mieux.... Vous en viendrez , Saint-Pere ;
A votre honneur , répondis-je à l'instant.

Quod meditor facinus ; jamque incus tunditur , illum
Undè diù pigeat quod sic nos luserit. Ergò
Sic eo , sic redeo , moveo sic omnia , possim
Quatenùs Hispanos Gallis committere , & armis
Arma ; secùs nequeo nostras reparare ruinas.
Et dabitur vidissè brevi , num fulmine ab ipso
Appellare queat , cunctas se ut vertat in artes.
Omnia sic peragam , nostris ut denique primus
Partibus accedat , nos & velit esse quod olim ,
Idque citò : sic nempè ratum est , nec fallere possit
Ars mea me cautum , meque undique & undique tutum.
Proh nimis astutum ! nostras ut detegit artes !
Utque domi residens bellè nos ludit ! In auras
Ut jubet ire leves quæ struximus omnia ! Quantum
Heu ! nocuit nobis Princeps oculatior , & qui
Esse queat Rex idem hominum regumque Minister !
Rege sub indocto , ad nostras quem fingimus artes.
Consiliisq; agimus , certum est regnare : Philippum
Quod doceas , nihil est : callet sic omnia ; verum
Omnia qui caller , nos & callere necesse est.
Egregium est aliquid certè quod nescit , & illi
Quod paro prudenti , jam frustra. Scilicet illud
Ut peragam , hùc illùc insomnis cursito jam sex
Mensibus atque adeò noli mirarier , hìc si
Me reperis lassumque viâ somnoque sepultum.
At si plura cupis , chartas concedo legendas ;
Sume tibi.

G R E C U R T I U S.

Sumpsi ; nihil hinc decerpere quivi ;
Nox aderat. Mitto : missus volat ocyor Euro.



Je mentois bien , puisque si mécontent
 En France on fut des termes de sa lettre ,
 Que peu de gens voulurent s'y soumettre.
 Le Parlement , sur l'avis du Parquet ,
 Sçut bien rabattre & Rome & son caquet :
 Il censura les paroles très-dures ,
 Les faussetés & les grosses injures
 Dont il jugea ce libelle farci.
 A son instar d'autres Sénats aussi ,
 De pur abus traitèrent les menaces
 Dont il usoit envers les contumaces ;
 Et ces Arrêts dans leur style étoient teils
 Qu'ils sembloient tous seconder les appels.

Sortant aussi de sa douce indolence ,
 Le Cardinal rompit enfin silence ,
 Et du grand schisme arborant le drapeau ,
 Plus ne pensoit qu'il portoit un chapeau (a)
 Qui l'obligeoit à verser goutte a goutte
 Plutôt son sang que faire banqueroute,
 Si méchamment au dogme de la foi.
 J'espérois bien qu'il demeureroit coi ,
 Lorsque je vis trépasser de la pierre (b)
 Le Prélat borgne , ennemi de saint Pierre ;
 Qu'ayant perdu son maître & son souffleur ,
 Il deviendrait dans la suite meilleur.
 Je m'abusois ; car son appel en forme ,
 Est contre Rome un attentât énorme.
 L'ingrat qu'il est méconnoît par ce trait
 Mille bienfaits auquel j'ai grand regret.

Bientôt après renforçant sa cabale ,
 S'émeut aussi toute la capitale ,

(a) Les reproches que Philotanus fait dans ces Vers au Cardinal de Noailles , prouvent évidemment la vérité du sentiment de ceux qui soutiennent que le Diable ne sçait tout au plus que le passé & le présent ; mais qu'il ignore absolument l'avenir : en effet , si Philotanus eût prévu le changement qui devoit arriver dans la conduite du Cardinal , il ne l'auroit certainement point maltraité comme il fait ici.

(b) Isoré d'Hervault , Archevêque de Tours.

Et le Chapitre imitant son Pasteur ,
Fit son appel en fade adulateur.
Prêtres , Curés , de saint Benoît les Moines ,
Et d'Augustin les opulents Chanoines ,
A l'Oratoire incorporés soudain ,
Contre Clément leverent tous la main ,
En soutenant que leur cause étoit bonne.

Mais que dirai-je ici de la Sorbonne ?

Ecole , hélas ! qui régloit autrefois
Les sentimens des Papes & des Rois ,
De la foi pure ardente protectrice ,
Son bouclier & sa mere nourrice ,
Elle a failli , cette Université !
Oui , la Sorbonne , en qui la vérité
Croyoit trouver un éternel asyle ,
A fait aussi son appel au Concile !
J'eusse donné sur le champ volontiers
De mes Prélats , troc pour troc les deux tiers ,
Cent Facultés , & d'Espagne & de Flandre ,
Si la Sorbonne eût voulu se déprendre ;
Par son exemple à la file entraînés ,
On ne voit plus que Prélats subornés ,
Sieges vacants ; même on voit des Chapitres
Etre appellants sans aucun droit ni titres ,
Et plus encor de malotrus bourgeois
Joindre aux Curés leur imbécille voix ;
Mais ce qui plus me flatte & me console ,
C'est que , malgré cette sçavante école ,
Le plus grand nombre est de notre côté ;
Le témoignage en doit être écouté ;
Public il est , voix divine il renferme :
C'est sur cela qu'insiste fort & ferme
Le Mandement de Monsieur de Soissons.
Je l'ai porté dans toutes les maisons ,
Et j'ai tâché de séduire le monde
Par son beau style avant qu'on y réponde :
Le tout en vain ; car en moins de deux mois ,
Double réplique est venue à la fois ;

Un grand Docteur travaille à la troisieme ;
Mais mieux que lui je la ferai moi-même ;
Car les extraits des Evêques lointains ,
Les trois quarts faux , font l'œuvre de mes mains.
Pauvre Soissons ! C'est pourtant grand dommage ,
Qu'il soit tombé , ce triomphant ouvrage ,
Que son sophisme ait été démasqué ,
Quoiqu'à l'abri d'un passage tronqué ,
Et soutenu des regles de Logique ,
Dont l'art faisoit mon espérance unique ;
Aussi d'écrire il étoit bien pressé :
Bien plus que lui j'y suis intéressé ;
Car qui ne sçait qu'en toute cette affaire
Ce Prélat n'est qu'un Auteur honoraire ?
De mes desseins me voyant débouté ,
Qu'ai-je donc fait en cette extrémité ?
Voilà la Bulle , ai-je dit , confondue ,
De mes Prélats l'unité prétendue
Coulée à fond : l'universalité
Est désormais un mensonge éventé.
Mes Prélats morts , adieu la gratitude
Qui les joignoit à moi par habitude ;
Quant à present n'étant maître de rien ;
Je ne puis plus les flatter d'aucun bien.
Aussi bientôt je m'attends & je compte
Que la plupart , sans remords & sans honte ,
Pour rendre aussi leur temporel plus sûr ,
Appelleront au Concile futur.
Au seul Régent la faute j'attribue ;
Si de la foi son ame étoit imbue ,
De son cher oncle il auroit sûrement
Suivi les pas , & la Bulle autrement
Auroit tourné ; mais bornant sa puissance
A bien régler la guerre & la finance ,
Il a voulu , trop indulgent , trop doux ,
Se ménager & la chevre & les choux ;
Il a laissé liberté toute entiere
De faire honneur ou la nique au Saint-Pere ;

Et répétant toujours : je veux la paix ,
 Il nous mal-mene & nous trouble à jamais.
 Nos Tribunaux déjà les araignées
 Ont pollué par cinq ou six lignées ;
 Et des Sermons avec tant d'art appris ,
 Pas un seul mot ne se prêche à Paris.
 Philippe sçait , sans qu'il y remédie ,
 Qu'au Tribunal , comme à la Comédie ,
 Je suis contraint de donner un billet :
 La cause il est que le Sexe douillet
 S'enrhume , allant en voiture bourgeoise ;
 Faire viser son absoute à (a) Pontoise.
 Bref , il est sûr que s'il avoit voulu ,
 La Bulle & moi nous aurions prévalu.

Pour le punir , & venger la déroute
 De tout notre Ordre , or , en secret écoute
 Ce qu'en mon chef je trame contre lui ;
 Et ce dessein n'est pas pris d'aujourd'hui.
 Je vais , je viens , & je suis en campagne
 Depuis six mois , pour soulever l'Espagne
 Contre la France ; & bientôt l'on verra
 Si de ce foudre il en appellera.
 Je l'ai dressé ce charmant manifeste ,
 Que le bon sens & tout François déteste
 N'importe , moi je ne recule point ,
 Et j'en viendrai quelque jour à mon point ;
 Traité conclu , j'en ai signé la lettre :
 Nous commençons par Philippe démettre
 De sa Régence ; & de l'Escorial
 Le feu viendra jusqu'au Palais-Royal ;

(a) Etant défendu aux RR. PP. Jésuites de confesser ni de prêcher à Paris , les Confesseurs se retirèrent à Pontoise , dans le diocèse de Rouen , où leurs pénitens les alloient trouver. On dit que ceux qui ne pouvoient point y aller , se confessoient à des Capucins que les RR. PP. Jésuites indiquoient , & qu'après avoir reçu l'absolution du Capucin , on écrivoit à Pontoise au véritable Confesseur pour ratifier cette absolution. Mais ce dernier trait n'est pas trop véritable : c'est une mauvaise plaisanterie des Jansénistes.

Puis enverrons le maître à Pampelune ,
 Où sur le champ finira sa fortune.
 Tout cet argent dont il se croit muni ,
 Ne tiendra pas contre un Alberoni :
 Régent mettrai de notre faciende ,
 Selon mon cœur , & tel que le demande
 L'état présent de la Société :
 Le coup est proche & très-bien concerté,
 Ouvriers j'ai , qui , quand ils ont en tête
 Quelque dessein , oh ! rien ne les arrête ;
 Et quand bien même ils manqueroient leur coup ;
 Y reviendroient sans s'étonner beaucoup.
 La male-peste ! un Régent trop habile
 Connoît notre art , & le rend inutile.
 J'aime bien mieux un Prince peu lettré ,
 Dans ses Conseils par moi seul inspiré.
 A Loyola sera toujours sinistre
 Qui seul peut être & Régent & Ministre :
 Rien ne pourrions apprendre à celui-ci ;
 Et qui sçait tout , doit nous sçavoir aussi.
 Mais je lui garde une subtile botte ;
 Aussi faut voir comme Diable je trotte
 Pour réussir : surpris ne soyez pas
 Qu'en sommeillant m'ayez trouvé si las.
 Si vous voulez en sçavoir davantage ,
 Tous mes papiers j'abandonne au pillage. ;
 Je le fouillai sur le champ , & les pris ,
 Mais ne pouvant lire dans ses écrits ,
 Car à l'instant la nuit alloit éclore ,
 Je le lâchai : le Diable court encore ;





LA BIBLIOTHEQUE
DES DAMNÉS,
OU LES NOUVEAUX
APPELLANS.



ERTAINNE nuit , où j'étois rêvassant ,
Et dans mon chef cent choses repassant ;
Il me parut qu'il sortoit de mon âtre
Je ne sçais quoi d'une couleur bleuâtre :
Etonnement ne fut pareil au mien.
M'étant armé du signe du Chrétien ,
Sur cet objet j'osai fixer ma vue ,
Et j'aperçus une tête cornue ,
Pieds de Grillon , grouin , barbe de Bouc ;
Et longue queue. Oh ! dis-je , pour le coup
C'est quelque Diable. Ici que vient-il faire ?
Je n'ai , me semble , avec lui nulle affaire.
Allons , courage , & ne nous troublons pas ;
Interrogeons Messire Satanas.
A l'aspect donc de la bête infernale ,
Pour m'enhardir je pris de l'eau lustrale ,
Et lui criai : Que cherches-tu , méchant ?
Suis-je des tiens ? Non , dit-il sur le champ :
Sans y penser , j'ai fait cette méprise ,
Je cherche à faire une meilleure prise ;
Queux comme toi ne sont de mon gibier.

Je vais happer certain vieux Financier ,
 Pendant qu'il dort ; ici près il demeure
 Comme on m'a dit. Ah ! dis-je , à la bonne heure.
 Eh ! bien , dis-moi , tout va-t-il bien là-bas ?
 Pas trop , dit-il : pour moi j'en suis si las ,
 Que je voudrois.... Ah ! conte-moi la chose ;
 Pendant qu'ici tu feras quelque pause.
 Je le veux bien. Jamais , dit mon cornu ,
 Semblable cas chez nous n'est venu.
 Or donc tu sçais qu'il arriva n'aguere
 Dans la Sicile un tremblement de terre ;
 Que produisit par souterreins canaux
 Le mont Erlina , l'un de nos soupiraux.
 Tu sçais aussi que Palerme en partie
 Fut dans ce choc abymée , engloutie.
 Entre autres donc , dans le gouffre profond
 Fut entraîné , suivi de tout son fond ,
 Un gros Libraire. Ecrits & paperasses ,
 Tout vint chez nous au travers des crevasses.
 On vit voler livres grands & petits ,
 Qui contenoient les péchés & délits ,
 Où tombe l'homme en sa traite mortelle.
 Leurs noms étoient... Que je me les rappelle...
 Oh ! je les tiens : c'étoient *Sanchez* , *Bauni* ,
Bussembaum , *Escobar* , *Squilanti* ,
Villalobos , *Gomès* , *Verberg* , *Garasse (a)* ,
 Et cetera , tous gens de même race.
 Or tu sçauras qu'en ce jour tout l'Enfer
 Etoit en paix , l'ordonnant Lucifer ,
 Ne sçais pourquoi , non plus pour quelle fête.
 Nos Damnés donc voyant dessus leur tête
 Dégringoler ces différens Ecrits ,
 Se mirent tous , en faisant de grands cris ,
 A s'en saisir. L'un attrape un *Garasse (b)* ,
 Et dans un coin le dévore & resasse ;

(a) Casuistes de la Société de Jesus , d'une morale très-religieuse , connus par les *Lettres Provinciales* , &c.

(b) Autres Casuistes de la Société.

L'autre *Vasquez* ; celui-ci , *Tambourin* ;
Et celui-là , le *Clerc de Francolin* (a).

Voilà nos gens cherchant la solitude ,
Et s'enfonçant jusqu'au col dans l'étude :
Les eussiez pris , à leurs sombres maintiens ;
Pour un troupeau de Docteurs Carcaasiens ,
Cherchant entr'eux quelque adroite formule
Pour recevoir une mauvaise Bulle.

Quand nos gens donc eurent bien feuilleté
Tout à loisir , Somme , Livre , Traité ,
De tous côtés , dans le vaste Tartare ,
On entendit un affreux tintamare ,
Chacun criant : Quoi ! nous traiter ainsi !
Comme Vauriens nous retenir ici ,
Et violer tout droit , toute justice
Envers des gens qui n'ont le moindre vice !
Oh ! pour le coup nous en aurons raison ,
Ayant pour nous des Docteurs à foison ,
Et dont un seul , des qu'il passe pour grave ,
De tout reproche en un moment nous lave ,
Pouvant d'un trait de probabilité
Nous rassurer par son autorité.

Les enfans même , avec plaintes pareilles ,
Se lamentoient. Le bruit vint aux oreilles
De Lucifer. Hola , Gardes , a moi :
Qu'est ce , dit-il ? On abuse , je croi ,
De ma bonté. Je donne du relâche ,
Et pour retour on semble prendre a tâche
De m'étourdir. Répondez , Astarot ,
D'où vient ce bruit ? Parlez donc , maître sot.
Hélas ! hélas ! Sire , répond le Garde ,
En s'appuyant dessus sa hallebarde ,
Penchant la tête & d'un air contristé ,
C'est fait de vous ; l'Enfer est révolté.

(a) *Clericus Romanus adversus nimium rigorem munitus* : Le titre de ce Livre fait à Rome , suffit pour en indiquer le caractère décrit dans toutes les bonnes Ecoles,

Tous les Damnés voulant cesser de l'être ,
 Refusent net de vous avoir pour maître ;
 Et le mal vient d'un Libraire maudit ,
 Ici venu chargé de maint écrit ,
 Qui contenoit ne sçais quelle morale
 Qu'ont lu nos gens : de la la Bacchanale.
 Examinons ceci , dit Lucifer :
 Ne jugeons point que nous n'ayons vu clair.
 Le fait est neuf , & pour en bien connoître ,
 Que devant moi tous viennent compatoître.
 Vous , Uriel , notre Greffier en chef ,
 Ecrivez-moi de chacun le grief ,
 Pour que je puisse , à tête reposée ,
 Sur chacun d'eux déclarer ma pensée.
 Chacun vient donc , & les Bénéficiers ,
 Comme il convient , paroissent les premiers ,
 Tout essoufflés , soutenant avec peine
 L'énorme poids de leur vaste bedaine.
 Un de la troupe , après s'être essuyé ,
 De maints griefs charge son plaidoyé ,
 Disant qu'à tort on les traite en Veillaques ,
 En les prenant pour francs simoniaques ,
 N'ayant jamais , pour le spirituel
 Donné d'argent , mais pour le temporel ,
 Ou pour induire , en faisant cette offrande ,
 Le Collateur à donner sa prébende ;
 Qu'ils n'ont parrant commis aucun abus ,
 Au jugement du Sçavant *Tannerus* (a) ;
 Que , la façon dont on les tarabuste ,
 Leur paroissant visiblement injuste ,
 Ils font appel au futur Sanhedrin ,
 Pour en avoir un jugement plus sain.
 Tous ceux enfin qui vinrent à la file ,
 En se plaignant , prirent le même style.
 Les gens aisés , les Princes & les Rois ,
 Vinrent après , disant à haute voix ,

(a) *Jean Tannerus* , Jésuite Allemand.

Que sans raison on les traite en coupables ,
 Pour n'avoir pas aidé les misérables ,
 Vu que , selon *Vasquez* qu'ils ont bien lu ,
 Jamais chez eux ne fut de superflu.

Eh ! dirent-ils , comment veut-on qu'on fasse
 Pour subvenir à l'amour , à la chaste ,
 A mille jeux , plaisirs & passe-tems ,
 A notre rang toujours si fort séans ?
 Un Grand doit-il , ainsi que le Vulgaire ;
 Se ressentir de l'humaine misère ,
 Se refuser , quoi qu'il puisse coûter ,
 Ce qui pourroit tant soit peu le tenter ;
 Et seroit-il de sa magnificence
 De s'en priver , d'en plaindre la dépense ?
 Non , non : eût-il chez lui tout le Perou ,
 On n'entrevoit , ni comment , ni par où
 On peut remplir le devoir de l'aumône ;
 Et c'est ainsi que sagement raisonne
 Le grave Auteur que nous avons cité ,
 Qui vaut lui seul une Université.

Ensuite vint la nation qui gruge.
 Pour Orateur elle avoit pris un Juge
 Qui se plaignoit , qu'avec bien peu d'égard
 On le traitoit , en dépit d'*Escobar* (a) ,
 Selon lequel une injuste sentence
 Peut avoir droit à quelque récompense.
 Eh ! quoi ! dit-il , pour un pareil sujet ,
 Sans respecter ni robe , ni bonnet ,
 Tout d'une voix ici l'on me condamne !
 Non , non , ou bien *Escobar* n'est qu'un âne.
 Notre état veut , dit cet homme de bien ,
 Que nous rendions la justice pour rien ,
 (Nous le devons) , mais non pas l'injustice.
 Nous pouvons donc , sans aucun préjudice ,
 Ni sans aller contre le droit des gens ,
 Exiger , prendre & garder les présens

(a) Qui ne connoît pas ce Casuiste Ignacien si facile ? *Escobar* sçait un chemin de velours.

Faits pour le gain d'une mauvaise cause.
Et c'est ainsi que décident la chose
Dias , Binsfeld , Escobar , Lessius ,
Bussembaïm , Lamas , Fillucius (a) ;
Plusieurs enfin qu'on vante , qu'on estime ;
N'ont la-dessus qu'une voix unanime.
Comment ! morbleu , dit un Noble en entrant ;
Pour un maraud je pense qu'on me prend ,
De me couvrir ici d'ignominie ,
Parce qu'un fat m'ayant fait avanie ,
J'ai sur le champ , en homme plein de cœur ,
Par son trépas , réparé mon honneur !
Non , l'action est l'action d'un brave ,
Et pour garant j'ai plus d'un Auteur grave.
Plusieurs milliers , pour lui servir d'appui ,
En même-tems se joignirent à lui ,
De Lessius rapportant maint passage ,
Et citant même & le Livre & la page.
Comme ils parloient , des hommes tout perclus ,
Tout disloqués , tout brisés , tout rompus ,
Poussant leur voix plaintive & lamentable ,
A leur état tout-a fait convenable ,
Crièrent tout : ah ! Seigneur Lucifer ,
Aurez-vous donc toujours un cœur de fer ?
Reconnoissez enfin notre innocence ,
Pour nous juger , reprenez la balance.
Quoi ! n'ayant eu que d'obligeans desseins ,
On nous fera passer pour assassins !
Pour être tels , alors qu'on tue un homme ,
Faut espérer que l'on recevra somme ,
Présent , bienfait , gratification ,
Comme le prix de l'expédition ,
Des soins qu'on prend , & des pas qu'il faut faire ;
De l'assassin voilà le caractère.
Or en ce rang pouvons-nous être mis ,
Nous qui voulions délivrer nos amis

(a) Casuistes encore , ou Moralistes à *Gente Loyoliticâ*.

D'un redoutable & puissant adversaire ,
 En prévenant son dessein sanguinaire ?
 Et se peut il rien de plus généreux ,
 Que d'entreprendre un coup si hasardeux ,
 Sans intérêt ? N'avons-nous pas pour guides ,
 En ce faisant , vingt-quatre vieux Druides ,
 Par Escobar placés en un monceau ,
 Tout vis à vis le Trône de l'Agneau (a) ?
 Vraiment , dit un de la même cohorte ,
 Vit-on jamais maltraiter de la sorte ,
 Qu'ici l'on fait , un bon Religieux ,
 Qui n'eut à cœur que l'intérêt des Cieux ?
 Quoi ! des méchans vilipendent notre Ordre ?
 Et moi , voulant réprimer ce désordre ,
 Je m'enhardis , je prends un fer en main ,
 Et m'en défais , en leur perçant le sein ;
 Et faut souffrir ici que l'on me grille ,
 Pour avoir fait semblable peccadille ,
 Lorsque m'absout le bon Pere *Layman* (b) ,
 En meme-tems que le docte *Becan* ! (b)
 Sire , ce cas , dit aussi-tôt un autre ,
 Est , ce me semble , assez semblable au nôtre ;
 Et le voici. Certains Quidams malins
 Contre ma vie ont de mauvais desseins.
 Ils font si bien par leurs sourdes pratiques ,
 Que me voila chargé de faits iniques ;
 Pour m'opprimer , chacun donne ses soins ;
 On gagne un Juge , on corrompt des témoins ,
 Pour la plupart gens de sac & de corde :
 J'ai beau crier ; pas un seul qui démorde :
 Et je me vois presqu'au fatal moment
 De voir finir mes jours honteusement.
 Pour sauver donc mon honneur & ma vie ;
 Que fais-je , moi ? Je tue & j'expédie
 Monsieur le Juge , & les témoins après ,

(a) Voyez la cinquieme Lettre Provinciale.

(b) Théologiens de la Société.

Et fors par-là de cour & de procès.
Or revenons : quel Auteur donc vous guide ;
Pour appeller ce tour un homicide ?
Ce ne peut être un *Emmanuel Sa* (a) ,
Un *Tannerus* , ni même un *Molina* (a) ;
Car ces Docteurs , dans leur sçavante glose ,
Sont tous pour moi , me donnent gain de cause,
Vous voyez donc que je n'ai pas grand tort
De déplorer ici mon triste sort.
Sur ce sujet comme il alloit poursuivre ,
Tout trébuchant comparut un homme ivre.
Or ça , dit-il , Monsieur de Lucifer ,
Ne s'agit point de raisonner en l'air ;
Car voyez-vous . . . tenez . . . je suis un homme . . .
Qui n'ai . . . jamais . . . & vous allez voir comme . . .
La . . . dites moi . . . pour une bonne fois ,
Pourquoi me faire . . . ici griller les doigts ?
Pour avoir bu ? La , voit-on dans l'Histoire ,
Qu'aucun mortel ait pu vivre sans boire ,
Et partant donc faut . . . mais je vous entends.
M'allez d'abord parler des Quatre-tems ,
Puis de Vigile , ensuite du Carême ,
Qui vous décharne . . . & puis vous rend tout blêmes.
Pour cela . . . Glu . . . j'ai fait mes deux repas ;
Et puis c'est tout . . . fors qu'un peu d'hypocras
Pris le matin . . . voire l'après-dînée . . .
Me soutenoit . . . pour toute la journée.
Par-ci . . . par-là . . . quelques pintes . . . de vin ,
Pour s'amuser . . . avec notre voisin.
Et là dessus . . . que trouver à redire . . .
Sur-tout après . . . ce qu'on vient de me lire . . . ?
Dame . . . aidez moi . . . toujours ça rime en bar . . .
Dans . . . dans Barbar . . . non . . . foin . . . dans Escobar.

(a) Célèbres Docteurs de la Morale aisée. Molina qui a donné son nom aux nombreux Partisans de la voie large , est le revers de Jansénius , & tout aussi connu que lui.

Réformez donc un peu votre besogne.

Quand finira ce bélître d'ivrogne,
Dit une femme, en entrant sur les rangs ?
Qu'il ait fini j'attends depuis cent ans,
J'ai tout au plus deux petits mots à dire.
Pardonnez-moi, si je me plains, beau Sire ;
Je dirai donc, le tout en abrégé,
Qu'ici le Sexe est bien peu ménagé,
Et tout cela pour cent badineries,
Amusemens, discours, galanteries ;
Pour s'ajuster avec un peu trop d'art,
Et s'être mis ou du rouge ou du fard.
Le grand malheur que de chercher à plaire !
Oh ! je voudrois que ce fût à refaire :
Que l'on m'y mette & l'on verra beau jeu,
Et sans scrupule, ayant vu depuis peu,
Enjol s vers, le portrait de *Delphine*,
Qui par du rouge enjolivant sa mine,
Des Cherubins d'un éclat si vanté,
Selon le *Moine*, effaçoit la beauté (a).
On me fait donc un trop sanglant outrage ;
Je méritois un plus heureux partage.
Je pense avoir assez sagement fait,
Pour m'embellir, d'imiter, trait pour trait ;
Ces composés & de tête & le plume
Que le bon Dieu de son esprit allume.
Voilà mon fait : l'entend sa Majesté ;
D'y réfléchir elle aura la bonté.
Elle achevoit, lorsque dans l'assemblée
Vint se montrer une tête pelée,
Avec un corps qui n'avoit que la peau ;
Et dont les ans avoient fait un cerceau.
Son œil hagard, regardant à la ronde,

(a) Voyez l'onzième Lettre Provinciale, où sont rapportés
les Vers du Pere le *Moine*.

Sembloit vouloir dévorer tout le monde ;
Tout annonçoit un infâme usurier.

Sire , dit-il , je viens vous supplier
De vouloir bien réformer la Sentence ,
Que contre moi , sans trop de connoissance ,
On a portée. Eh ! quoi , l'on osera
Trouver mauvais le Contrat *Mohatra* (a) !

A ce mot seul on vit entrer en transe
Démons , Damnés & toute l'assistance.
Plus d'un Lutin de peur en tressaillit ,
Et Lucifer sur son trône en pâlit.
Je voudrois bien , continua l'Avare ,
Qu'on pût trouver quelque secret plus rare ;
Pour acquérir du bien plus aisément .
En moins de tems & plus innocemment.
Innocemment , oui , oui , je le repete ,
Et j'ai pour moi plus d'un docte interprete ;
Ainsi que sont *Hurtado* , *Fagundes* , (b)
Auxquels joignez *Lessius* , *Suarez*.

Suivant tels gens , qui jamais se devoie ?
Partant il faut que ma cause on renvoie :

Allez , bon homme , on l'examinera ,
Dit Lucifer. Qu'est-ce que j'entends-là ?
Faites , dit-il , taire cette canaille.
C'est , lui dit on , un homme qui chamaille ;
Et qui voudroit assommer son valet.

Sire , dit l'homme , oyez un peu le fait :
Ce coquin-là voudroit bien m'entreprendre ,
Et sa raison c'est que je l'ai fait pendre
A tort , dit il , après qu'il m'a volé.
Dites toujours : quand vous aurez parlé ;
Je parlerai , reprit le Domestique.

(a) Le Contrat *Mohatra* est celui par lequel on achete des étoffes cherement & à crédit , pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant & à bon marché. Voyez la huitieme des *Provinciales*.

(b) Tous Docteurs de la Société fort accommodans.

J'ai fini parle , & voyons ta replique ,
 Répond le maître. Hé ! bien , ce que j'ai pris ,
 Dit le garçon , de mes soins fut le prix.
 Je n'avois pas chez vous assez de gages ;
 Vous me faisiez payer tous les dommages
 Dont j'étois cause , & souvent par hasard.
 Or donc trouvant quelque chose à l'écart ,
 Comme seroit argent , linge , fourchette ,
 Je l'enfermois tout droit dans ma cassette ;
 Et tout cela pour me dédommager.
 On me surprit , on me fit dégorger ;
 Il me fallut , couvert d'ignominie ,
 Par le gibet voir terminer ma vie (a).
 Hé ! du bon droit m'eût-on fait un d'ni ,
 Si la Justice eût jamais lu *Bauni* ?
 En pareil cas c'est lui qui m'autorise ;
 Et le voici ; si l'on veut , qu'on le lise.

Mainte Servante , & maint autre Valet ,
 Qui , pour l'ouir , avoient l'oreille au guet ,
 Coururent tous pour lire le passage ,
 Et l'ayant lu , chacun fit du tapage ,
 Mais un tapage , un tapage de chien.
 Comment , dit l'un , me traiter en Vaurien !
 Et , moi , dit l'autre , ai-je été mieux traitée !
 Quoi ! m'être vue en plein marché fouettée !
 Ah ! ma sœur Jeanne ! ah ! Pierrot , mon Cousin !
 Nous accuser d'avoir fait un larcin ,
 Lorsqu'un Docteur , comme est-ce qu'on le nomme ?
Bauni. Tout juste. Ah ! le saint , le brave homme !
 Chacun en dit de plus d'une façon ,
 Et Lucifer las de cette chanson ,
 Et fatigué du tumulte du gouffre ,
 Sur ses ergots se leve , en jurant , *souffre...*
 Qu'est-ce , dit-il ? vous Diables & Démons ,
 N'avez-vous donc ni fourches , ni fourchons ,
 Pour endurer que , même en ma présence ,

(a) Voyez la sixieme Provinciale.

Jusqu'à tel point on trouble l'audience ?
Et dans l'instant fourches d'aller , venir ,
Tant que chacun sçut se mieux contenir.

Parut un homme aussi-tôt sur la scène ,
D'un air rusé , d'une belle dégaine :
D'ici , dit-il , je ne sortirai pas ?
M'é ant jadis tiré d'un mauvais pas
Par un serment , il est vrai , d'une espee
Que sçait forger un esprit plein d'adresse ,
Mais qui de faux ne peut être noté ,
Etant toujours selon la vérité.
Si son Altesse a le tems de m'entendre ,
En peu de mors je lui ferai comprendre
Quel est mon cas , & tout d'un tems comment
J'en suis sorti : le voici nettement.

D'un mauvais coup certain quidam m'accuse ;
Sans m'ébranler , je réponds qu'il s'abuse ;
J'en fais serment , toujours sous-entendant
Que ce n'est pas certain jour qu'il entend ;
Par ce détour , je me tire d'affaire.
Ici pourtant on me traite en faussaire.
Moi , le souffrir ! je ne puis : non , jamais...
Et j'en appelle au pudique *Sanchez* (a) ,
Qui nous fournit cent innocentes feintes ,
Pour prévenir les funestes atteintes
Qu'on peut donner à nos biens , à nos jours ,
Par de mauvais & détestables tours.

Tenez , voila son plus sçavant ouvrage ;
Voyez-vous même , en lisant cette page ,
Comment on peut se rirer d'embarras ,
Mentir tout haut , & dire vrai tout bas ,
Et s'il vous plaît , le tout en conscience ;
Après cela , tirez la conséquence.
Pour peu qu'on soit pourvu d'entendement ,

(a) Théologien Jésuite dont le fameux traité Latin du Mariage est rempli d'images lubriques , quoiqu'il fût très continet lui-même , suivant la tradition de son Ordre,

Sur mon sujet on la tire aisément.

Parbleu, dit un, qui se tenoit derrière,
Cet homme-ci se donne bien carrière;
On en auroit entendu déjà deux.
Encor son cas est-il assez verveux;
Et pour mentir avec tant d'assurance,
Il faut qu'il soit du pays de Sapience.
Il sçavoit bien, avec tous ses sermens;
Qu'il violoit un des Commandemens.
S'il a péché, ce n'est pas ignorance,
Partant ne doit se plaindre de sa chance.
Mais quant à nous, (ô grand Roi ténébreux;
Je parle au nom d'un Peuple fort nombreux),
Quant à nous, dis-je, exempts du moindre crime;
Injustement ici l'on nous opprime.
Il est bien vrai qu'au gré de nos desirs,
Nous avons pris cent sortes de plaisirs;
On nous a vus par-tout à droite, à gauche;
A plein collier donner dans la débauche,
Mais sans scrupule, ignorant tous la loi,
Et n'ayant pas le moindre grain de foi.
Or un Docteur, (non d'un mérite mince,
Puisqu'il étoit Directeur d'un grand Prince);
Le Pere *Annat* (a) a maintes fois prêché,
Que nous n'avions pas l'ombre de péché,
Et c'est l'avis de toute son Ecole.

A peine eut-il lâché cette parole,
Qu'on entendit s'élever mille cris,
Pouffés par gens de différens pays.
Assyriens, Messageres, Numides,
Sarmates, Huns, Alains, Cimbres, Gepides;
Scythes, Gelons, Bramines, Talapoins,
Qui se plaignoient tous dans leurs Baragoins,
Qu'on les traitoit d'une manière indigne,
Vu qu'ils étoient d'une innocence insigne;
Que les tenir en un si triste lieu,

(a) Il avoit été Confesseur de Louis XIV.

C'étoit blâmer la sagesse de Dieu ,
 Qui les laissant croupir dans l'ignorance
 De ce qu'il est & de son existence ,
 Ne vouloit point qu'il leur fût imputé
 D'avoir commis la moindre iniquité ;
 Que les exempte enfin de toute peine
 Un Cardinal de l'Eglise Romaine (a) ;
 Cet intrépide & valeureux Chrétien ,
 Qui sçut sabrer le double nœud Gordien
 Que respecta Paul , ce vase d'élite ,
 Et les Docteurs qui marchent à sa suite...

Diab!e , il faudra nétoyer la maison ,
 Dit Lucifer , si ces gens ont raison ;
 Car il en pleut ici dru comme grêle.
 Un Cardinal ! Si le Pape s'en mêle ,
 Et tout d'un tems Moines & Moinichons ;
 Adieu l'Enfer , adieu fourches , fourchons ;
 Nous n'avons plus qu'à fermer la boutique.
 Oh ! dit un autre , en offrant sa supplique ,
 Pour votre Enfer je m'en passerois bien.
 Fut-il un sort plus triste que le mien ?
 Quoi ! je craignois tant & tant à toute heure ;
 Qu'il ne devînt quelque jour ma demeure ;
 Pour l'éviter , j'avois toujours compté
 Qu'il suffisoit de l'avoir redouté :
 Et m'y voilà ! C'est une tricherie ,
 Et n'en déplaît à votre Seigneurie ,
 Il faut revoir de nouveau mon procès.
 Dame à présent , grâces à *Fagundes* , (b)
 A *Granados* & peut-être à cent autres
 De ces nouveaux & commodes Apôtres ,
 Nous voyons clair. Lisez sans passion

(a) Le Cardinal *Sfrondate* , Auteur du Livre intitulé *Nodus Prædestinationis dissolutus* , approuvé par Clément XI. & condamné au commencement , par plusieurs Evêques de France.

(b) Theologiens de la Société.
Tome III.

Ce qu'ils ont dit touchant l'Attrition ,
Et vous verrez qu'ayant craint la brûlure ,
C'est à grand tort qu'on veut que je l'endure.
Un autre point m'a fait mettre en ce lieu ,
C'est , m'a-t-on dit , faute d'amour pour Dieu :
Eh bien ! d'accord ; mais avois-je fait pacte
Que de mes jours je n'en ferois nul acte ?
Comptois je pas que , du moins à la mort ,
D'en lâcher un je ferois quelque effort ?
Mais je n'ai pû. Pourquoi cette camarde
Vient-elle aussi , sans qu'on y prenne garde ?
Cela dérange & bouleverse tout.
Mais attendez , je ne suis pas au bout :
J'ai dans mon sac encore une autre chose ,
Qui peut servir à défendre ma cause.
Si dans un point j'ai quelque peu failli ,
N'aimant pas Dieu : dites , l'ai-je hai ?
Non pas , je crois ; or cela doit suffire
Pour être heureux. Pour garant de mon dire ;
Je produirai maître *Antoine Sirmond* ,
En argumens sur cela fort fécond.
Même on m'a dit qu'un Evêque de France
N'aguère avoit frondé cette croyance
Dans un écrit fort joliment croqué :
Ce que je tiens d'un nouveau débarqué.
De tout ceci , voit assez notre Sire ,
Ce qui s'ensuit , n'est besoin de le dire.
Je vous entends : autant que l'on pourra ,
Dit le Monarque , on vous satisfera.
Mais , qu'est ce encor que me veut ce visage ;
Qui d'un de nous a l'air & le corsage ?
Seroit-ce point quelqu'un de nos Sorciers ?
Oui , lui dir l'homme , & tout des fins premiers ;
J'eus de mon art toute la connoissance
Qu'on peut avoir , grace à votre Excellence ;
Je l'exerçai même en homme de bien ,
Je n'en omis , je n'en négligeai rien ;
J'en ai reçu quelque petit salaire ,

Et là-dessus on me fait une ff ire.
 Vit-on jamais de Constitution
 Qui nous oblige a restitution ?
 Non , non : la chose est , je crois , sans réplique ;
 On peut en croire un Docteur authentique ,
 Et décisif sur ces sortes de faits ;
 Tenez , voyez , c'est le chaste Sanchez.
Distinguo , dit ce sublime génie :
 Un ignorant dans l'art de la Magie
 Est obligé de rendre *Concedo* ;
 Mais un sçavant , un habile *Nego*.
 Vous l'entendez. L'affaire est d'importance ;
 Dit Lucifer , il faudra qu'on y pense :
 Nous la verrons au premier Sanhédrin.
 Ah ! grand-merci , répondit le Devin :
 Puis tout à coup faisant la capriole ,
 Prend son élan , zeste , zeste ; & s'envole ;
 Aux assistans voulant notre Sorcier
 Montrer encore un tour de son métier.
 Une Dévote , auprès de lui rapie ,
 De son départ parut toute ébahie.
 Peu s'en fallut , qu'ainsi qu'au tems jadis
 On ne la vît du Dieu du paradis
 Invoquer l'aide , & faire à l'assemblée
 Pareil affront , tant elle étoit troublée.
 Ayant enfin rappelé sa raison ,
 On l'entendit , du ton de l'oraison ,
 A demi voix articuler sa plainte.
 Faudra-t-il donc , dans ce noir labyrinthe ?
 Sire , me voir confinée à jamais ?
 Eh ! quels sont donc mes crimes , mes forfaits ?
 On m'a vu vivre en pieuse Dévote ,
 A petit bruit , & sans mauvaise note ,
 Toujours vêtue assez modestement ,
 Ayant pour but , dans mon ajustement ;
 Non de me rendre esclave de la mode ,
 Mais de me mettre en un état commode.
 De mes repas j'avois fixé le tems ;

Fort peu de mets , & toujours succulens ,
 Couvroient ma table , où gens de sainte vie
 Assidument me tenoient compagnie ,
 S'entretenant de propos gracieux ,
 Que faisoit naître un vin délicieux.
 Si du prochain nous faisions la censure ,
 C'étoit l'effet d'une charité pure ;
 Notre critique étoit sans passion ,
 Et toujours faite à bonne intention ,
 Sans oublier , finissant notre agape ,
 De benir Dieu , quand on ôtoit la nappe.
 Puis pour remplir ce qui restoit du jour
 Quelques plaisirs m'occupoient tour à tour ,
 Tantôt le jeu , tantôt la Comédie.
 Que voulez-vous enfin que je vous die ?
 Je ne songeois qu'à vivre doucement ,
 En tout honneur , & fort succinctement ;
 Mais tout d'un tems j'étois assez sensée ,
 Pour m'occuper de l'utile pensée
 De mon salut. Le Ciel m'avoit fait don
 Du bon desir d'être du saint cordon ;
 Je recitois tous les jours le Rosaire ,
 Et j'endossois le sacré Scapulaire.
 Quoi donc ! ici veut-on mettre au rebut
 Ces instrumens , ces outils du salut ,
 Que je m'y vois à tout moment traitée.
 En gourgandine , en impie , en athée ,
 Sans nul égard , sans aucune pitié ?
 J'en ai trop fait , oui , trop de la moitié :
 Si j'avois pu connoître dans ma vie
 Le Paradis ouvert à Philagie (a) ,
 Ce livre saint , qui vaut son pesant d'or ,
 Comptez qu'ici l'on m'attendrait encor.
 Eh quoi ! déjà si dévote à Marie ,
 Eussé-je pris une peine infinie
 A m'acquitter d'un si petit devoir

(a) Livre de dévotion du P. Barry Jésuite.

Que lui donner le bon jour , le bon soir ?
Car voilà tout ce qu'il faut que l'on fasse ,
Selon *Barry* , pour obtenir sa grâce.
N'ai-je pas fait mille & mille fois plus ?
Mais sans m'étendre en discours superflus ,
C'est bien raison que l'on me refuse ;
Car , s'il vous plaît , je suis morte trop vite ;
Et cela fit que je ne pensai pas
A m'arranger sur certains petits cas.
Je viens de lire une même rencontre
Dans mon Auteur : faut que je vous la montre.
Une Dévote à la Reine du Ciel ,
Etant un jour morte en péché mortel ,
(Voilà le point qu'il faut que l'on remarque)...
Allez , ma bonne ; allez , dit le Monarque ,
On aura soin de peser vos raisons.
Cette Bégueule , avec ses oraisons ,
M'alloit bientôt faire tourner la tête.
Il achevoit , lorsqu'une autre tempête
Vint s'élever : par-tout de nos confins
Furent poussés mille cris enfantins ,
Qui s'accroissant sans mesure & sans nombre ;
Nous menaçoit de quelque triste encombre.
On n'entendoit dans le sombre Palais
Qu'enfans crier *ohais , ohais , ohais*.
Il en patut une épaisse nuée ,
Qui de ses flots inonda l'assemblée.
On les voyoit tout au travers des gens ;
Qui se glissoient ainsi que des serpens ;
Déjà plusieurs avoient gagné le trône.
Lors Lucifer , qui de crainte frissonne
De se trouver par leur nombre accablé ;
Par la colere enfin presque essoufflé ,
Fronçant le front , remuant la narine ,
Où va , dit-il , toute cette vermine ?
Puis saisissant son terrible espons ,
En fait sauter maint & maint peloton.
Les eussiez vus comme flocons de neige ,

Voler , tomber aussi dru qu'en Norvege ,
 Tant qu'à la fin chacun demeura coi.
 Lors s'asseyant le redoutable Roi ,
 Tout haletant encor de la bataille ,
 Eh ! bien , dit-il , que veut cette marmaille ?
 Prince enfumé , lui dit un certain Preux ,
 Je suis chargé de vous parler pour eux.
 De tout un corps d'innocentes victimes ,
 Qu'on relegua dans ces tristes abymes ,
 En violant la justice & les loix ,
 J'entreprendrai de défendre les droits.
 Jusqu'à présent une erreur surannée
 A par malheur réglé leur destinée ;
 Mais depuis peu tous les yeux sont ouverts ;
 Pour ces Enfans ne sont faits les Enfers.
 Bien loin delà , leur destinée est telle ,
 Qu'il leur faut plus que la vie éternelle ;
 Et c'est l'avis , non d'un Docteur bannal ,
 Mais d'un sçavant , d'un fameux Cardinal ,
 De l'inventif & non pareil Sfrondate ,
 Qui des Romains honora l'écarlate ,
 Qui sur ce point mérita l'agrément
 De l'infailible & cauteleux Clément (a) :
 Je cite ici des gens assez célèbres.
 Oh ! pour le coup , dit l'Esprit de Ténèbres ;
 Adieu donc tous ; car il est net & clair
 Que désormais faudra fermer l'Enfer ,
 Chacun prouvant qu'on eût tort de l'y mettre ;
 Mais toutefois pour ne quitter le *sceptre* ,
 En donnant trop dans de vaines terreurs ,
 Examinons si chacun des Auteurs ,
 Qu'on a cités , dit ce qu'on lui fait dire :
 De s'en convaincre il est fort aisé , Sire ,
 Dit Uriel , car ils sont tous ici :
 De ces gens-là tout l'Enfer est farci.
 Je le sçais bien , moi qui tiens vos registres ;

(a) Clément XI.

Combien ici fourmillent ces bélires.

Tenez , voyez à commencer par A.

Annat , Adam , Achokier , Aldretta ,

B. Barcola , Bizozzer , Bobadille ,
Busenbaum , Bauni , j'en passe mille ;

C. Cabreza , Clavasis , Crassalis ;

D. de la Croix , Diana , De Grassis...

Oh ! par ma fourche , en faut-il davantage (a)

Pour mettre fin à tout ce brigandage ,

Dit Lucifer ? Si ces Auteurs n'ont pu

Se dispenser d'être pris à la glu ,

Et d'habiter la demeure infernale ,

Avec leur belle & commode morale ,

Faut que les sots , qui les ont écoutés ,

Tout d'une suite ainsi qu'eux soient traités.

Que chacun donc au plutôt se retire ,

Et n'ose plus souffler dans mon Empire.

Vîte , Démon , reprenez vos travaux ,

Et redoublez le feu de mes fourneaux.

Ce fut alors que dans la noire plage

On ne vit plus que fureur & que rage.

Tous les Damnés , à la fin détrompés ,

Sur leurs Docteurs , comme chiens échappés ,

A corps perdus exerçoient leur furie ,

Leur reprochant leur charlatannerie.

D'aucuns disoient : Quel comble de malheurs

Pour les vivans , si de tels suborneurs

Osent encor pour augmenter leurs crimes ,

Leur débiter ces sinistres maximes !

S'ils sont connus , pourquoi les Potentats

Les souffrent-ils infecter leurs Etats ?

Et se peut-il que cette race impie

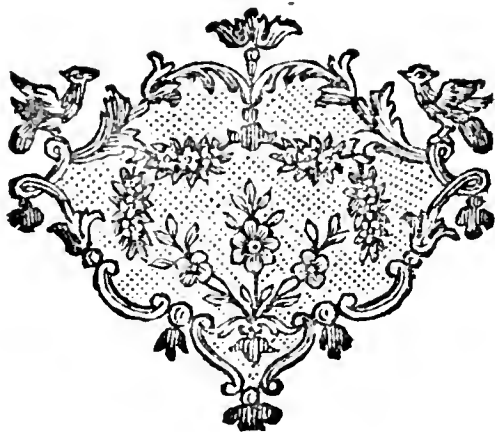
En peu de tems n'en trouble l'harmonie ;

N'y cause enfin quelque renversement ,

Ouvrant la porte à tout dérèglement ?

(a) Voyez la cinquieme Provinciale , où l'Auteur s'écrie si naïvement : *O mon Pere , tous ces gens-là étoient-ils Chrétiens ?*

Mais en causant , d'antre l'heure se passe ,
 Dit mon Cornu : puis voila que trépatte
 Mon Financier. Je pars , adieu , bon soir.
 Quand tu voudras tu peux me venir voir ,
 Dis-je à l'Esprit ; tu me parois bon Diable.
 Oui-dà , dit-il , la chose est fort faisable.
 Adieu , l'ami , bon soir & bonne nuit ;
 Et ce disant , par mon âtre il s'enfuit.



P I E C E S

RECOURRÉES

Depuis l'impression des deux premiers
Volumes.



E P I T R E S,
L E T T R E S , F A B L E S ,
C O N T E S , C H A N S O N S , &c.

E P I T R E ,

*A feu M. Melon , alors l'un des premiers Commis
de Monseigneur le Duc d'Orléans , Régent , pour
les Affaires Etrangères.*



Où qui jadis dans maint joyeux banquet ,
Du mont Olympe assemblée amicale ,
Applaudissois à mon gentil caquet ,
Et de remplir ma coupe peu frugale
Faisois ton jeu , mais ne t'oubliois pas ;
Soit qu'il fallût boire à toute la ronde ,
Soit qu'on en fût sur les divers appas
Qui font errer de la brune à la blonde ,
Ou soit enfin , selon nos sages Loix ,
Lorsque jugeant l'antique ou jeune ouvrage ,
Tout l'Univers , hors les Dieux & les Rois ,
Ressortissoit à notre Aréopage :
Te souvient-il de ces aimables jours ,
Les plus coulans , les meilleurs d'une vie ,
Dont la douceur , prenant un autre cours ,
Depuis ce tems t'est peut-être ravie ?
O l'heureux tems ! Pour moi j'en goûte encor
Et goûterai les voluptueux charmes.
Ainsi qu'alors ma joie est tout mon or ,
Et sur les biens je n'ai nulles allarmes.
De mon exemple , à ce que j'ai bien vu ,
Mon cher Seigneur , tu ne profites guere.
Quoi ! de nouveau te voilà donc pourvu
D'emploi qui touche au premier Ministère ?

Tu méritois la Place que tu tiens.
 Vaste génie , étude , expérience ,
 Beau naturel ; ce sont-la tes soutiens ,
 Ceux qui t'ont fait donner la préférence.
 Que je suis aise & que je suis fâché !
 Aise , pourquoi ? Par rapport aux richesses ,
 A cet honneur à ton poste attaché ,
 Aux prompts moyens de faire tes largesses :
 Aise sur-tout par rapport au plaisir ,
 Plaisir constant que tout autre surpasse ,
 De contempler & de voir à loisir
 L'aimable Prince à qui tu dois ta place :
 Mais aussi , mais quel immense travail !
 Quel pesant faix te charge les épaules !
 Encore si tu n'avois le détail
 Que de Paris ou du dedans des Gaules...
 Roule fortune. Oh ! vraiment bien plus loin
 Présentement va s'étendre ta vue.
 Le double Pôle est commis à ton soin :
 De bout en bout tu feras ta revue.
 Fâché , pourquoi ? comme étant le Syndic
 Des amateurs de la tranquille joye ,
 Je plains ton sort. Enfoncé comme un pic
 Dans le labeur , jusqu'à la petite oye ,
 Tout t'est ôté , tu n'auras pas le tems
 De conserver pas même la mémoire
 De ces endroits & de ces doux momens ,
 Où des deux mains l'une ne sert qu'à boire.
 En ce cas-là pourrois-je me flatter
 Que moi , mon nom te reste dans l'idée ?
 Pour sur ce fait ton souvenir tâter ,
 Je vais risquer si , sur lettre hasardée ,
 Tu recevras , comme autrefois l'Auteur
 Tu recevois. Je l'envoie à mon frere ,
 Frere très-cher qui veut avoir l'honneur
 De la porter. Tous les deux font la paire
 De gens à toi dévoués & soumis.
 Tu peux lui rendre un signalé service :
 Je ne veux point chercher d'autres amis ,

Et de toi seul j'attends ce bon office.
Il est au fait du pays étranger ;
Il sçait par cœur toute son Amérique ;
Digne est de toi de vouloir protéger
Un homme utile à la chose publique.
Daigne causer quelque-tems avec lui ;
Il parle bien & de plus d'une affaire.
Tu connoîtras qu'il mérite un appui
Pour le succès toujours très-nécessaire.
Il te dira le reste mieux que moi :
Entre tes mains plein d'espoir je le laisse.
Adieu , je suis d'ame & de corps à toi ,
Avec respect , gratitude & tendresse.

A Tours le 6 Décembre 1723.

L E T T R E

A Monsieur D...

JE reçois ta lettre dans ce moment , cher intime ,
je l'ai lue ; je commence la réponse sur le champ ;
jamais je n'ai eu tant de plaisir à être obéissant. Le bon
cœur est une qualité naturelle & inhérente qui nous
porte à faire du bien à tout le monde , sur-tout à nos
amis. Cette qualité de l'ame n'est point sèche & in-
fructueuse ; elle doit produire des effets réels. Le bien
qu'elle opere est non-seulement pris sur le superflu, mais
même sur le plus nécessaire. C'est pourquoi attendu que
les Grands ne donnent que leur surabondance , on ne
dira pas : le Roi avoit un bon cœur , mais le Roi étoit
généreux , libéral ; il aimoit à faire du bien à ses
peuples , à récompenser les gens de lettres. Pour que
le bon cœur soit vraiment un bon cœur , il faut qu'il
évite cinq imperfections ; c'est-à-dire , qu'il agisse
sans ostentation , sans reproche , sans intérêt , sans
politique & sans imprudence : juge delà , cher bon
cœur , combien les bons cœurs sont rares.

Il y a une grande différence entre le bon cœur & le cœur bon : ce dernier à trois significations. Je ne m'embarrasse pas quel goût ait la Médecine ; j'ai le cœur bon. On dit d'un malade , lorsqu'on s'apperçoit qu'il prend courage dans l'abattement : il en reviendra , il a le cœur bon. Enfin avoir le cœur bon , c'est n'être point vindicatif : cet homme a le cœur bon , il laissera cela là.

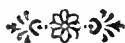
Le cœur tendre a deux sens ; il y a une tendresse de cœur , en latin *pietas*. C'est une qualité naturelle qui nous engage à nous intéresser pour nos proches & pour nos amis : son opération , faite de moyens , ne passe gueres la bonne volonté , & ne produit à l'extérieur que des soins , des attentions , des vœux , des souhaits , des larmes & autres marques de sensibilité & de commisération.

L'autre cœur tendre se subdivise encore en deux : on a le cœur tendre par tempérament , & cette tendresse n'est qu'un effet de la conformation , de l'âge , de la force , de l'occasion ; elle est indépendante du cœur , de l'esprit & de la réflexion. Pour l'autre tendresse du cœur , si tu veux en sçavoir la définition , demande-la au premier Prêtre Hibernois qui aura quitté son pays pour la Religion Catholique , il te dira : *Est propensio amatoria versûs objectum amabile , quatenus amabile reduplicativè* , &c. Pour moi j'ai ressenti , j'ai éprouvé cette tendresse ; j'en décrirois bientôt les effets ; je n'aurois qu'à dresser mon intention : mais pour la définir , votre serviteur. Je l'ai dit dans un couplet de chanson :

Si-tôt qu'on me parle de toi ;
 Mon aimable Maîtressè ,
 Tout plaît , tout rit , tout m'intéresse ;
 Et même jusqu'au bout du doigt ;
 Je sens un certain je ne sçais qu'est-ce ,
 Je sens un certain je ne sçais quoi.

Voilà ma petite dissertation profaïque ; voudrois-tu que j'y joignisse une Fable ? Soit ; attends que je fasse un douzaine de tours de chambre ; mais com-

me j'ai fait serment que toutes les fins de mes Fables seroient galantes , je vais tâcher de faire pencher la balance du côté du cœur tendre.



LE BON CŒUR ET LE CŒUR

TENDRE,

Fable.

LE Cœur tendre avec le bon Cœur ,
 Se disputant la préférence ,
 En étoient sur le point d'honneur.
 Pour juger de la différence ,
 On choisit la docte Pallas ,
 Qui développe sa faconde
 En disant : qui ne le sçait pas ?
 Le bon cœur est pour tout le monde ,
 Et le Cœur tendre seulement
 Pour l'ami qui nous intéresse ;
 L'un se prodigue ouvertement ,
 L'autre est prudent dans sa tendresse :
 Du bon Cœur nous sçavons qu'il est
 De toute saison , de tout âge ;
 Il ne connoît point l'intérêt ;
 Sans cesse il se met en usage.
 Le Cœur tendre est officieux ;
 Mais l'expérience décide ,
 S'il fait un bien délicieux ,
 Que l'autre en fait un plus solide.
 La plus grande distinction
 Entre ces Cœurs , veut-on l'apprendre ?
 On peut toujours se vanter qu'il est bon ;
 Souvent on n'ose avouer qu'il est tendre.
 Fort bien ; mais vous ne dites point
 Laquelle est la meilleure espee.
 Ah ! ne pressez pas sur ce point
 La Déesse de la Sagesse.

A Tours , le 9 Décembre 1734.

T 4.

L E T T R E

A Madame de Vassé, rue des Blancs-manteaux à Paris, dans laquelle la voyelle O n'est point admise pour bannir les pensées fringuenelles, & marécaugeuses.

IL me semble qu'il y a bien du tems que je n'ai écrit à la Dive C. . . . Celle-ci s'adresse à la chere aînée, la cadette n'étant pas présumée & revenue du sein d'Amphitrite, & suivant le terme *Galetique* du ventre de la baleine. Avec quel dédain, en arrivant, ne va-t-elle pas regarder les petits mets citadins ? Les plus grands & les plus fameux habitans des rivières ne peuvent plus prétendre satisfaire sa délicatesse. Je rirai bien ce Crème, quand je la verrai vivre de reminiscence des Vives, des Truites, des Barbues, &c. auprès d'un plat de fèves de marais & de lentilles enfumées. Je m'abuse : ma *Marguerite* à l'esprit sain & juste ; c'est lui qui apprécie ce qu'elle mange, & le présent, avec ses amis, est le seul délectable. Ma premiere Epître m'acquittera de ce quelle attend de ma Muse Claustrale.

L'aimabilissime Nymphe des Etangs se plaint injustement de ce que je suis en reste sur une Lettre que j'ai reçue de sa part. Je suis à jeun d'une pareille faveur ; j'eusse arraché une plume de l'aile d'un Archange, afin de lui repliquer en plus grande diligence, & de l'assurer de la perpétuité de mes tendres & respectueux sentimens : daignez en être l'interprete & le gage C'est d'elle apparemment que viendra ce suzerain aquatique, qui va faire la base de la Fête de Maman Genevieve.

La chere Dame, sans se hausser ni se baisser, & parmi le sucre & le miel, vient de m'insinuer dans une

missive un petit trait des plus aigus ; je ne l'ai pas avalé , sans le ressentir. Elle a reçu ce matin ses Asperges : je n'eusse pas cru qu'elle en fut quitte à trente livres , à cause de l'excessive rareté , & même de l'entiere nullité de ce fruit cette année ; elle peut se vanter de tenir les seules recueillies dans ce pays.

La critique sur le dernier vers de la Piece sur Réné , est juste. Ce badinage final , mêlé avec du sérieux , fait ce qui s'appelle un habit d'Arlequin ; j'y ai pensé , mais la Lettre étant partie.

Mille remerciemens de ce que j'apprends de neuf par le Gazetier de la rue des Blancs-Manteaux. Sans lui puis - je jaser sciemment du siege de Prague & de ses suites , du triste déshabillé de la malheureuse Reine , des cacades de l'Angleterre , du pesant fardeau qui circule sur les épaules Atlantiques de l'Archiministre Bellisle , des merveilleux & inattendus succès du Cardinal & des galanteries Parisiennes ?

La Perle est revenue en Ville (a) Je lui ai lu & dit l'amitié , la tendresse & la part que ses Blanmantelles & l'intime Templier prennent en ce qui la regarde : elle est en parfaite santé ; elle m'a chargé de rephier dans les mêmes termes à l'amicale Trinité.

Une espece de Charlatan Italien , descendu , dit-il , en ligne directe du petit Albert , fameux Empirique du tems passé , inventeur des plus rares secrets , & auteur de la Magie Blanche , est ici depuis six semaines. Il parle très-disertement des causes & des effets d'une infiniré de maladies , de la différence des tempéramens , des penchans naturels , &c. Il prétend tenir de famille d'excellens spécifiques , & ne veut pas d'argent que ses malades ne se disent parfaitement guéris.

Je lui dis hier que , malgré l'âge & les passe-tems réitérés de la jeunesse qui nous usent prématurément , certaines pensées fringuenelles & marécageuses me viennent de tems en tems , principalement la nuit , & (a) A Tours , où la Lettre est écrite.

me persécutent cruellement quand elles me présentent à l'esprit & à l'ame de belles Dames que j'ai vues & peut-être aimées.

Il m'a répliqué qu'afin de me défaire entièrement , c'est-à-dire , tant intérieurement qu'extérieurement de ce mal , qui ne me sied plus , je n'ai qu'à écrire une grande Epître , sans y insérer la Lettre qui a le plus d'affinité & de ressemblance avec ce sexe que j'ai jadis tant chéri.

Le principe physique qu'il allegue , c'est que la gêne affreuse que cela me causera , sera une rapide effervescence dans la masse du sang qui en brisera l'acide actuel , en changera la fluidité radicale , éteindra ainsi les effets habituels , me suggerera une indifférence éternelle , & je pense même une haine déterminée de ce que j'ai uniquement aimé.

Bien plus , il garantit que , par sympathie indirecte , la médisance anéantira ses préjugés , & me déclarera le plus sage des demi-vieux , le plus revenu de la bagatelle.

Je viens d'essayer ce beau secret & j'en sue : c'est un vrai casse-tête ; mais aux grands maux les grands remèdes. Sur ce , ma chere Dame , je finis. Adieu très-tendre , ainsi qu'à la belle Pise , à l'Abbé *Pernetti* & au maître de ma Mie Blanche.

Le 11 Décembre 1741.

E P I T R E

A Madame N....

L'Enfant mignonne , eh bien ! comment vous va ?
 Vous voilà donc à Paris la grand'Ville ?
 J'y fus jadis ; seroit-il fort utile
 De vous conter tout ce qui m'arriva ?
 J'avois votre âge & l'humeur aussi vive ;
 A peine étois-je alte-là ; n'allons pas

En dire trop : si j'y fis un faux pas ,
Je ne crois pas que cela vous arrive ;
Et puis d'ailleurs nous touchons au Saint tems ,
Où de mal dire un Chrétien se reproche.
Faisons recueil de pieux sentimens ,
Pour nous garder du Printems qui s'approche.
Nous l'attendons ; tout s'y prépare bien ;
Tout est fleuri , tout prend nouvelle seve ;
Nos champs seroient le Paradis ancien ,
Si pour les voir revenoit la jeune Eve ;
Mais sans la joie il n'est rien de joli.
Or cette joie , elle n'est qu'où vous êtes ;
Aussi je trouve un certain air pâli
Sur le minois de toutes nos fillettes ;
Témoin Fanchette , à qui force ni voix
Ne reste plus. Lancette meurtrière
A fait cinq trous , & pour première fois
Un bout d'ivoire a percé son derrière.
Hubert encore est malade , en danger ;
Et qui pis est la folâtre Sagesse ,
Au grand regret de son nouveau Berger ,
Va de Pluton devenir la Maîtresse.
C'est au retour à réparer ceci ;
Votre appétit & votre vue inspire
Sérénité ; n'êtes-vous plus ici ?
Gâté , plaisirs , santé , tout se retire.
Si je voulois vous mettre en leur entier
Les complimens que chacun vous étale ,
Il me faudroit , je crois , plus de papier
Qu'on n'en emploie à la Banque Royale.
Par-ci , par-là souvenez-vous de moi ,
Et dans un mois accourez nous surprendre.
Adieu tout court ; car je ne sçais pourquoi
Le Respect vient qui fait taire le tendre.

E P I T R E

A Madame H.

D'Un rhume affreux l'infatigable toux
Est le joujou qui jour & nuit m'occupe ;
Ni plus ni moins , pour n'être pas sa dupe ,
Je vais mon train & j'avale à longs coups.
Si notre ami , de l'Ordre le Grand-Maître ,
Sobre n'est pas , ni réglé plus que moi ,
C'est que tous deux nous ne pouvons point l'être.
D'où vient cela ? Lisez , voici pourquoi.
Soir & matin nous faisons la partie
De dîner seuls , & seuls souper aussi.
Depuis le tems que vous êtes partie ,
Rien qu'une fois nous n'avons réussi ;
Le couvert mis & la soupe trempée ,
Quelqu'un s'en vient nous enlever soudain ,
Et nous calmons la boiteuse attrapée ,
En lui disant : garde-la pour demain.
Demain venu , c'est une autre quelqu'une
Qui nous envoie un discret messager.
Or pourroit-on refuser à sa brune
D'aller par fois avec elle manger ?
Il est midi maintenant , par exemple ,
Et nous comptons dîner en tapinois ;
Non ; faut partir pour un repas très-ample ,
Où nous attend le bon Frere Penois.
La vie , hélas ! Madame , est malheureuse ,
De n'avoir pas le moindre jour à soi.
Pour renfermer tout le vin que je boi ,
Je dis souvent : la mienne est courte & creuse ,
Du pauvre ivrogne ayez compassion ;
Il est bon diable , & si , comme dit l'autre ,
Peché ne vient de bonne intention ,
De trois coups deux , c'est toujours à la vôtre.

Point de nouvelle , ou bien je n'en sçais pas.
 La vigoureuse & belle Cazerniere
 Votre retour attend , pour mettre bas ;
 Car l'intendante a tenu sa derniere ;
 Sur votre absence , avec le lansquenet
 S'étourdissant le Pere de Dorine
 Devient habile au coupe-gorge net ,
 D'où nous revient quelque nouvelle mine ;
 La Cyclopeſſe , au mari bredouilleux ,
 Gagne à foison , auſſi-bien que Lucette.
 Moi , je perds tout ; mais j'ai de deux beaux yeux ;
 Pour reconfort , quelque œillade ſecrete.
 Votre jardin eſt propre & bien fleuri ;
 La Tour s'ennuye en ſon petit ménage ;
 A Pâques dit qu'il ne ſera point ſage ,
 Même en priſon , que Biribi n'ait ri.
 Revenez donc vite en votre Touraine ,
 C'eſt-là qu'eſt beau le puiſſant mois de Mai.
 En attendant , ſelon le plan formé ,
 Pleine ſera vuide , & la vuide pleine.
 Adieu , Madame : en votre ſouvenir
 Un peu de part , & pardonnez la rime
 Trop familiere à qui voudroit unir
 Mille ans pour vous le reſpect & l'eſtime.

L'AMOUR PRIS DE VIN.

F A B L E.

L'Amour , à force de boire ,
 Perdit un jour la mémoire.
 Ce Dieu , dans un vin clairer ,
 Avoir oublié tout net
 Que déjà d'un trait de flamme
 Il avoit bleſſé mon ame.
 Au fond d'un bocage épais

Il me rencontre à sa belle ,
Et dit en battant de l'aîle :
Bon , voici du gibier frais.
Pour abaisser mes fumées ,
Essayons sur lui ces traits.
Lors cent flèches enflammées ,
De cet art qui tant de fois
Soumit les Dieux à ses loix ,
Partant plus dru que la grêle ,
Font bientôt fuir pêle-mêle
Les craintifs Hôtes des bois.
Vain effort ! nul trait ne porte.
Oh ! oh ! qu'est-ce que cela !
Le drôle est bien dur. N'importe ,
Tirons toujours : m'y voilà.
Non ! Quoi ! perdre de la sorte
Tous mes traits ! Ah ! quel dépit !
Homme ou Démon , qui le fit
Cœur d'une trempe si forte ,
Ou quel charme l'endurcit ?
C'est ceci , lui répondis-je ,
Tirant le portrait d'Iris :
Regarde & de ce prodige
Cesse , Amour , d'être surpris.
Avec pareille cuirasse ,
Crois-tu qu'on craigne tes traits ?
Non jamais , quoi que tu *fasse*
Tu ne prendras une place ,
Que défendent tant d'attraits :
C'est en vain te mettre en frais.
Va dormir , la nuit te chasse.
Adieu : mais une autrefois
Sois plus heureux ou plus sage ,
Et fais un meilleur usage
Du reste de ton carquois.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE

ET LE MOINEAU.

F A B L E.

LE tendre Rossignol & le galant Moineau ,
L'un & l'autre charmés de la tendre Fauvette ,
Sur les branches d'un jeune ormeau ,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit Chantre aîlé par des airs douxereux
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette Belle.
Je serai , disoit-il , toujours tendre & fidele ;
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous sçavez l'harmonie
Elles ont mérité le suffrage des Dieux ;
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés , votre nom en tous lieux.
Aux échos d'alentour je le dirai sans cesse ,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant ,
Que votre cœur sera content
De ma rendresse.
Et moi , dit le Moineau , je vous baiserais tant...
A ces mots le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire :
On renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon Histoire.

LE JEUNE CHASSEUR ET LE RENARD.

Fable , Conte , ou Allégorie , tout comme on voudra.

EN face d'un fameux Château ,
Est une montagne escarpée ,
Où mainte volatille , au retour d'un côteau ,

Par le plomb meurtrier est souvent écharpée.

Là , le jour de la Saint-Hubert ,

Pour qu'on ne fût pas pris sans verd ,

Grande chasse fut assignée.

Déjà le fils de la maison

Renouvelle sa pierre ignée ,

Et de Gibier veut faire une insigne moisson.

Ce fils , *autem* , est très-aimable.

Figure , minois , agrémens ;

Génie aisé , humeur affable ;

Au surplus affligé d'environ dix-sept ans.

S'il étoit plus petit & sa sœur plus âgée ,

Ma plume s'étoit engagée

D'en faire une Vénus , avec un Cupidon :

A leur charmant Papa , j'en eusse offert le don.

Mais revenons à notre chasse :

Chacun se tenoit à sa place ,

Lorsque le Jouvenceau s'écria tout d'un coup ,

Qu'il voyoit un Renard : il en montra la trace.

La compagnie en rit beaucoup ;

A le railler chacun s'attache :

Toutes les langues sont en train ;

Il n'est trait qu'on ne lui détache .

Jusqu'à lui soutenir , d'un ton vif & mutin ,

Que le pauvre garçon avoit dit à la fin ,

Que ce Renard avoit une moustache ,

La barbe blanche & faite en capucin.

Par un esprit de complaisance ,

Notre jeune Chasseur prenoit en patience

Les coups portés

Contre son ignorance.

Heureusement étoit à ses côtés

Minerve déguisée. Elle prit sa défense ,

Et son ordinaire éloquence

Appaisa les plus emportés.

Ecoutez , leur dit-elle : à son récit sincère

Ajoutez plus de foi.

C'est une allégorie entière.

Eh ! Messieurs , dites-moi ,
 Par ce Renard , pourquoi
 Ne veut-on pas qu'il parle de son pere ?
 C'est-là l'énigme : je le croi.
 De son esprit on connoît la finesse
 A la Ville , comme à la Cour ;
 Dans le cœur des humains il n'est aucun détour ,
 Aucune ruse , aucune adresse
 Qu'il ne démasque & ne mette en son jour ;
 Voire même en amour ,
 Il eut trop de manège & d'art & de souplesse ,
 Pour ne pas toujours suivre avec délicatesse
 Ces faux-fuyans dont use une Maîtresse ,
 Dans lesquels , comme dans un four ;
 Il sçait enrôler sa tendresse.
 Voilà le Renard qu'il a vu.
 La barbe blanche & cette moustache ample
 N'est autre chose que l'exemple
 D'un talent dont il est pourvu ;
 J'entends par-là l'expérience
 Qui devance
 L'âge que tout autre auroit eu
 Avant d'avoir tant de science.
 L'orgueilleuse moustache est le symbole encor
 D'une ancienne & guerriere race ,
 Qui remontant jusques au siècle d'or ,
 A fourni des héros qu'aucun autre n'efface.
 Du Chasseur tant raillé , que dites-vous , railleurs ?
 A-t-il tout le tort qu'on lui donne ?
 D'ailleurs ,
 Il pouvoit bien parler de sa propre personne.
 Fin Renard est qui ne le paroît point ;
 C'est le grand point ,
 Quand un air ingénu fait penser que nous sommes
 Les moins rusés de tous les hommes :
 Car alors les plus grand esprits
 Dans leurs pièges tendus , y sont les premiers pris.
 Bref , regardez-le bien ; si nous en voulons croire
Tome III, V.

Sa taille , son âge , son nom ,
 Bientôt n'est-il pas vrai qu'il doublera l'histoire
 Des brûlans Renards de Samson ?

LA JONQUILLE ET LE GRATE-CUL.

F A B L E.

U Ne Jonquille étoit si belle ,
 Que , dans les jardins de Cypris ,
 Tous les simples , amoureux d'elle ,
 N'osoient pas en paroître épris.
 Le Grate-cul , plus téméraire ,
 Un beau jour risqua le paquet ,
 Et lui dit qu'il vouloit lui plaire
 Mais on rabattit son caquet.
 Dans ta haie , entouré d'épines ,
 Rebut de fleurs , va te cacher.
 Apparemment que tu badines ?
 Fuis , & cesse de m'approcher.
 Donnez-moi du moins votre estime ,
 Et je bornerai-là mes vœux ,
 Puisque vous me faites un crime ,
 De l'aveu de mes tendres feux.
 Rien du tout. Vous êtes trop fiere ,
 Peut-être vous en souffrirez ;
 Notre Souverain de Cythere
 N'aime point les mépris outrés.
 Si ce Dieu se le met en tête ,
 Je deviendrai votre vainqueur.
 Qu'il mette seulement un *Bon* sur ma requête ,
 Vous-même , vous viendrez me demander mon
 cœur (a).

(a) Dans une copie écrite de la main de l'Auteur , au lieu des
 quatre Vers qui terminent la Piece , on trouve ceux-ci.

De ce Dieu craignez l'assistance ;
 Un Amant sçait s'en prévaloir :
 Mais il ignore sa puissance ,
 Tant qu'il lui reste quelque espoir.

LE SINGE ET L'ARAIGNÉE.

P Ar mille tours industrieux
De sa ruse & de sa souplesse,
Un Singe fait tout de son mieux
Pour faire éclater son adresse.
L'Araignée est-là dans un coin,
Qui tend les filets, sans mot dire;
Subtile elle attire de loin
Les mouches qu'elle veut séduire;
La plus rusée est prise enfin,
Sans que l'art se fasse connoître.
On cesse de passer pour fin,
Dès qu'on veut se donner pour l'être.

LE LÉOPARD & LE CHIEN.

F A B L E (omise.)

U N Levrier, qu'un fort honnête Chien
Avoit mordu, mais d'une dent badine,
Pour se venger, se servit d'un moyen
Qui du badin tendoit à la ruine.
Faisant son frere auteur de mille maux,
Il rendit plainte, & par mille impostures
Le traduisit au Roi des Animaux.
Pour abrégér toutes les procédures,
Le dénoncé sur le champ fut au point
D'être jugé : punition sévère
Le menaçoit; car on ne douta point
Des faits cités dans le long inventaire.
Heureusement, au Conseil Souverain,
Ou se souvint que dans la même Ville,
Où fut mordu le délateur flandrin,

Lors gouvernoit un Léopard habile ,
 En Juge intègre , éclairé , bienfaçant ,
 Presque adoré de toute la Province.
 On attendoit , pour le débat présent ,
 Que son avis déterminât le Prince.
 Le Vice-Roi sçachant les noirs délits ,
 Voulut lui même en prendre connoissance
 Il les vit faux , incroyables , proscrits ,
 Et ne conclut qu'à quelques remontrances.
 Réponse faite , on la suivit en Cour.
 Le Léopard reçut une missive :
 Ce qu'ayant sçu , le dénoncé fut pour
 Enregistrer correction passive.
 Ça , mon enfant , lui dit le Léopard ,
 Écoutez-moi : je sçai qu'en toute chose
 Le mauvais cœur chez vous n'a nulle part.
 Il faut pourtant une Métamorphose ,
 Et devenir un Etre tout nouveau ,
 Changer de ton , de maniere & de forme ,
 Dire à sa langue incessamment : *tout beau* ;
 Il faut en tout une prompte réforme.
 Son auditeur répliqua : volontiers ,
 Coupez , taillez , tranchez : sans résistance
 Je m'y soumets ; mais laissez tout entiers
 Les sentimens de ma reconnoissance.

L E B O U D I N.

C O N T E.

Adressé à M. Gentil , Procureur au Châtelet.

Rien n'est plus criminel que de faire une his-
 toire

Où l'on trahit la vérité ,
 Et je tiens que mentir à la postérité
 Est indigne d'un cœur qui recherche la gloire.
 Mon cher *Gentil* , vous avez lu

L'histoire du BOUDIN dont Perrault fait un Conte.
Plus fidelle & plus courte aujourd'hui je la conte ;
C'est à vous de juger lequel doit être cru.



Un Manant & sa femme à jeun depuis deux jours ,
Si grande étoit leur indigence ,
Dans cette extrémité , sans espoir de secours ,
Pestoient contre la Providence.
Qu'avons-nous fait au Ciel disoient ces bonnes
gens ,

Pour être ainsi dans la misere ,
Pendant que nos voisins crevent de bonne chere ?
Le Ciel voit bien qu'ils sont méchans ;
Mais cependant tout leur abonde ,
Et le bien leur vient en dormant.

Ah ! s'il étoit un Dieu qui gouvernât le monde ,
La chose iroit bien autrement.

Pour faire cesser leur murmure ,
Qui faisoit tort à Jupiter ,
Ce grand Dieu vint comme un éclair
Du haut du Ciel dans la mesure.

Finissez , leur dit-il , un discours criminel

Qui mériteroit que mon foudre
Vous réduisit tous deux en poudre ,

Si je n'avois pour vous un amour paternel.

Mais je porte si loin cette bonté de pere ,

Qu'au lieu de vous punir , par le Styx je promets
D'accomplir trois de vos souhaits ,

De quelque qualité que vous les puissiez faire.

Après ces mots le Roi des Cieux ,
Cessant de paroître à leurs yeux ,
Laisa nos gens transportés d'aise.

Le mari qui se nommoit Blaise ,
Dit à sa femme : Ah ! ma Catin ,

Vas promptement prier Claude , notre compere ,

De vouloir nous prêter une pinte de vin ;

Mais ne dis rien de notre affaire.

Comme le vin ouvre l'esprit ,

Avant qu'à Jupiter nous demandions trois graces ,
Nous ne ferions pas mal d'en boire quelques tasses.

Catin volontiers obéit ,
Et courant sans reprendre haleine ,
Rapporta la bouteille pleine.
A l'aspect de ce jus chéri ,
Son benêt & sot de mari

S'écria : Ma Catin , si le Ciel favorable
Nous envoyoit du boudin gras ,
Long comme la moitié du bras ,
Nous chasserions bientôt la faim qui nous accable.

A peine Blaise eut prononcé
Le dernier mot de la priere ,
Que son souhait fut exaucé.
Sa femme en fut fort en colere :

Quoi ! dit-elle , pauvre gredin ,
Pendant que nous pouvons desirer la richesse ,
Tu vas souhaiter du boudin !
Il faut que tu sois bien Jean-fesse.

Par ce discours injurieux
Blaise piqué jusques dans l'ame ,
Avec un regard furieux
Lâcha deux soufflets à sa femme.

Après les deux soufflets donnés ,
Sans y trop réfléchir au fort de sa furie ;
Plût à Dieu , lui dit-il , qu'au bout de ton grand nez
Ce boudin s'attachât en guise de roupie !

A peine a-t-il parlé , que voilà le boudin
Qui pendille au nez de Catin.

Blaise confus de sa sortise ,
Pour apaiser Catin , lui demande pardon.

Mais elle , de colere éprise ,
Lui chanta bien pis que son nom.

Oui , méchant , lui dit-elle , en la colere où j'entre ;
Pour punir ton souhait malin ,
Plaise au grand Jupiter que ce maudit boudin ,
Au sortir de mon nez , te pende au bas du ventre !

L'ECUSSONNADE (a),

C O N T E.

GRand merci, mon ami Morphée,
D'avoir sçu mettre entre mes bras,
Plus habilement qu'une Fée,
Iris avec tous ses appas.
Jamais Vénus ne fut plus belle :
Combien de roses & de lys,
Que les Amours avoient cueillis,
Pour répandre à l'envi sur elle !
Je l'ai vue, en dépit des Dieux,
Plus tremblante qu'une victime,
Arrêter sur moi ses beaux yeux,
Mélés d'innocence & de crime.
A pas comptés, à petit bruit,
Avec l'aurore elle est venue
Se glisser craintive en mon lit,
Je n'ose dire presque nue.
Je crois, Lindor, m'a-t-elle dit,
Que ma sagesse t'est connue.
Je ne cherche que ton esprit ;
Si tu manquois de retenue,
Tu me ferois un grand dépit.
Aussi-tôt la pauvre ingénue,
De mes draps, comme d'une nue,
Très-modestement se couvrit.
Que j'aimerois, commença-t-elle,
A parler de tout comme toi !
Dans tes entretiens j'aperçois
Une façon toujours nouvelle.
C'est un certain je ne sçais quoi,

(a) Ce Conte est déjà employé à la page 57 du second Tome ; mais on le remet ici plus ample de dix-sept Vers que dans tous les imprimés.

Qui dans le discours étincelle ,
Et qui , comme article de foi ,
Feroit croire une bagatelle.
C'est-là ton art , apprends le-moi.
Ah ! très-volontiers , ma mignonne ,
Lui repliquai-je fort content.
Cet art , la Nature le donne ,
Mais je puis t'en donner autant.
Prête-moi ta langue un instant ,
Pour que la mienne l'écuillonne.
On ne parle bien qu'en sentant
Sur la langue d'une personne .
Qu'on croit parler éloquemment.
Elle me crut tout bonnement ,
La chere petite Moutonne !
En effet , je la gressai tant ,
Que la voilà qui s'abandonne
A cet inconnu mouvement ;
Mais la parole lui manquant ,
Une œillade vive m'ordonne
D'enfoncer l'ente plus avant ;
Elle s'étend , elle frissonne ,
Et m'embrasse si tendrement
Que , sans pouvoir conter comment ,
L'Amour survient qui me couronne
Des Myrthes d'un heureux Amant.
Tu nous vis , Reine de Cythere ,
Satisfaite de tous les deux ;
Tu présidois au grand mystere
Où se brûloient les plus beaux feux.
T'en souvient-il , quand ma Bergere ,
Au fort des élans amoureux ,
Me dit , d'un air dévotieux ,
Arrête un moment , il éclaire ?
T'en souvient-il encore mieux.
Quand... Mais hélas ! quelle chimere !
Eveillé , j'ouvre de grands yeux.
Qu'a fait Lindor victorieux ?

Il n'a rien fait que de l'eau claire ,
 Et son esprit visionnaire
 N'a fait qu'un rêve officieux ,
 Qui de la vérité diffère
 Comme la terre fait des Cicux.

L' E S T I M E.

R E S V E.

P Ar le sommeil transporté dans un Temple ;
 Je vis trois cents , cinq cents Divinités.
 Chaque Déesse avoit une robe ample
 Par le devant , comme par les côtés.
 Dans le grand nombre une seule étoit leste
 Dans sa parure : un vêtement fort bref ,
 Accompagnant une jupe modeste ,
 De ses attraits augmentoit le relief.
 Ce vêtement étoit blanc comme albâtre ;
 C'est , me dit-on , pour marquer la candeur.
 A l'entour d'elle une troupe idolâtre
 A deux genoux adoroit son bon cœur.
 Cette Déesse a la démarche sûre
 Dans cet habit , & n'est gênée en rien ;
 Il semble fait pour aider son allure ,
 Quand elle veut aller faire du bien.
 Je repliquai : son air , sa contenance
 Et son maintien , paroissent sérieux.
 Vous vous trompez , ce n'est que par décence ;
 Son caractère est même fort joyeux.
 Quel est son nom , afin que je l'imprime
 En lettres d'or , demandai-je au Portier ?
 C'est là Déesse , & l'Autel de l'*Estime*.
 Déesse , à vous je veux me dédier ;
 Votre culte est trop pur , trop légitime
 Pour n'aimer pas à vous sacrifier.
 Mon sacrifice étant fait , j'allai prendre

Du court manteau la mesure & le tour ;
 Bien imité l'on vient de me le rendre.
 A qui sied mieux cette espee d'atour ?
 En vous l'offrant je rends vrai le mensonge ;
 Ma Dêité je laisse à l'abandon :
 Mais si la Fable est la cause du songe ,
 La ressemblance est la cause du don.

QUELQUE CHOSE DE RIEN.

D'Un Rien ferai-je quelque chose ?
 Non ; je me forcerois en vain.
 Mais , Philis , prête-moi ta main ;
 Sur ton secours je me repose.
 Remets donc dans mon souvenir ,
 Qu'un Rien allume un incendie.
 D'un Rien un grand mal peut venir ;
 Un Rien cause une Tragédie ;
 Un Rien brouille d'anciens amis ;
 Un Rien fait guerroyer les Princes ;
 Un Rien fait fourvoyer Thémis ;
 Un Rien empeste les Provinces ;
 Un Rien ameute tout Paris ;
 Un Rien pour nous a mille charmes ;
 Un Rien va nous tirer des larmes.
 Qu'un Amant délicat sent bien
 D'un seul mot l'extrême puissance !
 Puisqu'un geste , un clin d'œil , un Rien ,
 Vaut souvent une jouissance.

PORTRAIT DU DIABLE.

IL a le teint d'un rôti qui brûle ,
 Le front cornu ;

Le corps velu comme une mule ,
 Le pied fourchu ;
 Le fuseau dont filoit Hercule ,
 Noir & velu ;
 Et pour surcroît de ridicule ,
 La queue au cu.

C H A N S O N.

A I R : *De tous les Capucins du monde.*

V Enus est huit jours à Cythere :
 Qu'elle est belle & qu'elle est peu fiere !
 Mais l'Amour est tout étourdi
 En voyant les feux qu'elle inspire ,
 Et nul de nous assez hardi
 Pour lui déclarer son martyre.

C'est pour punir ton injustice ,
 Spirituelle protectrice ,
 Que l'Amour t'ôte la santé ;
 Mais quoiqu'il se venge & qu'il gronde ,
 Dans tes yeux le signe est resté ;
 Ils en font part à tout le monde.

Notre Hébé badine au suprême ,
 Et plus enfant que l'Amour même ,
 Fait sans cesse niche à quelqu'un ;
 Mais parmi tout son badinage ,
 Dieu des cœurs , elle en ignore un
 Que j'aimerois bien davantage.

Blanche manian , fraîche , & dodue ,
 Pardonne au fou qui t'a mordue :
 Il est bon Diable , en vérité.
 Epris de ton doux caractère ,
 Il te quitte de ta beauté ;
 Ton humeur suffit pour lui plaire.

PIECES RECOUVRÉES

Vous croyez qu'à la Reine mere
 Le plus beau couplet va se faire ;
 Il est vrai , le sujet m'est cher ;
 Mais son seul regard me rend blême.
 Je la chante entre cuir & chair ,
 Et m'en fais finesse à moi-même.

Déon va me chanter la game
 D'oublier sa sincere Dame ,
 Qui fait l'ornement de ces lieux ;
 Mais ses appas sont un mystere.
 Ainsi je ferai beaucoup mieux
 De vivre en paix & de me taire.

SUR LA PAIX PUBLIÉE EN 1736.

ON avoit déjà désarmé ;
 Mais du traité de Paix tramé ,
 L'œuvre n'étoit pas consommé.
 Il est aujourd'hui proclamé :
 Que ce mot de paix m'a charmé !
 Le Héraut d'armes l'a nommé ,
 Et si haut l'a-t-il exprimé
 Qu'il devoit en être enrhumé.
 Que tout chagrin soit supprimé :
 Amis , j'ai le dessein formé
 Vingt-quatre heures d'être affamé ;
 Rien ne restera d'entamé ,
 Triplons le pior accoutumé ;
 Puis courant à l'objet aimé ,
 Re commençons le mois de Mai.



E P I T A P H E D E L' A U T E U R.

C I gît l'Auteur de Philopode ,
Autrement dit , *Philotanus* ,
Ainsi qu'il sera plus commode
A la Bulle *Unigenitus*.
Moitié grave , moitié bouffonne ,
Sa Muse assez joyeusement
Le mena jusqu'à son Automne ,
Avec les plaisirs du Printems.
Il s'étoit fait un caractère
D'après Verville & Rabelais ;
Dans l'art de varier les faits
Il avoit saisi leur maniere.
Bon estomac , esprit très-vif ,
Il étoit un Héros de Table ;
Plus libre en propos qu'inventif ,
Et bien plus plaisant qu'imitable.
Il est mort , le Pauvre Chrétien ?
Molina perd un Adversaire ,
Et l'Amour un Historien.
Si je consulte son Bréviaire ,
La Religion n'y perd rien.

Fin du troisieme Volume.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le troisieme Volume.

E P I G R A M M E S.

S UR la campagne de 1735.	page 1
Le Peintre courroucé.	ibid.
Bon jour , ma belle mignonne.	2
Un jeune Gars de bonne mine.	ibid.
Aux pieds d'un vieil Hermite un jeune Adolescent.	3
Jean quatre mois après sa noce.	ibid.
La Grece si féconde en fameux personnages.	4
Vous répondrez , ô corrupteurs de filles.	ibid.
Au Sexe encor chere est la bienséance.	5
Autant qu'en la saison des jeux.	ibid.
Sur les Gens d'Affaires.	ibid.
A Rome une Sçavante Dame.	6
L'Aimable Ingénue.	ibid.
Le Cavalier à confesse.	7
La Lunette & le je ne sçais Quoi.	ibid.
La Ceinture.	ibid.
Le Curé borgne.	8
La Réconciliation.	ibid.
Un vieux Médecin Spargyrique.	9
Un jeune Conseiller amoureux d'une Belle.	ibid.
Le fait & le Droit.	ibid.

Le Juste.

10

Boutade Calotine.

ibid.

MADRIGAUX.

A Life , ma chere merveille.	10
Je pense & la nuit & le jour.	11
<i>La Pensée & l'Abbé.</i>	ibid.
<i>Le Calendrier.</i>	12
Reprenez , tendres soins , une nouvelle force.	ibid.
Le seul vrai plaisir qu'on ressent.	13
<i>Les deux Amours.</i>	ibid.
<i>A Eglé.</i>	14
<i>L'Amant heureux.</i>	ibid.
Vénus , je sçais qu'Amour a fui de ton empire.	ibid.
<i>Le Peintre Amoureux.</i>	15
Quand le badin Grécourt.	ibid.

POÉSIES MÉLÉES.

L E Baïser.	16
Réponse.	16
<i>Sur Madame Millet.</i>	23
<i>L'Amant & le Lit.</i>	ibid.
<i>La Tontine.</i>	24
<i>Quatrain.</i>	25
<i>La Servante.</i>	ibid.
<i>Recette infailible.</i>	26
<i>Sur le Poëte Rousseau.</i>	27
<i>Ode Anacréontique.</i>	28
<i>Entre une Brune , entre une Blonde.</i>	29
<i>Le Pucelage.</i>	ibid.
<i>Stances.</i>	30
<i>Vœu de Constance.</i>	32

<i>Le Livre.</i>	ibid.
<i>Les Fous.</i>	32
<i>La Couronne refusée.</i>	33
<i>Portrait de Climene.</i>	ibid.
<i>La Brièveté.</i>	34
<i>Le Pied, l'Œil & la Main.</i>	35
<i>Le Médifant.</i>	36
<i>Conseil à Silvie.</i>	ibid.
<i>Le Visa de l'Amour.</i>	37
<i>Aveu de Julie.</i>	39
<i>Les quatre Ages des Femmes.</i>	40
<i>La vie est une course.</i>	ibid.
<i>La Brièveté.</i>	ibid.
<i>Bouquet.</i>	41
<i>Sonnet.</i>	42
<i>Etrences.</i>	43
<i>A qui souhaiter une année.</i>	46
<i>Epitaphe de M. D. H**.</i>	47
<i>Sentimens de tendresse.</i>	ibid.
<i>Question.</i>	48
<i>A Mademoiselle Richard.</i>	49
<i>Le bon vieux Temps.</i>	ibid.
<i>Le Collier.</i>	50
<i>A M. Thevenard.</i>	51
<i>Les quatre Pelotons.</i>	52
<i>Inscription.</i>	ibid.
<i>Dialogue.</i>	ibid.
<i>Sur l'Eloquence.</i>	55
<i>Sur les Rois.</i>	56
<i>Vers.</i>	57
<i>La peine & le Plaisir.</i>	ibid.
<i>Le même autrement.</i>	58
<i>De l'usage de la Vie.</i>	ibid.
<i>A Madame Ponchet.</i>	61
<i>Le Péché originel.</i>	63
<i>Susanne.</i>	ibid.
<i>La Femme adultère.</i>	64
<i>Etrences.</i>	ibid.

DES MATIERES.

249

Les deux ânes.

65

Bouquet.

66

Logogryphe.

67

Enigme.

ibid.

Autre.

68

Autre.

69

Autre.

ibid.

Anagramme.

70

Lettre de M. Rousseau.

ibid.

Aventure arrivée à l'Auteur.

71

LES RILLONS RILLETES.

*H*istoire de la Piece.

73

Mandement.

77

Argument.

84

Prologue.

87

Philotanus.

132

La Bibliotheque des Damnés.

194

PIECES RECOUVRÉES.

*E*pitre.

219

Lettre.

221

Le bon Cœur & le Cœur tendre.

223

Lettre.

224

Epitre à Madame N....

226

Epitre à Madame H....

228

L'Amour pris de vin.

229

Le Rossignol , la Fauvette.

231

Le jeune Chasseur & le Renard.

ibid.

La Jonquille & le Grate-Cul.

234

Le Singe & l'Araignée.

235

Le Léopard & le Chien.

ibid.

250 TABLE DES MATIERES.

<i>Le Boudin.</i>	236
<i>L'Ecuffonnade.</i>	239
<i>L'Estime.</i>	241
<i>Quelque Chose de Rien.</i>	242
<i>Portrait du Diable.</i>	ibid.
<i>Chanson.</i>	243
<i>Sur la Paix publiée en 1736.</i>	244
<i>Epitaphe de l'Auteur.</i>	245

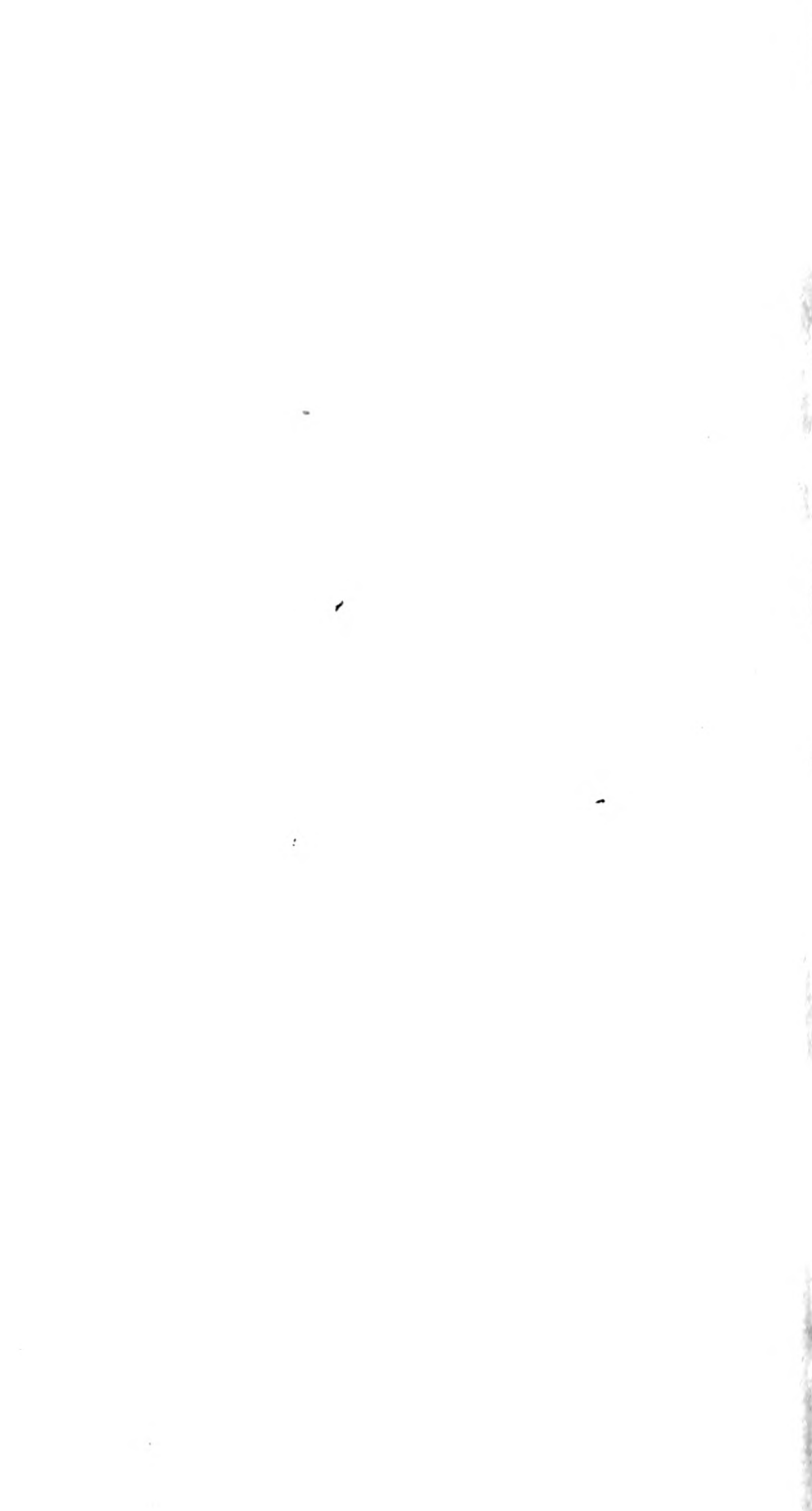
Fin de la Table du troisieme Volume.

Œ U V R E S

D I V E R S E S

DE GRECOURT.

T O M E Q U A T R I E M E.





S U P P L É M E N T

D E

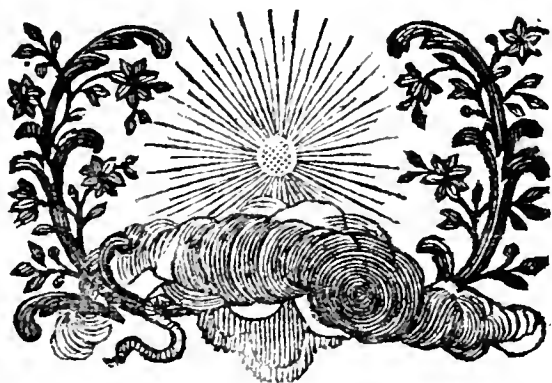
GRÉCOURT,

O U C O L L E C T I O N

DE DIFFÉRENTES PIÈCES,

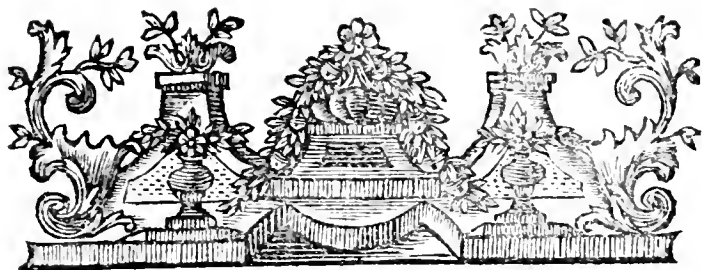
*Dont partie , ci-devant confondues dans toutes les
Editions de ce Poëte , sont redonnées ici plus
correctes ; & partie publiées pour la premiere fois.*

T O M E Q U A T R I E M E .



A L U X E M B O U R G .

M. D C C . L X V I I .



SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES

DE GRÉCOURT.

*L'Invocation du Poëte Lucrece , en Vers François ,
par HAINAUT , Auteur du fameux Sonnet de
l'Avorton.*



É s s e dont le sang a formé nos ayeux ;
Toi qui fais le plaisir des Hommes & des
Dieux ,
Qui par un doux pouvoir régna sur tout
le monde ,

Rends & la Mer peuplée & la Terre féconde ,
Je t'invoque , ô Vénus , ô Mere de l'Amour ;
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour :
Un seul de tes regards écarte les nuages ,
Chasse les Aquilons , dissipe les orages ,
Redonne un air riant à Neptune irrité ,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramene ,
Les Zéphyrus font sentir leur amoureuse haleine ;
La terre orne son sein de brillantes couleurs ,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.

Tome IV.

A

On entend les oiseaux , frappés de ta puissance ;
 Par mille sons lascifs , célébrer ta présence.
 Pour la belle genisse on voit les fiers taureaux ,
 Ou bondir dans la plaine ou traverser les eaux.
 Enfin les habitans des bois & des montagnes ,
 Des fleuves & des mers & des vertes campagnes ,
 Brûlant à ton aspect d'amour & de desir ,
 S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ;
 Tant on aime à te suivre , & ce charmant empire
 Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
 Donc , puisque la Nature est toute sous ta loi ;
 Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi ,
 Que sans toi , rien n'est beau , rien n'aime & n'est
 aimable ;

Vénus , deviens ma Muse , & sois-moi favorable.
 Je vais de l'univers étaler les secrets ;
 J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les Graces en partage ;
 Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.
 Cependant des mortels arrête les terreurs ,
 Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs.
 Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur terre ;
 Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?
 Souvent ce Dieu si fier , vaincu par tes appas ,
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment panchée ,
 Et l'Amour tient son ame à ta bouche attachée.
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,
 Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors :
 Tant tu sçais avec art bien placer tes caresses ,
 Allumer les desirs , provoquer les tendresses.
 Parle pour les Romains dans ces momens si doux.
 Nous demandons la paix , demande-la pour nous.
 Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;
 Puis-je le posséder dans ce tems difficile ,
 Et de tant de Héros *Memmius* digne fils ,
 Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?
 Non , brave *Memmius* , n'apporte à cette étude

Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
 Autrement tous mes soins seroient hors de saison.
 Envain j'entreprendrois d'éclairer ta raison ,
 Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre ,
 Tu te ralentirois avant que de l'entendre.
 Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux ,
 Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux ,
 Te ramener après dans la source des choses ,
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
 Tu sçauras de quel fonds la Nature fait tout ,
 De quoi tout s'entretient , en quoi tout se résout ;
 Quels sont ces simples corps , cette simple matiere
 Qu'on nomme premiers corps & matiere premiere ,
 Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.
 Car loin de notre esprit ces pensers criminels
 Qui dégradent des Dieux l'immortelle Nature ,
 Et les font ouvriers de chaque créature.
 Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité ,
 A quoi leur serviroit leur immortalité ?
 A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
 Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans nous
 Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.
 On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
 Sous la Religion (a) durement asservie.
 Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant
 A lancé sur la terre un regard foudroyant.
 Mais un Grec le premier , plein d'une sage audace ,
 L'osa voir d'un œil fixe & l'insulter en face.
 Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner ;
 La terre eut beau frémir , le Ciel eut beau tonner ,
 Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,
 Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.
 Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ;
 Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :

(a) Le Polytheisme.

Rien ne lui fit obstacle , & ce puissant génie
 Courut de l'Univers la carrière infinie.
 Après avoir sçu tout , il nous a tout appris :
 Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ;
 On sçait jusqu'où s'étend ton pouvoir & ton être ,
 Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.
 Ainsi par la raison il surmonta la peur ;
 Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur ;
 Et la Religion (a) terrassée avec elle ,
 Assure à ce mortel une gloire immortelle.
 Peut-être , *Memmius* , peut-être croiras-tu
 Que ma Philosophie attaque ta vertu ;
 Que de l'impiété je fonde les maximes ,
 Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes ;
 Mais regarde plutôt quels crimes odieux
 A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
 On égorge en Aulide une jeune Princesse ;
 Et qui sont ses bourreaux ? tous les chefs de la Grece ;
 Son Pere. Mais Diane a soif de ce beau sang ;
 Agamemnon le livre , & Calchas le répand.
 La belle Iphigénie au Temple est amenée ,
 Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée.
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la
 voir ;
 Son Pere est auprès d'elle outré de désespoir :
 Un Prêtre sans pitié couvre un fer d'une étole.
 A ce spectacle affreux elle perd la parole ,
 S'agenouille en tremblant , se soumet à son sort ;
 Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
 Il ne lui sert de rien , à cette heure fatale ,
 D'être le premier fruit de la couche royale.
 On l'enleve de terre , on la porte à l'Autel ;
 Et bien loin d'accomplir un hymen solennel ,
 Au lieu de cet hymen , sous les yeux de son pere ,
 On l'égorge , on l'immole à Diane en colere ,
 Pour la rendre propice au départ des Vaisseaux :

(b) L'Idolâtrie.

Tant la Religion (a) peut enfanter de maux !

(a) c. à. d. la Superstition.

R E T R A I T E E N H O L L A N D E ,

E P I T R E .

JE vois régner sur ce rivage
 L'innocence & la liberté.
 Que d'objets dans ce Paysage ,
 Malgré leur contrariété ,
 M'étonnent par leur assemblage !
 Abondance & frugalité ;
 Autorité sans esclavage ;
 Richesses , sans libertinage ;
 Noblesse , charges , sans fierté.
 Mon choix est fait : ce voisinage
 Détermine ma volonté ;
 Bienfaisante Divinité ,
 Ajoutez-y votre suffrage.
 Disciple de l'adversité ,
 Je viens faire dans ce Village
 Le volontaire apprentissage
 D'une tardive obscurité :
 Aussi-bien de mon plus bel âge
 J'apperçois l'instabilité.
 J'ai déjà , de compte arrêté ,
 Quarante fois vu le feuillage
 Par les Zéphyrs ressuscité ;
 Du Printems j'ai mal profité ,
 J'en ai regret , & de l'Eté
 Je veux faire un meilleur usage.
 J'apporte dans mon hermitage
 Un cœur dès long-tems rebuté

Du prompt & funeste esclavage ,
 Où met la folle vanité.
 Payſan ſans ruſſicité ,
 Hermite ſans patelinage ,
 Mon but eſt la tranquillité.
 Je veux pour unique partage
 La paix d'un cœur qui ſe dégage
 Des filets de la volupté.
 L'incorruptible probité ,
 De mes Ayeux noble appanage ;
 L'infatigable activité ,
 Reſte d'un utile naufrage ;
 Mes études , mon jardinage ;
 Un repas ſans art apprêté ;
 D'une Epouſe économe & ſage
 La belle humeur , le bon ménage ,
 Vont faire ma félicité.
 C'eſt dans ce port qu'en ſûreté
 Ma barque ne craint point l'orage
 Qu'un autre à ſon tour emporté
 Au gré de ſa cupidité ,
 Sur le ſein de l'humide plage ,
 Des vents aille affronter la rage !
 Je ris de ſa témérité ,
 Et lui ſouhaite un bon voyage.
 Je réſerve ma fermeté
 Pour un plus important paſſage ,
 Et je m'approche avec courage
 Des portes de l'éternité.
 Je ſçais que la mortalité.
 Du genre humain eſt le partage ;
 Pourquoi ſeul ſerois-je excepté ?
 La vie eſt un pèlerinage :
 De ſon cours la rapidité ,
 Loin de m'allarmer , me ſoulage.
 Sa fin , lorsque j'en enviſage
 L'infaillible néceſſité ,
 Ne peut ébranler mon courage.

Brûlez de l'or emballé :
 Il n'en périt que l'emballage ,
 L'or reste ; un si léger dommage
 Devroit-il être regretté ?

L' A N T I - M O N D A I N , (a)

Par M. P. N.

O Jours heureux qui purs & sans nuage
 Avez du monde éclairé le berceau ,
 Dont vainement un odieux pinceau ,
 Veut à nos yeux défigurer l'image !
 Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor
 Un maître fou dans sa verve indiscrette ;
 Age à bon droit appelé Siecle d'or !
 O bon vieux tems ! c'est moi qui vous regrette.
 Mais , ô regrets en effet superflus !
 A notre dam , hélas ! vous n'êtes plus.
 Tranquille au sein d'une heureuse abondance ,
 Exempt de peine , affranchi de tous soins ,
 L'homme vivoit : la sage Providence ,
 Pour son bonheur , lui cachoit ses besoins.
 Il étoit libre , & la seule Nature
 Dictoit ses loix & régloit ses devoirs.
 La trahison , le meurtre , l'imposture ,
 Les attentats , les forfaits les plus noirs ,
 Sous des climats où regnoit la droiture ,
 De son cœur simple ignorés & bannis ,
 N'avoient alors besoin d'être punis.
 Nul préjugé n'asservissoit son ame :
 Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né ,
 Ni bien , ni mal , gloire , honte ni blâme
 N'étoient connus de son esprit borné.

(a) Cette Piece est la contrepartie du *Mondain* de M. de Voltaire , imprimé dans toutes les Editions de ses Œuvres.

O douce erreur , favorable ignorance ,
 Fille du Ciel , mere de l'assurance !
 Point de remords qui gênât ses desirs.
 Né pour jouir , fait pour le bien suprême ,
 Il se trouvoit dans un autre lui-même :
 Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs.
 Et quels plaisirs ? à leur douceur extrême ,
 Le monde entier doit ses accroissemens :
 Tendres ébats , divins embrassemens ,
 Fréquens , sur-tout , plus qu'au siècle où nous sommes ,
 Et c'est raison ; car le destin des hommes
 En dépendoit dans ces commencemens.
 Plaisirs exempts de tous ces vains fantômes ,
 Dont un bizarre & chimérique honneur
 Séduit les cœurs susceptibles d'allarmes ;
 Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes
 Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur.
 Mais à sa place , une aimable innocence ,
 Un cœur naïf , de candeur revêtu ,
 Neuf encor , même après la jouissance ,
 Tenoit alors lieu de toute vertu.
 De nos Ayeux , sous le regne d'Astrée ,
 Telle étoit donc la race fortunée.
 De siècle en siècle & vigoureux & sains ,
 Mets raffinés , Laïs , ni Médecins ,
 Coupable engeance en ces tems ignorée ,
 De leurs beaux ans n'abrégeoient la durée.
 Or maintenant , notre ami du bel air
 Qui vous moquez impunément du monde ,
 Vantez-nous bien votre siècle de fer ;
 Vantez sur-tout votre cœur très-immonde.
 Osez fronder l'illustre Fenelon ;
 Déprisez-nous les accords de sa Lyre ,
 Ce beau Roman , le seul utile à lire ;
 Vous toutefois dont le rare Apollon
 Et les Ecrits ne vont pas au talon
 De ce Prélat , vous dont le chaud délire
 Où vous puisez vos cyniques accens ,

Vous fait choquer trop souvent le bon sens ;
 Vous , dis-je encor , qui placez dans un Temple ,
 D'un bout à l'autre ouvrage original ,
 Fille de joie auprès d'un Cardinal ;
 Vous , dis-je , enfin , qui pour dernier exemple
 Venez de faire assemblage nouveau
 Et , comme on dit , une galimafrée
 D'Eve , d'Adam , de Saturne & de Rhée ,
 Assortiment digne d'un tel cerveau :
 Plaçant le bien de la nature humaine
 Dans un bouchon qui frappe au soliveau ,
 Ou bien à voir une tête de veau
 Qui dans un char mollement se promene.
 Or maintenant ce séjour enchanté ,
 Ce Paradis terrestre si vanté ,
 Cher Calotin de la première classe ,
 De bonne-foi , convenez entre nous
 Que , pour sçavoir où peut être sa place ;
 On auroit tort de s'adresser à vous.

LES MISERES DE L'AMOUR ;

P A R O D I E.

Par M. P N.

Q Ue l'homme est foible & ridicule ,
 Quand l'Amour vient s'en emparer !
 D'abord il craint , il dissimule ,
 On l'entend tout bas soupiner.

✱

S'ose-t-il enfin déclarer ?
 On le fuit ; sa poursuite est vaine.
 N'importe ; il veut persévérer.
 Que de soins , d'ennuis & de peines !

✱

On l'aime ? tant pis , double chaîne

Mille embarras dans son bonheur,
 L'esprit sans cesse est en haleine ;
 Pere , Mere , Epoux tout fait peur.
 Est-ce tout ? Non. Reste l'honneur :
 Il s'effarouche avec méthode.
 On croit le vaincre , il est vainqueur ;
 On se brouille , on se raccommode.



Vient un rival , autre incommode.
 Loin des yeux le repos s'enfuit ;
 Jaloux , on veille , on tourne , on rode ;
 Ce n'est qu'allarmes jour & nuit.



Après bien des maux & du bruit ,
 On jouit enfin de sa Belle.
 Le feu s'éteint , le dégoût suit.
 Le jeu valoit-il la chandelle ?

E P I T R E S U R L' A U T O M N E.

Par M. B D.

SUivons les Ménades ;
 Dans leurs promenades ,
 Ami , rendons nous.
 Bientôt les Pléiades ,
 L'Aquilon jaloux ,
 Fondant des montagnes ,
 Viendront tour-à-tour
 Faire à nos campagnes
 Sentir leur retour.
 Au sein de nos plaines ,
 Les vives chaleurs
 Ont séché nos fleurs ,
 Tari nos fontaines.
 L'Aurore est sans pleurs ,
 Zéphyr sans haleines ,
 Flore sans couleurs.

La seule Pomone ,
Sous ce frais berceau ,
Rit & se couronne
D'un Pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule ,
Versé par ses mains ,
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains ,
Qui , dans ces jardins ,
Du pesant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suspends ton étude :
Viens , loin des neuf Sœurs ,
Goûter les douceurs
De ma solitude.
Esclave avec moi
Du Vainqueur de l'Inde
Que le Dieu du Pinde
Subisse la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon ,
C'est Anacréon ,
Ami , qu'il faut suivre.
Apprends à monter
Ta galante Lire ;
Si tu veux chanter ,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire
Qui , cher à Themire ,
S'en fait écouter.
Parmi nos Convives
Invitons l'Amour ;
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythere & sa Cour.
Couché sous la treille ,
Si quelqu'un sommeille ,

Par un tendre effort ,
 L'Amour le réveille ,
 Quand Bacchus l'endort.
 Ami d'Epicure ,
 J'en suis les leçons ;
 Comme lui , j'épure
 Les utiles dons
 Que fait la Nature
 A ses nourriçons.
 D'une ardeur extrême ,
 Le tems nous poursuit ,
 Détruit par lui-même ,
 Par lui reproduit ;
 Plus léger qu'Éole
 Il naît & s'enfuit.
 Qu'un prompt sacrifice
 Fixe le caprice
 Du vieillard jaloux ;
 Qu'au milieu de nous
 Ce Dieu taciturne
 Perde son courroux.
 Du vin de cette urne
 Enivrons Saturne :
 Déformais plus lent ,
 Ce Dieu turbulent ,
 Pour reprendre haleine ,
 Prendra de Silène
 Le pas chancelant.
 Sous l'ombre propice
 D'un bois enfoncé ,
 Pour le sacrifice
 L'Autel est dressé.
 Ce lieu solitaire
 Est le Sanctuaire ,
 Où , libre d'ennui ,
 Je dois aujourd'hui
 Immoler les craintes ,
 Les soins , les contraintes

Et les vains desirs ,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne ,
La coupe à la main ,
Hébé me couronne
D'un Lierre divin ;
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accoururent ,
Les Faunes m'entourent :
Le vin va couler ,
L'encens va brûler ,
La victime est prête.
Ami , qui t'arrête ?
Pour ouvrir la Fête ,
Thémire , avec moi ,
N'attend plus que toi.

E P I T R E S U R L' H I V E R.

P A R L E M E S M E.

DE l'Urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous ;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins ,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois , ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse.
La froide Arethuse
Fuit dans ses roseaux.
C'est en vain qu'Alphée

Mêle avec les eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle :
Des fleurs , des moissons ,
Des fruits , des glaçons.
Ce tribut fidele ,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs ,
En changeant nos plaines ,
Fait tantôt nos peines ,
Tantôt nos plaisirs.
Cedant nos campagnes
Aux tyrans des airs ,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts ;
D'un voile funeste ,
Son sein ombragé
Gémit outragé ;
La Nymphé modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand , d'un vol agile ,
L'Amour & les Jeux
Passent dans la Ville ,
J'y passe avec eux.
Sur la double scene ,
Suivant Melpomene
Et ses jeux nouveaux ,
J'irai voir la guerre
Des Auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là , sans affecter
Les dédains critiques ,
Je laisse avorter
Les brigues publiques ;
Du beau seul épris ,
Envie ou mépris .

Jamais ne m'enflamme ;
Seulement dans l'ame ,
J'approuve ou je blâme ,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles ,
J'irai de mes airs
Frapper vos oreilles.
Après nos concerts ,
L'ivresse au délire
Pourra succéder ;
Sous un double empire ;
Je sçais accorder
La Thirse & la Lyre.
J'y crois voir Themire
Le verre à la main ,
Chanter son refrain ,
Polâtrer & rite.
Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soin , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente ,
Toujours un plaisir ;
Toujours un desir ,
Pour l'heure suivante.
Coulez , tous mes jours ,
Remplissez le cours
De mes destinées ,
Toujours enchaînées ,
Par un nœud si beau ,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans ,
Les compte & les marque
Aux fastes du tems ,
Je l'attends sans crainte :

Par la rude atteinte
 Je serai vaincu ,
 Mais j'aurai vécu.
 Sans date ni titre ,
 Dormant à demi ,
 Ici ton Ami
 Finit son Epitre.
 En rimaant pour toi
 Le dernier chapitre ,
 La table où je boi
 Me sert de pupitre.
 De tes vains divers
 Je serai l'arbitre ,
 Sois-le de mes Vers.
 S'ils sont sans justesse ,
 Sans délicatesse ,
 Sans ordre & sans choix ;
 En de folles rimes ,
 On lit quelquefois
 De sages maximes.

LA VIE HEUREUSE.

STANCES.

IL faut penser : sans quoi , l'homme devient
 Un animal , un vrai cheval de somme.
 Il faut aimer : c'est ce qui nous soutient ;
 Car , sans aimer , il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce Société
 De gens d'esprit , instruits , sans suffisance ,
 Et de plaisirs grande variété :
 Sans quoi , les jours sont plus longs qu'on ne pense.
 Il faut avoir un ami , qu'en tout tems ,
 Pour son bonheur , on écoute , on consulte ;

Qui

Qui puisse rendre , à notre ame en tumulte ,
 Les maux moins vifs & les plaisirs plus grands.
 Il faut le soir un souper délectable ,
 Où l'on soit libre , où l'on goûte à propos
 Force bons vins , avec quelques bons mots ;
 Et sans être ivre il faut sortir de table.
 Il faut la nuit tenir entre deux draps
 Le tendre objet que votre cœur adore ,
 Le caresser , le tenir dans ses bras ,
 Et le matin recommencer encore.
 Mes chers amis , avouez que voilà
 Ce qui compose une assez douce vie.
 Or , dès le jour que j'aimai ma Silvie ,
 Sans plus chercher , j'ai trouvé tout cela.

L' A P O T H É O S E
 D U P U C E L A G E .

E P I T H A L A M E .

PRès d'un bois solitaire & sombre ;
 Réduit inhabité , que voit peu l'œil du jour ,
 Beau lieu que la nature a formé pour l'Amour ,
 Mais qu'un devoir austère à sçu cacher dans l'ombre ;
 On découvre un Palais , où le Ciel envieux ,
 Dépasant le trésor dont il forma le monde ,
 De l'astre qui nous luit mit la source féconde ,
 Pour la dérober à nos yeux.
 C'est-là que Prométhée alla puiser les flammes ;
 Dont le souffle anima nos ames.
 C'est-là que l'homme ambitieux ,
 Se reproduit lui-même en une vive image ,
 Et communique d'âge en âge
 Un pouvoir qui l'égale aux Dieux.
 Dans ce Palais charmant loge un monstre implacable ;

Phœnix ennemi des mortels ,
Phœnix dont la défaite offre un laurier aimable ;
Au Héros fortuné qui brise ses autels.
La raison , le devoir , le préjugé timide ,
Tiennent sur lui les yeux ouverts ;
Dans tous ses mouvemens la pudeur est son guide ;
Et le fait gémir dans les fers.
Vers une conquête si douce ,
Un penchant inconnu nous pousse ;
Nous soupirons , nous avons des desirs ,
Avant que de pouvoir connoître
Quel objet en nous les fait naître.
Et quel est ce Phœnix ? l'écueil de nos plaisirs.
L'amour ardent à sa poursuite ,
Déjà plus d'une fois l'avoit sçu mettre en fuite ,
Et de cet ennemi vanté
Le seul nom aux mortels sembloit être resté.
Mais Iris vint au monde & si sage & si belle ,
Que notre Phœnix égaré ,
Avec toute sa Cour vint se sauver chez elle ,
Comme en un asyle assuré.
Bientôt l'Amour en conçoit des allarmes ;
C'est en vain qu'il emploie & ses traits & ses charmes ;
A force ouverte il ne peut l'ébranler.
Contraint donc à dissimuler ,
Sous les traits de l'Hymen il cache son visage ;
Il joint au sang des Dieux les trésors de Plutus ;
De richesses & de vertus ,
Il forme un brillant assemblage.
Il se présente alors aux portes du Palais.
La pudeur effrayée en dispute l'accès !
Inutiles efforts ! la Raison la fait taire :
Séduire par l'éclat qui vient frapper ses yeux ,
La Raison elle-même ouvre son sanctuaire.
L'Hymen entre victorieux ,
Et redevient l'Amour. Son ardeur se ranime ;
De cent coups redoublés il perce la victime.
Le sang coule , elle expire. Iris avec douleur

Voit périr le vaincu , mais pardonne au vainqueur.
 Comme un présent parfait & rare ,
 Mercure le transporte aux Cieux.
 C'est le mien , dit Vénus , prenez , dirent les
 Dieux :

Mais d'un bien retrouvé , devenez plus avare.
 Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas ,
 O vous , à qui l'on vient de cueillir cette rose :
 Votre sexe n'en goûte pas
 Qu'il n'ait donné matière à cette Apothéose.
 Ne croyez pourrant pas , Iris , perdre un trésor :
 Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage ,
 C'est moins par le plaisir de l'avoir en partage ,
 Que pour celui de le reperdre encor.

RÉPONSE POUR LES BLONDES ,

Aux Vers de Fontenelle , sur les Brunnes.

Par F U S E L I E R.

Vous qui charmez raison & sentiment ,
 Rare Docteur , qu'à la Cour de Cythere
 Et de Minerve on cite également ;
 Vous qui d'Amour dirigerez la Mere ,
 Si directeur la gouverne jamais :
 Votre morale en un point je rejette ,
 Lorsque prisés Blonde moins que Brunette ;
 Dogme hérétique & lézant les attraits
 De Vénus même ! Or , si craignez sa haine ,
 Prévenez-la par un prompt repentir.
 Blonde toujours de la Beauté fut Reine ;
 De tout Paphos c'est la doctrine saine ;
 Auteur galant ne s'en doit départir.
 Gente Brunette a séduit votre veine :
 Voilà le cas qui vous a fait sortir
 Du bon chemin , qu'Amour vous y ramene.
 Vos Vers brillans , bien que semblent partir

Du fin cerveau du Dieu de l'Hippocrène ,
 Sur ce point-là , ne m'ont seu pervertir :
 Quand je les lus , j'étois près de Climène.

É P I T H A L A M E (a)

Par M. DE GENNES.

AU bon Hymen un jour il prit envie
 De nous donner un plat de son métier.
 Je veux , dit-il , une fois dans ma vie ,
 Ourdir un nœud qui plaise au monde entier ;
 Un nœud charmant tissé d'or & de soie ,
 Et qui , d'un couple assorti de tous points ,
 Fasse à jamais le bonheur & la joie.
 Ainsi soit-il : mais malgré tous vos soins ,
 Messer Hymen , soit dit sans vous déplaire ,
 Je doute un peu du succès de l'affaire.
 Or à l'Hymen quand advint tel penser ,
 Ce Dieu lorgnoit gentille Jouvencelle ,
 Qu'en ses filets il vouloit enlacer ,
 Pour jeune gars digne de la pucelle.
 Attrails , ducats , & ce qui vaut bien mieux ,
 Trésors du cœur ne manquoient à la Belle.
 D'autre côté brilloit devant ses yeux
 Un Bachelier , lumineuse étincelle ,
 Eclair perçant , feu qui l'esprit décele ;
 Et par dessus les talens de l'esprit ,
 Des dons de l'ame avoient grosse chevance.
 Ce dernier point , ainsi qu'en ont écrit
 Maints doctes Clercs , est le nœud d'alliance ;
 Ainsi du moins le pauvre Hymen le pense.
 Tant pis pour lui ; mais ce n'est-là mon fait.
 Jà de l'Hymen l'œuvre alloit à souhait ;

(a) Pour les Noces de feu M. Guyot de Réverseaux , & de Mademoiselle Noir ,

A petit bruit s'avançoient les affaires ;
Par-tout trottoient graves Ambassadeurs ,
Gens se croyant Plénipotentiaires ,
Pour régler tout dans l'empire des cœurs.
Bref , sans délai , par ces fins Emissaires ,
En tapinois si bien besogné fut ,
Qu'Hymen déjà pensoit toucher au but.
Mais encor bien qu'il eût à la sourdine
Trop bien conduit sa marche clandestine ;
Si pourtant est que Cupidon le sçut.
Ouais ! qu'est ceci , dit le Dieu d'Amathonte ?
Est-il bien vrai qu'Hymen ait cru pouvoir
Unir sans moi *Réverseaux & le Noir* ?
S'il est ainsi , le pauvret se mécompte ,
Si ne fera. Tant mieux , charmant Amour ,
Descendez tôt du céleste séjour :
De grace , entrez un peu dans le mystère.
Pas n'y faillit. Une fleche légère
Part , & soudain d'un coup fait deux Amans.
Troubles , soupirs , heureux saisissemens ,
Tendres regards aussi-tôt dans leur ame
Versent sans fin l'allégresse & la flamme.
Qui fut penaut ? Ce fut le Dieu Nocier ,
Alors qu'il vit le couple familial
Jà consumé par une ardeur secrète ,
Tant qu'on eût dit que c'étoit amourette.
Hymen , Hymen ! cent fois on vous l'a dit ;
Et l'oubliez toujours , dont j'ai dépit ;
On ne ferez union assortie ,
Si ne mettez Amour de la partie.
Puis qu'est ainsi , dit le Dieu des Epoux ,
Sans chicaner sur nos droits , entre nous ,
A frais communs , achevons notre ouvrage.
Soit , dit l'Amour : par les nœuds les plus doux ;
Soudain l'Hymen dévotement engage
Le couple heureux ; puis au sein d'un nuage
Où le reçoit le Plaisir innocent ,
Dame Pudeur se cache en rougissant.

Ainsi , suivant l'insance de Cythere ,
 Loin de nos yeux s'accomplit le Mystere.
 Gentils Epoux , vous voilà bien contents :
 Sus , travaillez & travaillez long-tems
 A façonner , par mainte récidue ,
 Belle lignée aux yeux vifs & brillans ,
 Essains d'amour , lestes & fémillans ,
 Auxquels , un jour , même aventure arrive.

LE LIT DE GLICÈRE.

LIt trop heureux , asyle du mystere ,
 Sombres rideaux , où le Dieu du Sommeil ,
 Seul chaque nuit s'enferme avec Glicère ,
 Et lui prodigue un air frais & vermeil :
 Si le repos sous vos ombres habite ,
 D'où vient ce trouble & ces saisissemens
 Que votre vue en mes veines excite ?
 Morphée aussi fait-il donc des Amans ?
 Mais n'est-ce point qu'à Glicère infidele
 Ce Dieu se prête à l'Enfant de Paphos ,
 Et dans ses mains remettant ses pavots ,
 Furtivement l'introduit auprès d'elle ?
 Delphes , qu'un autre implore le secours
 De ton trépied si fécond en oracles ;
 Ce Lit charmant , le trépied des Amours ,
 Comme il enferme inspire des miracles.
 Il fut un jour favorable à mes feux ,
 Quand Cyparis , qui connoît ma tendresse ,
 Dans le sommeil me fit voir sa Maîtresse.
 Ce jour Morphée étoit plus paresseux :
 Fier de presser la plus belle paupiere ,
 Sous les rideaux il bravoit la lumiere.
 Je les ouvris : le chevet radieux
 M'offrit Glicère & simple & sans parure ,
 Mais éclatante , ainsi qu'on peint les Dieux ;

Riches des dons que lui fit la Nature ,
Le teint plus beau que les plus belles fleurs ,
Les traits , la bouche & l'haleine de Flore.
Le jour devint plus brillant , & j'ignore
S'il recevoit ou donnoit ces couleurs.
Le Lit renoit d'autres Beautés captives ;
Pour mon malheur , les Graces attentives
Veilloient près d'elle , & les songes discrets
N'avoient osé découvrir plus d'attraits.
L'Esprit voulut réparer ce dommage :
De son beau corps je me fis une image ,
Et cette image irrita mon desir.
J'en parcourus , j'en dévorai la trace ;
Son attitude invitoit au plaisir ;
J'osai.... Mais Ciel ! qui n'eût eu de l'audace ?
Quand tout-à-coup Glicère ouvrant les yeux
Jetta sur moi des regards furieux.
Figurez-vous Phébus sorti de l'onde ,
Qui pâlisant des crimes de la nuit ,
Menacerait d'ôter le jour au monde.
Je me troublai , Glicère fit du bruit ;
Et Cyparis , qui sçut se faire attendre ,
Nous retrouva dans un air d'embarras
Qui commençoit à devenir plus tendre.
Glicère alors s'échappa de mes bras ;
Mais généreuse & douce dans sa gloire ,
Comme un guerrier qu'appaise la victoire ;
Par un baiser autant donné que pris ,
Elle avoua mes feux à Cyparis.
De quelle ardeur , en imprimant ma bouche
Contre le linge empreint de sa chaleur ,
Disois-je aux Dieux d'adoucir mon malheur ,
En m'accordant d'être ce qui la touche !
Voiles secrets , Lit mille fois heureux ,
Qu'avec plaisir mon ame vous contemple !
Chevet pressé par l'objet de mes vœux ,
De la Beauté vous êtes le vrai temple :
Et vous , rideaux , dont le contour obscur

Cache Glicère à mes regards avides ,
 Je vous compare à ces voûtes d'azur
 Bornes de l'air & des régions vuides ,
 Dont la rencontre enveloppe à nos yeux
 Et la lumière & la pompe des Cieux.
 Ah ! si ma Lyre , aux amours consacrée ,
 Peut éviter le naufrage des tems ,
 De vos honneurs j'étendrai la durée.
 Mais si , sensible aux feux les plus constans ,
 Glicère enfin daignoit combler ma flamme
 De ces faveurs que l'on dérobe au jour ,
 Cher confident des transports de mon ame ,
 Lit , vous ferez le temple de l'Amour.
 Jusqu'à ce tems , que vos voiles paisibles
 A mes rivaux ne soient point accessibles :
 N'admettez-y que les songes flatteurs ,
 Qui , des Amours tendres avant-coureurs ,
 Sement en nous de légères amorces ,
 Et du penchant sollicitent les forces.
 Que chaque jour , quand le frais du matin
 D'esprits subtils ramene un jeune essain ,
 La volupté sous mes traits présentée ,
 Pénètre au sein de Glicère enchantée ;
 Et que cédant aux attrait du plaisir ,
 A son réveil mon aimable Maîtresse
 Passe avec moi du désir à l'ivresse ,
 Pour retourner de l'ivresse au désir.

LE PROCÈS DU FARD.

A L L E G O R I E

A Madame la Duchesse de Gontaut.

Par M. Bnd.

LA Mode & la Nature un jour
 Vinrent au tribunal d'Amour.

La Mode vint enluminée ,
En long étalage , en grand train ,
D'amples fatras environnée ,
Le masque & la marotte en main.
Nature simplement ornée ,
En robe ondoyante , en patin ,
Un bouquet de fleurs sur son sein ,
Et de ses cheveux couronné.
Amour , dit-elle , entends ma voix ,
Et qu'elle éveille ra justice.
Tu vois la fille du Caprice ,
Je suis le jouet de ses loix.
Mon fils , prends garde à mes outrages :
A ton empire , à mes attraits
Ils portent de communs dommages.
Corrompre , altérer mes ouvrages ,
N'est-ce pas émousser tes traits ?
Sans tant discourir , dit la Mode ,
Montrons aux yeux notre pouvoir.
Amour est un Dieu qui veut voir ,
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein ,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle ,
Enfant de l'art & du matin ,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'étoit l'Aurore , au front serein ,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore ;
Et que Phébus n'a pas encore ,
Par les couleurs dont il la peint ,
Séchée la fraîcheur de son teint.
La mode , sur d'autres modèles ,
Fait son chef-d'œuvre concerté ;
Dresse ses tables solennelles ;
Construit l'autel de la Beauté.
Son art , ses ruses furent telles ,
Si bien sa magie opéra ,

Qu'enfin elle défigura
 Une Héroïne d'Opéra.
 On rit de cette œuvre postiche :
 Au petit monstre enjolivé ,
 L'Amour fait construire une niche ;
 A l'autre un Temple est élevé.
 Toi ! dit l'Amour à la Nature ,
 Viens rendre une couleur plus pure
 Aux Beautés qui suivent mes pas ;
 Mes mains ont formé leurs appas
 Pour les yeux , non pour la parure.
 Tout s'embellira sous ta loi ;
 Ta Rivale n'a , pour te nuire ,
 Que l'art passager de séduire :
 L'art constant de plaire est à toi.
 Belle Gontaut , c'est ton partage ;
 Si tu vois couvrir d'un nuage
 Tes beaux jours de sérénité ;
 C'est l'art jaloux de la Nature ,
 Et contre elle encor révolté ,
 Qui , sous le nom de Faculté ,
 Fait à tes attraits cette injure ,
 Et te punit de ta beauté.
 Eloigne un secours redouté ;
 D'un souris rappelle & rassure ,
 Les ris enfans de la santé ,
 Et dans le sein de la gaîté ,
 Cherche une guérison plus sûre.

D A N C H E T.

A U X C H A M P S É L I S É E S.

Par M. Pn. 1748.

LA Parque à son noir trébuchet ,
 Dans sa triste & lugubre nasse ,
 Ayant pris notre ami Danchet ,

Franche Colombe du Parnasse ;
 Cet ami d'Homere & du Taille ,
 A peine eut passé le guichet ,
 Et tranquille en sa conscience ,
 Sans antre écrit ni plaidoyé
 Sur son visage eut déployé ,
 Ses certificats d'innocence ,
 Qu'il eut de ses Juges courtois ,
 Justice briève & complete ,
 Et qu'il obtint de tous les trois
 Gain de cause sur l'étiquette.
 Conduisez au joyeux Canton ,
 Le bon Auteur des Tyndarides ,
 Dit le Chancelier de Pluton ,
 De son front déployant les rides ,
 Et parlant à son Hoqueton.
 Par les ondes Aganipides ,
 Cria Danchet , se moque-t-on ,
 De me donner ainsi des guides....
 Dans mon Virgile , Dieu merci ,
 J'ai vu cent fois en racourci ,
 Les régions que je découvre ;
 Et je sçais tous ces chemins-ci ,
 Comme j'ai sçu ceux du vieux Louvre.
 Pour le prouver , la bouche il ouvre ,
 Et de l'Enéide aussi-tôt ,
 Devant Proserpine , tout haut ,
 En défunt d'heureuse mémoire ,
 Il leur recite sans quartier
 Le sixieme Livre en entier ;
 Puis plantant-là son auditoire ,
 Se précipite , en vieux routier ,
 A travers le pays des Mânes ,
 Aussi confiant que seroit
 L'infailible & docte *Freret* ,
 Par dela celui des Brachmanes.
 Du corps antique dépérre ,
 Récompensé d'un limon vierge

Le bel esprit plus droit qu'un cierge ,
 Et plus agile que *Dupré* ,
 Perce le bois mal éclairé ,
 Où le Dieu des enfers héberge ,
 Les fous à qui Mars & l'Amour
 Ont ici bas ravi le jour.
 Là nul objet ne se dérobe
 Aux yeux d'un homme de sa robe ;
 Il voit Dolope & Mirmidon ,
 Procris , Eriphile & Didon ;
 Il y reconnoît Deiphobe ,
 Qu'envoya sa femme *ad patres* ,
 Et qui ne fait pas-là *flores* ,
 Ayant son nez dans sa pochette ,
 Et *truncas* , ajoute le Poëte ,
Inhonesto vulnere nares.
 Le pieux Héros de Virgile ,
 Contemporain , frais émoulu ,
 Par les talens de la Sibylle
 Ne se sentoît pas plu ému ,
 Que , suivant le Poëme à la piste ,
 Sous ces myrthes malencontreux ,
 Le fut notre bon Humaniste ,
 A l'aspect de ces malheureux.
 Au sortir de ce lieu si triste ,
 Il entend le concert affreux
 Du Tartare , qu'il laisse à gauche ;
 De cent mille chants de débauche
 Le charivari ténébreux ,
 N'en est que la riante ébauche.
 Déjà l'élève de Clio
 D'avance avoit eu le prologue
 De la façon du fameux Dogue ,
 Qui hurle à la porte un trio.
 Mais dans le gouffre où de l'impie
 La scélératesse s'expie ,
 Où l'avare en pleine eau , dit-on ,
 Non pas en vilaine eau croupie ,

Mais en belle eau jusqu'au menton ,
Souffre une éternelle pépie ;
Dans l'ancre où la rage accroupie ,
A l'orquestre donne le ton ,
Où de Nemesis l'esponton
Perce , frappe , assomme , estropie ;
C'est bien un autre faux-bourdon.
A travers des voix de harpie ,
Il entendoit siffler Pithon ,
Claquer le fouet d'une Furie ,
Croasser l'oiseau de Titie ,
Craquer tous les os d'Ixion ,
S'écrouler le roc de Syfippe ,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint escogriffe ,
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecçon :
Le tonnerre étoit l'intermede.
Quel épouvantable opéra ,
Pour le tendre ami de Campra ,
Et le doux Auteur de Tancrede !
Il ne fera jamais de rien
Dans une musique pareille ;
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
Tel un bon Bourgeois de Paris ,
Sans dettes , procès , ni querelle ,
Côtayant les murs de Themis ,
De la Grand'Chambre entend les cris ,
Et les chaînes de la Tournelle ;
Déteste & Geole & Barreau ,
Bénit son innocente vie ,
Et fuit , Juge , Avocat , Partie ,
Huissiers , Criminels , & Bourreau.
Un sentiment pareil emporte ,
Loin du lieu funeste & vengeur ,
L'irréprochable Voyageur.
Déjà paroît l'auguste porte ,

Où cet érudit consommé
 Se souvient que le fils d'Anchise
 Planta le rameau d'or , en guise
 De cette espèce de Balise ,
 Que la Bazoche appelle *May*.
 En quatre sauts & deux gambades ,
 Le Pélerin croit de l'enclos
 Franchir gaîment les palissades ,
 Quand un Mâtin , tout des plus gros ,
 Un Subdélégué de Cerbere ,
 Digne du chenil de Mégère ,
 Le poil hérissé , l'œil ardent ,
 S'opposant à l'ombre légère ,
 L'arrête tout court en grondant.
 Il a pour queue une vipère ;
 Il garde une éternelle dent ;
 Sa panse énorme n'est farcie
 Que de ciguë & d'aconit ;
 La plaine à l'entour est noircie
 Des torrens d'encre qu'il vomit ;
 Son regard venimeux flétrit ;
 Son souffle seul ôte la vie ,
 Et sur son collier est écrit :
J'appartiens à la basse Envie.
 L'ami des Dieux en tournoyant ,
 Faute d'un peu de la galette
 Dont Enée avoit la recette ,
 Jette au sentinelle abboyant
 Un beau jetton d'Académie.
 Au vol à peine est-il happé ,
 Que voilà ma bête endormie ,
 Et mon bel-esprit échappé.
 Enfin d'un pied libre il arpente
 Les côteaux , les prés & les bois ,
 Séjour de la race innocente
 Des bons humains de qui font choix
 Minos , Eaque & Rhadamante.
 Que son ame alors est contente !

Elle le fut moins mille fois
 Le jour qu'une juste patente ,
 A la pluralité des voix ,
 L'installa parmi les Quarante ;
 Bien que la folle vanité
 De l'astrolabe du Parnasse ,
 Ne marque plus , de cette place ,
 Qu'un pas à l'immortalité.
 Aussi gaignoit-il bien au change :
 Car la différence est étrange
 Entre habiter l'asyle heureux
 Que Virgile a si bien sçu peindre ,
 Où de la Camarde aux yeux creux
 Le trébuchet n'est plus à craindre ;
 Entre s'égayer à jamais
 A l'ombre des vastes forêts ,
 Dans les jeux , les ris & la danse ,
 Et s'appésantir les esprits
 Sous les fastidieux lambris
 D'un vieux Palais en décadence ;
 Et là , non pas pour un moment ,
 Mais deux heures tout d'une haleine ,
 Véger trois fois la semaine ,
 Environné , Dieu sçait comment ;
 Puis finir , pour dernière aubaine ,
 Par emporter au monument
 Deux mots d'éloge à la douzaine ,
 Noyés dans un froid compliment.
 Ah ! comme il saute au col d'Horace ,
 Et que de bon cœur il embrasse
 Ce cher & bien aimé patron
 Qui fut sa lance & son égide !
 Tel au col de l'aimable Ovide
 Sauteroit le joyeux Piron ;
 Tel on verroit plein d'allégresse ,
 Mais plus grave dans sa tendresse ,
 D'Olivet baiser Cicéron.
 Vous voici donc en deçà l'onde ,

Lui dit l'Anacréon Romain ,
 Et nous vous possédons enfin
 En lieux où tout plaisir abonde ?
 Venez , venez , sorti du sein
 Des Lettres & de la faconde ,
 Soyez le bien venu chez nous ;
 Mais cependant je perds en vous
 Un bel écho dans l'autre monde.
 Un moment , dit le compagnon ,
 A revoir : excusez de grace ,
 Voilà mon Mécène qui passe
 Bon jour , Monsieur l'Abbé *Bignon*.
 Monsieur l'Abbé *Bignon* s'arrête :
 Eh ! mon pauvre Danchet , bon jour.
 Monsieur l'Abbé , le beau séjour !
 Qu'il y fait bon ! que je m'apprête
 De vous y bien faire ma cour !
 L'expression vous paroît folle
 Et bizarre en pays aussi
 Républicain que celui-ci ;
 Folle ou non , je vous tiens parole.
 Jadis vous disant grand merci ,
 Je jurai , j'en ai souvenance ,
 Que ma vive reconnoissance
 M'accompagneroit jusqu'ici :
 Je veux qu'elle soit éternelle ;
 Point de chicane là-dessus.
 Et puis quand on a l'ame belle ,
 La gratitude pese-t-elle ?
 Elle n'est qu'un plaisir de plus.
 Ceci te vaille une Epitaphe ,
 Brave Danchet , tu parlois d'or :
 Ton fidèle Historiographe
 En pleure de tendresse encor ,
 Et je n'en pleure pas sans cause.
 Si tu vois Monsieur de Livry ,
 Que tu sçais qui m'a tant chéri ,
 Dis-lui pour moi la même chose.

Lors un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte ;
Oh ! oh ! se mit-il à crier ,
J'attrape donc Virgile en faute ?
Ah ! que d'aimables vérités
Le méchant m'avoit déguisées !
Quel surcroît de félicités !
Des femmes aux Champs Elisées ! }
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'Abbé , dans ce pays ,
Regretterions-nous *l'Isle-belle* !
Aussi j'étois souvent surpris
Que dans ces demeures divines ,
Le Poète peu galant n'eût mis
Que des Héros , sans Héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié ?
Pourquoi de l'Héroïne espece
Souffler la plus belle moitié ?
L'Olympe étoit-il sans Déesse ?
Point de femmes , point de plaisir :
Ce fut toujours là mon système.
Tout cercle devoit s'en choisir ;
Et vous dirai-je que c'est même
Faute de femmes , qu'aujourd'hui
L'on voit en pleine Académie ,
Aux pieds de Minerve endormie ,
Siéger la Paresse & l'Ennui.
De ce même ennui les symptomes
Menaçoient le front clair & net
Du digne héritier des Jeromes ,
Si le devancier de Gresset ,
Ravi de se revoir en femmes ,
N'eût pris le parti du *Tacet* ,
Pour courir saluer huït Dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs ,
En belles Nymphes printanieres ,
Et représentant les neuf Sœurs .

Brillent *la Suze & Deshoulières* ,
Villedieu , *Sevigné* , *Lambert* ,
D'Aunois , *Cailus & la Fayette* :
La ronde ainsi n'est pas complète ,
Et sens très-bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumière ,
Honoré de neuf trépieds d'or ,
Une place est vacante encor ,
Et cette place est la première ;
Puisse-t-elle vaquer , hélas !
Long-tems par delà mon trépas !
Car vous seule y devez prétendre ,
Vous seule y monterez un jour ;
Vous donc le pinceau noble & tendre
A peint les *Malheurs de l'Amour*.
A ce rang là , je vous appelle ;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon ,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement ,
A ces neufs Muses de la France ,
Le nouveau venu , galamment
Eut fait très bas la révérence ,
Et très haut un long compliment ,
Delà , dans le vallon charmant ,
Je vis une tête éminente ,
Entre mille autres rayonnante ;
C'est la tête du Grand Armand ,
Notre fondateur. Quelle joie ,
S'écria-t-il tout transporté !
Oh ! parbleu , je veux qu'il me voie.
Il vole au Héros tant vanté ,
Et ne se possédant pas d'aise ,
S'incline en toute humilité ,
Lui baise les mains , les rebaise.
Monseigneur , une éternité ,
Pour pouvoir vous payer ma dette :
Vous voyez un pauvre Poète

Qui vous doit l'immortalité.
A moi , replique le Grand-Homme ?
Oui , Monseigneur , je vous la dois ,
Et depuis trente-six ans , comme
Académicien François.
Eh ! quoi , de mon Académie ,
Reprit le noble Instituteur ,
On parle encore en l'autre vie !
Si l'on en parle , Monseigneur !
Le doute est d'une étrange espee ,
Oui certe , & malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse ,
Comme elle , sans cesse de vous ;
Plus que du riant domicile
Dont aux Rois vous avez fait don ;
Plus que de l'auguste maison
Qui de la doctrine est l'asyle ,
Que de la rue & de la Ville
Qui porte votre fameux nom.
Je m'en étonne avec raison ,
Dit l'Ombre en toque enluminée ;
C'est mon étoile fortunée
Qui , sans que j'y pense , vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans verd ;
Ce fut à la fin d'un dessert
Que me présentant sa Requête ,
Ce folâtre de Boisrobert ,
Me fourra ce plan dans la tête ;
Mais depuis long-tems là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille.
Vous l'avoueraï-je , un peu confus ?
Ce fut du moment que je sc̄us
La réception de Corneille.
Eh ! Monseigneur , pardonnez-là :
Dit l'autre que l'aveu démonte ;
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle-là.

Au nom du défenseur des Doges ,
 Votre illustre & digne Neveu ,
 En faveur d'un siecle d'éloges ,
 Où pas un de nous , dans le feu
 De son génie enthousiaste ,
 Peignant celui de Richelieu ,
 N'oublia de le nommer *vaste* ;
 Laissez-vous attendrir un peu.
 Bon ! dit l'ambitieux , à d'autres :
 Plaisans éloges que les vôtres !
 Le bel hommage que l'encens ,
 Qu'à titre égal en même-tems
Seguier revendique & partage !
 Vous ignorez donc aujourd'hui ,
 Répond Danchet prenant courage ,
 Qu'à peine on parle encor de lui ?
 Son nom n'est presque plus d'usage ,
 Ou célébré bien rarement :
 De vous , le Récipiendaire
 Passe net à Louis le Grand ,
 Et de notre aveu laisse en blanc
 Le Héros intermédiaire.
 Dans le fond des eaux du Lethé
 Le second Protecteur jetté ,
 Rendit le premier plus traitable ;
 Ensuite ayant appris combien
 Du moindre Académicien
 Le mérite est recommandable ,
 Combien de ce corps assidu
 Le travail & les exercices
 Au public ont déjà rendu
 De considérables services ,
 Et le plaisir divin qu'ont eu
 Princes , Princesses , Rois & Reines ,
 Quand ce dernier des Parlemens ,
 Dans tous les grands événemens ,
 Au rang de nos Cours Souveraines ,
 A déclamé ses complimens :

A tant d'éclat dont elle brille ,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie est sa fille ,
Et l'exhorte à continuer ,
Lui promettant gloire & durée ,
Si , juste en ses élections ,
Elle ne donne point entrée
A la cabale , aux factions.
Or sur ce point soyez tranquille ,
Lui dit le zélé Vétéran ;
A nos clartés fiez-vous-en ,
Et croyez la brigade inutile.
Nous faisons , quand on nous reçoit ,
Un serment qui la décourage ;
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage ;
Anathême sur qui s'engage.
Louis , qui lui seul auroit droit
D'exiger toute obéissance ;
Ce Roi , dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de Rois ,
N'entend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage ,
Et ce qu'on doit à son serment ,
Aux protections rendre hommage ;
Ne pas opiner librement ,
Seroit n'avoir foi ni courage.
Aussi ces Messieurs voyant tous
Fermier , Ministre , Belle & Prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince ,
Aimeroient bien mieux noblement ,
Par un abus moins illicite ,
S'ils ne pouvoient faire autrement ,
Aller au-devant du mérite ,
Que contre un si beau réglemeut ;

La justice est leur élément
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme & loyal,
Donné mon suffrage à *Nadal*,
Préféablement à *Voltaire*.
Mais, interrompt le Cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit & le génie,
Examinez sur-tout les mœurs ;
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Répond l'homme sage & sincère ;
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractère
Comptez sur quarante Catons,
Vous ne vous tromperez de guere ;
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Vous même, jugez de la chose.
Poëtes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux Ecrivains en Prose,
Force gens en petits rabats,
Des Grands de la Cour, des Prélats,
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois ;
On ne nous y prend par deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-tems sur le tableau
Nous ne trouverons un Boileau,
Et moins encor un la Fontaine.
En style simple & sans apprêts,
La chose ainsi contée au Maître,
(Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devrait être)
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximenès,

Le grand Armand quitte la place ,
Et l'heureux Danchet , pour jamais ,
Alla rejoindre son Horace.

LE COCHE ALLÉGORIQUE.

Par M. R o y. 1728.

Jadis étoit un Coche bien monté ,
Qui franchissant le sommet du Parnasse ,
Vous menoit droit à l'immortalité.
Quarante en tout y pouvoient avoir place ;
Mais à quel prix ? Chacun payoit pour soi ,
En bonne espece , en rime bien sonnante ,
Prose de prix , piece de bon aloi ,
Le tout suivant la taxe & la patente
Du Dieu Phébus , qui , jusqu'aux derniers tems ;
Sans embourber , sans mauvaise aventure ,
Sçut équiper & mener sa voiture.
En est-il las ? Des soins plus importants
L'occupent-ils ? ou les Dieux , par malice ,
Ont-ils commis Momus à l'exercice ?
Quoi qu'il en soit , Momus a pris le Bail ,
Et s'est chargé de tout cet attirail.
Le nouveau Maître établit Loix bizarres ,
Fait bon marché des places , prend des arrhes
De tous venans , pataux & tonsurés ,
Et gros Commis , & Robins désœuvrés ;
Et les amis de leurs amis encore ,
Même Histrions : tout est bon , tout l'honneur.
Qu'apportent-ils des pieces de Billon ,
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon :
Crédit aux uns , aux autres pleine grace.
Le Corbillard est-il plein ? Il entasse
Dans les paniers leurs apprentis rimeurs ,
Petits Goujats timbrés de leurs couleurs ,
Auteurs de balle , avec l'espoir très-proche

D'être à leur tour introduits dans le Coche ;
Les voilà donc en route avec balots ,
& leur bon guide agitant les grelots
De sa marotte. On roule : mais leur joie
Ne dure guere , & dès le premier pas
Le vrai chemin se perd ; on se fourvoie.
Au premier choc , l'essieu vole en éclats ;
La masse plie , & nos gens sont à bas.
Qui me rendra tous les cris lamentables ,
Les juremens de ce peuple embourbé ?
Sous son Homere & son livre de Fables ,
Bagage lourd , Houdart a succombé.
A l'aide , à moi , crioit le bon aveugle :
Le Commis borgne à ses oreilles beugle ;
Maudit le jour qu'il quitta son comptoir ,
Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir.
Le vieux Syndic des Bourgeois de Cythere ,
S'évertuant , pour sortir de l'orniere ,
Pleure un habit de vieux velours tanné ,
Qu'une Sybille au cancre avoit donné.
Eh ! dégagez l'esprit de la matiere ,
S'écrioit-il ! A ce style inconnu ,
Qui n'étoit pas entendu du Vulgaire ,
A son secours , hélas ! qui fût venu ?
Certain Farceur voulut faire l'ingambe ,
Ses brodequins lui blessèrent la jambe.
C'est un Auteur chez les Suisses prôné ,
Et de la farce encore enfariné.
Vous étiez-là , petit Pharmacopole ,
Chez votre Pere aviez pris une fiole ,
Qui se cassant vous effleura la peau ;
Mais vous n'avez besoin d'être si beau.
L'affaire est faite , oubliez le service ;
Et retournez à votre bénéfice.
Détailleraï-je ici par le menu ,
De chacun d'eux les bosses , les blessures ;
Comme Virgile étale en ses peintures
Les coups portés aux Soldats de Turnus ?

Par DANCHE T.

Tome IV.

J'irois braver la mort , & serois toujours prête
 A m'exposer aux coups qui menacent ta tête.
 Ta jeunesse , ces traits , ce teint vif , ces appas ,
 Ces cheveux qu'Apollon ne défavoueroit pas ,
 Dans l'empire amoureux inevitables charmes ,
 Pour toi dans les combats sont d'inutiles armes.
 Un homicide plomb avec impunité
 Frappe , sans respecter l'âge ni la beauté,
 Adonis autrefois , comme toi , fut aimable ;
 Pour toi je crains , hélas ! son destin déplorable :
 Vénus entre ses bras lui vit perdre le jour ;
 Je n'ai pas ses attraits , mais j'en ai tout l'amour.
 Mere des doux plaisirs , favorable Déesse ,
 Toi que suivent toujours les Ris & la Jeunesse ,
 Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
 J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix ;
 Si j'ai vanté ton fils , ses traits & son empire ,
 Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inspire ,
 Vole , descends des Cieux ; fers-toi de ces regards
 Qui savent , quand tu veux , désarmer le Dieu Mars ;
 Obtiens qu'à mon Amant il ne soit point funeste.
 Mais , que dis-je , insensée , & quel espoir me reste ?
 En voyant cet objet de mes vœux les plus doux ,
 Tu serois ma rivale , & Mars seroit jaloux.
 Parmi tant de frayeurs , c'est toi seul que j'implore :
 Souviens-toi , cher Amant , que mon ame t'adore ;
 Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours ;
 Qu'en exposant ta vie , il y va de mes jours.

ÉPI TRE A CLAU D I N E.

Par M. Bnd.

DOit-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
 Faut-il des noms & des titres divers ?

Que fait un nom , quand l'Amour est extrême ?
 Claudine est belle & suffit à mes vers.
 Né pour les bois , les prés , & la verdure ,
 C'est-là , Claudine , au plus beau de mes jours ,
 Que je te vis : j'y vis tous les Amours.
 Simple & sans art , belle sans imposture ,
 Leteint brillant des plus vives couleurs ,
 Tes seuls appas composoient ta parure ;
 Et tes cheveux jettés à l'aventure
 Flottoient au vent sous un chapeau de fleurs.
 J'aimois en toi ce feu dont la nature
 Fait pétiller dans tes yeux séduisans ,
 Tous les desirs d'un instinct de seize ans ;
 Ce feu mêlé d'un rayon de luxure ,
 Et ce regard innocent & malin ,
 Qui voit déjà l'albâtre la plus pure
 Croître , baisser , ou s'enfler à mesure ,
 Et s'arrendir sous un corset de lin.
 On sent , Claudine , en te contant fleurette ,
 Qu'il est plus doux , plus piquant pour l'Amour ,
 De chiffonner ta simple collerette ,
 Que les clinquans d'une riche toilette ,
 Dont sont chargés tous nos tettons de Cour.
 Pour tout l'éclat de la pompe étrangere ,
 Changerois-tu ton Amant & ton sort ?
 Nous folâtrons sur la simple fougere :
 Sur les coussins la mollesse s'endort.
 Rappelle-toi cette nuit de mystere ,
 Où j'habitai ce toit humble & sacré
 Du vieux Pasteur , ton Maître & mon Curé ?
 Lorsque ta main enivra le saint homme ,
 Et que sans lui , sans témoins & sans Rome ,
 Tu fus à moi : c'étoit près de ce lieu ,
 Sur ce gazon , que tu vis que ce Dieu ,
 Que cet Amour , ce monstre , ce fantôme ,
 N'est qu'un enfant ; que l'amour n'est qu'un jeu.
 Que de larcins furent cachés dans l'ombre
 De cette nuit ! que de plaisirs sans nombre !

Pour les compter , ils nous coutoient trop peu :
 Et si l'instant de les cacher encore
 Ne fût venu , ma Claudine , j'ignore ,
 Tant à nos cœurs les momens sembloient courts ,
 Si le Soleil vers le quart de son cours
 N'eût eût compté plus encor que l'Aurore.
 Ce jour coula dans l'attente du soir :
 La nuit survint , & passa notre espoir.
 A nos desirs quelle nuit plus propice !
 Bonheur trop court ! un austere devoir
 Vint m'arracher de ce lieu de délice ,
 Et m'entraîner dans ces brillans séjours ,
 Où cent Beautés se disputent d'atours.
 Sans être ému , je verrai tout Cythere ,
 L'art de la Ville , & la pompe des Cours :
 Claudine aura mes dernieres amours.
 Toi que je laisse oisive & solitaire ,
 Dans ce hameau tu verras tous les jours
 Ce bois , ces prés , ces fleurs , cette fougere ,
 Lubin , Lucas , & ce jeune Vicaire....
 Claudine , hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

É P I T R E A M A N O N .

Par M. DARN....

C'Est donc ce soir que dans tes bras ,
 Je goûterai l'honneur suprême ,
 De moissonner tous ces appas ,
 Que voudroient cueillir les Rois même ,
 Si comme moi sçachant saisir
 Du bonheur le moindre avantage ,
 Pour aller chercher le plaisir ,
 Ils montoient au cinquieme étage.
 Je sçais bien , ma chere Manon ,
 Que tu n'es point une Duchesse ;
 Que dans sa compilation

Moréri nous tait ta noblesse.
Mais le charme de cent beautés ,
Sur ton teint mille fleurs écloses ;
Quatorze ans à peine comptés ,
Quatorze ans , ce sont bien des choses ;
Deux petits tettons que Dieu fit ,
Pour qu'aussi-tôt la main desire
De toucher ce que l'œil admire ;
Un front où la pudeur rougit ,
Pudeur qui charme & nous attire ;
Une bouche où l'Amour sourit ,
Où le baiser même respire ;
Un regard qui sçait trop séduire ,
Quoique l'art ne l'ait point instruit ;
Un œil fripon & plein d'esprit ,
De celui-là qu'Amour inspire :
Pour ajouter les derniers traits ,
Un cul ; ah ! quel cul ! ma Princesse :
Le blanc satin noircit auprès ,
Il est fait pour moi tout exprès ;
Non , jamais Vénus , belle-fesse
N'eût un cul si rempli d'attraits ;
Celui de la charmante Hélène
Méritoit beaucoup moins d'honneur ;
Ce cul divin , ce cul vainqueur ,
N'a point tabouret chez la Reine ;
Mais de ces marques de faveur
Qu'il dédaigne la pompe vaine ,
Il a des autels dans mon cœur.
Tant d'appas si dignes d'estime ,
De respect , d'adoration ,
Valent bien la condition
D'une Altesse Sérénissime.
Oh ! que l'Amour sçait réparer
L'injustice , dont la Nature
S'est pu seule déshonorer ,
En rendant ta naissance obscure !
Sur mes yeux il met son bandeau ,

Ou plutôt , ô Beauté suprême !
Pardon de mon erreur extrême ,
Il m'éclaire de son flambeau ,
Et m'offre la vérité même.
Oui , pour l'œil d'un peuple hébété ,
Tu n'es qu'une fille vulgaire ,
En un mot , qu'une Couturiere ,
Manon , avec quelque beauté :
Moi , je vois , j'admire , j'adore
Minerve l'aiguille à la main ,
Qui , sous tes traits , revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards , pour tout partage ,
Tu n'as qu'un simple casaquin.
Un casaquin ! Dieux ! quelle image !
Quels odieux habillemens
Ils osent prêter à ma Reine !
Tandis que l'or , les diamans
Me semblent laisser voir à peine
Tes attraits privés d'ornemens ,
Je te nomme une Souveraine.
Ah ! mes yeux enchantés , ravis ,
Reconnoissent en toi Cypris ;
Oui , c'est elle , c'est Cythérée ,
Qui des mains des Graces parée ,
Telle que la vit Adonis ,
D'un essain d'Amours entourée ,
Dans le brillant chemin qu'Iris
Seme d'azur & de rubis ,
Descend du haut de l'Empirée ,
Et laissant sa trace éclairée ,
Les Cieux sous ses pas embellis ,
Par le charme d'un doux souris ,
Vient rendre à la Terre éplorée ,
Ses parfums , ses fleurs & ses fruits.
Ah ! mon adorable Maîtresse ,
Qu'il reste dans l'aveuglement ,
Ce Public stupide , ignorant ,

Qui voit l'objet de ma tendresse
Sous un portrait si différent.
Que moi seul je puisse connoître ,
Posséder tous ces agrémens ,
Que l'Amour semble avoir fait naître ,
Pour le plus heureux des Amans.
Si les Dieux connoissoient tes charmes ,
Pour rivaux j'aurois tous les Dieux.
Sois invisible à tous les yeux :
Mon cœur , pour avoir moins d'allarmes ,
En sera-t il moins amoureux ?
Ne puis-je , hélas ! toute ma vie ,
Loin des grandeurs , loin de l'envie ,
Habiter ce simple réduit ,
Où ma Divinité chérie ,
Où Manon est ensevelie ,
Que d'un coup d'œil elle embellit ,
Que d'un coup d'œil elle ennoblit ,
Où peut s'égayer la folie ,
Sans crainte des donneurs d'avis ,
De ces ennuyeux réfléchis ,
Qui vous parlent Philosophie ,
Quand il faut se livrer aux ris ;
Où le plus méchant vin de Brie ,
Me feroit un nectar exquis ;
Où la plus antique Pèrdrix
A pour moi le goût d'Ambroisie ;
Séjour préférable aux Marlis ,
Aux Fontainebleaux , aux Choisis ,
Et que sans trop d'idolâtrie ,
Je pûs nommer mon Paradis.
Les Cieux valent-ils un taudis ,
Qu'on partage avec son amie ?
Ah ! quand serai-je dans ce lit ,
Le Trône du bonheur suprême ,
Où par la main , l'Amour lui-même ,
Doit me conduire cette nuit ,
Sans flambeau , sans suite & sans bruit ?

Il est bien vrai que l'Opulence
 N'y sçauroit avec dignité
 Reposer sa grosse santé ,
 Et l'orgueil de sa nonchalance ;
 Qu'on n'y voit point sur l'aigledon
 Se pâmer la foible Mollesse ,
 S'étendre avec dévotion
 La béate & sainte Pareffe ,
 Le Goût aux vernis de Martin
 Associant son art divin ,
 Nouer de cent façons galantes
 Un rideau que suspend sa main ,
 Et de la moire & du satin
 Déployer les ondes brillantes ,
 Et les agrémens du Pékin.
 Eh ! que n'importe qu'il abonde
 De ce luxe dont on fait cas !
 Il est le premier lit du monde ,
 On y tient Manon dans ses bras.
 Pour deux Epoux que d'ordinaire
 L'habitude n'y réunit
 Que pour dormir & ne rien faire ,
 Peut-être il seroit trop petit :
 L'Amour qui pour une autre affaire ,
 Veut avec toi passer la nuit ,
 Est plus facile à satisfaire ;
 La moindre place lui suffit.

L' A M O U R O I S E L E U R.

P O E M E P A S T O R A L.

P R O L O G U E.

S i j'ai jamais le choix d'aimer ,
 Je veux une Beauté champêtre ,
 Aimable , sans penser à l'êrre ,
 Et qui , sans art , sçache charmer.

Le vrai plaisir suit la nature :
J'ai vu l'Amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure ;
Il s'endort sur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans ces retraites :
Vous, rameaux , qui vous embrassez ,
Vous, oiseaux , qui vous caressez ,
Qui n'entend vos leçons secretes ?
Amince n'avoit que vingt ans ,
Quand aux champs il vit Amarille ,
Bergere en son premier printems ,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima , qui n'auroit aimé ?
Adieu les Arts , adieu la Ville ;
Des Maîtres qui l'avoient formé ,
Adieu la cohorte inutile.
L'Amour qui le mene au hameau ,
Lui fait don d'une panetiere ,
D'où pend un léger chalumeau ;
Des Bergers il prend la maniere ,
Il se façonne à leurs travaux ;
Et bientôt sous ses doigts habiles ,
Le jonc & l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les presente à sa Bergere ;
Mais n'osant lui parler d'Amour ,
Il peint les objets d'alentour ,
Qu'anime sa flamme légère ,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangere.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire :
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

A M I N T E E T A M A R I L L E.

A M I N T E.

SI les rencontres du matin
 Sont pour nous de quelque présage ,
 Quiconque voit un beau visage ,
 D'un beau jour doit être certain ;
 Et j'ai ce bonheur , Amaille ,
 Puisque le sort t'offre à mes yeux.
 Que te voila fraîche & gentille !
 Mais que faisois-tu dans ces lieux ?
 Est-ce le soin de ta parure ,
 Qui t'amene à cette onde pure ?
 Le voisinage des ruisseaux
 Est délicieux pour les Belles ,
 Pour les fleurs & les arbrisseaux.

A M A R I L L E.

Il plaît de même aux Tourterelles.
 Et j'y viens seulement pour elles .
 De filets tissus avec art ,
 J'ai garni l'une & l'autre rive ,
 Et je vais attendre à l'écart ,
 Le moment que ma proie arrive.

A M I N T E.

Eh quoi ! c'est avec des réseaux
 Que tu fais la guerre aux oiseaux ?
 Innocente ! il est pour les prendre ,
 Un moyen que je veux t'apprendre.

A M A R I L L E.

Tu rendras mes desirs contens :
 Les filets coûtent bien du tems ,
 Quand il faut les tendre & détendre.

A M I N T E.

Ecoute : tes mains suffiront
 Pour réussir dans cette chasse :
 Observe l'instant & la place ,
 Où deux oiseaux se baisseront ,

Et quand d'une amourcuse étreinte
Leurs petits becs se mêleront ,
Cours aussi-tôt....

A M A R I L L E.

Tu ris , Aminte ;

Et les oiseaux s'envoleront.

A M I N T E.

Amarille , que cette crainte
Montre bien que jusqu'à ce jour
Ton cœur a peu connu l'Amour ,
Et le charme de ses caresses !
Si tu sçavois ce qu'un baiser ,
Aux Etres qu'il daigne embraser ,
Cause de douceurs & d'ivresses ;
Comme dans ce ravissement
La vie est toute suspendue
Entre la Maîtresse & l'Amant ,
Tantôt prise , tantôt rendue ,
Mais foible , mais sans mouvement ;
Ou du moins semblable à ces songes
Qui sollicitent nos ressorts ,
Par de doux & rians mensonges ,
Sans pourtant agiter le corps !

A M A R I L L E.

Ce que tu dis-là , je l'ignore :
Mais les oiseaux , comme je croi ,
Ne sont pas plus sçavans que moi ,
Et le ressentent moins encore.

A M I N T E.

Les oiseaux aiment comme nous ,
Et le Dieu qui lance ses coups
Sur les Bergers & les Bergeres ,
Perce aussi leurs plumes légères.
Ces chants si variés , si doux ,
Que l'écho se plaît à redire ;
C'est l'Amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont charmans dans leurs desirs ,
Eux dont le chant est le langage ,

Et qui n'ont de voix en partage ,
 Que la voix même des plaisirs !
 Mais n'as-tu point , dans ces campagnes ,
 Remarqué les tendres apprêts ,
 D'oiseaux caressant leurs compagnes ?

A M A R I L L E.

J'en ai vu plusieurs d'assez près ,
 Et je n'étois point , ce me semble ,
 Un objet par eux redouté ;
 Comme si le bien d'être ensemble
 Leur tenoit lieu de sûreté.

A M I N T E.

Amarille , as-tu bien pris garde ,
 De quel œil ce couple amoureux
 Tourne , s'approche , se regarde ,
 Et comme il excite ses feux
 Par les coups de bec qu'il se darde ?
 Qui ne diroit à leurs efforts ,
 Au tremousslement de leurs aîles ,
 Qu'ils poussent leur vie au-dehors ,
 Et qu'elle doit changer de corps
 Dans ces secousses mutuelles ?
 L'Amour en est le maître alors :
 Comme il aime à la reproduire ,
 Sans doute il la fait s'exhaler ;
 Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ,
 Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

A M A R I L L E.

Tu crois que ces Etres agiles ,
 Sont sans force , sont immobiles ?

A M I N T E.

Dans l'excès de la volupté ,
 La force se perd ou s'égare ;
 C'est l'ivresse qui les sépare ,
 Plutôt que la satiété.
 Mais aux baisers qui l'ont fait naître ,
 Leur trouble survit quelque-tems ;
 Ils goûtent pendant des instans ,

La renaissance de leur être ;
 On les voit frémir , essayer
 Si leurs organes sont flexibles ,
 Et mollement les déployer
 Par des mouvemens insensibles :
 Comme un Papillon ranimé
 Par le Printems qui le provoque ,
 S'essaye , au sortir de la coque ,
 Où l'Hiver l'avoit renfermé.

A M A R I L L E.

Aminte , ton recit m'enchanté ;
 Mais ces objets m'ont échappé.
 Que de leur image touchante ,
 Mon cœur est vivement frappé !
 Ah ! puisse bientôt leur rencontre....

A M I N T E.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau ,
 Il faut que l'Amour te le montre ,
 A la lueur de son flambeau ;
 Nous ne pouvons rien sans sa flamme ;
 Et le bandeau qu'il porte exprès ,
 Nous dit que c'est des yeux de l'ame
 Qu'il faut contempler ses secrets.

A M A R I L L E.

Mais , où s'apprend cette Science ?

A M I N T E.

Par-tout où de son joug charmant ,
 On fait l'heureuse expérience :
 Nous nous instruisons en aimant.
 L'esprit s'ouvre & se développe
 Dans des transports délicieux ;
 Il eût rampé comme l'Hyssope ,
 Comme un Cedre il s'élève aux Cieux.

A M A R I L L E.

Hélas ! que veux-tu que je fasse ?
 Si goût & l'occasion
 Font en moi quelque impression ,
 La contrainte aussi-tôt l'efface.

E 3

Une Mere observe mes pas.
 J'ignore ce qu'elle peut craindre :
 Mais toujours je l'entends me peindre
 Des dangers que je ne vois pas.
 Mon cœur , à sa voix menaçante ,
 Est comme une rose naissante ,
 Qu'un souffle cruel fait mourir ,
 A l'instant qu'elle alloit s'ouvrir.
 Loin de cette injuste contrainte ,
 Vous vous caressez donc sans crainte ,
 Oiseaux , que mes mains auroient pris ,
 Si , plus au fait de vos délices ,
 Je sçavois les instans propices ,
 Et qu'Amour me les eût appris ?

A M I N T E.

Le choix de l'instant est facile :
 Prete ta bouche seulement ,
 Et par l'usage d'un moment ,
 Tu sçauras profiter de mille.

A M A R I L L E.

Que veux-tu ?

A M I N T E.

Te faire goûter
 Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre ,
 Et t'enseigner à les surprendre ,
 Et te les faisant imiter.

A M A R I L L E

Mais un baiser ternit la bouche :
 On dit qu'en naissant , la Pudeur
 Met sur nos levres une fleur ,
 Qui meurt aussi-tôt qu'on la touche.
 D'un Berger le souffle amoureux ,
 Pour elle est plus à craindre encore ,
 Que l'Hiver le plus rigoureux
 N'est redoutable aux dons de Flore.

A M I N T E.

Ainsi l'on te trompe à dessein.
 Dis-moi : lorsque la Fleur nouvelle

A reçu l'Abeille en son sein ,
 As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
 Après avoir , tout le matin ,
 Sucé ses feuilles entr'ouvertes ,
 L'Abeille est riche de butin ,
 La Fleur n'a fait aucunes pertes ,

A M A R I L L E.

Il est vrai , mais de ton secret
 L'essai me paroît redoutable ,
 Puisque l'effort de son attrait
 Rend le péril inévitable.
 Si dans l'ardeur de leurs baisers ,
 Les oiseaux , d'ailleurs si légers ,
 Perdent le pouvoir de la fuite ,
 Sans doute qu'en les imitant ,
 Ma force au même état réduite ,
 Il m'en arriveroit autant.
 Aminte , le plaisir qui coûte
 Le repos & la sûreté ,
 N'est point fait pour que je le goûte.
 Les oiseaux ont leur liberté ;
 La Nature en regle l'usage ;
 Et peut-être que sous ses loix ,
 Les sens ont toujours l'avantage ,
 Et que la prudence est sans voix.
 Du moins les Hôtes de ces bois ,
 D'une Mere triste & sévère
 N'ont point à craindre la colere.
 Ah ! si des frayeurs que je sens ,
 Ils pouvoient éprouver l'atteinte ;
 Ces Etres que tu peins , Aminte ,
 Si tendres & si caressans ,
 Verroient mourir dans leurs allarmes ,
 Ces feux pour eux si pleins de charmes.
 Déjà le Soleil dans son tour ,
 Va marquer la moitié du jour ;
 Adieu , prévenons la surprise.
 J'aime mieux garder mes filers ,

Que de tenter quelques secrets ,
Où je fais la première prise.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

Sur la Raison & le Devoir.

- N** On , vous ne m'aimez pas , reprochois-je à
Climene ,
Un jour qu'elle lisoit sur le bord de son lit.
Tant de soupirs , de soins , de peine
Méritent A ces mots elle m'interromptit :
- » Vous êtes un ingrat , dit-elle ,
 - » Vous faites tous les jours quelque plainte nouvelle ;
 - » Vous n'êtes jamais satisfait.
 - » Je voudrois en avoir moins fait ,
 - » Et qu'il plût à l'Amour , qui m'a tant poursuivie ,
 - » M'en ôter la mémoire , en m'arrachant la vie.
 - » Cruel , ne vous suffit-il pas
 - » D'avoir allumé dans mon ame
 - » Une si dévorante flamme ,
 - » Une flamme pour moi toute pleine d'appas ?
 - » Vous sçavez que je vous adore ;
 - » Parlez , que voulez-vous encore ?
 - » Quand vous vous êtes plaint de l'ardeur de vos feux ,
 - » Je l'ai , vous le sçavez , mille fois modérée
 - » Par de doux baisers amoureux ,
 - » Dans lesquels mon ame égarée
 - » Se donnoit à vous avec eux.
 - » Je vous ouvre mon cœur sans art & sans étude.
 - » Vous sçavez tout ce qu'il ressent ;
 - » J'aime , quand vous êtes présent ,
 - » De mon emportement la flatteuse habitude ;
 - » Et lorsque vous êtes absent ,
 - » Rien ne peut s'égalér à mon inquiétude.
 - » Plaisir , saisissement de cœur ,
 - » Et divers mouvemens que je ne puis comprendre ,

- » Abbattement , chagrin , langueur ;
- » Enfin tout ce qu'Amour a de fort & de tendre ,
 - » Je le sens jusqu'a la fureur.
- » Je n'ai rien épargné pour le soin de vous plaire :
- » N'ai-je point assez fait ? que reste-t-il à faire ?
- » Malgré la dure loi qui me donne un époux ,
- » Mon cœur s'est engagé de n'aimer rien que vous.
- » De cet engagement connoissez l'étendue :
 - » Considérez qu'en ce lien
 - » Toute mon ame s'est rendue ,
 - » Sans se réserver presque rien.
- » Ai-je quelque secret que je ne vous confie ?
 - » Mille amans désintéressés
- » M'offrent , par leurs soupirs , & leur bien & leur vie ;
- » Fussent-ils mille encor , je vous les sacrifie.
 - » Cependant ce n'est point assez ;
 - » Tircis , vos vœux intéressés ,
- » Après avoir enfin épuisé ma tendresse ,
- » Attaquent ma vertu par un trait qui la blesse ;
 - » Et bien loin de la soutenir ,
- » D'en éviter la chute & de la prévenir ,
- » Vous souhaitez de voir qu'une lâche foiblesse
- » Rompe les doux liens qui doivent nous unir.
- » Je vois de vos desseins la dangereuse amorce.
- » C'est à briser ces nœuds que votre esprit s'efforce :
- » Ah ! si vous m'aimez bien , prévenez ce malheur :
- » Apprenez qu'en amour bien souvent le divorce
 - » Naît de la dernière faveur.
- » De vos premiers discours la mémoire récente
- » Devroit-vous rappeler ces momens bienheureux.
 - » Où commençant d'être amoureux ,
- » Vous me vantiez votre flamme naissante ,
 - » Toute pure & toute innocente.
- » Climene , disiez-vous , qui m'avez sçu charmer ;
- » Voyez l'ambition de mon amour extrême ;
 - » J'aime plus que personne n'aime ,
- » Et j'aime seulement pour le plaisir d'aimer.

- » On me l'avoit bien dit qu'ainsi l'on s'insinue ;
» A peine de l'amour la douce passion
» Allume dans l'amant une flamme inconnue ,
» Que ce n'est que discrétion ,
» Qu'honnêteté , que retenue ,
» Que sermens redoublés de nulle ambition.
» Il fait voir dans ses yeux son ame toute nue ,
» Qui , pleine de soumission ,
» Et d'un profond respect sans cesse soutenue ,
» Se nourrit seulement de son affection.
» Mais dès que son ardeur connue
» A déjà sur l'esprit fait quelque impression ,
» Qu'enfin en sa faveur l'amante est prévenue ,
» Cet amant , autrefois si discret , si soumis ,
» S'échappe , & ne tient rien de ce qu'il a promis.
» Mais il faut que je vous réponde ,
» Que je vous touche , vous confonde ,
» Et sans perdre de tems en discours superflus.
» Aujourd'hui vous m'aimez ; si mon cœur vous se-
conde ,
» Demain vous ne m'aimerez plus.
» Qui ne sçait que la jouissance
» Est du plus tendre amour l'écueil le plus fatal ;
» Que c'est ce plaisir sans égal
» Qui l'éteint même en sa naissance.
» Le cœur en cet état est plein d'indifférence ;
» Il ne pousse plus de soupirs ;
» Il ne fait plus de vœux , il n'a plus de desirs ;
» L'on se lasse , l'on se dégoûte ;
» C'est de tous les plaisirs celui qui dure moins ;
» Il traîne les remords , les craintes & les soins ,
» Et ne vaut jamais ce qu'il coûte.
» Je verrois vos feux s'amortir ,
» Et tous vos vœux se ralentir :
» Vous n'auriez plus le soin extrême ,
» De me plaire & de me charmer ;
» Et je perdrais tout ce que j'aime ,
» Pour avoir voulu trop aimer.

- » De nos cœurs amoureux conservons l'innocence ;
- » Il est d'autres plaisirs que nous pouvons goûter ;
- » L'ingénieux Amour en a plus qu'on ne pense :
- » Donnons-nous des baisers qu'on ne puisse compter ;
- » Et regardons la jouissance ,
- » Comme un pas dangereux qu'il nous faut éviter.

Voilà quels furent les discours

De l'adorable objet de mes tendres amours :

Je les ai gravés dans mon ame ,

Je veux m'en souvenir toujours.

Mais lorsque l'Amour nous enflamme ,

Que font tous les discours ? L'Amour plus fort que
tout ,

Sçait pousser la sagesse à bout ;

Toute défense est vaine , elle irrite sa flamme.

Déjà mon amour redoubloit ,

Quand je vis qu'à la fin Climene se troubloit ,

Et qu'un torrent de douces larmes

Se répandoit sur tous ses charmes.

Le Livre lui tomba des mains :

Amour qui connut nos desseins ,

(Pouvoit-il ne les pas connoître ,

Lui qui seul les avoit fait naître ?)

Eteignit d'abord son flambeau ,

Nous laissa tête à tête , & tira le rideau.

Alors dans une paix profonde ,

Nous crûmes être tout le monde ,

Ou qu'au moins , sous un Ciel plus serein & plus
doux ,

L'Amour n'avoit laissé que nous.

La Nature , à nos vœux propice ,

Sembloit de nos plaisirs devenir la complice ;

Tout favorisoit nos amours ,

Rien n'en troubloit l'aimable cours ;

Les vents retenoient leur halene ,

Et l'on n'entendoit dans les airs

Que le nom de Tircis & celui de Climene ,

Qui se mêloient au bruit de nos fréquens baisers.

Après s'être un peu défendue ,
 (Il faut quelque défense en ces heureux momens ;
 Trop de facilité dégoûte les Amans :)
 Toute de son long étendue ,
 Elle m'étala les trésors
 Dont la Nature orna son corps.
 De toutes les beautés , grands Dieux , quel assem-
 blage !
 C'est ici de vos mains le plus parfait ouvrage ,
 Criaï-je , transporté d'amour & de plaisir.
 Cependant j'apperçois Climene ,
 Qui ménageant notre loisir ,
 Prend de sa main ma main , s'en flatte & la pro-
 mene
 Par-tout au gré de son desir.
 Tandis que sur son corps , qui n'avoit point de tache ,
 Mon avide regard & s'épuise & s'attache ,
 Je sens se glisser dans le mien ,
 Ce qu'on ne scauroit dire , & qu'on sent pourtant bien ;
 Une douce langueur me chatouille & me touche ;
 Je colle ma bouche à sa bouche ,
 J'abandonne mon cœur aux languissans soupirs
 Qui naissent parmi les plaisirs.
 Je la nomme cent fois mon amour , ma chere ame ;
 Cent fois je meurs , cent fois je pâme ,
 Et je m'ôte la vie en ce charmant transport ,
 Pour donner à mon cœur une si douce mort.
 Climene en même-tems se plaint , gémit , soupire ,
 Me donne mille noms que le plaisir inspire ;
 S'emporte , s'abandonne ; & ce je ne scais quoi ,
 Qui me faisoit pâmer , la saisit comme moi.
 Je ne scais plus ce que nous fîmes ,
 Ni ce qu'en cet état l'un à l'autre nous dûmes :
 Il ne me souvient seulement ,
 Sinon que ce plaisir charmant
 Venoit toujours en elle un peu plus lentement.
 Dès qu'elle en sentoit les approches ,
 Elle me faisoit des reproches.

Tu me tue , ah ! fripon , disoit-elle , je meurs :
Ne te presse pas tant ; fais donc... quelles douceurs !
Que sens-je ? Quel plaisir me met hors de moi-même !
Où suis-je ? Réponds-moi : vois-tu comme je t'aime ?
Sa bouche , ses regards , & ses embrassemens ,

Faisoient entendre un doux mélange ,

Et de reproche & de louange.

Elle commençoit cent discours ,

Qu'un vif trémoussment entrecoupoit toujours.

Il est de ces momens qu'on ne sçauroit décrire.

Elle me regardoit , sans pouvoir me rien dire ;

Et dans la volupté son cœur enseveli ,

Ne prêtoit à ses yeux qu'un regard affoibli.

A ses douces langueurs son ame peu fidele ,

Sembloit alors s'éloigner d'elle :

Mais sur notre bonheur , dès qu'un tendre retour ,

Lui redonnoit son ame , & piquoit son amour ,

Ce n'étoit que transports , que surcroît de caresses ;

Que doux épanchemens , que nouvelles tendresses.

Elle me serroit dans ses bras ,

Elle se couloit sous les draps ,

Et parmi des soupirs plein d'ardeur & de flamme ;

Elle faisoit gémir ma langue sous ses dents ,

Choquoit son ame avec mon ame ,

Et répétoit à tous momens ,

Avec de longs gémissemens :

» Arrête , soutiens-toi , mon amour , je me pâme. «

Nous allions passer ce beau jour

Dans cet exercice d'amour ,

Quand le bruit d'un Laquais instruit & fort habile

Nous vint aussi-tôt avertir ,

Que déjà le Mari revenoit de la Ville ,

Et qu'il étoit tems de sortir.

Climene & moi nous nous levâmes ,

Nous ne nous dûmes rien : que n'avions-nous pas dit ?

Mais seulement d'un air languissant , interdit ,

Nous nous prîmes la main , & nous nous séparâmes.

LE VÉRITABLE AMOUR.
M A D R I G A L.

Projet flatteur de séduire une Belle ;
Soins concertés de lui faire la cour ;
Tendres écrits , sermens d'être fideles ;
Airs empressés , vous n'êtes point l'Amour.
Mais se donner , sans espoir de retour ;
Par son désordre annoncer que l'on aime ;
Respect timide , avec ardeur extrême ;
Persévérance au comble du malheur ;
Dans sa Philis , n'aimer que Philis même ;
Voilà l'Amour : mais il n'est qu'en mon cœur.

A U T R E.

(*La seule bonne Piece de l'Abbé COTTIN.*)

IRis s'est rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour sa défense ,
Nous n'étions que nous trois , Elle , l'Amour & Moi ;
L'Amour étoit d'intelligence.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

Par D A N C H E T.

ET la Fable & la Vérité ,
Font voir ce que peut la Beauté.
Adam trop épris de ses charmes ,
Méprisa les célestes biens ;
Pâris mis l'Asie en allarmes ,
Et fit périr tous les Troyens.

C'est une Pomme infortunée ,
Dont la fatale destinée
Causa le céleste courroux.
En voyant les attraits si doux ,
Iris , dont vous êtes ornée ,
Adam l'auroit prise de vous ,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

LA STATUE DE PIGMALION (a).

Par M. D N....

Certain Sculpteur , (d'Amour je tiens le fait ,)
En façonnant une sienne Statue ,
La tâtonnoit ; tout tâtonnant , disoit :
Que de beautés , si cela respiroit !
Que de plaisirs ! notez qu'elle étoit nue.
Bref , dans l'extase , & l'ame toute émue ,
Laisant tomber le ciseau de sa main ,
Avide , il baise , admire & baise encore.
Dans ses regards , dans ses vœux incertains ,
Des yeux , des mains , de tous ses sens dévore ,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore ,
Et tant , dit-on , le baïsa , le pressa ,
(Mortels) aimez , tout vous sera possible ,
Que de son ame un rayon s'élança ,
Se répandit dans ce marbre insensible ,
Qui , par degrés devenant plus flexible ,
S'amollissant sous un souffle amoureux ,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée ,
La froide image à la fin animée ,
Respire , sent , brûle de tous les feux ,
Soupire , étend ses bras , ouvre les yeux ,

(a) Cette Piece est la premiere en Vers qui ait paru sur ce sujet ; elle a été imitée depuis très-fidèlement & très-longuement.

Voit son amant plutôt que la lumière.
 Elle le voit, & déjà veut lui plaire,
 Craint cependant, dérobe ses appas,
 Se cache au jour, dompte son embarras;
 En rougissant à son vainqueur se livre,
 Puis moins timide, & souriant tout bas,
 Avec transport de tendresse s'enivre;
 Presse à son tour son amant dans ses bras,
 L'âme enfin à de nouveaux combats,
 Et semble aimer même avant que de vivre.
 Toi dont l'esprit, les graces m'ont charmé,
 Puissent mes Vers transmettre en toi ma flamme:
 Permetts qu'Amour par moi te donne une ame.
 Qui n'aime point, est-il donc animé?

I D É E D' U N E M A I T R E S S E.

Par M. D N....

CE que je veux pour avoir une amie
 Qui soit plaisante & parfaite en tout point,
 Brune à l'œil Grec, moins belle que jolie,
 Qui ne soit pas au plaisir aguerrie,
 Et cependant qui ne l'ignore point!
 J'y veux l'éclat de la rose nouvelle,
 Cette fraîcheur, la volupté des yeux,
 Petite bouche au souris gracieux,
 Qui le baiser sur les lèvres appelle;
 Perles pour dents: de ce j'ai grand souci;
 Petits tettons comme pomme d'api,
 L'air d'une Nymphé & non d'une Déesse.
 Je laisse aux Dieux aimer la Majesté;
 Pour moi mortel, garde la gentillesse.
 Grain de luxure à cet air ajouté;
 Sur autre charme & qui bien plus me touche,
 (Amour le sçait) faut-il me taire? Las!
 Qu'il soit encore plus petit que sa bouche.

Et

Et de l'esprit ? Or qu'elle n'en ait pas ,
 Mieux aimerois cent fois une pécore :
 Mais qu'elle n'ait , s'il est besoin , d'esprit ,
 Que ce qu'il faut pour me donner encore
 Plus de plaisir ; celui-là me suffit.

L E S C I N Q S E N S .

Par M. D N....

J'Entends la voix d'Églé , quel plaisir souverain !
 Je respire son air & son parfum divin !
 Je la vois ! à mes yeux Vénus même s'expose ;
 Je cueille le lys de son sein ;
 Je goûte le baiser sur ses lèvres de rose.
 Si j'ai bien compté par mes doigts ,
 (Car pour mon cœur le nombre en est extrême ,)
 Voilà bien les cinq Sens ravis tous à la fois ;
 Je ne parle pas du fixieme.

L E V O L U P T U E U X .

Aimable fils de Cythérée ,
 De l'ivresse de nos esprits
 Tu ne peux augmenter le prix ,
 Qu'en ajoutant à sa durée.
 De ce délicieux moment
 Fixe le passage insensible ;
 Que dans sa course imperceptible ,
 Le tems vole plus lentement.
 Dans les fougues du plaisir même ,
 Que sans cesse le sentiment
 Ajoute à mon bonheur suprême.
 Que dans les bras de ce que j'aime ,
 Je passe de l'emportement

Tome IV. F

A ce calme doux & charmant ,
 Où l'ame , après la jouissance ,
 Sans tumulte , mais sans langueur ,
 Dans un voluptueux silence ,
 Se rend compte de son bonheur.
 Mais la mollesse où tu nous plonges ;
 Sommeil , suspendra nos desirs.
 Dans des tableaux vrais , que les songes
 Retracent alors nos plaisirs.
 Puissé-je au moins dans ton Empire
 Près de Lisette , soupirer ,
 L'avoir dans mes bras , l'adorer ,
 Et m'éveiller pour le lui dire.

LE RENDEZ-VOUS ,

É G L O G U E .

Par M. l'Abbé M....

AU déclin d'un beau jour , une jeune Bergere ,
 Echappée à la fin aux regards de sa mere ,
 Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau
 Vers un bocage épais éloigné du hameau.
 L'heure d'un Rendez-vous , malgré ses soins passée ;
 S'offroit incessamment à sa triste pensée.
 Elle arrive ; mais Ciel ! quels furent ses soucis ,
 De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis !
 Dans son impatience , en vain elle l'appelle ;
 Echo seule répond à la voix de la belle.
 Mille soupçons confus allument son courroux ;
 Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
 » Tircis ne m'aime plus : le perfide , dit-elle ,
 » Ne peut en même-tems être heureux & fidele ;
 » Une Bergere amante est pour lui sans appas ;
 » Il m'aimeroit encor si je ne l'aimois pas.
 « Or me l'avoit tant dit , avant de le connoître ;

- » Traitez bien un Amant , il cessera de l'être.
 » L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;
 » Nourri par l'espérance , il meurt par les plaisirs.
 » Aussi , quand il me tint un amoureux langage ,
 » Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hom-
 mage ,
 » Le Soleil quatre fois fit jaunir nos moissons
 » Avant que je parussé écouter ses chansons.
 » En lui cachant l'ardeur qui dévorait mon ame ,
 » Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme !
 » Par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
 » Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !
 » Cruelle à mon Berger , plus cruelle à moi-même ,
 » Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême.
 » Mais un jour , jour fatal au secret de mon cœur.
 » Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.
 » Jusqu'à quand , disoit-il , (il m'en souvient en-
 core ,)
 » Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?
 » Malgré votre beauté , craindriez-vous un jour
 » De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
 » Ah ! Grands Dieux ! si je vis sans aimer ma Ber-
 gere ,
 » Que ma hôte , ma voix , mes vers cessent de plaire ;
 » Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis ;
 » Que mes prés soient sans fleurs , & mes vergers
 sans fruits ;
 » Que mes tendres brebis , que mes taureaux superbes
 » S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes ;
 » Que je les abandonne à la fureur des loups ,
 » Ou que je sois moi-même en bute à tous vos coups.
 » J'en jure par les Dieux , ou plutôt par vous-même ,
 » Philis : l'amour vous rend ma Déesse suprême.
 » L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ,
 » Croyen-en mon amour , mes sermens , vos attraits :
 » Son trouble , sa langueur , ses regards , son sa-
 lence ,
 » Tout m'assuroit alors de sa persévérance :

- » Je ne pus résister à des coups si puissans ;
 » Un trouble séducteur s'empara de mes sens :
 » Presque , sans le vouloir , éperdue , inquiète ,
 » A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.
 » Je vous aime , lui dis je , heureuse si mon cœur
 » Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !
 » A vous aimer toujours , cher Tircis , je m'engage ;
 » Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage.
 » Il croîtra : que nos feux croissent ainsi que lui.
 » Pussions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !
 » Qui pourroit exprimer ce qu'allois nous nous dûmes ?
 » Reste-t-il des sermens , après ceux que nous fîmes ?
 » Tout ce qu'un tendre amour a de fort & de doux ,
 » Dans ce moment heureux se disoit entre nous. (a)
 » Fugitives douceurs ! instans si desirables !
 » Ou soyez moins charmans , ou soyez plus durables.
 » A peine eus je livré mon cœur à ses desirs ,
 » Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs.
 » Malgré nous , il fallut nous soustraire à leurs char-
 mes.
 » Je me levai ; nos yeux se remplirent de larmes , (b)
 » Et pour nous séparer , en nous serrant la main ,
 » Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'à *demain*.
 » Depuis cet heureux jour , avec exactitude ,
 » Il me prévient toujours dans cette solitude ;
 » Mais hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;
 » L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
 » Sans doute le perfide , aux yeux d'une autre Belle ,
 » Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle ,

(a) On lit dans quelques Editions de cette Piece ces quatre Vers de cette manière.

Après un tel aveu notre entretien fut tendre ;
 Oiseaux , vous le sçavez , vous seuls pûtes l'entendre.
 Tout ce que sent un cœur par l'amour animé ,
 Dans cet heureux moment par nous fut exprimé.

(b) On lit ailleurs :
 Tircis fut accablé , je répandis des larmes.

- » Et pour la flatter mieux , méprisant ma beauté ,
» Le parjure se rit de ma crédulité.
» Dieux ! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence ;
» De mon volage Amant daignez tirer vengeance.
Elle achevoit ces mots , quand Tircis accourut ;
A l'aspect du Berger , son courroux disparut ,
Et seulement d'un air ingénu , vif & tendre :
» Seroit-ce à moi Tircis , dit-elle , à vous attendre ?
» BERGERE , reprit-il , calmez votre courroux.
» J'étois sur ces gazons deux heures avant vous :
» Vous arriviez enfin ; mais , disgrâce imprévue !
» Un loup au même instant s'est offert à ma vue.
» Il entraînoit , grands Dieux ! quelle allarme pour
moi !
» Cet agneau si chéri , gage de votre foi.
» O Ciel ! pour mon amour quel funeste présage ,
» Ai-je dit ! mais , cruel , je méprise ta rage :
» Mon bras armé d'un pieu , puisque je suis sans
chien ,
» Va te faire sentir qu'un Amant ne craint rien.
» Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie ,
» A perdu sous mes coups sa proie avec la vie :
» J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.
» Pouvois-je moins punir qui nous a séparés ?
La Bergere à ces mots lui raconta ses craintes ;
Le fidele Tircis en fit de douces plaintes.
Phylis , pour l'appaiser , docile à ses leçons ,
Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.



L E S C O N F I D E N C E S ,

A U T R E E G L O G U E .

Par le même.

T H E M I R E .

Q Uel mélange charmant de fleurs & de verdure !

Que ce bois est épais , que cette source est pure !
Et qu'un cœur , affranchi des troubles de l'amour ,
Doit goûter de plaisir dans cet heureux séjour !

S I L V A R E T T E .

De votre sentiment , Dieux ! que le mien diffère !
Car enfin , sans amour , qu'y peut-on venir faire ?
Rien par soi-même ici ne m'offre un doux emploi ;
Tircis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs , c'est qu'en nos jours de fête
Mon Berger galamment en sçait orner ma tête.
Au bord de ce ruisseau , si j'aime à me mirer ,
C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer :
Si j'erre avec plaisir en ces détours champêtres ,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres.
Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas :
Si j'étois insensible , on ne m'y verroit pas.

T H E M I R E .

Quoi ! l'Amour a séduit la fiere Silvarette !
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette !
Bientôt nous le verrons amaigri , négligé ,
Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé.

S I L V A R E T T E .

J'ai pour lui , comme vous , craint l'indolence extrême :

Que pour tous ses devoirs on se sent quand on aime ;
Mais Tircis , attentif à m'épargner des soins ,
De mon heureux troupeau prévient tous les besoins.

Lorsqu'un triste devoir me retient au village ,
 Entre nos vieux pasteurs tout son tems se partage ;
 Il apprend toujours d'eux quelque secret nouveau
 Pour guérir , conserver , engraisser un troupeau.
 Le mien seul est l'objet de cette utile étude.
 Quand du sien à mon tour j'ai quelque inquiétude ;
 J'en ai , m'assure-t-il , plus de soin que jamais ;
 Je fais sur lui l'essai des plus rares secrets.
 A ces empressements puis-je ne pas me plaire ?
 L'Amour sçait rendre heureux & moutons & Ber-
 gere.

T H E M I R E.

Qu'on le voit aisément , Bergere , à vos discours !
 Vous n'avez jusqu'ici passé que d'heureux jours :
 Vous ignorez encor , dans l'ivresse où vous êtes ,
 Les soucis dévorans , les craintes inquietes ,
 Qui suivent tôt ou tard les plaisirs dangereux ,
 Que se promet un cœur plein de ses premiers feux.
 Vous apprendrez bientôt , aux dépens de vos char-
 mes ,

A pousser des soupirs , à répandre des larmes.
 Ces attraits enchanteurs par la rose embellis ,
 Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

S I L V A R E T T E.

Le sort de ma beauté foiblement m'embarrasse :
 Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
 Si souvent la beauté fait naître un tendre amour ,
 Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
 Tant que nous l'avons vue ingrate , inexorable ,
 Célimene étoit belle & n'étoit point aimable.
 Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs ,
 Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
 Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.
 Au reste , en mes attraits j'ai peu de confiance ,
 Pour fixer mon Amant je compte beaucoup moins
 Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins.
 C'est par mes sentimens , par ma délicatesse ,
 Que je veux de Tircis augmenter la tendresse :

J'y réussis. Un jour qu'il lisoit dans mon cœur ;
 Il s'écria , charmé de ma parfaite ardeur :
 Que mon sort est heureux , adorable Bergere !
 Tes graces , ta beauté sont de trop pour me plaire.

T H E M I R E.

Je ne le vois que trop , aucun raisonnement
 Ne peut vous retirer de votre aveuglement :
 Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
 J'aime.... Que dis je ! hélas ! j'aimois avec constance
 Philene , ce Pasteur pour exemple cité ,
 Quand il s'agit d'adresse & de fidélité.
 En quoi , dites , en quoi le cede-t-il au vôtre ?
 Eh ! bien , depuis deux ans nous nous aimions l'un
 l'autre ,

Je croyois , comme vous , durant mes jours heureux ,
 Qu'on ignoroit les pleurs dans l'empire amoureux.
 Mais hier nos Pasteurs , à l'ombre d'un vieux hêtre ,
 Formerent sur le soir une danse champêtre ;
 Ce fut le terme , hélas de mon heureux destin !
 Philene , à mes côtés de Cloris prit la main.
 Par son air satisfait , par son malin sourire ,
 La coquette Cloris aigrissoit mon martyre.
 Je quittai l'assemblée , & depuis ce moment
 Je rêve , je languis , je pleure incessamment.
 Voilà ce que l'Amour prépare aux tendres ames .
 Peut-on trop détester ses tyranniques flammes ?

S I L V A R E T T E.

Ah ! loin de l'outrager , rendez grace à ce Dieu :
 Philene vous adore ; il vous cherche en tout lieu.
 Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

T H E M I R E.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance :
 Philene , croyez-moi , brûle d'un feu nouveau ;
 On est tel qu'on paroît dans ce simple hameau.

S I L V A R E T T E.

Détrompez-vous , Thémire , une innocente ruse ,
 Aux champs comme à la Ville , & s'emploie & s'ex-
 cuse.

Sans

Sans ce secours , détruit par son propre bonheur ,
 L'amour le plus piquant dégénere en langueur.
 Par exemple , Tircis , (que j'en fus offensée !)
 De lui donner mes fleurs m'avoit trop peu pressée :
 Hier pour l'en punir , prenant un air coquet ,
 A Daphnis , en passant , je jettai mon bouquet.
 Croyez-vous pour cela que Daphnis m'ait sçu plaire ?
 Non , non : mais Dieux ! Tircis me croiroit-il légère ?
 Votre état tout-à-coup m'allarme sur le sien...
 Votre Berger paroît : adieu , je cours au mien.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE ;

O U

Les Amours de Titon & de l'Aurore ,

Par M. de M.....

L' Aimable Déesse que l'Orient adore ,
 Qui préside au matin , que suivent les Zéphyr ;
 Le croiroit-on ? la jeune Aurore
 Du tendre Amour long-tems ignora les plaisirs.
 Mais sur la terre enfin , au milieu de la nue ,
 Par un mortel charmant ses regards attirés
 Allument dans son cœur une flamme inconnue.
 Momens perdus , combien fûtes-vous réparés !
 Toute entière à l'Amour , quelle douleur profonde !

Lorsqu'au matin il falloit un moment
 Remonter dans son Char pour annoncer au monde
 Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son Amant !
 O jours délicieux ! plaisirs inexprimables !

Ne pouviez-vous être toujours durables !
 Titon étoit mortel , hélas ! & ses beaux ans
 N'étoient point affranchis de l'outrage du tems.
 Il fallut y céder : la pesante vieillesse
 Dans les bras de l'Amour ose enfin le saisir.

Injustice du sort ! d'où vient que le plaisir

N'éternise point la jeunesse ?

Eh ! quoi , l'âge a glacé ce que j'aime le mieux !

Le temps n'épargne point ce qu'adorent les Dieux ,

Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée ?

Quel remède à ces maux ? Elle s'envole aux Cieux.

O Jupiter ! fléchis la destinée :

Pour un Amant je t'implore aujourd'hui.

Eh ! quel Amant ! je possédois en lui

Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle

Fais qu'il soit toujours respecté

Dans une jeunesse éternelle.

Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité

Que d'être charmant & fidèle ?

Ma fille , je sens vos douleurs ,

Dit le maître des Dieux : les beaux yeux de l'Aurore

Ne doivent verser que les pleurs

Enfans du doux plaisir & l'ornement de Flore.

Rendez le calme à vos esprits ;

Le Printems de Titon va revenir encore.

Je le fais immortel ; mais sçachez à quel prix.

Le Destin a parlé ; telle est sa loi sévère.

Décise , chaque fois que Titon obtiendra

De votre amour la preuve la plus chère ,

D'un lustre tout-à-coup cet Amant vieillira ;

Ainsi de lustre en lustre , abrégeant sa carrière ,

Sa jeunesse s'éclipsera.

Titon est immortel ! Grand Dieu , je vous rends grace ,

S'écria-t-elle , embrassant ses genoux

Ce que j'aime vivra , mon sort est assez doux

Elle dit , & des airs son Char fendit l'espace

Son cœur cede au Destin , non sans quelques regrets.

Quoi ! d'éternels refus vont être désormais

De l'amour que je sens le plus fidèle gage ;

Tu dois , mon cher Titon , m'en aimer davantage ;

Tes beaux jours seront mes bienfaits.

Je sçaurai malgré toi conserver mon ouvrage.

Elle le croit ainsi ; je ne sçais quel présage

Me fait trembler pour le succès.

O vous , dont les crayons voluptueux & sages ,
Des mysteres secrets des plus tendres amours
Tracent modestement les plus vives images ,
C'est à votre Art , Muse , que j'ai recours.
Titon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours.
Il aime , il est aimé : quels transports vont naître !

O Muse ! hélas ! dans un moment , peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le Char porté d'une vitesse extrême
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ses premiers regards , (changement fortuné !)
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je ? cet Amant à quinze ans ramené ,
Brûle de nouveaux feux ; transporté d'allégresse ,
Reprend les agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour ! quel moment pour deux cœurs bien unis !
Il tombe à ses genoux... Vainement la Déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir :
Un Oracle... Ecoutez... Elle ne peut finir.

Par cent baisers il l'interrompt sans cesse.

Eh ! comment résister long-tems ,

Quand le cœur est d'intelligence ?

L'Amour , le tendre Amour emporte la Balance :
Titon obtient un lustre , & revient à vingt ans.
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre ,
Dit enfin la Déesse. Empressement trop tendre...
N'y songeons plus... Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.

Dieux ! s'écria Titon ; quelle loi rigoureuse !

Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !
Non : je consens plutôt qu'une vieilleffe affreuse...
Titon , que dites-vous ! Vous me faites trembler.
Quoi ! d'un si triste hiver la langueur douloureuse
Affoibliroit encor cette flamme amoureuse

Dont votre cœur recommence à brûler !

Je pourrois m'imputer !... Non , j'y suis résolue...

L'Amour vous laisse encor ses plus sensibles biens ;
 Nous passerons nos jours dans les doux entretiens ,
 Où l'ame avec transport se montre toute nue.
 Nous avons les soupirs , les aveux , les sermens
 Tant de fois répétés & toujours plus charmans.
 Assez heureux de plaire , exempts d'inquiétude ,
 Nous nous verrons toujours , nous ne ferons qu'aimer.

Eh ! quel bien vaut la certitude
 D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer ?
 Ainsi , mais vainement , parla la jeune Aurore ;
 Le dangereux Amour , avec malignité ,
 Aux yeux de son Amant la rend plus belle encore ,
 Et déjà dans son cœur Titon a concerté
 L'ingénieux secret de fléchir la Déesse.
 Vous m'aimerez toujours.... dit-il ; votre tendresse
 Comblera ma félicité.

Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse ,
 Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
 Car enfin , si le sort qui me rend la jeunesse
 M'en avoit donné les défauts ;
 S'il me forçoit d'être volage.

Votre beauté me répond de mon cœur :
 Mais je n'ai que vingt ans.... A ce dangereux âge
 De la constance hélas ! connoître le bonheur !...
 Assurons , croyez-moi , le sort de notre flamme.
 Je le sens bien : un lustre à cet âge ajouté ,
 Suffira pour bannir à jamais de mon ame
 Ce goût capricieux , cette légèreté
 Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
 Eh ! quoi ! voudriez vous , charmante Déesse ,
 Faute d'un peu de prévoyance ,
 Exposer ma fidélité ?

O divine raison , que ta voix est puissante !
 La Déesse se rend , & comment résister !

Déjà son ame impatiente ,
 De ces sages conseils brûle de profiter.

Que ton pouvoir est doux ! l'Amoureuse Déesse
Ne cherche , ne ressent que cette douce ivresse
Qui la rend toute à son Amant.

Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime ,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement !

Que j'aime à voir Titon ! Avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle !

D'un amour délicat dignes emportemens !

Il profite si bien de ces heureux momens ,

Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.

Eh ! bien , tendres Amans , vous voilà rassurés ,

Et toujours vous vous aimerez.

Vos vœux sont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils
l'être ?

Du bonheur qu'on n'a pas goûté ,

On se prive aisément ; mais en est-on le maître ,

Quand on en a senti toute la volupté ?

Bientôt les craintes dispaeroissent ,

Des desirs plus ardens renaissent.

C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ce bois

La Déesse se rend ; ici c'est par surprise.

Après mille combats , à céder quelquefois

La seule pitié l'autorise.

L'Amour , couvrant leurs yeux de voiles séduisans ,

Semble éloigner leur destinée.

Titon ainsi , dans la même journée ,

Se retrouve à *Quatre-vingt ans*.

La Déesse est en pleurs : sechez , dit-il , vos larmes ;

J'ai vu de mon printems évanouir les charmes ;

J'en regrette la perte & ne m'en repens pas.

Ce que j'eus de beaux jours , au moins charmante

Aurore ,

Je les ai passés dans vos bras.

*Rendez-les moi , Grands Dieux , pour les reperdre
encore !*

Ainsi vieillit Titon. Quelle injustice , hélas !

D'acquérir ainsi la vieillesse !

Et comment , quand on plaît , contraindre ses desirs ,
Otez-en de si doux plaisirs ,
Je compte pour rien la jeunesse.

U L Y S S E E T C I R C É .

L'Un de l'autre charmés , dans leur Isle enchan-
tée ,

La fille du Soleil , & son Amant , un jour ,
De leur félicité rendoient grace à l'Amour ,
Lorsque par deux oiseaux leur vue est arrêtée.

Ulysse les observe , objets intéressans !

Un trouble se répand dans son ame attendrie ;
Il regarde Circé , la même rêverie

Tenoit enchantés tous ses sens.

Eh ! quoi , dit-il , leur flamme ainsi favorisée
N'excite point en eux d'inutiles desirs ?

Ils n'éprouvent jamais dans de si doux plaisirs ,
La triste économie aux mortels imposée ?

Il est vrai : les Moineaux s'aiment bien tendrement ,

Reprit la jeune Enchanteresse ;

Ne peut-on s'élever jusques à leur tendresse ?

Mon art ne fut jamais employé vainement.

Que tardons-nous ? L'Amour fera d'intelligence.

Oui ; c'est toi , Dieu charmant , qui nous ouvre les yeux :

Nous n'allons acquérir ces dons délicieux ,

Que pour mieux sentir ta puissance.

A ces mots , ces Amans par l'esprit animés ,

En Moineaux , tout-à-coup , se trouvent transformés.

Des Aquilons alors l'influence bannie

Cédoit aux doux Zéphyr la terre rajeunie ;

Bientôt il n'est Palmiers , Myrthes , Cedres , Roseaux ,

Où cent fois ces heureux Oiseaux

Ne se soient assurés de leur métamorphose.

Quel exemple ! combien de spectacles charmans

Aux Nymphes de Circé , chaque jour , il expose !
Elles comptent tous les momens
De ce changement admirable ;
Jamais l'art des enchantemens
Ne leur parut si respectable.

Mais ce Printems si cher passe rapidement ,
Et dans ces mêmes lieux témoins de leur ivresse ,
On les voit ces Oiseaux , séparés sans tristesse ,
Ou rejoints sans empressement.
Tous deux se retraçant leur commune aventure ,
En formant les Moineaux , disoient-ils , la Nature
De leur bonheur s'occupoit foiblement.
Il n'est qu'un seul plaisir , un seul nous rend sensibles ;
Le Printems nous l'inspire , ô destins inflexibles !
Il s'envole avec le Printems ;
Et dans cette absence fatale ,

Nous n'avons point un cœur pour remplir l'intervalle ,
Par ces troubles secrets , par ces ravittemens ,
Qui font le bonheur des Amans.

Quel don nous échappoit avec la forme humaine !
Reprenons , reprenons ce cœur ,
Source de biens parfaits , favorable Enchanteur ,
Qui mêle un certain charme à la plus triste peine ;
Qui ménageant notre espoir , nos desirs ,
Au comble du bonheur par degrés nous amène ;
Et ces degrés sont autant de plaisirs.

Le Héros & l'Enchanteresse
Reprennent à l'instant leur forme & leur tendresse ,
Détrompés des faux biens qu'ils avoient éprouvés.
Pour transmettre aux Amans un si puissant exemple ,
Au véritable Amour ils élèvent un temple ,

Et sur l'autel ces mots furent gravés :
» Au destin des Moineaux ne portez point envie ;
» Mortels , un cœur sensible est le suprême bien.
» Aimez : vous le pouvez tout le tems de la vie ;
» Aimez bien tendrement , tout le reste n'est rien.

L E C U L - P I E.

N O U V E L L E N O U V E L L E.

Q U'on m'écoute , aimable Cul-pie ,
Je vais révéler des secrets ,
Dont sur son vieux trépié Mnémosyne accroupie ,
N'a pas encore institué ses Amans indiscrets ,
Et je prétends tirer , de ma Verve assoupie ,
Des vers aussi nouveaux , que le sont vos attraits.
Divinités enchanteresses ,
Graces qui , sous un voile impénétrable au jour ,
Gardez les trésors de l'amour ,
Prenez un air facile , étalez vos richesses.
Mes mains vont lever le rideau ;
Je fers Vénus aux belles Fesses ,
Et son fils n'a plus de bandeau.
Un jour ce petit Dieu se plaignoit à sa mere ,
D'ignorer tout , hors les plaisirs.
De vains amusemens ont rempli mes loisirs.
Qu'ai-je appris , disoit-il ? un enfant du Vulgaire
En sçait à quinze ans plus que moi.
L'étude élève l'homme au-dessus de son être ;
Et moi , que vous fites son Roi ,
Dans ma stupidité , suis-je digne de l'être ?
Vainement , à mon joug , l'esprit paroît plier ,
Quand j'embrase les sens d'une ivresse agréable ,
Ma victoire l'abbat , je sens que je l'accable ;
Et je veux me l'associer.
Je suis le Dieu de la Nature ;
J'ai sur ses mouvemens un pouvoir absolu ,
Et ce qui suit mes loix , m'est à peine connu.
C'est trop regner à l'aventure :
Je veux de ce cahos percer l'obscurité ,
Connoître mes sujets , la Nature , & moi-même.
De l'Univers d'abord j'apprendrai le système ;

Demain , tout ce que l'art a jamais inventé ,
 Pour guider vers les Cieux la sage Astronomie ,
 Sera dans mon temple apporté ,
 Et l'on verra la volupté
 Y sourire aux leçons de la Philosophie.

Vénus frémit à ce discours :

- » O mon fils , que viens-je d'entendre ?
 - » C'est la crainte & l'ennui qui désirent d'apprendre.
 - » Vos astres , sont les cœurs ; étudiez leur cours ,
 - » De vos plaisirs sur eux répandez l'influence ;
 - S'il est pour nous quelque science ,
 - » C'est celle de jouir toujours.
 - » Laissez à l'esprit ses chimères ,
 - » N'en prenez que l'amusement.
 - » L'ordre de l'Univers & son arrangement
 - » A votre gloire assurément ,
 - » Sont des matieres étrangères ;
 - » Et je ne prétends pas voir ici l'attirail
 - » D'instrumens ennuyeux , de compas & de sphères
 - » Qu'ont fait imaginer l'erreur & le travail.
- L'Amour est indocile , il hait la remontrance.
 Vénus , à ce qu'il croit , ne veut que l'arrêter
 Dans les liens obscurs d'une éternelle enfance ;
 Il en a fait assez que de la consulter ,
 Et cet excès de déférence ,
 Devoit de sa part s'acquitter
 Par un retour de complaisance.
 Il murmure , il veut la quitter.

Tel , fatigué du joug , d'humeur indépendante ,
 Un jeune impatient , séduit par ses projets ,
 Se révolte aux avis d'une mere prudente ,
 Et du toit domestique abandonne la paix.
 Vénus voit le péril , & feignant de se rendre ,
 Elle flatte son fils , lui permet d'entreprendre ;
 Seulement de l'étude elle craint les dégoûts.
 Où l'autorité manque , usez de l'artifice ;
 Cédez à qui résiste , entrez dans son caprice ,
 Je vous réponds de tout ; le succès est à vous.

Parmi les instrumens , que l'Art & la Nature
Ont façonnés ès mains des mortels curieux ,
Est un globe parlant , où l'exacte peinture
A mis , comme en un point , l'Univers sous nos yeux.
D'un coup d'œil satisfait , le sçavant y mesure

La Terre , les Mers & les Cieux ;

Mais de ce globe industrieux

Jamais l'Amour n'avoit vu la structure.

Dans cette étonnante aventure ,

L'ignorance sauva le plus charmant des Dieux ,

De devenir le Roi d'un peuple d'ennuyeux.

Graces , souffrez que je décrive

Sous quelle attitude expressive ,

Vénus fit un globe à l'Amour ,

D'une des Nymphes de sa Cour.

Ce qui dans tous les corps a la surface ronde ,

Ce qu'on ne montre point que l'on ne soit surpris ,

Et ce que dans le sexe on renomme à Paris ,

Fut la nouvelle Mappemonde.

L'Equateur s'y trouva marqué

Par une ligne naturelle ,

Image neuve , mais fidelle ,

D'un globe en deux parts expliqué.

Une moitié de l'Hémisphere

Eut en partage la blancheur ,

Comme réfléchissant la clarté qui l'éclaire ;

L'autre moitié vit sa fraîcheur

D'une sombre couleur noircie ,

Comme étant par l'ombre obscurcie :

Du jour & de la nuit enseignemens divers ,

Qui parent tour-à-tour & voilent l'Univers.

On ne dit point que la Déesse

D'avec le continent eût distingué les mers ;

Elle le dut pour la justesse.

Mais ce globe , après tout , digne de son Auteur ,

Etoit fait pour l'Amour & non pour un Docteur.

La Nymphé humblement inclinée

En offroit le travail à la vue étonnée ;

Un taffetas flottant sur le reste du corps ,
 D'un mobile pivot cacheoit tous les ressorts.
 Ce fut en cet état , un peu gênant peut-être ,
 Qu'on attendit qu'Amour vient prendre des leçons :
 Il fut peu de reme à paroître.
 Grands Dieux , s'écria-t-il , excusez mes soupçons ;
 Ma mere m'aime encore , & j'en reçois pour gage
 Le plus riche de tous les dons.
 Les yeux brillans de joie , il parcourt tout l'ouvrage ;
 Il y voit l'Univers peint sous des traits confus ,
 Et croit y voir encor bien plus.
 Ainsi quelques instans la surface du globe
 Arrêta ses yeux enchantés ;
 Puis pensant découvrir de plus grandes clartés ,
 Il vint à soulever un des pans de la robe.
 J'ignore quel objet alors il dévoila :
 Le goût du sçavoir s'envola.
 Les Ris ont raconté que la Nymphé parla ,
 Et que le nouveau Philosophe
 Dans cet heureux essai , retrouva les plaisirs.
 Je le crois : la Science aura tous mes desirs ,
 Lorsque ses Rudimens seront de même étoffe.

L' O R I G I N E D E S P U C E S.

L Es Dieux , en belle humeur , sur l'Olympe assem-
 blés
 Résolurent un jour de tenir longue table :
 Par les soins de Comus , les mets en sont réglés ,
 Et d'un vin délectable
 Les buffets sont meublés.
 Déjà , dans la coupe profonde
 Du Souverain des Dieux ,
 Ganimède , à la tête blonde ,
 A versé douze fois le jus délicieux ;
 Et déjà douze fois Hebé , faisant la ronde ,
 A fait passer chez tous les Dieux

La joie & les plaisirs qui brillent dans ses yeux,
Le soin des affaires du monde ,
Ne trouble point ces instans précieux :
Les Jeux & les Amours , admis seuls en ces lieux ,
Y répandoient un aimable délire ;
Et Jupiter , déposant toute sa Majesté ,
N'y laissoit connoître d'Empire
Que celui de la liberté.

Vénus agace Mars ; & ce Dieu , qui soupire ,
Heureux d'en recevoir un souris gracieux ,
Quitte , en la regardant , cet air audacieux ,
Que l'ardeur des combats inspire.
Phébus , éclatant , radieux ,
Charme les conviés par le son de sa lyre.
Momus , par des propos joyeux ,
Prend le soin de les faire rire ,
Et les amuse encore mieux.

Tout alloit donc à merveille
Dans le céleste séjour ;
Jamais l'Aurore vermeille ,
N'annonça de plus beau jour.

A danser même l'on s'apprête ,
Terpsicore étoit du festin :

Mais cette brillante fête ,
Eut bientôt un autre destin.

Déjà , depuis long-tems retiré de la table ,
Morphée , en long habit , les yeux gros & baissés ,
Couché sur des carreaux mollement entassés ,
D'un trop bruyant plaisir se jugeant peu capable ,
Avoit trouvé plus convenable
De faire en paix digestion.

Cependant , tout-à-coup , il fit réflexion ,
Qu'en ces momens de commune allégresse ,
Où tout bon convive s'empresse

De payer son écot , chacun de son talent ,
C'étoit une chose indécente
A lui , de n'en pas faire autant.
Il s'avance alors d'un pas lent ,

Et d'une voix encore plus lente ;

» Je veux , dit-il , aux Dieux.... puis il bâilla trois fois ,

» Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes loix ,

» Songes légers , accourez à ma voix :

» Hâtez-vous , & que l'on présente

» A leurs Divinités

» Cette douce liqueur , source de voluptés ,

» Cette potion séduisante ,

» Que vos fideles mains m'apprêtent chaque jour ;

Le Songes à l'instant apportent tour-à-tour

Aux Déeses la coupe enchanteresse ;

Et sur la foi de sa promesse ,

Chacun en hâte l'avalait.

» Ah ! s'écria Jupiter , si donc , qu'ai-je bu là ?

» Ce sont Pavots benins , dit Morphée ; & sur l'heure

Il s'endormit profondément.

Jupiter en courroux voulut , mais vainement ,

Punir cet attentat ; car lui-même demeure

La bouche ouverte , & sans façon

S'endort à côté de Junon.

Atteint d'une semblable ivresse ,

Chaque Dieu , près de sa Déesse ,

Ronfloit à faire tout trembler ;

Seulement la troupe légère ,

Qui suit la Reine de Cythere ,

Et qui de rire & de cabrioler

Fait sa plus importante affaire ,

S'écrioit à la trahison ;

Disant qu'au lieu d'un somnifère ,

On leur devoit un violon.

Mais le narcotique poison

Agit bientôt sur eux , ainsi que sur leur mere.

Tout dormoit donc dans la céleste Cour ,

Excepté cependant l'Amour.

Endormir cet Enfant , est chose mal-aisée.

L'aventure étoit drôle , aussi le Dieu moqueur

En rit d'abord de tout son cœur ;

Puis il survint dans sa pensée
 Certain mouvement de dépit :
 Cet assoupissement lui fait honte , il rougit.
 » Quoi ! dit-il , au sombre Morphée ,
 » On vous élève donc en ces lieux un trophée ?
 » Et vous triomphez seul au mépris de mes droits ?
 » Mais que vont devenir & mon culte & mes loix ,
 » Si les Dieux aux Mortels donnent un tel exemple ?
 » On ne connoîtra plus ma voix ;
 » Chacun va désertier mon Temple ,
 » Et dédaignant les Myrthes de Paphos ,
 » Ne se couronnera que de tristes pavots.
 » Ah ! ce honteux sommeil m'offense ,
 » Et déjà le scandale a duré trop long-tems.
 » Vengeons-nous , hâtons-nous ; mais de cette ven-
 geance
 » Retirons un nouvel encens :
 » Qu'un prodige nouveau signale ma puissance.
 Il dit , & de son carquois
 Tire un de ses traits redoutables ,
 Et le trait à l'instant s'animant à sa voix ,
 Se change en un essain d'Insectes innombrables ,
 De tous gens endormis hôtes impitoyables ,
 Qui , suivant sa commission ,
 Prit à l'instant possession
 Des saints habitans de l'Olympe ;
 Tant & si bien se remuant ,
 Qu'il n'est pourpoint si clos , qu'il n'est jupe , ni
 guimpe ,
 Où ce peuple sautillant ,
 Frétillant ,
 Sautant ,
 Volant ,
 Rampant ,
 Grimpant ,
 N'introduise à la fin son aiguillon piquant.
 C'est en vain que , pour s'en défendre ,
 On les voit en dormant s'agiter ou s'étendre :

Inutile mouvement !

Sous la puissante main qui régit l'Empirée ,
Ou sous les doigts mignons de Cythérée ,
L'imperceptible engeance échappe également ,
Et se dérobe impunément.

Tant dura cependant ce plaisant exercice ;
Et tant l'Amour eut de malice ,
Qu'insensiblement
Le vêtement

Souffrit un grand dérangement ;
De façon que les plus hupées
Des Déeses sont équipées

A peu près comme étoit Cypris ,
Quand elle obtint la Pomme de Pâris.
Que de beautés ! qui pourroit les décrire ?

Amour alors commença de sourire.
Toutes les Déeses de sexe indifférent ,
Sommeillant face à face , & toujours s'agitant ,
S'avoisinèrent tellement ,
Qu'on ne le pouvoit davantage.
Eveillé par ce voisinage ,
Du pétulant Dieu des Jardins

Le sceptre audacieux , l'arc-boutant du ménage ,
Se présentoit par-tout en pompeux étalage.
Bon ! dit l'Enfant rusé , qui visoit à ses fins ,
Le cas est opportun , couronnons notre ouvrage :
Et vous , pour ma gloire formés ,
Petits insectes affamés ,

Pincez , picquez , mordez , redoublez , faites rage ;
Que par vous tout me rende hommage.

A ces mots de l'Amour le peuple sautillant
S'acharne de nouveau sur les croupes divines ,
Et de ses Dagues assassines

Eguillonne si vertement ,
Que chacun à la fois fit un bond en avant ;
Et ce bond opéra si favorablement ,
Que tout-à-coup un cri se fit entendre ,
Non de ces cris affreux que produit la terreur ;

Mais de ces cris charmans qu'une Bergere tendre
 Fait dans les bras de son vainqueur ;
 Et Cupidon , comblé de gloire ,
 Y répond en chantant victoire.
 Le rapide trajet des langueurs du sommeil ,
 Au transport d'un si doux réveil ,
 Des Dieux pour un moment laisse l'ame confuse.
 L'esprit encore tout étonné
 A ce prodige se refuse ;
 Chacun d'illusion s'accuse :
 Mais par le plaisir entraîné ,
 Bientôt le cœur se défabuse.
 Mille soupirs pleins de douceur
 Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur ,
 Et loin de s'offenser d'une pareille ruse ,
 Ils s'y livrent avec ardeur.
 Pourtant Dame Junon , Deité rancuniere ,
 Reprochant à Jupin quelque infidélité ,
 Pour le punir de cette iniquité ,
 S'avisa de faire la fiere ,
 Et prétendit soustraire au devoir conjugal
 Sa majestueuse personne.
 Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne
 Un essain réservé , partant a son signal ,
 Fait cesser à l'instant le divorce fatal ,
 Et si vivement éguillonne ,
 Que , tout grand Dieu qu'étoit le Seigneur Jupiter ,
 Il pensa se déconcerter.
 Ainsi comme un guerrier habile ,
 Qui combat dans les champs de Mars ,
 Portant par tous les rangs de vigilans regards ,
 Abandonne ou retient , suivant qu'il est utile ,
 Une croupe à sa voix docile ;
 Ainsi , l'Amour d'un pas léger ,
 Parcourant toute l'assemblée ,
 Faisoit à propos voltiger
 Divers détachemens de sa milice aillée.
 D'autres fois il les rappelloit ,

Et suivant qu'il reconnoissoit

Qu'on avoit plus ou moins besoin de l'artifice ,
Il pressoit ou ralentissoit
Le doux instant du sacrifice.

Mais le seul plaisir des Dieux

Ne suffit pas long-tems au fils de Cytherée ;
Lui-même , il veut jouir de ses dons précieux.

Déjà Pâché dans ses bras s'est livrée ;

Un désordre délicieux

Au sein des voluptés tient leur ame plongée ,
Et du haut d'une nue en théâtre érigée ,
Il donne des leçons à tous les autres Dieux.

Quel spectacle charmant ! tout pâme , tout soupire ;
De l'Amour tout ressent l'empire.

Ici la tendre Isée , des honneurs immortels

Dédaignant la pompe éclatante ,

Ne cherche dans Phébus qu'un plaisir qui l'enchanté.

Là , Bacchus oubliant son thyrsé & ses Autels ,

Venge Ariane de Thésée.

Plus loin , sous un berceau , séjour des voluptés ,

Flore accorde à Zéphyre une victoire aisée.

Quelle foule de Déités

Fournissent à l'envi la carrière amoureuse !

Quel tableau ! quelle main heureuse

En retracera les beautés ?

Que vois-je ! Dieux ! Hébé , qu'à force de tendresse

Hercule étouffe dans ses bras.

Arrêtez , fier Alcide , hélas !

Respectez sa tendre jeunesse ,

Et de ses membres délicats

Craignez d'offenser la foiblesse.

Mais je m'allarme en vain ; car la jeune Déesse

Fait signe , en souriant , qu'elle n'en mourra pas.

Quelle figure balancée

Vient troubler de Vénus les doux embrassemens ?

Vulcain , que tu prends mal ton tems

Pour réclamer les droits de l'hyménée !

Mars le voit , & bientôt punissant le fâcheux

De sa jalouse fantaisie ,
Le renvoie à Lemnos plus cocu , plus boiteux ,
Qu'il n'avoit été de sa vie.
Cependant occupés de leurs tendres emplois ,
Les Dieux s'oublioient de maniere
Que déjà le Soleil avoit manqué trois fois
D'aller répandre la lumiere.
Foibles mortels , de vos plaisirs
Que la carriere est resserrée !
Si dans le cours d'une soirée
Quelqu'un six ou sept fois a rempli ses desirs ,
Bientôt se réduisant à d'impuissans soupirs ,
Dans ses bras éternés il glace sa Maîtresse :
Tandis qu'on voit les Immortels ,
Pendant trois jours sacrifier sans cesse
Au Dieu de la tendresse ,
Sans descendre de ses Autels.
Oui , par trois fois , l'Aurore matinale ,
Quittant le vieux Tityon pour le jeune Céphale ,
Annonça vainement aux mortels empressés
L'approche du flambeau du monde ;
Trois fois dans une nuit profonde ,
Ils rentrent confus & glacés.
Minerve enfin , minerve la prudente ,
Que son grave maintien avoit fait respecter ,
Seulette dans un coin , réduite à se gratter ,
Ne trouvoit pas la scene aussi plaisante :
Soit modeste ou bien dépit ,
Elle n'avoit encore osé lever la vue.
Ce rôle lui déplut , & bientôt on la vit ,
Dépouillant toute retenue ,
S'écrier au scandale , & courir en tous lieux
Prêcher la continence aux Dieux.
Mais c'est vainement qu'elle crie :
Ils étoient sourds alors , & firent peu de cas
De toute sa pédanterie.
Son zèle cependant ne se rebuta pas :
Elle ose s'adresser à Jupiter lui-même.

Et son éloquence suprême
Lui fournit un très-beau sermon;
Très-beau, mais si peu de saison,
Que nos divins Epoux se mirent en furie.
Franchement ils avoient raison :
Car vous noterez, je vous prie,
Qu'ils touchoient au moment d'une libation
Dont ce grave propos causa suppression.
Bien est vrai, que c'étoit la deux ou trois centième ;
Mais l'Epouse de Jupiter,
Trouvant ignoble de compter,
S'embarrassoit peu du quantième ;
Et n'aimant pas à contester,
Sur nouveaux frais vouloit tout répéter.
L'expédient devenoit admirable :
Il prouvoit le grand feu de la Dame Junon.
Proposé de la part d'un aimable tendron,
Peut-être que Jupin l'eût trouvé praticable ;
Mais d'en user tout conjugalement
Lui paroissoit moins agréable.
Il balança : Minerve habilement
Saisit un instant favorable.
Avec les traits les plus touchans,
Elle peint de nouveau le trouble épouvantable,
Qui regne dans les élémens.
Tout est confondu, tout murmure ;
Tout va périr dans la Nature,
Si quelque-tems encor les Dieux sourds à sa voix,
Abandonnent tous leurs emplois.
Enfin, si doctement sa cause fut plaidée,
Que Junon eut beau grimacer,
Sa requête fut accordée ;
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'Arrêt, qui de l'Amour suspendoit le mystère.
Or, ce n'étoit pas peu d'affaire :
A mesure qu'aux Dieux cet ordre étoit dicté,
Ils cédoient un moment à son autorité ;
Mais si fervent étoit leur zèle,

Pour ce jeu qu'elle dédaignoit ,
 Qu'ils y revenoient de plus belle ,
 Aussi tôt qu'elle s'éloignoit.

Comme dans un verger , aſyle de Pomone ,
 Fuit une troupe d'Ecoliers ,
 Lorsque le Régent en personne
 Veut défendre ſes eſpaliers :

Tout diſparoît d'abord ; mais l'engeance ruſée ,
 Sous les arbres trouvant une retraite aiſée ,

Loin de ſes yeux le pille impunément ,
 Et tandis que l'un d'eux pourſuivi chaudement ,
 Exerce du pédant les jambes & la bile ,

Vingt autres d'une main habile ,

Mettant à profit le moment ,

Au lieu d'un cent de fruits en enlèvent un mille :

Tels on voit à l'aſpect de la prude Pallas ,

Fuit les couples Divins. L'Amour guide leurs pas :

A ſon culte charmant , plus que jamais fidèles ,

Les lieux les plus cachés récelent leurs ſoupirs ;

Et cent ruſes toutes nouvelles ,

Trompent Minerve au gré de leurs deſirs.

Moinſon leur laiſſe de loiſir ,

Plus on irrite leur tendreſſe ;

Car donnant à chaque careſſe ,

Un nouveau degré de vîteſſe ,

Ils en accroiſſent leurs plaiſirs.

Cependant , de ce badinage

Jupiter , à la fin , tout de bon ſe laiſſoit ,

Et de ce doux ébat Junon perdant l'uſage ,

Du bonheur d'autrui ſ'offenſoit.

Tel eſt le propre de l'envie.

» Mon Epoux , diſoit-elle , autrefois reſpecté ,

» Se faiſoit obéir avec facilité ;

» Sa loi ſuprême étoit ſuivie :

» Mais , hélas ! cette autorité ,

» Au caprice des Dieux maintenant aſſervie ,

» Va nous être à jamais ravie.

Bientôt de tels propos , du Monarque jaloux

Enflamment le courroux.

Il fronce le sourcil , ce sourcil redoutable

Qui fait trembler le firmament ;

Et d'un ton de voix formidable ,

Commande à tous les Dieux de paroître à l'instant.

Quel changement subit ! Amour , de ta victoire

Ce moment termine la gloire ,

Tous tes traits émouffés restent , à cette voix ,

Au fond de ton carquois ;

Et deshonorant tes mystères ,

Priape épouvanté laisse tomber soudain

Le sceptre qui faisoit n'aguères

Le fier ornement de sa main.

Autrefois tout de feu , maintenant tout de glace ,

Nos galans consternés viennent donc humblement

Reprendre leur ancienne place ,

Autour du Dieu qui les menace ,

Et qui les gronde vivement.

Mais la Gent âpre à la curée ,

Que le malin Dieu Cupidon ,

Pour ses plaisirs , avoir créée

De sang divin plus alterée ,

Mieux que jamais jouoit de l'éguillon.

Or , ce jeu , qui tantôt étoit si profitable ,

Est maintenant insupportable.

L'agitation qu'il produit

Seulement à gratter conduit ,

Et tombant toute en pure perte ,

Par les Dieux plus long-tems ne peut être soufferte.

Mais , tels sont du Destin les décrets redoutés ,

Que ce qu'a fait un Dieu , nul ne peut le défaire.

Comment donc se soustraire

Aux importunités

De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore ?

» Il en est un moyen encore ,

» Dit lors le Monarque des Cieux ;

» Et je l'approuve , d'autant mieux

» Qu'il s'accorde avec ma justice.
Du genre humain la suprême malice ,
Depuis long-tems , a laissé mes bontés :
Ajoutons un nouveau supplice
Aux tourmens qu'il a mérités ;
Et si le sort défend que l'insecte périsse ,
Que sur la Terre , au moins , aux Mortels affecté
Soudain il soit précipité.
Il dit : on applaudit. L'engeance conjurée ,
Pénétrant la voute éthérée ,
Est bientôt le jouet des vents ,
Qui , la détachant de la nue ,
La font tomber , comme grêle menue ;
Sur la terre & ses habitans.
Là , depuis ce tems confinée ,
Elle est seulement destinée
A nous tourmenter nuit & jour ;
Ou si , par fois , encore utile au Dieu d'Amour ,
De deux tendres Amans elle anime le zèle ,
Combien en ressent-on gratis
La morsure cruelle ?
Puissiez-vous , insectes maudits ,
Exercer loin de moi votre éguillon caustique !
Fuyez : car , graces à Cypris ,
Je n'ai besoin que la Puce me pique ,
Quand je suis près de mon Iris.



ORIGINE DE L'EXPRESSION,

FILER LE PARFAIT AMOUR.

Par M. de Senecé.

Dieu fasse paix à Louis *Arioste* ,
Et daigne mettre en son lieu de repos
Jean la Fontaine , Auteur fait à sa poste ,
Du Ferrarois adoptant les bons mots.
Chrétiens étoient , quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la Fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvenal , c'est un homme damnable ,
Lui , son Copiste & tous ses Adhérens :
Maudits Payens qui du sexe adorable
Font des portraits du vrai si différens ;
Toujours forgeant impostures nouvelles ,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés ,
Et toujours prêts à lancer sur les Belies
Les traits piquants dont ils sont hérissés ;
Gens à fagot , & cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit ;
Contr'eux ne dois retorquer la satire ;
Laissons-les-là. Le fait dont il s'agit ,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru si noir ,
En racontant l'histoire mémorable
D'une Beauté fidelle à son devoir.
Essayer veux , si mes forces suffisent
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle & le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal : c'est jubilation ;

Dit-on du bien : des mains tombe le livre ,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt m'enivre ,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs
De quelque Belle à mes vœux inhumaine ;
Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine.
Or je commence , à l'aide des neuf Sœurs.
Un Gentilhomme ennuyé de la guerre
Se maria sous un astre benin ,
Prit belle femme & vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage :
Nouvelle ardeur , flatteurs empressements ,
Jeunes attraits exposés au pillage
Y font passer d'agréables momens.
Bientôt après que pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé ,
Molle tiédeur , ennuyeuse indolence
Y font languir l'appétit émoussé :
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion :
De s'expulser elles font leur étude ,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude ;
Il fut rêveur , il fut embarrassé.
Jeunes tendrons , si l'amour se repose ,
S'il prend haleine ou demeure perclus ,
Par les effets remontant à la cause ,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels soucis as-tu l'ame égarée ,
Lui dit un jour la Belle , & quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée ,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin ?
A tes froideurs trouve au moins une excuse :
Pour te complaire ai-je rien négligé ?
Je suis la même , ou mon miroir m'abuse

Je suis la même & ton cœur est changé.
 Ah ! si l'ingrat , épuisé de constance ,
 Ne peut répondre à ses engagements ,
 Rends-moi , cruel , rends-moi l'indifférence
 Où je vivois avant tes faux sermens.
 Sur Hippolite un si tendre langage
 Fait son effet ; il sent son cœur grossi ,
 Avec la bouche il ferme le passage
 A cette plainte , & lui répond ainsi :
 Détrompez-vous , Camille ; & de ma flamme
 Portez , ma chere , un meilleur jugement.
 Je vous adore , & jamais dans mon ame
 L'heureux époux ne détruira l'amant.
 Si quelque fois d'un peu de rêverie
 Il vous fait voir mon esprit agité ,
 Ce n'est sans cause : homme qui se marie ,
 Mieux que devant connoît sa pauvreté.
 De mes ayeux l'opulence sans cesse
 Vient réveiller un souvenir cuisant
 Dans ma mémoire. O Ciel ! que la noblesse ,
 Sans la fortune , est un fardeau pesant !
 Puis-je souffrir qu'une Beauté céleste ,
 Qu'en pleine Cour on devoit respecter ,
 Soit confinée en ce Château funeste ,
 Où les hiboux ont peine d'habiter ?
 Mais quoi ! la Cour ! sa dépense effrénée
 M'accableroit d'un désordre subit.
 Mon revenu de la meilleure année
 Suffiroit-il pour me faire un habit ?
 Une ressource à ma peine se montre :
 De l'Empereur je suis un peu connu ;
 De mon courage en plus d'une rencontre
 Jusques à lui le bruit est parvenu.
 Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
 Dans un combat je pris deux étendards ,
 Lorsqu'à Didier une seule campagne
 Ravit des mains le sceptre des Lombards.
 J'ai des Patrons ; ni valeur , ni mérite ,

Sans les Patrons , ne conduisent à rien.
 Il faut , Camille , il faut que je vous quitte
 Pour vous revoir , plus digne d'un tel bien.
 De ce propos comme d'un coup de foudre ,
 Le tendre cœur de Camille est frappé :
 A ce départ il ne peut se résoudre ;
 De pleurs amers son visage est trempé.
 L'Amour propice & son Epoux fidèle ,
 Pour les sécher , lui prêtent son bandeau.
 Sur ce qu'il fit pour consoler la Belle ,
 La modestie a tiré le rideau.
 Autant que lui , Camille ambitieuse ,
 Examinant ce dessein de plus près ,
 Goûte la chose & la croit sérieuse ;
 Elle y consent : il part deux jours après.
 Seul ne partit. Cruelle jalousie
 Lui saute en croupe , & d'un air dangereux
 Chemin faisant trouble sa fantaisie
 Par ce discours : » Où vas-tu , malheureux ?
 » Laisser seulette épouse jeune & belle ,
 » Est-ce , Hippolite , un acte de bon sens ?
 » C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
 » Ignorez-tu le tort qu'ont les absens ?
 » Ces Campagnards dont elle est entourée ;
 » Gens désœuvrés , & d'un tendron surpris
 » Cherchant à faire amoureuse curée ,
 » Est-ce un danger si digne de mépris ?
 » Bien fots font-ils : mais si le goût fantasque ,
 » L'extravagant la saisit tout à coup ,
 » Elle peut mettre un cimier sur ton casque.
 » Dont l'ornement te déplairoit beaucoup.
 Trois fois la crainte en son ame timide
 Glisse , l'arrête & lui glace le sein :
 Trois fois l'honneur le saisit par la bride ,
 Et l'encourage à suivre son dessein.
 Les Enchanteurs pour lors étoient en vogue ,
 Par leur sçavoir , du commun distingués :
 Devin , Sorcier , Necroment , Astrologue ,

A l'Opéra meshuy sont relégués.
Plus ne connois d'Enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolite passant
Un noir vallon qu'un double mont enferme,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les Enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'Enchanteur il presente requête,
Ouvre sa bourse & lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la Lune,
L'homme infernal lui dit : Pauvre abusé,
Ce que tu veux dépend de la Fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sçait plus que le Diable,
Quand il lui plaît enrôler son Epoux
Dans le grand ordre ; & son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'Enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends ton image :
Par sa vertu tout mari peut sçavoir
Quel est son sort. Si la femme est fidelle
Au Sacrement dont le nœud la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue & commence à jaunir ;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire & puante on la voit devenir.
Ce beau present du jaloux Hippolite
Fut fort prisé, fut payé largement ;
Et par la main du charitable Hermite,
Dans son étui renfermé proprement.
O Chevalier ! quelle est l'impertinence
Du Talisman qu'il te plaît d'éprouver !
L'Amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier se remet en voyage,

Et le poursuit gai comme un Papillon :
Lui , sa poupée & tout son équipage
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarraïns l'Empereur Charlemagne ,
Et ses Barons , faisant guerre en ce rems ,
Sous leurs drapeaux aux frontieres d'Espagne
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête :
A la bonne heure Hippolite est venu.
Roland l'accueille & Renaud lui fait fête ;
Par leur recit son mérite est connu.
Sur leur parole , on met sous sa conduite ,
Trois jours après , un gros détachement.
Devant ce Chef l'ennemi prend la fuite ,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre Châteaux pourvus de bonnes rentes ,
Par sa victoire , aux Chrétiens sont acquis.
Tout retentit d'actions si brillantes ,
Or & faveurs en deviennent le prix.
Le voilà riche & tout brillant de gloire :
Et ce qui rend son bonheur achevé ,
Son beau portrait , exempt de couleur noire ,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de Châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections !
Qu'il desira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions !
Mais la fortune incessamment alerte ,
Pour opprimer les gens au dépourvu ,
Le réduisit à deux doigts de sa perte
Par un endroit qu'il n'avoit pas prévu.
Comme il sortoit un matin de sa tente ,
S'acheminant vers le quartier du Roi ,
A son abord certain fat se presente ,
Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître ,
Par ses grands airs , pour homme écervelé ,
Et qu'à la Cour on nommoit *Petit-Maitre* ,

Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.

» Bon jour , Baron ; connois-tu bien Anseume

» De Riparol ? Aux hommes de valeur

» Je suis acquis plus qu'autre du Royaume ,

» Et je te veux servir vers l'Empereur :

» Compte sur moi ; j'y fais quelque figure.

Notre Hippolite , à ce plaisant début ,

Vous l'envisage ; il connoît l'enclouûre ,

Et d'un air froid il lui rend son salut.

L'autre poursuit : » On dir que ton épouse

» Passe pour belle , & je suis étonné

» Qu'étant issu de nation jalouse ,

» Par toi le soin en soit abandonné.

» Lorsque ton front , loin de son domicile ,

» Est de lauriers couvert par tes exploits ,

» Qui te répond qu'une femme fragile

» Ne s'émancipe à le charger de bois ?

Pareil souci , répartit Hippolite ,

Un seul moment ne peut m'inquiéter ;

Ma femme est sage , & j'ai de sa conduite

Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.

» Bon , dit Anseume ! elle te paroît sage

» Dans un désert & loin de tout danger :

» Mais résister aux gens de son village ,

» Est un effort d'un mérite léger.

» Si Courtisans essayoient l'aventure ,

» Moi , par exemple ; en tirer bon parti ,

» Dans peu de jours seroit affaire sûre.

Qui , vous ? oui , moi. Vous en avez menti.

Flamberge au vent ; on court , on les sépare ;

A Charlemagne on fait , à son dîner ,

Tout le détail d'un démêlé si rare :

En sa presence il les fait amener.

Plein de fureur , dont l'excès le travaille ,

Vient Hippolite en l'honneur outragé ;

Jette son gant , (a) & pour avoir bataille

(a) Ancienne maniere de défier au combat.

A l'Empereur il demande congé.

Adonc Anseume : » avoir l'ame peureuse

» Est un défaut qu'on ne m'impute point :

» Pas ne croirois ma victoire douteuse ,

» Quand Hippolite à Roland seroit joint :

» Mais un combat tient la chose indécise.

» Sçauroit-on mieux , quand il m'auroit battu ,

» Si son épouse a sur la foi promise

» Un si grand fonds d'invincible vertu ?

» La Vérité d'autres soins occupée ,

» A point nommé , viendra-t-elle des Cieux

» Rendre un Arrêt pour la meilleure épée ?

» Arrêt douteux ou faux. Mais faisons mieux :

» J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;

» Mal a propos si je me suis vanté ,

» Je veux les perdre & je les abandonne

» A lui , ses hoirs & leur postérité.

» Contre mes biens je ne veux d'autre gage

» Que mon plaisir , sa honte & son ennui ;

» Pourvu qu'avis , par lettre ou par message ,

» De la gageure il ne donne chez lui.

D'un tel marché fut content Hippolite ,

Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs ,

Et que Turpin , (a) qui n'étoit hypocrite ,

Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.

Dans ce tems-là , morale relâchée

Des bons Gaulois régloit les actions ,

Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée

Aux Contractans par les Tabellions.

Terme , trois mois , attendu la distance.

Lorsqu'Hippolite , au logis retiré ,

De son contrat eut pesé l'importance ,

Il se trouva fort inconsideré.

Qu'as-tu donc fait , disoit-il en lui-même ,

Vil Chevalier ? à quoi t'es-tu soumis ?

Et cet honneur dont le prix est extrême ,

(a) Grand Aumônier de Charlemagne.

Est-ce un trésor à mettre en compromis ?
S'il est par fois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est ; mais ils plaisent aux Belles,
Ces emportés , ces fous , ces fanfarons.
Des Damoiseaux la nation timide ,
Quand il s'agit d'affronter bataillons ;
A du courage , & paroît intrépide ,
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé ,
Et font d'abord , pour forcer une place ,
Leur logement sur le bord du fossé.
Si de ses airs Camille étoit charmée ,
Comme il se peut , par ma convention ,
Je deviendrois la fable de l'armée ,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours , ma gentille figure ,
Ajoutoit-il , en ouvrant son étui ,
Reste toujours aussi blanche , aussi pure
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui.
Pendant qu'ainsi la crainte & l'espérance
Sur Hippolite agissent tour-à-tour ,
Pour son voyage , Anseaume en diligence
Fait ses apprêts , & part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies ,
Et se crût beau comme défunt Médor ,
Il pensoit bien qu'à ses cajoleries
Joindre il faudroit le langage de l'or :
Assez sçavoit le raffiné manœuvre ,
Que des ressorts que l'amour fait jouer ,
Celui des dons , s'il est bien mis en œuvre ,
A rarement le malheur d'échouer.
Tandis qu'il marche à petites journées ,
Pour arriver avec un teint plus frais ,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin : ce sont-là de nos traits.
Le bon Pégase , excellente monture ,

Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usés à pareille voiture ,
En peu de tems battent bien du pays.
Dans son Château , Camille plus fleurie
Que le Printems , vivoit paisiblement :
Son chien , ses fleurs & sa tapisserie
Etoient l'objet de son amusement.
Chaste pudeur , piquante modestie ,
Avec leur sœur , timide honnêteté ,
Et de vertus une troupe assortie ,
Assiduellement lui pressoient le côté :
Pour des Amours , pas seulement une ombre ,
Hors le permis , qui , par bonne amitié ,
Seul la suivoit , si décharné , si sombre ,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié :
Tel qu'un Moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats , tantôt sous le jupon ,
Tantôt fourré dans le sein de la belle ;
L'aîle & la queue elle arrache au fripon ,
Pour empêcher que l'ardeur printanniere
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonniere ;
En peloton il se met tout pensif ,
Se plonge en l'eau , se vautre sur l'arene ,
Ou dans sa cage est couché tristement ,
En attendant que le tems lui ramene
Gaieté , vigueur , & premier ornement.
Comme Camille un soir sur sa terrasse
Prenoit le frais , attentive à rêver ,
Au Cabaret du Faubourg , sur la Place ,
Grand équipage elle voit arriver.
» Cours , l'Eveillè ; va-t-en voir au plus vîte
» Si ces gens-là ne viendroient pas du Camp ,
» Et s'ils sçauroient nouvelles d'Hippolite.
L'Eveillè trotte & revient sur le champ.
Un Ecuyer à sa suite s'avance :
Il la salue , & pour un inconnu
Venant du Camp il demande audience.

Camille alors : qu'il soit le bien venu.
Bientôt après le téméraire Anseaume ,
(Car c'étoit lui) , paré comme un époux ,
En linge blanc , & flairant comme baume ,
Plein de lui-même , arrive au rendez-vous.
Premier début , louanges d'Hippolite :
C'est un Héros , c'est un Mars , qui du Roi
Est distingué parmi les Chefs d'élite ;
Des Sarrafins son nom seul est l'effroi.
Puis il ajoute : » Avec toute sa gloire ,
» Loin de vos yeux , malheureux je le tiens.
» Douce est fortune , & pompeuse est victoire :
» Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang à la Cour , dans l'armée ,
» Sans vanité j'ai fait force jaloux :
» Mais au recit de votre renommée
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce recit peu fidèle
» Qui me vantoit les charmes de vos yeux !
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle ,
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des Cieux.
A la fleurette il joint d'autres machines ,
Roulement d'yeux , gesticulations ,
Propos tronqués , des soupirs & des mines ,
Des juremens & des contorsions :
Tel qu'un barbet , qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux ,
Qui saute , danse , & par son badinage
Livre aux Chasseurs les crédules oiseaux ,
Camille , au reste , entendoit raillerie ,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie ;
Elle sourit & de son suborneur ,
Sans s'émouvoir , écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande ,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent ;
Que dans ses yeux une flamme impudique

Manifestoit les insolens desseins
Du Chevalier, & qu'à sa Rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Lanc lui veur, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si Dame d'Italie
En sçait assez pour Chevalier Gascon.
» Gens du bel air s'énoncent à merveilles ;
Répond la belle avec un doux regard ;
» Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
» C'est une affaire à traiter à l'écart.
» Sortant d'ici, prenez sur la main droite ;
» Un coridor dans une tour conduit ;
» Glissez-vous-y par une porte étroite,
» Fermez sur vous, j'y serai vers la nuit.
Tout transporté l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour ;
Pousse la porte, & querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nus laissoient voir les ardoises
Dans cette tour : on y respiroit l'air
D'un jour dormant, élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
» Quel sombre endroit, & quels préliminaires
» Pour mes plaisirs ! Est-ce une trahison ?
» Non, c'est bon signe : aux amoureux mysteres
» On vaque mieux en étroite prison.
La nuit arrive & personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du Château,
Dix, onze, douze : une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraye ;
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encor insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure ;
Des pieds, des mains il tente les ressorts :
Bons clous rivés, puissante garniture,

Et double pêne éludent ses efforts.
Il en frémit; enfin, dans sa disgrâce,
De désespoir & de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paille
Dans un recoin, & se jette dessus.
Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, & du haut d'un grenier
Certaine voix lui crie: « oh! notre Maître,
» Sçachez qu'ici vous êtes prisonnier.
» Votre attentat est de ces cas pendables,
» Dont nous faisons justice par nos mains:
» Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables,
» Que ne le sont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ses pieds est jettée:
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits:
» On ne fait point l'amour, mais on le file
» En ce Château. Filez, brave étranger,
» Filez, filez, Chevalier de Camille,
» Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter;
Elle lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un Loup que le Chasseur enferme
Dans quelque fosse attrapé finement:
Il hurle, il bave, il mord cailloux en terre,
Et tout cela fort inutilement.
» Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, » & ce courroux est vain:
» Filez, filez, séducteur de Camille,
» Vous filerez, ou vous mourrez de faim.
» Nécessité vous apprendra l'usage
» De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
» Elle apprend bien à tirer dans leur cage,
» Avec le bec, de jolis petits sceaux.
» Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène

» Par ces chemins qui sont peu fréquentés :
» Un franc aveu peut adoucir la peine
» Qu'on vous prépare , & que vous méritez :
» Je vous prononce un Arrêt qui vous fâche ;
» Mais sans appel. Je reviendrai ce soir ;
» Si vous avez accompli votre tâche ,
» Vous mangerez. Adieu , jusqu'au revoir.
Le revoici ce Loup pris dans un piège :
Mon prisonnier perd sa férocité ;
Honte l'abbat , timidité l'assiége ,
Et son orgueil par sa crainte est dompté.
Il réfléchit , il voit que sa furie
Est moins que rien , & contraint de caler ,
Il laisse à part toute mutinerie ,
Prend la quenouille & commence à filer.
Le soir arrive , avec lui Marinette
A la lucarne : » Eh bien ! travaillez-vous ?
» Je viens sçavoir si votre tâche est faite ,
» Et quel dessein vous a conduit chez nous ?
Le malheureux , à moitié mort de honte ,
Montre son fil , & pressé par la faim ,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. » Mais , reprend la badine ,
» Quel fil grossier , & qu'il est inégal !
» Qu'en peut-on faire ? un torchon de Cuisine ;
» Ou filez mieux , ou vous dînez mal.
Ventre affamé , qui fait métier d'apprendre ,
Par ses leçons l'endoctrine si bien ,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre ,
Tout fin qu'il est , n'égalait pas le sien.
Par certains trous de vieilles entre-folles ,
Dame & suivante alloient s'en régaler ,
Sans dire mot , riant comme des folles
Qu'elles étoient , de sa grace à filer.
Camille même , au Bailli du Village ,
A toutes fins , un acte demanda ;
Et son Curé , fort discret personnage ,

A le signer sans peine s'accorda.
Que devenoit cependant Hippolite ?
Bien triste étoit , & bien inquiété ,
Se consolant à faire la visite ,
Vingt fois par jour , du portrait enchanté.
Frais & vermeil il le trouvoit encore ,
Hors certains jours qu'il vit à ses traits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le Soleil ralongne de trop près.
Il en soupire , il en est au supplice :
Sa face en change , & devient d'or bruni ,
Ainsi qu'à ceux qui prennent la jaunisse
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée :
Il en fut quitte à ce coup pour la peur.
Un court moment rendre à sa poupée
Toute , sa grace , & le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi-bien mon conte
Est un peu long ,) par un courier exprès ;
De son Amant Camille apprit la honte
A son époux : il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des Fiefs d'Anseume il fut ensaisiné :
Fortune en tout à Camille propice ,
Après vertu , la combla de bonheur ;
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choisir pour sa Dame d'honneur.
Le prisonnier , sur vieille haquenée ,
Conduit au Camp , & pour fou réputé ,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs , la quenouille au côté.
Faiseurs de Vers trouverent de l'étoffe ,
Pour divertir les enfans sans souci :
Certain grivois , sur cette catastrophe ,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi.

» Dans l'art de plaire Anseume est plus habile

- » Qu'aucun Amant dont l'histoire ait parlé.
- » Filez , filez , Chevalier de Camille :
- » Aupres d'Omphale , Hercule a bien filé.
- » Cœurs enflammés , cherchez vous un modele :
- » Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait ?
- » C'est là l'entendre , & c'est ce qu'on appelle
- » En bon François , *filer l'Amour parfait*.

Deshonoré , le rival d'Hippolite ,
 Pour n'écouter ces chants injurieux ,
 Vuida la Camp & fut se rendre Hermite ,
 Comme le Diable , alors qu'il devint virux.
 Cent ans & plus pucelles , par la France ,
 Et Chevaliers chanterent ce refrain ,
 Lorsqu'en amour prenoient quelque licence :
 » Filez , Filez , & vous aurez du pain.

JEUNES beautés qui ne faites que naître ,
 Et commencez à nous faire mourir ,
 Par ce récit , je vous donne à connoître ,
 Quand & pourquoi commença de couït
 Un vieux Proverbe. Il n'est pas inutile
 Que le sçachiez. S'il arrivoit un jour
 Qu'on vous poussât , ainsi qu'on fit Camille ,
 Gagnez du tems : faites filer l'Amour.
 J'ai vu des forts attaqués en tumulte ,
 Par les tenans bien lâchement rendus ;
 Où , résistant à la premiere insulte ,
 Les assaillans se seroient morfondus.
 Jadis prêchois moins sévère Doctrine ,
 Lorsqu'a Beautés je parlois sans témoins :
 Ans m'ont changé. Comme a dit feu Racine
 Après Petrarque : autres tems , autres soins.
 Quand vieux Renard ne put par son adresse
 Sortir des lacqs , sans sa queue arracher ,
 Aux Renardeaux il alléguoit sans cesse
 Mainte raison , pour se la retrancher.
 Mais concluons : treve de badinage ,
 Tendres Beautés , arrêtez votre choix

Sur la vertu. Quand on est belle & sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

TOUT EST BIEN COMME IL EST.

C O N T E E N R O M A N C E.

Par M. Pn.

AU gré du Sexe charmant,
Amour cherchoit un remede
Au sombre ennui qui possède
L'Amante près de l'Amant.
Dans ce dessein, on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.



La Carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline
Où croît le plus fin coton.
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébene & du corail,
Du sacré laboratoire
Forment le petit portail.
Les Ris, & les Jeux badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume
Que bat le Dieu des Jardins :
Du Cyclope infatigable
Le marteau va jour & nuit,
Et, par un fort admirable,
Frappe sans faire de bruit.



Quand à grand coup redoublé
Le fer est battu de reste,

Et que la fonte céleste
 Dedans le moule a coulé,
 La Nature prompte & sage,
 Qui de la part du Destin,
 Préside sur tout l'ouvrage,
 Y met la dernière main.



Le fils de Vénus entra
 Jusqu'au fond du Sanctuaire,
 Où le mortel téméraire
 De ses jours ne pénétra.
 Les Forgerons de Cythere
 Reçurent leur Souverain,
 Comme l'on reçoit sa Mere,
 Dans les Ferges de Vulcain.



Bon jour, bel Enfant, bon jour;
 Dans ces lieux dont je dispose,
 Puis-je pour vous quelque chose,
 Dit la Nature à l'Amour?
 Le Dieu répond: je desiré,
 Sans différer un instant,
 Aux Belles de mon Empire,
 Rendre un service important.



Que l'homme puisse à son gré
 Se désaisir en main sûre
 Du morceau de sa figure
 Que vous m'avez consacré.
 Faites si bien votre compte,
 Que, tournant sur une vis,
 Cet endroit-là se démonte,
 Et se mette à *remotis*.



Nature ayant sa leçon,
 Cupidon prit congé d'elle,
 Et sur le nouveau modele
 L'homme est bâti de façon.

Que le plus solide immeuble
Des Amans & des Epoux ,
N'est plus désormais qu'un meub
Le plus mobile de tous.

✱
Mais tel étoit l'art divin ,
Que si l'affaire allongée
N'étoit à son apogée ,
On tournoit la vis en vain :
L'envoi ne se pouvoit faire ,
Que l'Amour de son cachet ,
Et du grand sceau de Cythere ,
N'eût bien scellé le paquet.

✱
L'homme étant ainsi formé ,
Le beau Sexe en patience ,
Du nôtre soutint l'absence
Et n'en fut plus allarmé ;
De ce qui rend infidele
L'absent n'étoit plus porteur ;
Et toujours avec la Belle
Marchoit le consolateur.

✱
L'Epoux sortant de chez soi
Laissoit à sa chere Epouse ,
Nouvelle encore & jalouse ,
Cet ôtage de sa foi :
Le passe tems des fillettes ,
Grace au vigoureux hochet ,
Quand elles restoient seulettes
N'en souffroit aucun déchet.

✱
Chacun de s'en munir ,
Basques de courir sans cesse ;
Beaux paquets , à leur adresse ,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi ,

Et la Touriere & le Suisse
N'eurent jamais tant d'emploi.



Vous noterez qu'à ce jeu ,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaisir quelconque ,
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espee
Ne se faisoit pas sans peur ;
Mais est-il rien qu'on ne laisse
Par-tout où reste le cœur ?



Aussi plus d'un accident ,
Et plus d'un tour de friponne
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours la négligence ,
Ou l'appétit déréglé ,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque absent mutilé.



Le beau Rameau d'Olivier ,
Qui fait la paix du ménage ,
Est par un mari volage
Prêté pour le jour entier.
Le soir hymen le reclame ;
La nuit , s'il ne revient pas ,
Du mari près de sa femme
Imaginez l'embarras.



Par mégarde une autre fois ,
Une Agnès , au lieu du vôtre ,
Vous en renvoyoit un autre
Où vous perdiez deux sur trois.
Et bienheureux ceux qui purent
En sauver encore un tiers ;
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin ,
 Une mere de famille ,
 Dans les joujoux de sa fille
 Furetoit soir & matin.
 La Prude , mal assistée
 Dans ses besoins importuns ,
 De la Belle accréditée
 Escamotoit les emprunts.



Le vieux jaloux désolé ,
 Ne fermant plus la prunelle ,
 Quelquefois dans la ruelle
 Trouvoit le drôle isolé.
 Alors , ne vous en déplaise ,
 L'impitoyable vieillard ,
 Sans scandale & tout à l'aise
 Vous faisoit un Abaillard



A son galant morfondu
 La Dame avec un sourire ;
 En étoit quitte pour dire ?
 Mon ami , je l'ai perdu.
 Aussi-tôt affiche énorme :
 Tout par son nom s'y nommoit ;
 Même on y gravoit la forme
 Du bijou qu'on reclamoit.



Que dirons-nous du chagrin
 Et de la rumeur affreuse ,
 Qui d'une grande emprunteuse
 Cauça le trépas soudain.
 Les Commissaires posèrent
 Le scellé sur ses effets ,
 Et sous le scellé restèrent
 Trente ou quarante paquets.



Messieurs les intéressés ,
 Privés de tout exercice ,

Des longueurs de la Justice
Furent fort embarrassés ;
Sur-tout ceux que la décence ,
Et l'honneur de leur état
Réduisoit à l'impuissance
De faire le moindre éclat.



Le Cavalier effronté
Se plaint tout haut qu'on le vexé ,
En fait juge le beau Sexe
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'acheve ,
Nouvelle opposition ;
Enfin le scellé se leve ,
On fait exhibition.



Personne à la vérité
N'y scauroit trouver à mordre ;
La défunte avoit de l'ordre ,
Tout est bien étiqueté.
Gens de Cour & gens d'affaires ,
Gens de Robe & gens de bien ,
Abbés & Révérends Peres ,
Chacun retrouva le sien.



Aussi n'est-ce rien au prix
De ce qu'une Messaline
Entreprit à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fouriere
Bidets rares & communs ;
Elle étoit la trésoriere
De la Caisse des Emprunts.



Un beau matin haut le pied ,
A son comptoir elle manque ;
Madame emporte la banque ,
Et fait rase sans pitié.

Amour & galanterie
 N'eurent bientôt qu'à décheoir,
 C'étoit une loterie :
 Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus :
 Pour en prévenir la suite ,
 Ce Dieu révolant bien vîte
 A la forge de Vénus ,
 S'en remit à la Nature
 De leur commun intérêt.
 De là nous devons conclure ,
 Que tout est bien comme il est.

R O S I N E.

C O N T E.

Par le même.

CHacun trouve à la fin son compte :
 Gens mécontents de votre état ,
 Patientez ; c'est de ce Conte
 La morale & le résultat.

ROSINE à peine avoit seize ans
 Peignons d'un trait ses agrémens :
 Le moindre de tous étoit l'âge.
 Une si laconique image
 Vaut les portraits les plus charmans ;
 Rosine en un mot étoit belle ,
 Belle à mériter mille Amans ;
 Pas un pourtant n'approchoit d'elle,
 Son pere vivoit en dévot ,
 Et sa mere étoit une prude ,
 Couple aussi rigoureux que sot ,
 Aussi ridicule que rude.
 Nuit & jour en inquiétude.

Et l'œil ouvert sur le Tendron ,
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochoit leur sagesse ,
Et qui , dans leur tems de foiblesse ,
Avait hâté leur union.
Il n'est pires Argus , dit-on ,
Que les Argus de cette espee ;
Mais il n'en est ni plus ni moins.
Ils en furent pour leurs allarmes ,
Et Dieu ne bénit pas leurs soins.
Rosine prit garde a ses charmes ,
Et sentit ses petits soins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains desirs ,
Sources de maints profonds soupire
Qui se soulevoient en cachette ;
Et quand sur-tout ses déplaisirs ?
Sans faute aux heures de toilette.
Hélas ! disoit-elle souvent ,
Quand sa parure étoit complete ,
Et qu'elle se miroit seulette ,
Je jette bien ma poudre au vent :
Quoi donc ! j'aurai toute ma vie
Pour tout jeu , pour tout entretien ;
J'aurai pour toute compagnie
Mon Oiseau , ma Chatte , & mon Chien ?
Avec le monde qui m'oublie ,
Tout commerce m'est interdit ;
Pour qui donc me suis-je embellie ?
C'est bien de la peine à crédit.
Me parer est grande folie ;
Et que me sert d'être jolie ,
Si mon miroir seul me le dit ?
Veut-on me laisser mourir fille ?
Si je puis , il n'en sera rien ;
Je sçais déjà plus d'un moyen.
Ah ! qu'une mere de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien !

Droit d'être coquette ou beguine ;
D'être précieuse ou badine ,
Ou de passer à la fourdine
Son tems avec un Directeur ;
Droit , selon l'une ou l'autre humeur ,
De porter l'or ou l'étamine ;
Droit d'oser tout sous la courtine ,
De faire la paix & le bruit ,
D'être carressante la nuit ,
Et le jour de faire la mine ;
Droit , s'il arrivoit un malheur ,
De convoler en tout honneur ;
Tant d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas ,
Dont la jouissance est si belle.
Puissance maritale , hélas !
Bientôt ne me viendrez-vous pas
Délivrer de la paternelle ?
Le Ciel prit au mot la pucelle.
Le pere avoit un vieux Château
Au bord de la mer infidelle :
Un jour que dans une Nacelle
La fille s'égayoit sur l'eau ,
Une bourasque ou vent de terre
Fait prendre large à son bateau.
A point nommé passe un Corsaire ,
Qui la ramasse en son Vaisseau ,
Cingle en Afrique , & sur la plage.
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune Mahometan ,
(Nommons Osmin le personnage ,)
La convoite , & paye au Forban
Tout ce qu'il veut & davantage ;
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à sa somme ,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme ,
Rosine en eut à sa Maman.
Or déjà le Turc , à son dam ,

Avoit vingt-neuf femmes ; en somme
En avoir trente étoit son plan ,
Et cela grace à l'Alcoran ,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan ,
Gens indévots , & qu'on m'assomme ;
Si demain je n'ai le Turban.
Ainsi payée en belle espee ,
L'ouaille fut mise au bercail ,
Non , sans quelques mots de tendresse.
Bref , & passant tout long détail ,
Rosine entra dans le Sérail
Moins en Esclave qu'en Princesse.
Pendant le jour , tout fut des mieux ;
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais à la fin de la journée ,
Dans un spacieux promenoir ,
Elle trentieme est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée ,
Quand face à face par un Noir
Ces Anges rangés sur deux lignes ;
A la Mignone firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes ,
Comme elle , de n'en point avoir.
L'heureux Mortel à pas tranquilles ;
Grave comme un Consul Romain ,
Et toutefois d'un air humain ,
Se promene entre les deux files ,
Leve un menton , découvre un sein ;
L'admire à son aise ; examine
Le lys , la neige & le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin ;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine ;
En fait autant à son germain ;
Puis de belle en belle chemine ,
Et devant qu'il se détermine ,

Refait trente fois le chemin.
Cependant des vives femelles ,
C'est à qui jouera des prunelles ,
Pour fixer les faveurs d'Osmin.
Mais un mouchoir qu'il jette enfia
A la plus heureuse d'entr'elles ,
Remet le reste au lendemain ,
Et Rosine étoit de ce reste :
Nouvel état , en vérité ,
Si cela dure , plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté.
Mais c'est un choix peu médité ;
L'injustice est trop manifeste ,
Demain j'aurai la primauté
Des femmes en fait de beauté.
Tout monologue est peu modeste ;
D'un second choix moins indigeste
L'espérance endort vanité.
Le tiers jour pas plus d'équité ;
Soit guignon , soit peu de manège ,
Soit tous les deux ; que vous dirai-je ?
Elle en est au vingtième jour ,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes.
Quel est donc l'étrange séjour
Où j'étaie aux yeux tous mes charmes ,
Sans pouvoir inspirer d'amour ?
Ah ! disoit la belle éplorée ,
Que mon espoir s'est bien mépris !
Hélas ! si j'étois ignorée ,
Du moins j'ignorois les mépris.
Etre vingt fois deshonorée ,
O l'injuste & l'affreux destin !
M'a-t-il une fois désirée ?
Le Tyran ! de quel air hautain
Il se présente à notre vue !
Ce coup d'œil errant , incertain ,
De quelque attrait qu'on soit pourvu

Ce geste presque de dédain ,
Porteur de l'arrêt qui me tue ,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue !
Cet empire absolu sur nous !
Comme sous lui tout s'humilie !
Quelles Rivaless ! Quel Epoux !
Mais que leur nombre multiplie ;
Qu'elles triomphent , qu'il m'oublie ,
Et que , tandis que je le suis ,
Au pied du monstre prosternées ,
Les lâches passent les journées ,
A briguer de honteuses nuits :
Pour nous songeons mieux qui nous
sommes ;

Relevons un rang avili ,
Méritons un Sexe embelli ,
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux ,
Où la Beauté n'a point d'empire ,
Et couronnons , sous d'autres cieus ,
Quelque Amant moins audacieux ,
Quelque Amant du moins qui soupire.
Elle auroit pu fuir à l'instant ;
Si demeurait-elle pourtant ,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevroit dans son lit.
Point de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroïsme ne faillit
A la reprendre de plus belle.
Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade ;
Quelque peu de vivre amassé ,
Elle monte , saute , & s'évade
Du plus austere des Couvens ,
Trouve un Brigantin , s'en empare ;
Manœuvre de son mieux , démarre ,
Et s'abandonne au gré des vents.
Rosine avoit lu les Romans :

Leurs plus rares événemens ,
Pour elle étoient mots d'Evangile.
Mais l'Héroïne , au cœur d'argile ,
Manqua de foi bien des momens ;
Et ce fut bien malgré ses dents ,
Qu'elle observa jeûne & vigile.
Après quelques jours de gros tems
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans ,
Elle & son Bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une Isle ,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A quel degré , sous quelle Zone ,
Ce Pays-là ? Je n'en sçais rien.
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme : ici
C'étoient dans l'Isle hommes sans femme ;
La dernière avoit rendu l'ame.
Un Cocu diroit , Dieu merci ;
Mais moi qui ne le ferai mie ,
Femme n'ayant , mais douce amie ,
N'ai garde de parler ainsi.
Pour vous mieux expliquer ceci ,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu ;
Le nom du mal importe peu ,
Mais enfin telle fut la crise ,
Que fille & mere , & , de par Dieu ,
Voire la grand'mere y fut prise.
De l'*Isle-Veuve* cependant
Nulle terre n'étoit voisine ,
Onc on n'y connut la marine ,
Point de remede à l'accident.
Jugez si , cette *épave* sçue ,
Rosine fut-là bien reçue.
L'Etat étoit Républicain ,
Partant tout commun , perte & gain ;

Si qu'au Ciel chacun rendant grâce ;
Espéra d'avoir de sa race.
Pour moi la façon d'en avoir
Eût fait mon seul & bel espoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine ,
Sans que personne ose y toucher ,
Pas seulement en approcher ;
C'étoit déjà leur Souveraine.
Un objet si rare & si cher ,
Même est pour eux plus qu'une Reine ,
Car c'est lorsque le bien nous faut ,
Que le prisons mieux ce qu'il vaut.
En pompe & de fleurs couronnée ,
Et dans un Palais amenée ,
D'abord on lui fait sa maison ;
Cour leste , amoureuse & galante ;
Sa garde , ainsi que de raison ,
Sage , discrète & vigilante ;
Cœurs sans nombre , pour tout blason.
Quant à l'étiquette , excellente :
(Plus d'une femme en conviendra)
Elle porte qu'avant huitaine ,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira ;
Le choix , au cas qu'elle soit mere ,
Une fois par an changera ;
Quatre fois , en cas de contraire ;
Qu'au reste tout ce qu'en secret
Elle fera , sera bien fait ,
Et que ce sera son affaire.
Quel heureux & prompt changement !
De honte ainsi gloire est voisine.
Fortune , par ce Règlement ,
De toute l'Isle en un moment ,
Forme un beau Sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux ?
Elle peut avoir plus d'époux ,
Qu'un Sultan jamais n'eut d'épouses ;

Faire en un jour plus de jaloux ,
Que l'autre en mille ans de jalouses.
Et notez que murs ni verroux
De ses plaisirs ne lui répondent :
Au-devant d'elle ils volent tous ,
Sous ses pas d'eux-même ils abondent,
Hommes orgueilleux , jugez-vous :
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre !
Quels droits , selon vous , à l'or :
Présentent la plus noble amorce ,
De ceux que s'acquiert un bel œil ,
Ou de ceux qu'usurpe la force ?
Par la Ville où tout l'adoroit ,
(Ce n'est Conte de Melusine)
Tant que le joli jour duroit ,
Sur un Char élevé , Rosine
Rouloit , cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu , sur son passage ,
Les hommes , ces bons habitans ,
Du moins sensé jusqu'au plus sage ,
Petits ; plus souples que des gants ,
S'empresser à lui rendre hommage ;
Et maints Adonis arrogans ,
Habillés à leur avantage ,
Se carrant bien de tous les sens ,
De leurs graces faire étalage ,
Rire pour faire voir leurs dents ,
Se chercher des airs de visage ,
Minauder & mettre en usage
Tout l'art des coquettes du rems ,
Qu'on reproche à nos jeunes gens ;
Enfin pour primer sur les rangs ,
Faire un plus mauvais personnage .
Qu'aux yeux du plus fier des Sultans
N'en fait le Sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara :
Le lot fut pour un Insulaire

Beau , bien fait , jeune , & *cætera*.
Hylas est le nom qu'il aura ,
Le reste m'est peu nécessaire :
Suffit qu'il eut le don de plaire ,
Que la sympathie opéra ,
Et qu'au lit , contre l'ordinaire ,
L'Hymen en locataire entra ,
Et l'Amour en propriétaire.
Hylas époux , Hylas heureux
N'en devint que plus amoureux ,
Que plus aimé , que plus aimable.
On vit la paix inaltérable ,
Et l'Hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison :
Cet Hymen étoit peu durable ,
Ils alloient être défunis.
Trois mois , le lendemain finis ,
De fruit n'offroient point d'apparences ;
D'Hylas imaginez les tranfes.
Céder un si parfait honneur !
Se défaisir de tant de charmes !
Le désespoir entre en son cœur ,
La rage y resserre les larmes ;
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous , Hylas , dit la Belle ?
Ce que j'ai , dit-il : ah ! cruelle ?
Demain je vous perds pour toujours ,
Et vous me tenez ce discours ?
Avez-vous déjà dans votre ame
Nommé celui qui jouira
D'un bien qui n'est dû qu'à la flamme
D'un Epoux qui vous adora ,
D'un tendre Amant qui vous adore
Comme les Dieux sont adorés ,
Qui va vous adorer encore
Tandis que vous le trahirez ?
Demain , mon sort n'est plus le vôtre ;
Demain , votre cœur m'est fermé ,

Et ce cœur n'est point allarmé !
Rosine , entre les bras d'un autre !
Rosine qui m'a tant aimé !
Et qui plus que jamais vous aime ,
Interrompt-elle , en soupirant :
Ma tendresse est toujours extrême ;
Pour vous je suis toujours la même ,
Que ce baiser en soit garant.
Mais mon pouvoir n'est pas suprême ,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux moins que captive ,
De vous seul en vain je fais cas ;
Les loix sont faites , cher Hylas ,
Il faudra bien que je les suive ;
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt qui l'assassine ,
Il fit plus de cris douloureux ,
Tint plus de propos langoureux
Que tous les Héros de Racine.
Il voulut se percer le sein ,
Cent fois on désarma sa main.
Rosine , aussi vive , aussi tendre ,
S'emportoit contre le Destin.
Mais , cher Hylas , que faire enfin ?
Pour être à vous , par où m'y prendre ?
Fuyons , dit-il , & promptement :
Pourquoi répugner à la fuite ?
Confions-nous à l'Elément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure ;
Les arbitres de la Nature
Ont pris soin de vous conserver :
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver ,
Leur protection vous est sûre ;
Venez avec moi l'éprouver.

Venez : à ce nœud légitime
Je sçais ce que vous immolez ,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette Isle entiere est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages , de vœux & d'honneurs ;
Pour courir un risque effroyable ,
Vous quittez l'empire des cœurs ,
Des empires le plus aimable.
Mais , Rosine , vous me suivrez :
Des plus doux plaisirs enivrés ,
C'est ensemble qu'il nous faut vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre ,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du Monde ?
J'eusse , au mépris d'un rang si beau ,
Bravé le fer , la flamme & l'onde ,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura. La Belle , en somme ,
(Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnoit pour un homme)
La Belle , dis-je , avec transport ,
En Amante un peu trop fidelle ,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoit d'elle.
Eh ! bien , dit-elle , cher époux ,
Fuyons : un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons , je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux Etoiles ,
Par l'aveugle Amour conseillé ,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique ,

Presqu'aussi mal appareillé ,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique ,
Mais un peu mieux ravitaillé ;
Et Rosine heureuse & tranquille
Eroit déjà bien loin de l'Isle ,
Quand le monde y fut éveillé.
Pour se consoler de sa perte ,
Chacun fit quelque chose ou rien ,
Chacun fit bien ou mal ; mais certe ,
Que chacun fît ou mal ou bien ,
L'Isle au bout d'un tems fut déserte.
Cependant Rosine en repos ,
Voguant à la merci des flots ,
Sembloit avoir dans ses voyages
Eole & Neptune à ses gages ;
Celui-ci , bien que de long cours ,
Parut toutefois des plus cours.
Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à se plaindre ,
En soi-même elle imaginoit
Mille inconvéniens à craindre
Dans le lieu qu'elle abandonnoit.
Elle eût dû plutôt se les peindre ;
Car en effet le dénouement ,
A moins d'un secours tout céleste ;
Après un beau commencement ,
Lui pouvoit bien être funeste.
Un Bourguemestre saugrenu ,
Pressé d'une ardeur indiscrete ,
Dont le tour ne fût pas venu ,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'époux nouveau parvenu ,
Sans nul égard pour l'étriquette.
Les Sénateurs , sur ce viol ,
Auroient , en confiscant le vol ,
Fait justice du Bourguemestre ,
Et dit que chacun d'eux en paix

Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté :
Quel Enfer alors c'eût été
Que ce beau Paradis terrestre !
Sur tout si , pendant un traité ,
Où tout le monde eût contesté ,
On eût mis la Reine en sequestre
Chez le plus vieux de la Cité.
Que d'embarras de tout côté !
Ici , quelle paix au contraire !
Je serai donc heureuse enfin ,
S'imaginoit-elle en chemin ;
J'ai trouvé l'état salutaire.
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur & sa main ,
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire :
Pas le moindre Amant chez mon pere ;
Trente rivales chez Osmin ;
Dans l'Isle un monde à satisfaire ;
Ennui , dépit , dégoût , misere.
Mais un tendre époux plein de feu ,
N'est ni rien , ni trop , ni trop peu ;
C'est assez & c'est mon affaire.
Avec ce beau raisonnement ,
Rosine est par la Providence ,
De vague en vague , heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Et par malheur pour la constance
De son époux encore Amant ,
Ce lieu natal étoit la France.
Pere , Mere , tout étoit mort :
Elle unique & riche héritiere ;
Par-tant le mari gros Milord ,
Et sa bonne fortune entiere.
D'abord il en étoit confus ;
Rien n'égalait sa gratitude ,
Virtu de toutes les vertus

Dont l'homme , en la vantant le plus ,
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays ,
Bientôt l'insensé prit ombrage :
Il devient jaloux à la rage ,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine , qui prévoit l'orage ,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage ;
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci , le plus fou de tous ,
N'aborde plus qu'il n'injurie ;
Ne s'éloigne plus qu'en furie
Et que sur la foi des verroux ;
Encor bientôt il s'en défie ,
Et l'outrageante jalousie
Dominant ce cœur déréglé ,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie :
Clé maudite ! infâme instrument !
Qui , lorsqu'il faut qu'un mari sorte ,
Condamne la dernière porte
Par où peut se glisser l'Amant.
Jusques-là soumise & fidelle ,
Rosine ne murmure pas :
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais , gens de bien , admirez tous
L'iniquité du personnage ,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts ,
Et fausser la foi qui l'engage !
L'air du pays , me direz-vous ,
Influoit ; mais être volage ,
Sans rien rabattre du jaloux ,
Ce n'est ni le droit , ni l'usage.
La Belle en a le cœur percé

Del'atteinte la plus cruelle ;
Elle regrette du passé
Jusqu'à la maison paternelle ;
Ce regret sur-tout lui rappelle
L'Isle dont elle avoit été
L'amour & la Divinité :
Vrai Paradis perdu pour elle.
Même encor au ferrail , du moins
Entre elle & toutes ses Rivaies ,
Le Turc eût partagé ses soins ;
L'espace d'un mois de tous points
Les eût rendu toutes égales :
Trente Maîtresses sur son cœur
Avoient prétention commune ;
S'il en mécontentoit quelqu'une ,
Par une trop volage ardeur ,
Il n'en abandonnoit aucune.
Mais son ingrat n'en eût-il qu'une ;
Cette une a toute la faveur ,
L'épouse toute l'infortune ,
Et point de terme à son malheur.
Elle étoit trop infortunée :
Le Ciel enfin la secourut.
Elle changea de destinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut ,
Et serviteur à l'hyménée :
Rosine en réchappe à vingt ans.
Fraîchie comme Rose au printems ,
De toute gentillesse ornée ,
Riche , point des plus importants ,
Appas de triomphante espee
Pour les nobles cœurs de ce tems.
A beauté , chevance & jeunesse ,
Ajoutons pleine liberté ,
Plus de sçavoir , moins de simplesse :
La voilà sans difficulté
Plus heureuse qu'une Princesse.
Des autres états celui-ci

Est l'agréable racourci.

Sans pere ni mere , elle est fille ;

Sans mari , mere de famille.

Sur ces petits maîtres altiers ,

Qui sont , par un bonheur extrême ,

Coqueluches de leurs quartiers ,

Elle a tout au moins son trentieme ,

Chez elle enfin , par ses appas ,

Attirant la Cour & la Ville ,

Elle peut choisir entre mille

Et jouir jusqu'à son trépas

Des prérogatives de l'Isle ,

Sans en craindre les embarras.

L E R E Q U I N ,

C O N T E.

Par M. Pn.

MUse , de grace au fait & point d'exorde :
Des Ecumeurs , gens sans miséricorde ,
Firent descente à je ne sçais quel port ,
Et tout de suite y descendit la mort ,
L'affreux dégât , le viol équivoque ,
Qu'Agnès redoute & dont Barbe se moque ;
L'ardente soif du sang & du butin ,
Tant d'autres maux , le sacrilège enfin ,
Péché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les Pirates
Dans un couvent de Peres Cordeliers.
Châsse , Encensoirs , Croix , Soleil , Chandeliers ,
Vases sacrés , tout fut de bonne prise ;
Burettes , Brocs , le Cellier & l'Eglise ,
Tout fut pillé. Notez que les Vauriens
N'étoient pourtant Juifs , ni Turcs , mais Chrétiens ;
En qui peut-être eût agi le scrupule ,
S'ils n'avoient pas , dans plus d'une cellule ,

Trouvé de quoi se dire : eh ! ventrebleu ,
N'en ayons point , puisqu'il en est si peu.
Quoi trouvé donc ? quoi ? gentilles Commeres ,
Que sur la nef on mene avec les Peres ,
Pour y passer le tems dorénavant ,
Eux à ramer , elles comme au Couvent.
Pere Grichard , bilieuse pécore ,
Prêche & fulmine en pieux Matamore ;
Pere Grichard est traité d'érourneau ,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de Prêcher ont la rage ;
Ils prêchoient donc , mais sur un ton plus sage :
Quand le plus fiet de tous les ouragans ,
Mieux qu'un sermon convertit nos Brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges ,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges ,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme ,
On crie , on pleure , on sanglotte , on se gourme :
Meâ culpâ , mon pere , mon mignon ,
Ce n'est pas moi , c'étoit mon compagnon.
Moine de dire , en faisant grise mine :
Punition & vengeance divine !
Le bon Larron , contrit comme à la croix ,
De se vouer à Monsieur Saint François ,
S'il en échappe. A l'instant le tems change ;
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un Ange ,
Le Séraphique avoit dit : *Quos ego*.
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo ,
L'eau reverdit , & sa claire surface
S'applanissant , redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans son premier état ,
Tout , j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage ;
Le Capitaine absout tout l'équipage ,
Réunissant les deux pouvoirs en soi ,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.

Buvons , rions , chantons , dit le Corsaire ;
Frappe , Comite , & vogue la galere.
Les Penaillons disoient : vous avez tort ;
On fait la figue au Saint plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige ,
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le Chef repart : qu'on ait tort ou raison ,
Ramez , faquins : belle comparaison
De fouet à fouet , la verge de Moïse
Et le cordon de Saint François d'Assise !
Trois jours avoient coulé sans accidens ;
Le quatrieme , ainsi qu'entre leurs dents
Les gris vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'arche ,
L'un d'eux soudain s'écrie : ah ! le voilà.
Qui ? Saint François ! où ? sur l'eau , là-bas , là :
Tenez , voyez vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac aussi-tôt on s'attroupe.
Oui , c'est , dit-on , vraiment un Cordelier,
C'en est bien un , le fait est singulier.
En pleine mer , un homme , n'en déplaise ,
Qui paroît même être là fort à l'aise.
C'est , s'écrioit un moinillon fervent ,
C'est ce grand Saint qu'à la merci du vent ,
Dans le péril , ingrats , vous reclamâtes ;
Mon œil d'ici distingue les Stigmates.
Je vois , je vois l'Ange exterminateur
Le bras levé sur le profanateur :
Tremblez , méchans. La frocaille en tumulte
Passoit déjà de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine , tout bas ,
Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?
La nuit laissa leur ame irrésolue ;
L'indévot crut avoir eu la berlue ,
Et du Soleil attendoit le retour :
Il reparoit. On revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence.

C'est Saint François , qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds , s'il en fut onc.
Le Commandant , dont la visière est nette ,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette ,
Et dit , ma foi , vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc , c'est de tout point
Un Cordelier bien vif , bien à la nage ,
Voulant venir peut être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola ! ho ! le grapin.
Chacun se signe , au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde ;
L'objet s'enfonce & disparoît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard ,
Et , fut-ce un coup du Ciel ou du hasard ,
Vous en allez sçavoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur se remontre ;
Le grapin tombe , accroche & tire , qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? nenni :
Car de par Dieu , sa mere , & Saint Antoine ;
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Francisquain ,
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin ,
Poisson goulû , vorace , Anthropophage ,
Poisson béant , Poisson pour tout potage ;
Mais un Poisson froqué : par quel hasard ?
Vous avez vu noyer Pere Grichard ;
Figurez-vous ce Requin qui le gobe ,
Non pas avec , mais par dessous sa robe.
Des pieds au cou tantôt il fut grugé ;
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture ,
Avoit du monstre embeguiné la hure ,
Et de ce jour , quêteur humble & gourmand ,
Frere Requin suivoit le Bâtiment.



T I R L I B E R L Y ,

C O N T E .

Par M. Pn.

LI s e couchée , au retour de l'Eglise ,
 Disoit à Jean : mon Dieu , le bel outil !
 Quel est son nom ? *Tirliberly* , dit-il.
Tirliberly sera vraiment , dit Lise ,
 Dorénavant mon bijou favori.
Tirliberly mit toute son entente
 A bien ouvrir , tant qu'en peu dépéri ,
 Jean se souvint qu'il avoit une tante ,
 Et s'embarqua pour le Pondichéry.
 Au bord de l'eau , grands adieux ; on s'embrasse ,
 Propos de femme & fadeurs de mari :
 Lise au revoir. Jean , mon ami , de grace ,
 Laisse-le moi ; quoi ? le *Tirliberly*.
 L'homme eut beau dire , & beau rire , & beau faire ,
 S'il ne le laisse , il ne partira point.
 Lise l'a dit : donc pour la satisfaire ,
 Jean fouille & prend par dessous son pourpoint
 N'importe quoi ; tout ce qui vint à point ,
 Propre à donner le change à l'ingénue ;
 Quoi que ce fût : tiens , dit-il le voilà ;
 Cours après , cherche , & ce disant , il rue
 Ce qu'il tenoit dans l'herbe haute & drue :
 Puis sur le champ monte en mer & s'en va.
 Or n'ayez peur que simple ou trop honnête ,
 Lise , à tourner incessamment la tête
 Vers le Vaisseau , gagne un torticoli :
 Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
 Tout son penser vise au *Tirliberly*.
 Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.
 Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
 Dieu sçait l'angoisse. O douleur sans pareille !

Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :

Tirliberly ! que ma voix te réveille ;

Par dessus l'herbe , à mes cris , leve-toi.

A mon aspect tu croissois à merveille ,

Et tu semblois avoir des yeux pour moi.

Tirliberly , feras-tu sans oreille ?

A ce haut cri dans les aîrs épandu ,

Sort de la roche un jeune Anachorette ,

Frais comme Rose , & qui sous sa jaquette

A plus & mieux que Lise n'a perdu.

Pere , aidez-moi , dit la Belle éplorée :

Vous me voyez pis que désespérée

Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;

Bijou , vraiment qui passe le joli.

Sans lui je meurs , sans lui rien ne m'agrée ;

Il me valoit lui seul tout l'Empirée.

Ce bijou rare a nom *Tirliberly* :

Sçavez que c'est , si connoissez la pompe

De ce bas monde : Hélas ! un mal-adroit

Me l'a fait perdre , & si je ne me trompe

Il est tombé non loin de cet endroit.

Tenez , cherchons : nous y voici tout droit.

Mû de pitié , le pauvre Solitaire

Tout bonnement cherche & cherche à taton

Sans sçavoir quoi. Tel un visionnaire

Cherche le jour dans la nuit de Newton ;

Ou si l'on veut , tel un sçavant Breton (a) ,

Grand scrutateur de forme planetaire ,

Dessous le Pôle , en cherche une à la terre.

De charité le jeune homme rempli ,

Met donc le front & le nez dans les herbes ,

Et retroussé jusqu'au *Tirliberly* ,

En laisse voir un tout des plus superbes.

L'appercevant , Lise jette un grand cri :

Ah ! le voilà ! l'Hermite se redresse ,

Et prenant part à sa vive allégresse ,

(a) M. de Maupertuis,

Demande à voir un bijou si chéri.
 Lise lui dit : vous l'avez , & le presse
 De le lui rendre. A cela l'Homme Saint
 Reste muet. Elle insiste , il se plaint
 D'un tel soupçon , & consent qu'on le fouille.
 Lise y procède & saute à la quenouille
 Avec laquelle Eve nous a filés.
 Gens au désert par la grace exilés ,
 Antoinès , Pauls , Hilariens , Arsennes ,
 L'Esprit malin vous a bien fait des siennes ,
 Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
 Si lutinés , ni ferrés de si près.
Tirliberly trahit enfin son Maître ,
 Le Jouvenceau succombe innocemment.
 Lise innocente encore en ce moment ,
 De sa main propre emprisonne le traître ,
 Et d'innocence en innocence , ainsi
 Jean fut très-Jean ; mais Lise en fut aussi
 Bien plus sçavante , apprenant de ceci
 Qu'un mari peut aller à la campagne ,
 Sans pour cela , qu'en ce siècle poli ,
 A la maison sa charmante compagne
 Demeure oisive ou sans *Tirliberly* ,
 Et que souvent , loin d'y perdre , elle y gagne.

LE NEZ ET LES PINCETTES ,

C O N T E .

Par M. P N.

L Es Saints & les Diables ensemble ,
 Eurent toujours maille à partir ;
 Et ce qui doit nous avertir ,
 Qu'il faut que chacun de nous tremble
 C'est que le Serviteur de Dieu ,
 N'a pas toujours , avec le Diable ,
 Tiré son épingle du jeu ,

Où la Légende est une Fable.

Jadis un vieux Saint existoit ,
Lequel Apothicaire étoit ;
Car en quelque'état que l'on vive ,
Est Saint qui veut , Noble , ou Villain ;
Voire pis , témoin Saint Crépin ,
Sainte Magdelene , & Saint Yve.
Un jour que , pour le bien public ,
Manipulant quelques recettes ,
Le Distillateur en Lunettes ,
Dans ses fourneaux , sous l'alambic ,
Fourgonnoit avec des pincettes ;
Voici venir le Tentateur ,
En intention de distraire
Le vigilant Opérateur ,
Et de lui donner lieu de faire
Un *quiproquo* d'Apothicaire.
Devant le Saint , Monsieur Satan ,
Culbute , caracolles , & fringue ;
Le fantastique Charlatan ,
Par mille beaux tours se distingue :
Entre autres , son corps de Lutin
Se tourne en cylindre d'Étain ,
Représentant une Seringue ;
Il fait de son nez un Canon ,
Soupirail exhalant la peste ;
De sa gueule , un Mortier bouffon ,
Et de sa langue , un gros Pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisoit entendre un carillon ,
Tel qu'au Sabat on le peut faire.
Des ténèbres le Roi Fallot ,
Epuisa-la tout son Callot ;
Mais ce qu'il y gagna fut mince.
Car le bon Saint , qui ne dit mot ,
Fit cependant rougir sa pince ,
Et le tint serré comme il faut ,

Le Diable fait un soubrefaut ,
 Montre de longues dents qu'il grince ,
 Veut avancer , veut reculer ,
 Tend les griffes , serre la queue ,
 Rue , & beugle à faire trembler
 Toute la terre & sa banlieue.
 Cependant en malin fournois ,
 L'autre jouit de sa victoire ,
 Et fit faire au Diable vingt fois
 Le tour de son laboratoire ;
 Jusqu'à ce que las de ce jeu ,
 Il renvoya la bête au gîte ,
 Et pour l'y faire aller plus vite ,
 Il lui seringua , pour adieu ,
 Quelques petits jets d'Eau bénite.
 C'est s'en tirer avec honneur :
 Heureux le bon Pharmacopole ,
 S'il eût d'une telle faveur
 Rapporté la gloire au Seigneur !
 Par malheur , en tournant l'épaule ,
 Le Diable avoit trouvé moyen ,
 Pour se dépiquer de son rôle ,
 De jeter au cœur du Chrétien
 Quelques grains de vanité folle ;
 Dont à son Tour le Tout-puissant ,
 Très-mécontent avec justice ,
 Châtioit le Saint , en laissant
 Triompher un tems la malice
 Du maudit lion rugissant ,
 Dont voici quel fut l'artifice.
 Il s'enveloppe de la peau
 D'un homme chargé de cuisine ,
 Masse de chair faite en tonneau ,
 Pesante espece de pourceau
 Qui roule ici-bas sa machine ,
 Et qui pliant sous le fardeau ,
 Sur deux pieds quelquefois chemine ,
 A la ville & dans le quartier ,

Où le Saint faisoit son métier ,
Le masque à figure massive ,
En Moine de Cîteaux , arrive ;
Va descendre chez un Baigneur ,
Se met au lit , fait le malade ,
Et mande le premier Docteur ,
Qui vint lui débiter par cœur
En Latin mainte coyonade ,
Et termina son sot narré ,
Par la Formule régulière
De *Clisterium donare* ,
De la Faculté de Moliere.
Là paroît l'humble Apothicaire ,
Tout prêt à glisser de sa main ,
Avec sa mine débonnaire ,
Le remede chaud & benin.
Dieux des Vers , & de la Peinture ,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé ,
Le Mousquetaire agenouillé ,
Et le malin corps en posture ;
Mais , quoique longue outre mesure ,
La Canule n'arrivoit point ,
A cause du trop d'embonpoint ,
A mi-chemin de l'embouchure.
Donc , pour que tout aille à son point ;
De deux valets l'effort s'y joint ;
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part , la tire à foi ,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le *podex* énorme.
Le Collateur un peu butor ,
Qui , malgré cela , craint encor
De s'égarer dans la bruyere ,
Et qui , pour ses péchés , de plus
Etoit un peu court de visiere ,
Met le nez si près du derriere ,
Qu'il est à deux doigts de l'anus :

C'est où le Diable attend son homme,
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse :
L'impitoyable Lucifer
A cris , ni pleurs ne veut entendre ,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner ?
Vous voilà pris , l'homme aux pincettes !
C'est à vous de vous résigner :
Car de la façon dont vous êtes ,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit , & plus sûr de sa proie ,
Que ne le fut le beau Pâris ,
En enlevant la sienne à Troye ,
L'infâme ravisseur déploie
Ses aîles de chauve-souris ,
Et l'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible , & scandaleux :
Au cul du Démon cauteleux ,
Et de qui triomphe la fraude ,
L'un d'entre les prédestinés ,
Un Saint , en l'air , est , par le nez ,
Pendû comme une gringuenaupe.
Ainsi sur le Saint homme Job ,
Le Dieu d'Isaac , & de Jacob ,
Jadis de la même Puissance
Toléra l'affreuse licence ;
Mais bientôt y sçut mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le Saint reconnut son offense ;
Dieu tonna , le malin Esprit
Ouvrit la pincette maudite ,
Et de la foire qui lui prit ,
Aspergeant le nez du contrit :
Adieu , dit-il , & quitte à quitte.

L A B O U G I E D E N O E L.

C O N T E.

A Pise , Ville d'Italie ,
 Habitoit un certain nommé Dalcantaris ,
 Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie :
 Le fait n'est étonnant , Italiens maris
 Sont sujets , comme on sçait , à visioas cornues.
 Celui-ci , galant autrefois ,
 Sçavoit sur le bout de ses doigts
 Les rubriques d'amour , même les moins connues.
 Pour mettre donc en sûreté
 Son honneur , ou plutôt celui de son épouse ,
 Ceintures de virginité
 Vinrent d'abord s'offrir à son ame jalouse ;
 Mais c'étoit peu pour lui. Les plus surs Cadenats ;
 Pour garder ce trésor , font en vain résistance.
 Le drôle le sçavoit , & par expérience :
 Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
 Il joignit à cette ceinture ,
 Vers l'endroit dangereux , deux lames de rasoir :
 Deux ressorts les faisoient mouvoir ,
 Et dès qu'on les lâchoit , refermoient l'ouverture.
 Sa femme à peine eut reçu ce présent ,
 Que , pour tromper sa méfiance ,
 Elle en propose à son Amant
 La dangereuse expérience.
 Une nuit que , cédant aux charmes des pavots ;
 Notre Argus , sur la foi de la chaste ceinture ,
 Reposoit , si jamais on vit dans la nature ,
 Un jaloux dormir en repos ;
 L'Amant arrive : il court dans les bras de sa Belle.
 Par des baisers , on prélude un moment ,
 Et las de ces faveurs qui croissent son tourment ,
 Il en cherche une plus réelle.

L'infernale

L'Infernale machine arrête ses plaisirs ;
Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose ,
Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose ,
Dans le centre de ses desirs.
Le serpent qui tenta notre commune Mere ,
Se réveille d'abord à cet aspect charmant .
Et leur fit inventer , dans cet heureux moment ,
Les moyens de se satisfaire.
Que ne surmonte point un amour violent ?
Des deux ressorts , la Belle en tenoit un , l'Amant
Retenoit l'autre ; & dans cette aventure
Le serpent , sans trembler , saisit la conjoncture ,
Et se plonge à l'instant avec vivacité ,
Dans le sein de la volupté.
A cette douce approche , on s'emporte , on s'oublie ;
On est prêt à perdre la vie ;
On ne pense plus ; mais on sent ,
Et dans ce transport si puissant ,
Le serpent , au milieu de l'ardeur qui l'anime ,
Se voit la funeste-victime ,
Des rasoirs échappés , & cet endroit si beau ,
Trône de ses plaisirs , en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme , accourt la Soubrette tremblante :
Elle emmene l'Amant , tandis que son Amante ,
Ignorant du serpent les mortels déplaisirs ,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
A de si doux transports vient succéder la plainte ;
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il falloit au plutôt retirer le serpent ,
Et l'embarras étoit comment ;
Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal encor furieux ,
Ne sortit qu'avec peine , écumant de colere ,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.
Sur le lieu de sa sépulture
Il fut question d'opiner :
Pour en conserver la figure ,
La Dame à l'embaumer paroilloit incliner.

La Soubrette disoit que ce seroit folie ,
 Et que besoin n'étoit de l'enclâsser ,
 Tels animaux étant communs en Italie ;
 Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
 Une vieille dévote en allant à l'Eglise ,
 (Car c'étoit , m'a-t-on dit , Noël le lendemain)
 Trebuche , & laisse échapper de sa main
 La lanterne qu'elle avoit prise ;
 Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent
 Tombe au moment qu'elle tâtonne ;
 Pour sa bougie , elle le prend ,
 Le met dans sa lanterne : ainsi Dieu n'abandonne
 Ses serviteurs , dit-elle , & sçait les secourir.
 Elle arrive à l'Eglise , elle dit des premieres ,
 Ce que par cœur , elle sçait de prieres ;
 Mais bientôt à son livre , il lui faut recourir.
 Elle met sa bougie aux mains de sa voisine ,
 Jusqu'à celles du Clerc , elle parvient enfin.
 Il souffle sur le méche , il se tourmente en vain
 Pour l'allumer ; tant plus il l'examine
 Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.
 Une veuve à l'Autel venoit à ce moment :
 Qu'est-ce ceci , dit le Clerc ? Ah ! dit-elle ,
 C'est un..... là les sanglots lui couperent la voix ;
 Tant cet objet puissamment lui rappelle ,
 Ce que la mort lui ravit autrefois.
 Le Clerc alors comprenant le mystere ,
 A d'autres , cria-t-il , d'une voix de courroux :
 Cette bougie est faite à s'allumer chez vous ,
 Mesdames , que chacun fasse son ministère.

I M A ,

N O U V E L L E G A L A N T E .

Filles de Roi , comme nous , ont une ame
 Aussi sensible à l'amoureuse flamme.

Celle du Roi nommé Charles le Grand ,
Va dans ce Conte en être un bon garant.
C'étoit *Ima* , jeune & partant gentille ;
Car , à quinze ans , point n'est de laide fille.
L'Amour prit donc un jour un de ses traits ,
Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
Ima fut l'un , & l'autre un Secrétaire ,
Ou Conseiller de l'Empereur son pere :
Ce Secrétaire on l'appelle Eginard.
En fait d'amour , c'étoit un fin Renard :
Tendron n'étoit , dont la mine fût gente ,
Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
Filles de Roi ne lui faisoient pas peur ,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie ;
S'entend soupirs , pleurs feints , regards , langueur ;
Inventions pour conquérir un cœur ,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
D'autre côté quelque légère honte
Faisoit qu'*Ima* rougissoit de son choix.
On se citoit maintes filles de Rois ,
Qui bien plus bas placèrent leurs tendresses ;
On se souvint d'un nombre de Déeses :
Car quand on a besoin d'autorité ,
La fable prouve , & devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre :
Pas ne tarda la Princesse trop tendre ,
Qui , tandis que la nuit faisoit son tour ,
Se consolait des contraintes du jour ,
Et dans les bras de son Amant fidele ,
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger une nuit
Qu'*Ima* l'avoit dans sa chambre introduit.
Or , pour sortir de chez notre galande ,
Falloit passer une cour assez grande.
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme , & ne commît *Ima*.

Que faire ? Mais que fille a de ressource !
 Déjà le jour recommençoit sa course :
 On tint conseil , l'Amour y présida ,
 Et la Princesse enfin y décida
 Qu'il leur falloit renouveler l'histoire
 De ce Troyen de pieuse mémoire ,
 Qui sur son dos mit son pere & ses Dieux ,
 Et les sauva des Grégeois furieux.
 Eginard donc , aidé d'une escabelle ,
 Grunpe & se met sur le dos de la Belle ;
 Puis , sans broncher sous un poids que l'Amour
 Avoit rendu de la moitié moins lourd ,
 Elle tira son cavalier d'affaire.
 Le bon Troyen , en emportant son pere ,
 N'alla , je crois , si vîte de moitié ;
 Mais l'amour est plus fort que l'amitié.
 La nuit revint , & l'heure convenue
 Du rendez-vous étoit aussi venue.
 Mais il avoit encor neigé le soir ,
 Et notre *Ima* vit avec désespoir
 Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
 Dans l'avant-cour la Belle alla l'attendre ;
 Car , sans se voir , comment passer un jour ?
 Eginard vint tout transporté d'amour ;
 Mais le trajet n'étoit pas praticable.
 Point d'autre asyle , ou sûr ou convenable
 Que cette chambre où la Belle couchoit.
 Eh ! direz-vous : alors qui l'empêchoit
 D'en faire autant comme la nuit dernière ,
 Et le porter de la même manière ?
 En soupirant , Eginard s'en ouvrit ,
 Pria , pressa , larmoya , l'attendrit.
 » Ah ! disoit-il , il n'est pas sûr d'attendre
 » Au lendemain ; il faut toujours tout prendre.
 » En fait d'amour rien ne doit être dû ;
 » Ce qu'on differe est autant de perdu.
 Tant de raisons la firent enfin rendre.
 Encore un coup , la Princesse trop tendre

Tendit le dos, & notre Amant monté
 Fut dans sa chambre en triomphe porté.
 Il revenoit par la même voiture :
 Le Roi le vit passer sur sa monture ,
 Lors éveillé par inspiration ;
 Mais ce ne fut sans admiration ,
 Ni sans courroux contre le téméraire.
 A son Conseil il fut porter l'affaire ;
 Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
 A la rigueur on jugea le méchef.
 Tel qui trouva le crime bien pendable ,
 En eût voulu , je crois , être coupable.
 Le tout alla pourtant plus doucement :
 C'est la vertu d'un Roi d'être clément.
 Charles le fut , si toutefois c'est l'être ,
 Quand on se sert d'un Notaire & d'un Prêtre.
 Est-ce pardon ? Est-ce punition ,
 Que d'épouser ? Jugez la question.

E A P U C E ,

C O N T E .

LE hasard seul , sans l'aide du génie ,
 Est quelquefois pere d'inventions ;
 Il enrichit , par ses productions ,
 Qui n'y pensa peut-être de sa vie :
 C'est ce qu'on voit tous les jours en Chymie.
 Nature tient tous ses trésors ouverts
 Aux ignorans , aussi-bien qu'aux experts.
 Le tout dépend d'en faire la rencontre :
 Sans la chercher , souvent elle se montre.
 Nous le voyons par l'exemple d'Agnès ,
 Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
 Mais qui pourtant par hasard en fit une ;
 Que les Nonains vanteront à jamais.
 Voici le fait. Suivante d'une Dame
 Etoit Agnès ; farouche elle avoit l'ame ,

Non par vertu , mais par tempérament ;
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme ,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès passoit pour fille sage ,
Elle étoit belle , & n'avoit que quinze ans ;
Auprès d'Agnès , Laquais du voisinage ,
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la maîtresse ,
Pour voir Agnès ; mais , sans distinction ,
Agnès pour tous implacable tygresse ,
Egard n'avoit à la condition.
Amour , pour faire à son cœur quelque brèche ,
Avoit contre elle épuisé mainte fleche
Sans nul effet. Elle portoit un cœur
Bien cuirassé ; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage ;
Mais ce courroux tomba sur son Auteur.
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable Printems ,
Un jour , dit on , de Dimanche ou de Fête ,
Du tendre émail dont flore orne les champs ,
La jeune Agnès avoit paré sa tête ;
Entre deux monts , formant un sein de lys ,
Étoit placée une rose naissante ,
Qui relevoit leur blancheur ravissante ,
Et recevoit un nouveau coloris :
Dans un corset sa taille prisonniere ,
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts ,
Sous un Japon d'une étoffe légère ,
Un bas de lin paroissoit quelquefois
Tiré si bien & si blanc à la vue ,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue.
Bref , dans l'enclos d'un foulier fait au tour ,
Son petit pied inspiroit de l'amour.
L'Enfant aîlé , plus espiègle qu'un Page ,
Comme j'ai dit , lui gardoit une dent.
Voici le rems , dit il , çà faisons rage
Et dérangeons tout ce vain étalage

Chez cet objet qui m'est indifférent.
 Aussi-tôt dit, il change de nature,
 Puce devient, d'abord lui saute au cou,
 Au front, au sein, à la main, fait le fou,
 Laisant par-tout une vive piquure.
 Notre Beauté, très-sensible à l'assaut,
 Cherche la Puce, en veut faire justice;
 Mais Cupidon esquivé par un saut,
 Et doucement sous son corset se glisse,
 Y fait carnage & n'en veut déloger.
 Fillettes sont bons morceaux à gruger:
 L'Amour en fait souvent son ordinaire.
 Si comme lui je sçavois me venger,
 De par Saint Jean je ferois bonne chère.
 Agnès enfin déchire son corset,
 Le jette au loin, arrache sa chemise
 Et montre au jour deux montagnes de lait,
 Où sur chacune une fraise est assise.
 Elle visite & regarde en tous lieux
 Où s'est caché l'ennemi qui l'assiége;
 Mais il étoit déjà loin de ses yeux
 Et lui mordoit une cuisse de neige.
 Ce dernier coup accroît ses déplaîsirs;
 Elle défait sa jupe toute émue:
 Au même instant mille amoureux Zéphyr
 Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
 Et combattant en foule à ses côtés,
 Pour une heureuse & douce préférence,
 Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance,
 Qui l'attendoit au sein des voluptés.
 A la faveur d'un saut, d'une gambade,
 Le petit fou soutient sa mascarade,
 Aux barres joue, & sans cesse fend l'air.
 Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
 Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
 Et fait cent tours de vrai Polichinelle.
 Pendant ce jeu, vers un certain taillis,
 L'Amour lorgnoit un portail de rubis,

Fief en tous lieux relevant de Cythere ,
Mais que la Belle injuste & téméraire ,
Avec chaleur disputoit à Cyprius.
Plus mille fois que la nature humaine ,
Les Immortels sont jaloux de leurs droits ;
Puis il étoit question d'un domaine
A faire seul l'ambition des Rois.
Dans son enceinte aux allarmes fermée ,
Régnoient en paix les délices des sens ;
Il y couloit une source enflammée
De pâmoufons & de raviffemens.
Contre tel fort besoin est de courage ;
L'Amour en a bonne provision ;
Il fait l'attaque , il force le passage ,
Et prend d'affaut ce charmant appanage ,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez , Agnès , ce courroux qu'on voit naître ;
Ne craignez rien pour ce charmant féjour ;
Si le premier l'Amour s'en rend le maître ,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
Vaines raifons ! on court a la vengeance ;
Un doigt de rofe à cet effet armé ,
Tient lui tout feul l'ennemi renfermé ,
Et le preffant , l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit fentier ;
On le pourfuit , l'attaque est redoublée ;
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier ,
Et la demeure en est toute noublée.
Les Citoyens de ce féjour heureux ,
Les doex playfirs , les charmantes ivreffes ,
Jufques alors oififs & languoureux ,
Par ce combat fortent de leurs molleffes ;
Chacun d'un vol badin & caressant ,
S'emprefle au tour de fon aimable mere ,
Répand fur elle un charme raviffant ,
Lui fait bientôt oublier fa colere.
Ce doigt vengeur , au meurtre deftiné ,
Fait fous fes coups naître mille délices.

L'Amour lui-même en est tout étonné ,
 Et se repent déjà de ses malices.
 Il craint de voir son trône abandonné ,
 Et ses Autels privés de sacrifices.
 De son Palais enfin la Volupté ,
 Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue ;
 Elle se pâme , elle tombe éperdue.
 L'Amour s'échappe & court épouvanté
 Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
 De son extase à peine revenue ,
 L'aimable Enfant recommença ce jeu ,
 Elle y prit goût , & par elle dans peu
 Dans l'Univers la rubrique en fut sue.
 Mais nuit & jour chez le Peuple Nonain
 Il fut en vogue , & cette heureuse histoire
 Fut aussi-tôt écrite sur l'airain ,
 Pour en garder à jamais la mémoire.

LE COUREUR DE POSTE,

C O N T E .

Certain Cadet dont j'ignore le nom ,
 Jeune Ecolier , sortant de Rhétorique ,
 A dix-sept ans n'ayant barbe au menton ,
 Pour des raisons qu'il n'est bon que j'explique ,
 Par ses parens fut marié , dit-on :
 On lui donna pour compagne chérie
 Jeune tendron de même âge à peu près ,
 Beau , fait au tour & tout brillant d'attraits :
 Ce fut Catin. Le Galant en sa vie
 Rien n'avoit vu qui pût valoir Catin ;
 Rien vu , je faux. Peut être en son chemin
 Avoir-il pu rencontrer fille ou femme ,
 Qui bien prisée eût pu valoir sa Dame ;
 Mais n'avoit sçu jusques-là , l'Ecolier ,
 De près ni loin , le cas qu'un galant homme ;

L'usage enfin , sans se faire prier ,
Qu'un verd Galant qui ne va point à Rome ,
Pour faire un Pape en dépit des Prélats ,
Chercher pardons ou pour telle autre affaire ,
D'une Beauté sçait faire entre deux draps.
Qu'on m'en donne une , & je sçaurai qu'en faire ;
Qu'on me la donne , & Bref pour couper court ,
Très-neuf étoit au joli jeu d'amour.
De son côté , si j'ai bonne mémoire ,
Dame Catin très-neuve étoit aussi ;
Mais en revanche , a ce que dit l'Histoire ,
D'apprendre en peu faisoit son grand souci.
Les voila donc tous les deux en ménage ;
Vous pensez bien qu'ils n'y furent long-tems
Sans être au fait des jeux , des passe-tems
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage ,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimoient à la rage :
L'Époux sur-tout , l'autre s'en trouvoit bien ;
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports & les feux du jeune homme ,
Pour ses péchés devenu trop sçavant
Au jeu sùddit que jeu d'amour on nomme ,
Se ralentir. A ce jeu le Galant ,
En vrai f-rçat , sans faire alte ni somme ,
De tout son cœur vaquoit soir & matin ;
Tant fut vaqué , tant caressa Madame ,
Qui de sa part , du meilleur de son ame ,
Vaquoit aussi , que mon petit Lutin ,
Qui n'avoit pas un grand fonds de science ,
En quinze jours , faute d'expérience ,
Se vit réduit au bout de son Latin :
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise & l'embarras du Sire ,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot , & de ne pas sçavoir
Si par hasard il étoit à l'affaire
Remede aucun. Ne sçachant plus qu'y faire ,
Il consulta là-dessus ses amis ,

De jeunes gens qui pourroient avoir pris
Maîtresse ou femme ; il conta le mystère :
Un sien voisin s'offrit de le guérir ;
Mais cependant pourvu que de sa Belle
Il s'éloignât , quand elle eut dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.
C'étoit le *Hic*. Il y topa pourtant ,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment
Près de sa Nymphe il lui falloit s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre ,
Lui dit l'ami , qu'un tien parent gisant
Au lit malade , un oncle , par exemple ,
Vieux & garçon , dont la fortune est ample ,
T'a demandé , feins le danger pressant ;
Et si tu veux pour le bien de l'affaire ,
Adroitement fais penser qu'il pourroit
De tous ses biens te nommer légataire ;
Sans différer qu'ainsi donc il faudroit
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe ; au si fit le Galant.
De meme pas il fut trouver sa femme ,
Du meme Conte il regala la Dame.
Catin le crut , du moins en fit semolant.
N'est la femme a tromper si facile ,
Et celle-ci n'étant pas imbécille ,
Pourroit fort bien s'être douté du cas.
L'Époux s'en fut. Où : Chez l'oncle ? Non pas ;
Chez le voisin , qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle & debile , & ne pouvant qu'à peine
Se soutenir , fort loin de sa maison ;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avoit une aux champs ; ce fut-là
Qu'on descendit. Notre Veuf y trouva
Nombre d'amis , bon vin & bonne chere ;
De femme , point : c'eût été tout gâter ;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte ,
Croyant devoir en user de la sorte ,

Pour empêcher l'Eoux de s'y frotter.
De pareils jeux étoient au personnage
Fruit défendu ; le moindre badinage
N'étoit permis. Pas n'y devoit songer ,
Même la nuit , sans un très grand danger.
A cela près notre Hôte a son Malade
A pleines mains prodigua les plaisirs
Qu'on trouve aux champs. Il n'eut point de desirs
Qu'il ne remplît : le jeu , la promenade ,
Tout fut en permis , mais sobriement.
En moins d'un mois , avec cette recette ,
Le jeune Gars , remis de sa défaite ,
Grace à l'ami , se vit convalescent.
C'en est assez , & , malgré l'ordonnance
Du Médecin , il veut rentrer en danse ;
Il veut partir. Il s'échappe en effet ;
Il prend la poste , & , laissant son paquet ,
Pique des deux , s'en va , revient au gîte.
A bras ouverts il est reçu chez lui :
Dès qu'on le voit , son épouse au plus vite
Lui saute au col , en lui contant l'ennui ,
Et le chagrin qui dans tout le ménage
S'étoient glissés tant que l'autre en voyage ,
Avait été. L'on soupe , il étoit tard :
On va coucher. J'ai sçu de bonne part
Que sur l'article un tant soit peu friande ,
Et n'aimant pas à jeûner , comme on dit ,
Dame Catin comptoit trouver au lit
Au moins de quoi tromper son appétit
Une heure ou deux. Mais ma foi la gourmande
En fut la dupe , & l'Eoux ne put pas ,
Quoiqu'il voulût , & qu'aussi la Galande
Le voulût fort , malgré tous leurs ébats ,
Avec honneur sortir d'un pareil pas ;
Soit que peut-être en étourdi le fire
S'en fut chez lui venu le grand galop ;
Ou bien aussi qu'il eût quitté trop tôt
Son Médecin : ne sçachant trop que dira

A sa moitié , le pauvre s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi , ma chere ,
Pour t'aimer trop , je me vois logé-là ,
S'écria-t-il ; car j'ai , croyant bien faire ,
Couru la poste , en arrivant ici ,
Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guere ;
Bien il fallut pourtant que la commere
S'en contentât ; moitié figue & raisin ,
Elle avala cette pillule amere
En rechignant , & de très-grand matin ;
Sortant des draps , où sans doute la Belle
N'avoit dormi , laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit Monsieur sort , il appelle
Sa chere Epouse ; elle étoit par hasard
Non loin delà tout près d'une fenêtre ,
Où sans témoins révoit peut-être
A son malheur & boudoit à l'écart.
D'un air tout sot le Jouvenceau s'approche.
Vous noterez , s'il vous plaît , que tout proche
Cette fenêtre où vint notre écolier ,
Dans une cour étoit un poulailler.
Là pour un Coq on voyoit cent poulettes
Prêtes à rire & toutes gentillettes.
A la fenêtre en niaillant nos gens
Vinrent se mettre , & là ces deux enfans ,
Meilleurs amis , en contant des sornettes ,
Virent en bas le Coq qui coqueroit
Près d'une Poule , & d'une aile legere
En s'ébattant l'embrassoit , la quittoit ;
Puis revenoit , caracolloit , sautoit :
Mais , c'étoit tout ; car la fin du mystere
Ne s'achevoit , dont Monsieur se fâcha.
Qu'on jette a l'eau , dit il , ce coquin-là
Eh ! pourquoi donc ? reprit sa tourterelle ,
Qu'a-t-il donc fait ? Commen tu ne vois pas ,
Dit le mari , que , malgré son traças ,

Cet effronté ne peut à sa femelle....
 Tu m'entends bien ? Ah ! n'est-ce que ceci ?
 Excuse-le , mon cher : peut-être aussi ,
 Reput Catin , prompt sur la poste ,
 Toute la nuit a-t-il couru la poste ?

A M A N T D E S S U S ,

A M A N T D E S S O U S .

C O N T R .

J'adis au tems de Philippe le Bon ,
 De tous plaisirs la Cour étoit l'asyle ;
 D'un Magistrat de la Cité de Lille
 Jeunes Seigneurs fréquentoient la maison.
 Bien est-il vrai que son épouse gente ,
 La jeune Alix , en étoit la raison.
 Autre n'étoit autant qu'elle obligeante ,
 Des soupirans elle avoit a foison.
 Quoique l'époux fût homme difficile ,
 Si le menoit sa femme par le nez ;
 Et s'en faisoient maints bons contes en ville !
 C'est des jaloux le sort d'être bernés.
 Ainsi fut-il a bon droit , le bon-homme ,
 Comme je vais vous le conter en somme.
 Madame Alix de ces femmes étoit ,
 Comme on en voit , sans faire long voyage :
 De deux Amans elle agréoit l'hommage ,
 A divers tems ; l'un , puis l'autre écoutoit.
 Comme au Palais , pendant la matinée ,
 Dame Thémis son grave époux retint ,
 Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
 Un certain jour à huit heures il vint.
 Encore au lit la trouvant attournée ,
 On peut juger qu'il ne resta de bour.
 Bien plus grand Clerc en ce point qu'Hymenée ,

Amour régla cérémonie & tout.
 Mais connoît-il ni regle ni mesure ?
 Alix oubliée, en si douce aventure,
 Que le tems fuit, qu'onze heures ont sonné ;
 Et c'est le tems qu'à l'autre elle a donné.
 Elle l'ouit qui frappoit à la porte.
 Ah ! c'en est fait, ce dit-elle au premier,
 C'est mon époux. S'il vous voit, je suis morte,
 Vîte montez en haut dans le grenier.
 Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre,
 Qui bien se doit croire le seul tenant,
 Tant est reçu de visage avenant :
 Quand par un trou qu'en son grenier découvre,
 Celui d'en haut avec surprise voit,
 Au lieu d'époux, un autre Amant qu'elle aime,
 Ou tout au moins qu'elle traite de même.
 Voyant le fait, à grand peine il le croit.
 Mais quelle fut de tous trois la surprise,
 Lorsque l'époux heurte ? Et voici la crise :
 Il faut ouvrir. Où mettre le second ?
 Bien que le sexe en moyens soit fécond,
 Un seul s'offrit : sous le lit on le cache,
 Et puis on ouvre à l'époux attendant :
 De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
 Puis son soupçon s'accroît, en regardant
 Meubles foulés par l'Enfant de Cythere.
 » Voyez ce lit, & par quel accident
 » Ces draps froissés ? Alix à sa colere
 » Oppose un air dédaigneux & hautain.
 » Vous méritez, dit-elle, une Catin,
 » Sur tels soupçons qui daignât vous répondre.
 Lors y perdant le Juge son Latin,
 Et ne trouvant assez pour la confondre,
 Elle triomphe, & le pouffoit à bout :
 Il dit enfin, excédé par sa femme,
 Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame,
 » Un jour celui de la-haut paîra tout.
 A ce discours, l'homme au grenier s'écrie :

» Eh ! pourquoi donc moi tout seul , je vous prie ?
 » Celui d'en-bas doit-il pas sa moitié ?
 Reconnoissant la voix qui l'interpelle ,
 Celui d'en-bas parut dans la ruelle :
 » Sortons , dit-il , ami , tout est payé ;
 » Notre présence ici n'est nécessaire.
 Adonc sortit le couple favori ,
 Qui laissa là la femme & le mari
 Vuider le cas : ce n'étoit leur affaire.

L' O S P I T A L I E R E.

C O N T E

Par M. Dellem.

Sœur Luce , jeune Hospitaliere ,
 Pour un jeune convalescent
 Sentoit tout ce qu'un cœur ressent
 Dans l'accès d'une ardeur premiere.
 Je laisse à penser la maniere
 Dont fut servi l'Adolescent.
 Mille soins font sur son visage
 Renaître les plus belles fleurs ,
 Et le brûlent de mille ardeurs
 Pour la Belle qui le soulage.
 Un matin donc qu'il se livroit
 Au doux espoir d'être aimé d'elle ,
 Au moment accourut la Belle.
 Qu'il en sentit croître son feu !
 La Nature , à l'Amour fidelle ,
 Dans le moment joua son jeu ;
 Et pendant que l'Amant rappelle
 La formule d'un tendre aveu ,
 Mon cher enfant , s'écria-t-elle ,
 Pour guérir ma crainte mortelle ,
 Parlez ; de quoi soupirez-vous ?

Là , sa voix craintive s'arrête ,
 Et toute tremblante elle apprête
 Sa main à lui tâter le pouls.
 Mais que l'Amour a de malice !
 Qu'il sçait bien conduire un dessein !
 Le Convalescent prend la main
 De la secourable Novice ,
 Et la conduisant doucement
 Où la santé se manifeste ,
 Par un subit attouchement
 Fait voir qu'il en avoit de reste.
 La Belle se déconcerta ;
 Rouge de honte & de surprise ,
 Elle tenta de lâcher prise ;
 Mais en vain elle le tenta ,
 Son heureux Amant l'emporta :
 Et pour marquer que son audace
 A ses yeux devoit trouver grace ,
 Voici ce qu'Amour lui dicta :
 » Chassez la frayeur ridicule
 » Que vous inspire un vain scrupule ,
 » Belle Luce , & ne pensez pas
 » Faire de vos mains un usage
 » Qui deshonne vos appas.
 » Ces marques de convalescence ,
 » Je les dois à votre présence :
 » Mais vous devez à mon Amour.
 » J'acquitte ma reconnoissance ,
 » Acquitez-vous à votre tour.
 » Nature prépare une crise
 » Qui couronne votre entreprise.
 » Vous seule pouvez me guérir ,
 » Voulez-vous me laisser mourir ?
 Sœur Luce d'un si doux langage
 Sentoit la pressante douceur ,
 Et l'Amour dans son jeune cœur
 En disoit encor davantage.
 Son Amant tout prêt d'être heureux ,

A l'aide de mille étincelles ,
 Filles d'un desir amoureux ,
 Lut dans ses humides prunelles
 Qu'elle brûloit des mêmes feux.
 D'un bras qu'Amour guide il l'enleve ,
 L'Amour lui-même la souleve ,
 Et tire le rideau sur eux.

L E M I R L I T O N ,

C O N T E .

UN Capucin rêvoit dans sa cellule
 Comme il pourroit fronder , dans ses Sermons
 De ces Cerceaux , la mode ridicule ,
 Dont on se sert pour enfler les Jupons ;
 Mais ce n'étoit pour lui chose facile ,
 Car des Paniers il ignoroit le nom ;
 Quand par hasard en passant par la Ville ,
 Il entendit chanter le M I R L I T O N .
 Ho ! ho ! dit-il , Frere , à son compagnon ,
 Ceci pourroit bien être notre affaire.
 Je gagerois que ce terme nouveau
 De ces Jupons nous cache le mystere
 Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
 Qu'en pensez-vous ? Me trompé-je , mon Frere ?
 Par S. François , dit le Capucinet ,
 On ne sçauroit mieux rencontrer , mon Pere ,
 Car que pourroit signifier ce mot ,
 S'il ne marquoit cette mode nouvelle ?
 Voilà , je crois son véritable lor :
 Le hasarder , c'est pure bagatelle.
 C'est bien penser , dit le Pere au Frerot ,
 Et pour le sûr , il ne sçauroit déplaire ;
 Onc il ne fut du langage vulgaire ;
 De l'oublier je ne serai si sot ,
 Et dès ce soir je le veux dire en Chaire.

Il n'y faillit. On vint le convier
 Chez des Nonains , Théâtre de sa gloire ,
 A leur donner un plat de son métier ;
 Et ce jour-là (ce qu'on a peine à croire)
 S'étoit formé très-nombreux Auditoire.
 Pompeusement du beau Sexe assemblé ,
 Par les Paniers , le brocard étalé ,
 Fournir à point matière à l'éloquence
 De l'Orateur , pour tomber à souhait
 Sur son vain luxe & son extravagance.
 Il n'est besoin de citer trait pour trait
 Tout ce qu'il dit : mais le récit fidele ,
 De celui-ci , je crois , vous suffira ;
 Par quoi chacun du reste jugera.

» Oui , s'écria , transporté d'un saint zele ,
 » Et sous son froc , le Moine s'échauffant ,
 » En ce tems-ci le désordre est si grand ,
 » Et tant on voit votre luxe s'accroître !
 » Vos MIRLITONS , Mesdames , à présent
 » Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient l'être.

LES COQUILLES D'ŒUFS.

C O N T E.

Par M. Dar....

Certain Lucas , le Coq de son Village ,
 J'ai même sçu qu'il étoit Marguillier ,
 Par le grand nœud , le nœud du mariage ,
 Depuis trois mois venoit de se lier.
 A qui ? Je veux sans la moindre imposture ,
 Dans un portrait , tiré d'après nature ,
 Vous exposer les divers agrémens
 De la moitié de ce Roi des Manans.
 On la nommoit Alix , Alix la belle :
 Titre qui vaut les noms les plus brillans.

Seize ans au plus , la fraîcheur du printemps ,
Cet air frison & qui nous ensercelle ,
L'air de l'Amour , une nonne prunelle
Qui vous alloit débaucher tous les sens ;
Bouche de fraise , où respiroit la vie ,
Où du baiser s'exhaloit l'ambrosie ,
Et des tettons , Dieu d'Amour ! quels tettons !
Il n'en est point de si blancs , de si ronds ,
Deux petits bouts , de vrais boutons de roses !
Faut il me taire ici sur autres choses ,
Qu'en vérité baiserois , croquerois ,
Bien mieux encor que ne les dépeindrois :
Taille de Grace & faite exprès pour plaire ,
Pied à baiser , à rebaiser cent fois ,
Quoiqu'il n'eût point la mule du Saint Pere.
Pour un tel pied , ma foi , je donnerois
Mille écus d'or ; une jambe de biche
A faire hennir le plus triste Derviche ,
Que caressoit un petit jupon blanc ,
A qui par fois Zéphyre faisoit niche ;
Simple corset , mais bien le plus galant :
Simple Bouquet , mais bien le plus parant ;
Gentil chapeau sur le coin de l'oreille :
Allant toujours , frétilant , babillant ,
Riant sans cause , & toujours agaçant :
Bref un bijou. Voilà notre merveille
Représentée au plus naïvement.
Çà , que l'on juge après cette peinture
Si l'on pouvoit se défendre d'aimer ;
Je dis d'aimer ! disons de s'enflammer ,
Lorsqu'on voyoit pareille créature.
Un Cardinal , & je le dis tout bas ,
Le Pape même eût succombé , je gage.
Dès qu'il la vit , aussi n'en dormit pas ,
Brûla d'amour , le Curé du Village ,
Que l'on me passe encor ce portrait-ci ;
J'en ai besoin , & c'est son cadre ici.
Notre Pasteur avoit trente ans à peine ,

Teint frais , poil brun , marque la plus certaine
De convoitise & de virilité ,
L'air d'un frapart regorgeant de santé ,
Curé , selon la coutume très-pie ,
L'oncle beni d'une nièce jolie ,
Escamotant d'ailleurs en son chemin
Jeune tendron , lorsque son bon génie
Discretement l'amenoit sous sa main :
Alix étoit sa brebis la plus chère.
L'homme de Dieu , comme l'ai déjà dit ,
Abandonnant le Prône à son Vicaire ;
Je dirai plus , lui laissant le profit ,
Ne faisoit rien. J'ai tort : n'est-ce rien faire ;
Que bien aimer ? c'est la première affaire.
C'étoit la sienne , il en perdoit l'esprit :
C'est dire assez qu'Alix n'étoit sévère ;
Car n'est besoin que cela soit rimé ;
Qui peut aimer lorsqu'il n'est point aimé !
Puis pour tourner jeune cœur a sa guise ,
Las ! n'est rien tel que d'être homme d'Eglise.
Demandoit-on le Pasteur ? on couroit
Chez son Alix plutôt qu'à la Paroisse.
De tout ceci , Lucas point ne rioit ,
Il en sentoit une mortelle angoisse ,
Entre ses dents souvent il marmotoit ,
Et son chapeau de travers en mettoit :
Il s'avisoit enfin d'aimer sa femme ,
Conséquemment mon Rustre étoit jaloux :
Semblable vice est fait pour tel Epoux ,
Peu de Maris auront ici ce blâme.
Ne pouvant plus résister dans sa peau ,
Tant un jaloux se trouble le cerveau ,
Lucas s'en va trouver Messer Guillaume ,
Bailli du lieu , qui pis est bel-esprit ,
Comme un Bailli peut l'être , il nous suffit
De ce trait-la pour dépeindre notre homme ,
Au demeurant bon diable & sans chagrin ,
Aimant à rire aux dépens du prochain.

Lucas l'aborde en se grattant la tête.
Bon jour , Lucas... Votre humble serviteur ,
Notre Bailli. Tu me paroïs rêveur ,
Et la vendange est-elle bientôt prête ?
J'ai , par ma foi , bien un autre souci.
Comment ? tenez , Monsieur notre Bailli ,
Voudriez-vous que sans çarmonie
Je buvions... la... queuque coup d'amiquié ?
Nous jaserions un brin... j'ai grande envie
De vous parler. Lucas n'est renvoyé ,
Maître Guillaume accepte la partie :
A son portrait je devois ajouter
Que par Bacchus il se laissoit tenter ;
Au cabaret , le meilleur du Village ,
Les voici donc tous deux le verre en main :
Le gros Guillaume , en vrai Consul Romain ,
Avec Lucas jouant son personnage ;
A ta sauté , Lucas... c'est trop d'honneur ,
Permettez-vous que je boive à la vôtre ?
Ainsi tous deux s'humectant de grand cœur ,
Ils s'enivroient poliment l'un & l'autre.
Notre Bailli parle enfin le premier :
Eh bien ! Lucas , quelle est donc ta détresse ?
Et d'où te vient cette morne tristesse ?
N'aurois-tu plus de vin dans ton cellier ?
Pis que cela. Je donnerois ma cave
Et tous les vins du monde pour m'ôter
L'étrange mal qui vient m'inquiéter ;
Je ne dors plus , je sis pis qu'un Esclave.
Pour t'en guérir tu donnerois ton vin !
Que diable donc est ce maudit chagrin ?
Oh ! j'en mourrons. Voilà parbleu du grave.
Buvons. Or çà , qu'as-tu ? J'ai... Couvre-toi.
Sous le respect , Monsieur , que je vous dor ,
J'ai.... que je suis cocu... tu viens de dire ?
Je suis vraiment cocu ! . . . rien que cela !
O le niais ! & tu devrois en rire
Tout le premier ; ce mal se passera :

Crois moi , l'ami , va , tope au cocuage.
Vous nous gaussez : palfanguié , moi j'enrage.
Rien que cela ! tu radotes , Lucas.
Je voudrois bien vous voir en pareil cas ,
Qu'en cajolit Madame la Baillive ;
Que feriez-vous ? hem !... je n'en mourrois pas.
Ne faut-il pas que cela nous arrive
Un peu plutôt , un peu plus tard ? toujours
Est-il bien sûr , Lucas , que qui prend femme
De cocuage arbore l'oriflame.
Je n'entends rien à tous ces beaux discours ;
Ce que je sçais , c'est que je ne veux être
Cocu , Monsieur , c'est-là mon dernier mot.
Ecoute un peu , tu reviendras peut-être
De ton erreur : vois-tu.... tu n'es qu'un sot.
Grand merci soit. Oh ! si tu sçavois lire !
Un certain Jean qui vaut mieux entre nous
Que tous les Jeans pour qui brûle ta cire ;
Le Jean , ma foi , le plus sçavant de tous ,
T'auroit appris là-dessus son système.
Tu verrois comme être cocu n'est rien.
Depuis enfin que tu crois l'être , eh bien !
Ne mets-tu pas ton bonnet tout de même ?
N'entre-t il pas aussi-bien ? Foin de vous.
Mon bonnet entre ; on entre aussi cheux nous ;
Puis de ma femme.... à mon bonnet.... Je pense
Qu'il est , parbleu , très-grande différence.
Je n'ai besoin de tant lire pour ça ,
Et ne connois ni vos Jeans ni vos Jeannes ;
Mais dans ce fait ce sont tous de francs ânes ,
Et j'apprendrois à tous ces docteurs-là.
Notre Bailli , tenez , vous voulez rire ;
Y gnia point-là tant de choses à dire :
Je suis cocu ; je viens en ce moment
Vous en porter ma plainte en conséquence ;
Vous supplier que pour sa pénitence ,
En quatre murs on serre mon galant.
Y ne faut plus que rendre la sentence.

Or ça , quel est le cocuficateur ?
Quoi ?... qui te fait cocu ?... notre Pasteur.
Bon ! poursuivons : la preuve ? j'en ai mille ;
Vous allez voir si je n'ai pas raison.
Quand le Curé s'en vient a la maison ,
Alix rit , jase , & plus alors ne file ;
Dévotement il lui touche la main ,
Veut-il sortir , la coquine l'arrête ;
Est-il sorti , je lui vois l'air chagrin :
Lorsque je parle , on me traite de bête ,
Et quand je veux l'embrasser , de vilain.
Oui , je le suis , la preuve est trop réelle ;
J'ai remarqué même au *per omnia*
Qu'il a toujours les yeux tournés sur elle.
Dit-il , par Dieu , la Messe pour cela ?
Eh ! quoi , toujours rire , Monsieur Guillaume !
En vérité... tais-toi , pauvre cher homme ,
Et bois , voila par trop déraisonner :
Si tu n'as pas d'autre preuve à donner ,
Va-t-en conter de tes fagots a Rome.
Il dit & boit , & laisse au cabaret
Notre Manant fâché du tour , Dieu sçait.
Trois jours coulés à peine , il revient vite :
Ah ! ah ! Messer Guillaume ! à ce coup-ci
Pour vos biaux dits je ne vous tenons quitte ;
J'ai bonne preuve , acoutez bien ceci :
Lorsque je sors , entre l'homme d'Eglise ,
Et quand je rentre il sort comme un éclair.
Qu'en pensez-vous ? hem ! faut-il que je lise
Présentement ? cela n'est-il pas clair ?
Eh ! notre ami , laisse-moi , je te prie ,
Je te l'ai dit , tu n'es qu'un innocent.
D'être cocu s'il te paroît plaisant ;
Et que ce nom te fasse tant d'envie ,
Je suis tout prêt à t'aider à l'instant ;
Mais il me faut parler plus clairement ;
Ou ne reviens en ce lieu de ta vie.
Et mon Bailli d'éconduire aussi tôt

Notre Lucas , sans qu'il pût dire un mot.
 De son côté le Manant à la porte ,
 De conjurer le Diable qu'il l'emporte.
 Le lendemain , vous qui lisez ceci ,
 Que croyez-vous qui vint chez le Bailli ?
 Lucas. Comment ? Oui mon lourdaud lui-même ,
 Plus triomphant que ne le fut César ,
 Quand sur son front il mit le diadème ,
 Et qu'il lia les Romains à son char.
 Encor Lucas , dit le Bailli ? Sans doute ,
 Et cette fois je gage qu'on m'écoute.
 Eh ! non parguïé , je ne suis pas cocu !
 Ce n'est qu'un rêve , & je n'y voyois goutte.
 Pauvre Lucas ! à la fin j'ai tout vu.
 Hum ! les coquins ! que nous allons bien rire !
 Y gnia plus là moyen de s'en dédire ,
 Et le Curé , ma foi , sera pendu.
 De tous vos Jeans prônez-nous la science ,
 J'ai plus d'esprit qu'eux & tous vos Baillis :
 Vous l'allez voir. D'accord : en conséquence
 Venons au fait. De retour au logis ,
 Poursuit Lucas , d'un vrai ton d'éloquence ,
 Je ruminois à part moi quel moyen
 Je trouverions pour vous prouver la chose ,
 De ce mic-mac le Diable étoit la cause :
 J'allois , venois , sans imaginer rien ,
 Quand tout à coup , il me vient dans la tête
 L'excellent tour.... Eh ! oui , je suis un sot ;
 Tudieu , quel sot ! qu'on fasse ainsi la bête ,
 Et Dieu merci , tout ira comme il faut.
 Avisez bien tout notre stratagème.
 Voilà mon lit , me disois-je , en moi-même.
 Oui... c'est mon lit.... or , à n'en point douter ,
 C'est sur mon lit que s'ébat la friponne.
 Fort bien , Lucas , l'invention est bonne.
 Allons , il faut , vite , sans hésiter ,
 Bien doucement lever & couverture
 Et matelat , & puis mettre dessous

Coquilles d'œufs *semées* à l'aventure ,
Coquilles d'œufs sans rien faire de plus
D'être dessous , & matelar dessus....
Eh ! pourquoi là tes Coquilles ? que Diable !
Au fait , au fait , quel homme insupportable !
Oh ! passanguié , laissez-nous donc finir :
Coquille d'œuf n'est-là mis à plaisir.
Entre tout doux cheux nous à l'ordinaire
Mon Papelard. Moi , zeste , de sortir :...
C'est bon.... je laisse , une grosse heure entiere ;
Mes deux Paillards à l'aise s'ébaudir....
Bon... puis je rentre , & l'autre de partir...
Très-bon... je cours vite à notre couchette ,
Et d'enlever couverte & inatelat.
Ah ! voilà donc ma preuve enfin complete !
Sçavez-vous bien ce que sur le grabat
J'avois trouvé ? devinez : la Coquine !
Coquilles d'œufs j'y trouve , assurément :
Vous n'en doutez ; mais , sçavez-vous comment ,
Monsieur Guillaume ?... En poudre , en poudre fine ,
Mais de la poudre à poudrer ; franchement !
Oui , de la poudre à poudrer !... notre Maître ,
Oh ! ça , du fait êtes-vous convaincu ?
Ne suis-je pas un sieffé Cocu ?
Présentement j'aurai raison peut-être ?
En poudre !.... En poudre , encor vous le redis ;
Partant jugez , la parle des Baillis.
Lucas attend l'arrêt , bouche riante.
En poudre ! dit avec un long soupir ,
Notre Bailli , que cette image tente.
Lucas..... Eh bien ! qu'allez-vous définir ?
Ils ont donc eu , Lucas , bien du plaisir.



LE BOUQUET DE L'AMANT,

C O N T E.

Par M. Darn...

D'Agnès on célébroit la fête ,
Chacun du voisinage honnête
Venoit lui porter des bouquets ,
Bouquets pour Agnès faits exprès.
Lindor , qui l'aimoit d'amour tendre ;
Ce jour-la se faisoit attendre :
Agnès se disoit dans son cœur ,
L'Ingrat a perdu son ardeur !
Lindor paroît sur l'entrefaite ,
N'ayant pas la moindre fleurette
A présenter à tant d'attraits.
Nouvelle angoisse pour Agnès.
Ne fête-t-on pas ce qu'on aime ?
On doit lui donner son cœur même.
Chacun de dire à notre Amant ,
Lindor , vous êtes peu galant.
Voici , répond-il , mon offrande.
Soudain , sans qu'Agnès le demande ,
Deux baisers des plus amoureux ,
Des plus vifs , des plus savoureux ,
Qu'en vain la pudeur désavoue ,
Sont collés sur sa blanche joue.
Agnès rougit. Que faites-vous ?
Ce qu'on peut faire de plus doux ;
J'embellis tout ce que j'adore.
Agnès rougissoit plus encore.
Eh bien ! Messieurs les médifans ,
Dit Lindor , voyez mes présens ;
Essuirai-je encor votre glose ?
Je lui donne un bouquet de rose.

L E S P E T I T S B A T E A U X ,

C O N T E . (a)

Sous le manteau de Dame Hypocrisie ,
 N'a pas long-tems un Curé Barbichet ,
 Avec tel art aux regards se cachoit ,
 Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie
 De soupçonner d'un péché véniel
 Notre Caffard. Si pourrant dans son ame ,
 Comme en un four , le Diable Azariel
 Entretenoit une paillarde flamme.
 Que le Bigot confessât volontiers
 Femmes sans bien , laides ou décrépites ,
 Ne le croyez ; mais dans tous les quartiers
 Il choisissoit de gentes Sunamites ,
 Avoit sur-tout pour la fleur de quinze ans ,
 Propension vive & libidineuse :
 De la cueillir bien connoissoit le tems ,
 Ne le manquoit. Fillette curieuse
 De petits riens , de bonbons , de volans ,
 Etoit son fait : bientôt la chatemite ,
 Pour attirer la brebis au bercail ,
 Vous l'engageoit à lui rendre visite ;
 Bref dans sa Cure il se fit un Serrail.
 Tel se montra , qu'un Pere de famille ,
 Entre les bras du diseur de Missel ,
 Eût confié son épouse & sa fille ,
 Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.
 Les rendez-vous se passoient sans scandale ;
 Sûr des parens , des tendrons & du lieu ,
 Point n'y prêchoit une austere morale ,
 Par-ci , par-là quelques mots du bon Dieu ;

(a) C'est le même sujet que l'*Enfantinade* , ou le *Conte des Petits Bateaux* , du Tome 2 de Grécourt , p. 66 ; mais autrement & mieux.

Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire ,
 Pour éviter les griffes du malin ,
 Etoit d'user d'eau bien fraîche & bien claire ,
 Et s'en laver le soir & le matin
 Certain endroit , qu'au doigt faisoit connoître
 A nos tendrons si neuves jusques-là ,
 Que ne sçavoient tout ce qui pouvoit être
 De bien , de mal renfermé dans cela.
 Mais par les soins du béat personnage ,
 En peu de tems notre jeune troupeau ,
 Non sans plaisir , fit un fréquent usage
 De la leçon & du petit Bateau :
 (C'étoit ainsi qu'on appelloit la chose)
 Dix fois par jour se baignoit en pleine eau.
 Le Papelard ensuite à porte close
 Prenoit un ton plus tendre & plus sucré ,
 Doucetttement baisoit la Jouvencelle ,
 Vérifioit.... Et si-tôt qu'à son gré
 Propre au-dehors il trouvoit la nacelle ,
 Zele , ferveur à l'instant l'entraînoit
 A nettoyer le dedans au plus vite ,
 Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.
 Or devinez comment il s'y prenoit.

LE CHAPELET ET LA DISCIPLINE ,

C O N T E.

Par l'Abbé Aunillon.

UN Ne fausse Dévote , aux mœurs de Messaline ,
 Avoit pendue à son chevet
 Une très-forte Discipline ,
 Avec un fort Chapelet.
 Celui-ci dit à sa voisine :
 Que faisons-nous , ma sœur , en cet horrible lieu ?
 Crois-moi , changeons de résidence.
 Je fus jadis l'amour d'un serviteur de Dieu ,

Et je vois à regret qu'en ce lit on l'offense.

Ma foi, je te baise les mains,

Dit la prudente Discipline :

Je suis en ce logis moins triste, moins chagrine,

Et je n'y rends pas moins de service aux humains.

Autrefois du pécheur j'armoïs la pénitence ;

Je ranime aujourd'hui ses languissans desirs ;

Et celui que jadis je mettois en souffrance,

Par mes coups redoublés, goûte mille plaisirs.

Ainsi, crois-moi, sans t'échauffer la bile,

Restons céans, & si c'est un affront

De demeurer à ton crochet tranquille,

Bientôt ton nom gravé sur plus d'un front,

Te vengera d'être inutile.

Le Chapelet la crut & ne repliqua rien :

Cet espoir rétablit entr'eux l'intelligence.

Tel résiste au plaisir, parmi les gens de bien,

Qui se rend à l'attrait d'une douce vengeance.

LA MÉTAMORPHOSE DES FILETS de Vulcain.

INstruit par l'indiscret Phébus,
Le Dieu des Forgerons, en son humeur jalouse,
Dans des rets déliés, adroitement tendus,

Surprit un jour Mars avec son Epouse.

Tout l'Olympe assemblé, témoin de leurs ardeurs,

Rit à l'envi dans cette conjoncture ;

Et le pauvre Mari, dans sa triste aventure,

Eut pour tout réconfort les ris des spectateurs.

Mais la prude Junon, Diane la sévère,

Minerve encor, Dame de haut sçavoir,

Se plaignent qu'on leur ait fait voir

A nud cet acte humain digne de leur colere.

Alors l'Amour, qui veut tout ménager,

Ouvré qu'on eût dévoilé ses mysteres,

Du réseau peu discret resserrant les artères ,
 En un voile sçut le changer.
 Sous ce voile depuis , la sçavante , la prude ,
 La chaste même ose tout voir.
 Et la chose & le mot n'ont rien pour nous de rude ,
 Quand on est dans l'incertitude
 Si nous pouvons l'appercevoir.

LE CAPUCIN ET LA ROBE,

C O N T E .

LE plus sçavant Esculape
 Des accidens divers où s'expose Priape ,
 L'autre jour , par un Capucin ,
 Fut choisi pour le Médecin
 D'un mal dont il faisoit mystere.
 » Monsieur , lui disoit le bon Pere ,
 Avec un air tout déconfit ,
 » Vous voyez quel est notre habit :
 » Dur & pesant , sujet à la poussiere ,
 » Plus mortifiant qu'une here.
 » Mais nonobstant cet embarras ,
 » Et la frugalité de nos maigres repas ,
 » Que prescrit une regle austere ,
 » Un mouvement involontaire
 » M'a provoqué l'érection ,
 » Et m'a fait , par la friction ,
 » D'une laine dure & grossiere ,
 » Certaine excoriation
 » Dont je ressens douleur amere ,
 » Et que je vous avoue avec confusion.
 Le Docteur rebattu de fadaïses pareilles ,
 » Ça , dit-il , mon Pere , voyons :
 » Vous nous contez ici merveilles ;
 » Mais en telles occasions
 » J'en crois mes yeux & non pas mes oreilles.

Aussi-tôt le Moine fripon
 Troussant son immonde jupon ,
 Lui fait voir un oiseau qui porte sur sa tête
 Les rouges fleurons d'une crête
 Qui ne croissent jamais sur celle d'un chapon.
 » Ah ! par ma foi , le tout est drôle
 S'écria l'Esculape , en voyant le poupon.
 » Père , qui vous a fait ce don ,
 » Vrai gibier de Pharmacopole ?
 C'est ma robe , dit-il ; il n'est que trop certain.
 » Quittez-la donc : sur ma parole ,
 Repliqua le railleur avec un ton malin ,
 » Votre Robe est une P
 » Qui vous donnera la V

L' H E U R E D U B E R G E R ,

Par M. Ferrand.

UN Berger des Côteaux , contre un Pêcheur de
 Loire ,
 Disputoit un jour de la gloire
 Des faveurs dont l'Amour daignoit le partager.
 Un Pêcheur , disoit-il , peut-il se soulager
 Quand un tendre desir le presse ?
 Je veux qu'il ait une Maîtresse ;
 Mais a-t-il l'heure du Berger ?
 Ah ! lui dit le Pêcheur , quelle erreur est la tienne !
 Un Berger a son heure , un Pêcheur a la sienne :
 Car lorsque sur nos bords fleuris
 Nous sommes avec nos Doris
 Qu'au recit de nos feux leur tendresse redouble ,
 Et qu'une confuse langueur
 Marque le trouble de leur cœur ;
 Alors nous pêchons en eau trouble ,
 Et c'est-là l'heure du Pêcheur.

LA SOURDE OREILLE,

C O N T E.

Nicole un matin dit à Blaise :
J'avons deux lits , vas dans le tien ,
Et me laisse enfin dans le mien
Me reposer tout à mon aise ;
Tu ne fais que me fatiguer.
Blaise l'entendant haranguer ,
Sourit , & puis dit en lui-même :
Tout ainsi que Mars en Carême ,
Me vient ce chaste compliment.
Je n'eusse esé , de peur de noise ,
Le proposer à la Bourgeoise ;
Bien donc , nous allons voir comment
Chacun , sous notre couverture ,
Nous pourrions reposer nos os.
Plaise à Dieu que l'humeur te dure ,
Je te souhaite un bon repos.
Deux nuits se passent dans le calme ;
Blaise s'endort comme un sabot.
Nicole dort , ou ne dit mot ,
Ne voulant encourir le blâme
D'avoir son dit & son dédit.
Nicole n'étoit pas Normande ;
Mais enfin , la troisième nuit ,
Elle éternue , & lui demande
S'il ne sçait point quelle heure il est.
Loïn de donner dans ce filet ,
Blaise faisant la sourde oreille ,
Laisse douter s'il dort ou veille.
Réponds-moi donc , ou dans l'instant
Je vais te prendre à l'improviste.
Blaise alors lui dit en bâillant :
Je dors, il est minuit; dors aussi; Dieu t'assiste,

L A C L E P S Y D R E ,

C O N T E .

Chez un Manant *Amontons & Picard*
 Buvoient bouteille ensemble à Vaugirard ;
 Point ne parloient de procès ni d'affaire :
 Physiciens tiennent pour l'ordinaire
 Sçavans devis & propos fructueux.
 Sur la Clepsydre ils disputoient entr'eux.
Picard disoit : je ne m'y fierois guère ,
 Car m'avouerez que petit à petit
 L'eau diminue & le trou s'aggrandit.
 Le Rustre oyoit attentif ce langage :
 Morgué , dit-il , Monsieur l'a bien trouvé ;
 Depuis six ans que je suis en ménage ,
 Ce qu'il dit-là m'est tout juste arrivé.

L' I V R O G N E I N C O R R I G I B L E ,

C O N T E .

Tomba malade un Ivrogne pommé ,
 Et ce martyr de la liqueur Bacchique ,
 Par ses excès se voyoit consumé ;
 Lorsqu'à son lit arrive un Empyrique.
 Faut commencer par renoncer au vin ,
 Dit le Docteur , & sabler ma ptisanne.
 La voyez-vous ! On me l'ordonne en vain
 J'aimerois mieux mourir , ou Dieu me damne.
 Eh bien ! mourez ; mais du vin par moitié
 Avec de l'eau me seroit-il contraire ?
 Mortel , mon cher : ah ! de bonne amitié
 Avalez-moi ce julep salutaire.
 Le cruel homme & sa ptisanne aussi !

Que je la sente : ah ! si , c'est de l'absinthe.
 Pour adoucir ma peine & mon souci ,
 Que je la voie au moins dans une pinte.

L' A V E M A R I A ,

C O N T E.

Par M. R... de B...

DAns un Couvent , deux Nonettes gentilles ,
 Mais dont l'esprit simple , doux , innocent
 Ne connoissoit que le Tour & les Grilles ,
 Tenoient un jour propos intéressant ,
 De confiance & d'amitié fort tendre.
 Notez qu'aucun ne pouvoit les entendre ,
 L'huis étoit clos. Fillettes de jaser ,
 De s'appeller & ma chere & ma bonne ,
 De se donner saintement un baiser ,
 D'y revenir , sans qu'aucune soupçonne
 Que le malin les indult à ce jeu.
 Jésus , ma sœur , dit la jeune Sophie ,
 Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu !
 Quelle Beauté ! vous êtes accomplie.
 Voyez ce sein ! le globe en est parfait.
 Que ce bouton de rose là me plaît !
 J'y vois la main de la Toute-puissance.
 Et vous , mon cœur , reprit la sœur Constance ;
 Peut-on vous voir , & ne pas l'adorer !
 Tout est parfait , tout en vous m'édifie.
 Lors le pieux examen , sur Sophie ,
 Va son chemin. On admire ceci ,
 Et puis cela ; tant que par aventure
 En certain lieu que la folle nature
 Fit à plaisir , l'examen vint aussi.
 Pieux élans , obligeamment mystiques ,
 Naissent alors à cet objet frappant.
 Ma chere sœur , l'agréable portique !

Le beau dessein ! qu'il est simple & piquant !
 Chez vous , ma sœur , lui réplique Sophie ,
 Mêmes appas , mon ame en est ravie ,
 Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
 Vous allez rire , il me prend une envie ;
 C'est de sçavoir un peu qui de nous deux
 A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.
 C'est vous ma sœur : non , ma sœur , je vous jure ,
 C'est vous ! Eh bien ! prenons-en la mesure ,
 Notre Rosaire est tout propre à cela.
 On y procède. Eh ! bon Dieu ! dit Sophie ,
 Qui l'auroit cru ? Vous l'avez , chere amie ,
 Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

BR A V O U R E D' U N I V R O G N E ,

C O N T E .

EMpaqueté sur sa petite roue ,
 Un malheureux restoit toute la nuit ;
 Proche delà sa garde boit & joue ;
 Le Confesseur le croit mort & s'enfuit.
 Vient un ivrogne qui , dans sa route oblique ,
 Heurte de front au funeste poteau.
 Qui m'a frappé , dit-il , d'un ton bacchique ,
 Et dans la boue a jetté mon chapeau ?
 Le moribond entend quelqu'un qui passe :
 Mes bonnes gens , recommandez à Dieu
 Un scélérat qui maintenant trépasse ;
 Ah ! chien , c'est toi ! si je monte à l'essieu ,
 Je t'apprendrai . . . de la moindre priere
 Accompagnez mon ame qui s'en va.
 Finiras-tu ! de cent coups d'étriviere
 Je vais sur l'heure . . . Au bruit on arriva.
 Qu'est-ce là ? qu'est-ce ? Accourez à mon aide ;
 Répond l'ivrogne : il n'a plus que le tronc ;
 C'est un roué qui veut que je lui cède.
Miserere . . . Gueux , te tairas-tu donc !

LA COMMERE CHARITABLE,
C O N T E.

Par M. G.

ALix mourut. Le jour qu'au cimetiere
On la portoit, une sienne Commere
Court au logis du veuf désespéré.
Après qu'on eut lamenté, soupiré
De part & d'autre, il dit la litanie
Des qualités qu'avoit pendant sa vie
La pauvre Alix, notre veuf saute au cou
De sa voisine, & feignant d'être fou,
Alloit beau train; mais pour troubler l'affaire
Le sort illec amene le Compere.
Quels importuns que Messieurs les Epoux!
Voisin, dit-il, vous allez un peu vite;
En autre temps, tudieu, que feriez-vous!
La femme alors, sans paroître interdite,
Repart: mon fils, ne te mets en courroux;
Faut excuser les sottises des foux.
Pour moi qui suis la partie outragée,
Et qui connois combien par la douleur,
En ce moment, sa tête est dérangée,
Je lui pardonne, hélas de tout mon cœur.

LA JEUNE FEMME EN COUCHE,

C O N T E.

Par M. de R...

JEune tendron, pour la premiere fois,
Gouïtoit des fruits amers de l'hymenée.
La pauvre enfant se vit presque aux abois,
Quand mit au jour sa trop chere lignée.

Son compagnon qui la voyoit souffrir :
 Par saint Joseph, lui dit-il, je te jure,
 Que dans la suite aimerois mieux mourir
 Qu'ainsi te faire endurer la torture.
 La Dame alors regardant son époux,
 Lui répartit : ah ! pourquoi jurez-vous !
 Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche !
 Je n'ai besoin de si grande pitié.
 Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche
 Le mal n'étoit si grand de la moitié.

LE DÉMÉNAGEMENT,

C O N T E.

Par M. P. J.

U Ne Nymphé jeune & gentille
 Par un matin déménageoit :
 Pour son petit meuble de fille
 Grande voiture il ne falloit :
 Un seul Crocheteur suffisoit.
 Au carrefour elle prit Blaise,
 Garçon robuste & des mieux faits.
 Il met le lit sur ses crochets,
 Puis à chaque corne une chaise,
 Prit la bergame sous son bras,
 Sous l'autre la nappe & les draps ;
 Et se sentant encore à l'aise,
 De la main droite il prit le sceaü,
 De la gauche le pot à l'eau.
 Lors alongeant, ne vous déplaise,
 Ce qu'on ne dira point ici ;
 Parbleu, dit-il, prenez ceci :
 Il est d'assez bonne mesure :
 Mademoiselle, grimpez-y
 Et sans crotter votre chaussure,
 Je vais vous emporter aussi.

 L E S C A N T H A R I D E S ,

C O N T E .

Par M. Pn.

C O m m e s o u v e n t t o u t s ' e n f i l e i c i b a s !
 D e s B e r n a r d i n s p â t u r o i e n t e n l i e u g r a s ;
 P r è s d e l e u r C l o s v i v o i e n t d e s B e r n a r d i n e s ,
 P e i g n e z - v o u s b i e n c h a q u e c h o s e e n s o n r a n g :
 U n b e l é t a n g n o u r r i s s o i t l e s B é g u i n e s ;
 U n e h a y e v i v e e n t o u r o i t c e t é t a n g ;
 S u r c e t t e h a y e é t o i e n t d e s C a n t h a r i d e s ;
 E n l ' a i r u n v e n t q u i l e s s o u f f l a d a n s l ' e a u ;
 D a n s l ' e a u n a g e o i e n t d e s g r e n o u i l l e s a v i d e s ,
 P a r q u i l ' e s s l a i n f u t c r o q u é b i e n & b e a u ;
 G r e n o u i l l e a p r è s s e r v i e a u R é f e c t o i r e ,
 D e s a s u b s t a n c e i n f e c t a l a N o n n a i n ;
 D ' o ù s ' e n s u i v i t l ' e s c l a n d r e q u ' o n p e u t c r o i r e ,
 U n f e u s u b t i l , & r i e n m o i n s q u e d i v i n .
 G r a n d c a r i l l o n ; s i q u ' a u b r u i t d u t o c s i n
 V i n r e n t , n o n p a s l e s p o m p e s d e l a V i l l e ,
 M a i s c e l l e s - l à d u b e n o î t B e r n a r d i n .
 C o m m e s o u v e n t i c i b a s t o u t s ' e n f i l e !

 L A V E U V E I N C O N S O L A B L E ,

C O N T E .

Par le même.

U N C a r m e é t o i t c h e z u n e V e u v e e n p l e u r s ;
 E t d e s o n m i e u x s e r m o n o i t l a M a t r o n e .
 L a R h é t o r i q u e a y a n t s e m é s e s f l e u r s ,
 L e t o u t s a n s f r u i t , m o n r i b a u d v o u s l a p r ô n e
 A l a f a ç o n d u s o l d a t d e P é t r o n e ,
 U n e , d e u x , t r o i s , q u a t r e , c i n q & s i x f o i s ;

Rien n'opéra : donc le Moine aux abois
 Sort en donnant telle pleureuse au Diable.
 Chacun s'enquiert : Eh bien ! Pere Courtois ;
 Cette femme est , dit-il , inconsolable.

L' Y G R È C ,

Par M. Pn.

MArc une Bequille avoit
 Faite en fourche , & de maniere ,
 Qu'à la fois elle trouvoit
 L'œillet & la boutonniere.
 D'une indulgence plénier
 Il crut devoir se munir ,
 Et courut , pour l'obtenir ,
 Conter le cas au Saint Pere ,
 Qui s'écria : Vierge mere !
 Que ne suis-je ainsi bâti ?
 Va , mon fils , baïse , prospere ;
Gaudeant benè nati.

L E L A C O N I S M E ,

C O N T E .

Par M. Pn.

CHEZ un Seigneur un Moine fut ,
 Le Diable apparut à sa vue :
 Choisis des trois , dit-il , ou tue ,
 Ou bois , ou fornique : opte. Il but.
 En buvant , la Dame lui plut.
 Le Mari qui faisoit un somme ,
 S'éveille & voit le couple en rut ,
 Veut le tuer ; mais le Saint Homme
 Prend un chenet , frappe & l'assomme.
 C'est où l'attendoit Belzébut.

LE MESME AUTREMENT,

Par le même.

A Frere Luc , dans un Castel oisif ,
 Le Diable dit d'un ton impératif :
 Bois , ou fornique , ou bien occis ton hôte.
 Si n'obéis , je r'étrangle sans faute :
 Or , par bonté , je ne veux qu'un des trois.
 Le Moine alors de s'enivrer fit choix :
 Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse ,
 Le porte-froc vous baisa la Maîtresse ,
 Puis envoya l'Epoux chez ses ayeux.
 Pour moi je donne au Diable à faire mieux.

LES DEUX MALADES ,

C O N T E.

Par le même.

UN pauvre Here , enfant de l'Hélicon ,
 Gissoit mourant à peu près sur la paille ,
 Et pour payer casse & Catholicon ,
 Dans son coffret n'avoit denier ni maille.
 Un gros Banquier regorgant de mitraille ,
 En même tems étoit malade aussi.
 Guérissez-moi , s'écrioit celui-ci :
 Voilà de l'or Chers enfans d'Esculape ,
 S'écrioit l'autre , en cas que j'en réchappe ,
 Je vous destine au Pinde un beau loyer.
 La Faculté vers ce lieu ne galope ,
 En l'autre part elle aime à giboyer ;
 Si que bien-tôt de Vernage à Procope ,
 Ce dit l'Histoire , & d'Astruc à Boyer ,
 Depuis le Cedre enfin jusqu'à l'Hyssope ,

Auprès de lui notre Veau d'or eut tout ;
 Au pauvre Diable il resta la nature.
 Conclusion : le pauvre est debout ,
 Et le Richard est dans la sépulture.

L' A V O C A T D I S T R A I T ,

C O N T E .

Par M. R. de B...

UN Orateur plus distrait que Menalque (a) ;
 Sans haut-de-chaussé étoit venu plaider ,
 Contre un mari qui ne pouvoit b...der ,
 Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.
 En s'escrimant l'Avocat se troussoit ,
 Si qu'on voyoit son docteur qui poussoit
Ad hominem un argument en règle ,
 Et fièrement levoit sa tête d'Aigle.
 Son Concurrent le voyant en arrêt ,
 Tout de son haut cria : Maître Forêt ,
 Babillez moins & cachez votre chose ;
 Vous l'avez-là dans un bel appareil !
 L'autre répond : nous perdons notre cause ,
 Si ta Partie en produit un pareil.

(a) De la Bruyère.

L' I V R O G N E J U S T I F I É ,

C O N T E .

DANS un accès de vin & de dévotion ,
 Grégoire alla prier l'un des Carmes-Billetés
 De l'entendre en confession.
 Eh ! quoi ! dit le Frocard , en l'état où vous êtes ;
 Vous confesser ! Eh ! vous n'y pensez pas.
 Pardonnez-moi , Pater , j'y pense , & plus j'y pense ;

Plus j'admire a part moi ce trait de ma prudence ;
Car tout homme est menteur , & je le suis , hélas !

Mais j'en veux faire pénitence.

Or le vin nous corrige ; *in vino veritas* :

Et je me suis mis dans le cas

De ne pas déguiser la moindre circonstance.

L A R O S E ,

C O N T E .

Par M. Blainville.

UN Damoiselle , beau comme le Printems ;
Alloit , disant à Beauté printanière :
Tendre Rosée , usons des doux instans ;
Attendrons-nous du jour l'heure dernière ?
Elle n'osoit en aucune manière
Dire oui ni non. Quand ce petit mutin ,
Le Dieu d'Amour , haut levant la bannière ,
Les conduisit sur lit jonché de thym.
L'Amant cueillit la Rose en son matin :
L'Amante obtint d'Amour grace plénière.

REMEDE CONTRE LA TENTATION ;

C O N T E .

QUand de la chair le fougueux aiguillon ,
Se révoltant , veut forcer sa prison ,
Que faites-vous , demandoit certain Frere
A son Prieur ? Je me mets en priere ,
Répondit-il. Moi , je me jette à l'eau ,
Dit un Béat. Moi , dit un Jouvenceau ;
Parbleu , Messieurs , pour une bagatelle
Je ne sçais pas chercher tant de façon ;

Je vais au but , & , pour toute raison ,
 Au malin corps fais sauter la cervelle.

LE SCRUPULE BIEN PLACÉ ,

C O N T E .

Certain Curé rencontrant son Vicaire ,
 Grand débauché qui courtoisoit Cataut ,
 Un jour de Vieige : ah ! dit-il , en colere ,
 En ce saint jour paroître aussi ribaud !
 Tu m'as promis qu'au moins quand seroit fête
 Tu t'abstiendrais... Je fais , dit le coquin ,
 Ce qu'ai promis : car n'est le tête à tête
 Pour aujourd'hui , j'ai remis à demain.

LE MAUVAIS TURC.

C O N T E .

Par M. Themiseul.

UN Voyageur revenu de Turquie
 Parloit des mœurs de ce pays ;
 Il racontoit que les maris
 Peuvent quitter , choisir , prendre à leur fantaisie
 Blonde & Brunette , en avoir tout autant
 Qu'il leur plaisoit. Un de la compagnie
 Se récria : Dieux ! le beau règlement !
 Si j'étois-là , je ferois chere lie.
 Que j'en aurois ! Alors le regardant
 Avec pitié sa femme Perronelle :
 Eh ! taisez-vous , vous seriez , lui dit-elle ;
 Un Mauvais Turc assurément.

LA SCRUPULEULE,

C O N T E.

Par M. Blainville.

DEux jeunes femmes babilloient ,
Et babillant , s'égosilloient ,
Ainsi qu'oiseaux , voisins de cage.
De caqueterage en caqueterage ,
De la Messe on vint à parler.
Où l'entendre ? Il nous faut aller
Aux Quinze-Vingts. Ah ! fi ! Madame ,
Ces Aveugles , effrontément ,
Vous y viennent à tout moment
Regarder jusqu'au fond de l'ame.

R É P A R A T I O N B I E N F A I T E ;

C O N T E.

ACertain Mousquetaire aimable ,
Alix son honneur immola :
C'étoit aux champs , près d'une étable ;
Lucas les vit , Lucas parla.
Alix furieuse , implacable ,
Devant le Juge l'appella.
Le Manant dans sa peau trembla
Se dédit , s'avoua coupable.
Le Juge qui ne s'en tint-là ,
Et ne prenoit le vrai pour fable ,
Dit à Lucas : homme pendable ,
Qui t'a fait inventer cela ?
Il faut bien que ce soit le Diable.
Oui , Monsieur , il m'enforcela :
Je crus la chose véritable ,
La voyant comme nous voilà.

LA COURONNE ET LA HOULETTE,

C O N T E.

Par M. Darn.

Rarement le plaisir suit de près la grandeur.
 Las de la divine splendeur,
 Les Dieux, un jour, se mirent dans la tête
 De s'amuser à cette fête :
 Les demi-Dieux eurent l'honneur
 D'être appelés. Momus, des jeux le digne Auteur,
 De concert avec la Folie,
 Vîte invente une Loterie,
 Où furent mis lots de toute valeur :
 Depuis la Couronne éclatante,
 Jusqu'à la Houlette innocente.
 Je le dis de grand cœur, à la place des Dieux,
 Je sçais quel lot m'eût fait envie.
 Toute la Compagnie
 Prit maint & maint billet, plutôt quatre que deux.
 Plutus étoit chargé du soin de la recette ;
 Bref, la distribution faite,
 Par le sort Jupiter fit tirer devant lui.
 Qu'arriva-t-il ? La fête fut complète ?
 La Couronne échut à l'ennui,
 Et le plaisir eut la Houlette.

L' O R I G I N E D E S S O T S,

C O N T E.

Par le même.

Après avoir fait ses Ouvrages,
 Bien pétri, façonné, moulé
 Des humains les froides images,

Prométhée au Ciel envolé ,
 Admis à la Cour éternelle ,
 Ravit cette flamme immortelle ,
 Dépôt du séjour étoilé ;
 Puis sur ce globe rapellé ,
 Sur quelque image préférée ,
 Retouchée encor de ses doigts ,
 (On ne sçait trop pourquoi ce choix)
 Répandit la flamme sacrée.
 Aux autres simplement il dit :
 Soyez. Delà tous les Sors furent ,
 Et rien de plus , les gens d'esprit
 Seuls dans ce bas monde vécurent.

L E M I S O G A M E ,

C O N T E .

DAns une compagnie avec emportement ,
 Albin se déchaînoit contre le mariage ;
 Il soutenoit impudemment
 Que l'hymen & le cocuage
 N'alloient plus l'un sans l'autre , & que tout homme
 sage
 Du beau sexe devoit toujours se défier.
 Laissez-le contre nous crier ,
 Dit l'aimable Dorine : il est comme son pere ;
 Qui , s'étant entêté de la même chimere ,
 N'osa jamais se marier.

L'ÉVÊQUE *IN PARTIBUS* ,

C O N T E .

PRès de Thérèse , jeune fille ,
 Alerté , fringante , gentille ,

Un Prélat , suppôt de Cypris ,
Sentoit soulever sa mandille.

Déjà de sa grandeur les doigts saints & bénits
Visitoient de l'Amour les plus secrets réduits.

Que faites-vous , lui dit Therese ?

Quel égarement ! Quel abus !

Moi , dit l'Evêque *in Partibus* ?

Je visite mon Diocèse.

LES DEUX CLYSTERS,

C O N T E,

CLoris , tandis qu'à votre Pere ,
Diaforus donne un Clystere ,
Vous en recevez un d'un jeune Praticien.
Mais que ces anodins diffèrent l'un de l'autre !
Votre Pere à l'instant est délivré du sien ;
Et vous ne le ferez que dans neuf mois du vôtre.

LA M U E T T E,

C O N T E.

Avec sa Femme , avec sa Belle-mere ,
Faisoit voyage , un certain Egrillard ;
Mais à l'auberge on arrive si tard ,
Qu'un lit sans plus leur offre l'hôteliere.
La Belle-mere , à ce discours pâlit ,
Et de son Gendre obtint , peur de méprise ;
Que si tous trois ont gîte au même lit ,
Entre elle & lui , sa Femme sera mise ;
Clause ambiguë insérée au traité.
Après souper , chacun se déshabille ,
Se couche , & prend le poste concerté.
Dormoient à peine , & la Mere , & la Fille ,

Que

Que le Ribaud passe au meilleur côté ;
 Puis vous fourbit l'agréable femelle
 Qui l'occupoit : l'autre s'éveille , & dit
 A son Epoux : c'est , Maman , chien maudit.
 Le Gars répond : eh ! que ne parle-t-elle ?

LE GARS DISPOS,

C O N T E.

Par M. D.....

DAme Alison accusoit sa commere ,
 D'avoir forfait avec Frere Mathieu.
 Où , dit un Gars ? où , dans ce même lieu ;
 Moi le voyant. Quoi ? vous vîtes l'affaire ?
 Entièrement. Après , que fit le Frere ?
 Rien que cela , continue Alison.
 Rien ? rien du tour ? Oh ! de par Saint Pancrace ;
 Reprend le Gars , avec dévotion ,
 Voudrois trouver semblable occasion ,
 Bien , sur ma foi , me pairiez votre place.

LA RÉPONSE IMPRÉVUE,

C O N T E.

Certain Epoux , peu fait au mariage ,
 Tançoit un jour sa dolente moitié ,
 Et se plaignoit que Messer cocuage
 Dans sa maison mettoit souvent le pié.
 La belle Alix pleuroit , c'étoit pitié....
 Sur quoi , lui dit Messer Bon : ça , mignonne ,
 Ne pleure plus ; cette fois te pardonne :
 Faisons la paix , bien veux tout oublier....
 Pas ne cessoit Alix de larmoyer.
 Je me repens , s'écria la pauvreté :

Je me repens.... de quoi , poursuit l'Epoux ?
 D'avoir laissé la main gauche imparfaite
 A cet enfant , que Jean m'a fait pour vous.

LA CHOSE IMPOSSIBLE ,

C O N T E .

M Aître Jupin avec la belle Alcmene ,
 D'Amphitrion jouoit le rôle au mieux ;
 Baifers donnés , puis rendus par centaine ,
 Du gentil couple entretenoient les feux.
 Pas ne dormit Alcmene , je vous jure ;
 La bonne Dame étoit faite à ce jeu....
 Besoin très-fort , est d'être Diable , ou Dieu ,
 Pour jusqu'au bout pousser telle aventure.
 Enfin , après maints baifers de retour ,
 Maints doux ébats , le Galant lâcha prise...
 Qu'avez-vous donc , dit Alcmene surprise ?
 Quel mal vous point ? En chemin rester court !
 Si bien allicz ! continuez de grace ;
 Encor.... Ne puis fournir à votre amour ,
 Reprend le Dieu : trop éprouve en ce jour ,
 Qu'à cettui jeu Femme n'est jamais lasse.

LE NEGRE , ET LA VILLAGEOISE ,

C O N T E .

U N grand coquin de Negre , allant
 Par monts & par vaux , dans un champ
 Fait rencontre d'une Fillette ;
 Fillette naïve , & simplette.
 L'homme noir , friand du déduit ,
 De dire : l'aventure est bonne :
 Dessus cette blanche personne ,

Je vais m'ébaudir un petit.
 Dieu nous l'envoie , & cela dit
 De courre sus. Notre innocente ,
 Que soudain frappe l'épouvante ,
 De le prendre pour le Démon ,
 Et dans les bleds cachant sa tête ,
 De présenter le croupion.
 La créature est fort honnête ,
 Dit le Paillard ; puis , en jurant ;
 De vous l'enfiler bravement.
 » Prends, prends mon corps, dit-elle infâme;
 » Et t'y gorge à contentement ;
 » Mais , poursuit-elle , en se signant :
 » Satan , tu n'auras pas mon ame.

L'ERREUR DU MATIN,

C O N T E.

AH ! quelle image enchanteresse
 La Volupté met dans mes yeux !
 A Paris portons tous met feux ,
 Courons , volons me plonger dans l'ivresse
 De ces plaisirs délicieux
 Qu'on goûte au sein d'une Maîtresse.
 C'est à Paris que sont les Cieux ;
 C'est à Paris qu'est la tendresse.
 Adieu Rois , gloire , éclat , richesse ,
 Vous ne valez pas deux beaux yeux.
 » Henri, vite , un cheval... Sellé ? Cheval sans selle ;
 » J'en irai plutôt au plaisir.
 » Que les vents me prêtent leur aile ,
 » Danstes beaux bras , Eglé , puis-je assez-tôt mourir ?
 » Je vais te voir... te couvrir de mon ame...
 » Te lancer tous les feux dont mon cœur est épris.
 » Ah ! quels transports !... Dieux, je me pâme !
 » Je meurs cent fois... je suis... je suis...

Allons , Monsieur , le Postillon s'ennuye.
 » Que me veut ce lourdaud , Le cheval vous attend.
 » Le cheval est tout prêt... Tu rêves , mon enfant ,
 Qu'on le ramene à l'écurie.

LE PREMIER COUP DE VESPRES ,

C O N T E .

UN Cordelier exploitait gente Nonne ,
 Qui paroïssoit du cas se soucier :
Prestò , prestò , disoit le Cordelier ,
 Haut le gigot , le coup de Vêpres sonne.
 Ne vous troublez , lui repartit la bonne ,
 Ami , ce n'est encor que le premier.

L'IROQUOIS EN FOIRE ,

C H A N S O N .

Sur l'Air : *Pour Bouquet , belle Rollin , &c.*

Par le P. B... J.

A La Foire me voici ;
 Dieu ! quel monde est celui-ci !
 Je ne vois que gens
 Allans & venans ;
 Chacun fait son emplette ;
 Je vois qu'on offre tout céans :
 Mais il faut qu'on l'achette ,
 Morbleu ,
 Mais il faut qu'on l'achette.

✱

L'un vous dit : Monsieur , prenez ;
 Et l'on sous-entend , donnez.
 Ici rien pour rien ,
 Le tien & le mien ,

Sont les deux seuls mobiles :
 A ce prix , est-ce un si grand bien
 D'avoir bâti des Villes ,
 Morbleu ,
 D'avoir bâti des Villes ?

✱
 Lâches prévaricateurs ,
 L'intérêt gâte vos mœurs ;
 Chez vous sur ce pié ,
 Droiture , amitié ,
 Ne sont plus en usage ;
 Et vous nous laissez par pitié
 L'innocence en partage ,
 Morbleu ,
 L'innocence en partage.

✱
 Gardez-bien , Peuples polis ,
 Les vices vos favoris :
 Noirceurs , trahisons ,
 Maux de cent façons ,
 Ils sont tous à vos gages ;
 Ne vous donnez plus de faux noms ;
 Vous êtes les sauvages ,
 Morbleu ,
 Vous êtes les sauvages.

✱
 A consulter votre orgueil ,
 On vous verroit d'un autre œil.
 Ce peintre flatteur
 Vous peint dans le cœur
 Meilleurs que nous ne sommes.
 Moi je ne vous fais pas l'honneur
 De vous croire des hommes ,
 Morbleu ,
 De vous croire des hommes.

✱
 Chez mes confreres les ours ,
 On voit moins de méchans tours ;

D I V E R S E S ;

Moins cruels que vous ,
 Moins fiers , moins jaloux ,
 Chez les Ours on s'entr'aime ;
 Les François plus humains , plus doux.
 Ont un autre système ,
 Morbleu ,
 Ont un autre système.



Mais laissons-là ce propos :
 Marchands , ouvrez vos ballots.
 Que de pompeux riens !
 O Ciel ! que de biens ,
 Dont je n'ai point d'affaire !
 De grace , laissez-moi les miens ;
 Gardez votre misere ,
 Morbleu ,
 Gardez votre misere.



Votre luxe dangereux
 Vous a rendus malheureux ;
 Quoi ! foibles humains ,
 De vos propres mains ,
 Vous forgez vos entraves !
 Nous sommes de vrais souverains ,
 Vous êtes des esclaves ,
 Morbleu ,
 Vous êtes des esclaves.



D'où sont nés tant de besoins ?
 De vos arts & de vos soins.
 Votre seul esprit
 Fomenté & nourrit
 Votre délicatesse.
 L'Iroquois libre , qui s'en rit ,
 Foule aux pieds la richesse ,
 Morbleu ,
 Foule aux pieds la richesse.

Toute votre vanité
 Vaur-elle ma liberté ?
 Au fond des déserts ,
 Sans peur des revers ,
 Je vois brûler ma hutte ;
 Mon cœur même de l'Univers
 Ne craindrait pas la chute ,
 Morbleu ,
 Ne craindrait pas la chute.

✱
 Dans la Foire , beaux Esprits ,
 Vos livres sont à tout prix.
 L'avidé Imprimeur
 Et le pâle Auteur ,
 N'ont chez nous gain ni gloire ;
 Et l'instrument de ma valeur
 Ecrit seul mon histoire ,
 Morbleu ,
 Ecrit seul mon histoire.

✱
 Philosophes orgueilleux ,
 Vos écrits sont merveilleux.
 Mais , en vérité ,
 Je suis enchanté
 De ne les pouvoir lire ;
 Le bon sens par vous maltraité ,
 Dans nos bois se retire ,
 Morbleu ,
 Dans nos bois se retire.

✱
 Que faites-vous , beaux parleurs ?
 Vous semez par-tout des fleurs.
 En tours bien tissus ,
 En mots ambigus
 Votre esprit se distille ;
 Mon silence seul en dit plus
 Que votre pompeux style ,
 Morbleu ,
 Que votre pompeux style.

Mon habit choque vos yeux ;

Mais le vôtre sied-il mieux ?

Tout cet attirail ,

Fruit d'un long travail ,

Vous rend la tête folle.

Quoi ! vous filez jusqu'au *métail* ,

Pour parer une Idole ,

Morbleu ,

Pour parer une Idole !

✕

Il faut , pour flatter vos goûts ,

Mets exquis , fausses , ragoûts :

Mais votre santé ,

Malgré café , thé ,

S'use dès la jeunesse.

Au prix de la sobriété ,

J'achette la vieillesse ,

Morbleu ,

J'achette la vieillesse.

✕

Malgré tous vos Médecins ,

Jamais on ne vous voit sains.

Mourez dans leurs bras :

De votre trépas ,

Ils tirent leur parure.

Insensés , je ne vous plains pas :

Ils vengent la Nature ,

Morbleu ,

Ils vengent la Nature.

✕

Nous vous voyons aux combats ;

François , aussi délicats :

Prisonniers charmans ,

Tous vos sentimens

Dévoilent bien votre ame.

Pour moi je brave les tourmens ;

Je chante dans la flamme ,

Morbleu ,

Je chante dans la flamme.

Marchands , fermez vos paquets ;
 Je fçais vivre à peu de frais.
 J'ai tout & n'ai rien ;
 Laissez-moi mon bien ,
 Mon heureufe indigence.
 Vos defirs font votre lien ,
 Et j'ai l'indépendance ,
 Morblen ,
 Et j'ai l'indépendance.

L' E P I C U R I S M E ,

C H A N S O N.

Par M. S....

Vous qui du Vulgaire ftupide
 Voulez écarter le bandeau ,
 Prenez Epicure pour guide ,
 Et la Nature pour flambeau :
 Il n'invente point de fyftêmes ,
 Il ne fait que bannir l'erreur ;
 Et fi nous rentrons en nous-mêmes ,
 Epicure eft dans notre cœur.



La Nature prudente & fage
 N'a jamais rien produit envain ;
 Nos fens ont chacun leur ufage ,
 Et nous devons tendre à leur fin.
 Pour nous l'enfeigner , la Nature
 Nous a fait préfent du defir ;
 Par une route toujours fûre ,
 Il nous mene droit au plaifir.



Mais le plaifir cefle de l'être ,
 Quand il cefle d'être goûté :
 La débauche ne peut paroître ,

Sans faire fuir la volupté.
 Qu'accompagné de la tendresse ,
 L'Amour soit fils du sentiment ,
 Et que Bacchus , laissant l'ivresse ,
 N'ait avec lui que l'enjouement.



Ton cœur est épris de Thémire ;
 Thémire est sensible à son tour.
 Tous deux , dans un commun délire ,
 Cueillez les roses de l'Amour :
 A servir de si douces flammes ,
 Employez l'été de vos ans ,
 Et que l'ivresse de vos ames
 Se joigne à celle de vos sens.
 Que les ardeurs de la jeunesse
 Se temperent avec Vénus ;
 Que les glaces de la vieillesse
 Se réchauffent avec Bacchus.
 Profitons de l'instant qui passe ,
 Il va malgré nous s'envoler :
 Remplissons-en du moins l'espace ,
 Puisqu'on ne peut le reculer.

LE BON USAGE DE LA VIE,

Chanson Anacréontique.

Par Ag.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

JE n'ai pour toute maison
 Qu'une simple & pauvre chaumière ;
 Que dans le pays Gascon
 On nommeroit Gentilhommière.
 Là , loin du bruit & du fracas ,
 Sans chagrin & sans embarras ,
 Dans une heureuse obscurité ,

Je jouis de la liberté.

J'ai dans ce même canton
Une vigne pour héritage ;
J'en prends sur moi la façon :
Les Dieux bénissent mon ouvrage.
De ce bien j'use de mon mieux ,
Je ne garde point de vin vieux ;
La fin de mon dernier tonneau ,
M'annonce toujours le nouveau.



Quand mes amis sont chez moi ,
Ils pensent que je les régale ;
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chère si frugale.
A table ils paroissent contens ;
Nous y buvons fort & long-tems.
Je ne m'y mets que le dernier ,
Et je m'enivre le premier.



Trop penser est un abus :
Qui prévoit tout , est misérable.
Le passé ne revient plus ,
L'avenir est impénétrable.
Le présent seul est le vrai bien :
Songeons à l'employer si bien ,
Que d'un plaisir qui va passant ,
Un autre renaisse à l'instant.



Que la fortune à son gré
En impose à ceux qu'elle joue ;
Assis au dernier degré ,
Je vois de loin tourner sa roue.
Cette Déesse avec éclat ,
Souvent revêtit un pié-plat :
Je ris de toutes ses erreurs ,
Et je renonce à ses faveurs.



Du monde es-tu mécontent ?

Viens visiter mon hermitage.
 Tu fçauras bientôt comment
 De la vie on doit faire usage.
 Ton cœur fût-il empoisonné
 Du chagrin le plus obstiné ;
 Ni la raison ni le chagrin
 Ne tiendront pas contre mon vin.

C O U P L E T

Adressé à Mademoiselle P. P.

A I R : *Tu croyois , en aimant Colette.*

Que ta voix divine me touche ,
 Et que je serois fortuné ,
 Si je pouvois rendre à ta bouche
 Le plaisir qu'elle m'a donné !

L' A M A N T P H I L O S O P H E.

COrine , unique objet de mes plus tendres feux ,
 N'attends pas qu'en ces Vers , pour vanter ma
 constance ,
 Monté sur un ton langoureux ,
 J'emprunte des soupirs la timide éloquence.
 Nouvel Anacréon , ami du vrai plaisir ,
 Contre un préjugé ridicule
 Mon esprit cherche à t'aguerrir :
 Heureux ! si de ton cœur bannissant le scrupule ;
 De mes leçons profitant quelque jour ,
 Je te vois éprouver les douceurs de l'amour ;
 Mais plus heureux encor si ma Philosophie
 En faveur de mes feux t'en inspireroit l'envie !
 L'ETRE puissant qui créa l'Univers ,
 Le remplit avec soin de mille biens divers ;

Ce divin Artisan , Auteur de la Nature ,
De son habile main ébauchant un tableau ,
Auroit-il fait un ouvrage si beau ,
Pour n'offrir aux humains que des biens en peinture ?
Non : ces biens sont réels. Gloire , profit , plaisirs ,
De l'homme tour à tour font flotter les desirs.

La gloire captive le sage ,
Avec les insensés les plaisirs il partage ;
Et tout ce qu'il met à profit ,
Est le tems précieux qui fuit.
Son cœur né pour l'amour ne peut être insensible ;
Pour soumettre celui d'une Belle inflexible ,
Pour venir à bout d'être aimé ,
Tout lui paroît permis , tout lui devient possible ;
Aux charmes de l'amour s'il se trouve sensible ,
D'une brutale ardeur il n'est pas enflammé.

Toujours soumis auprès d'une maîtresse ,
Il aime avec délicatesse.
Par des soins complaisans , par la plus vive ardeur ;
Si lui-même s'empresse
De mériter la dernière faveur ,
Il la compte pour rien , s'il ne l'obtient du cœur.
Toujours peu satisfait , si le goût n'assaisonne

Les présens que l'Amour lui donne.
Dès qu'il craint de laisser amortir ses desirs ,
De mille petits riens il se fait des plaisirs ;
Dans le plus vif transport d'une ardeur mutuelle ,
Dans le plus doux ravissement ,
Soumettre un cœur tendre & fidele ,
Est l'unique plaisir qui le flatte en aimant.

Dès que sa maîtresse est ingrate ,
Des attraits de la volupté
Son noble cœur n'est plus tenté ;
Ses charmes les plus doux n'ont plus rien qui le flatte ;
A ce revers le sage est préparé ,
Et du sexe enchanteur la facile inconstance
Ne le trouble ni ne l'offense.
Pour reparer son tems à l'Amour consacré ,

Quelquefois entouré de flacons à la glace ;
Sous un ombrage frais on le voit avec grace ;
Rire avec ses amis , & mêler à propos
Un peu de sel Attique avec quelques bons mots.
D'une Amante infidelle il se souvient à peine ,
A ses premiers plaisirs sa raison le ramene :
Elle parle , il l'écoute , & gaillard & dispos ,
D'une ingrate Beauté méprisant les caprices ,
Il revient goûter les délices
Et de l'étude & du repos.

Tels on vit autrefois , sous le regne d'Auguste ,
Rians & badinans , pensans & parlans juste ,
Gais & contens , souper chez Lucullus
Les Tulles , les Catons avec les Lentulus ;
Et tels on vit encor les Sages de la Grece ,
Dans le vin sans scrupule , égayer leur sagesse ;
Et volant comme nous de desirs en desirs ,
Aller , aux doux accords d'une instrument rustique ;
Pour trouver de nouveaux plaisirs ,
Figurer à leur tour dans la danse Pyrrhique ,
Et chez eux revenir , après ces passe-tems ,
Ecrire , étudier & méditer long-tems.
Qu'on ne me dise pas que dans leurs cœurs de glace ;
Mal aisément l'Amour se trouvoit une place :
Erreur ; ils ont aimé , mais délicatement ;
Et quand on aime avec délicatesse ,
L'amour n'est pas une foiblesse ;
Sans cesser d'être sage , on peut bien être Amant :
Mais Amans délicats , ils prouvoient leurs tendresses
En expirant d'amour aux pieds de leurs maîtresses ,
Bien loin que d'un plaisir brutal
Ils fissent , en aimant , leur bonheur capital ,
Livrés au doux penchant qu'inspire la Nature ,
Ils brûloient d'une flamme aussi vive que pure.
Ces Héros recherchoient la dernière faveur
Comme un gage assuré de l'abandon du cœur :
Sans de la volupté la jouissance pleine ,
La conquête du cœur leur sembloit incertaine.

Le Sage en veut au cœur ; là vont tous ses transports ,
Et s'il n'en est le maître , il dédaigne le corps.

Quand par ces douces sympathies ,
Par ces charmes secrets , ces invisibles nœuds
Si chers aux ames assorties ,
Un cœur cede au pouvoir qu'ont sur lui deux beaux
yeux ,

Le corps a peu de part à ces tendres allarmes ;
Ces sentimens discrets , ces soupirs & ces larmes ,
Qui de ce cœur épris excitent les desirs ,

Causent sa peine ou ses plaisirs.

C'est en faveur du cœur que le corps s'intéresse.
Ministre de l'Amour , fier , mais capricieux ,
C'est en prouvant l'excès de l'ardeur qui le presse ;
Qu'il engage un cœur tendre à sculager ses feux ,
Si le vice jamais ne ternit sa victoire ,

Sa jamais par la volupté

Le Sage loin de lui ne se trouve emporté ,
Il acquiert , en aimant , une nouvelle gloire.

Le plaisir n'est pas un poison

Que doive craindre la raison.

Eh quoi ! des animaux feroit-il le partage ?

Et l'homme seul , triste & sauvage ,

Leur Souverain , dit-on , établi par les Dieux ;

Flatté de ce vain avantage ,

N'oseroit-il de même qu'eux

Devenir , sans crime , amoureux ?

Par une Loi bisarre & dure ,

Pourquoi faut-il des Dieux qu'il craigne le courroux ,

En suivant un penchant si doux ,

Qu'en le formant lui donna la Nature ?

Une jeune Beauté , dont les traits ravissans

Séduisent mon cœur & mes sens ,

Ne brille-t-elle sur la terre

Que pour leur faire une cruelle guerre ;

Et ne pourrai-je pas dans mes transports pressans ;

Grand Dieu ! sans craindre ton tonnerre ,

Jouer en paix de tes présens ?

Brûlant d'une soif infernale ,
 Suis-je ici bas comme Tantale ,
 A la source des biens dont je puis m'enivrer ,
 Sans pouvoir me désalterer ?
 Non , non , la raison qui m'éclaire ,
 Contre une peine trop sévère
 Peut à bon titre murmurer.
 Que me servent les biens , que tu prétends me faire ,
 Et ces plaisirs auxquels tu sembles m'inviter ,
 Si , sans mériter ta colere ,
 Je ne sçaurois en profiter ?
 En vain un Souverain s'apprête
 Aux Seigneurs de sa Cour à donner une fête
 Si tous les conviés à son banquet royal
 Ne peuvent , suivant leur attente ,
 Goûter des mets que leur présente
 Ce Prince bon & libéral ?
 Quelle seroit son injustice ,
 Si , par un sanguinaire arrêt ,
 Il les faisoit , au sortir du banquet ,
 Périr tous du dernier supplice !
 C'est à ce terrible portrait ,
 Auteur de la Nature , & mon pere & mon maître ;
 Qu'on veut te faire reconnoître.
 Dois-je donc craindre ton bienfait ?
 Ah ! vainement par ta magnificence
 Tu fais éclater ta puissance ,
 Si je ne puis en liberté
 Jouir des fruits de ta bonté.

L E M A R I I M P R U D E N T ,

C O N T E .

IL est de certaines matieres ,
 Dont les plus ignorans sont les plus satisfaits.
 Le petit Conte que je fais ,

Vaut mieux que dix preuves entieres.

Un Mari pour sçavoir , après maint embarras ,
Si sa femme , un peu trop d'humeur à vouloir plaire ;
Ne l'avoit pas fait le confrere

De force honnêtes gens que je ne nomme pas ,
Enfin , après dix ans d'étude
A se tirer d'inquiétude ,

Sans pouvoir contenter sa folle passion ,
S'avisa d'une invention

Qui l'éclaircit d'un point à son repos funeste.
Ce curieux , un soir , entrant dans sa maison ,
Leve les mains au ciel , il soupire , & le reste.

Sa femme veut d'abord en sçavoir la raison :
Vous pouvez bien juger qu'elle vint au plus vîte
Tâter le pouls de l'hypocrite.

Non , ma femme , dit le mari ,
Je n'ai ni fièvre ni migraine ;

Plût au ciel ! j'en serois plus promptement guéri ,
Que du chagrin qui fait ma peine.

Il pleure là-dessus ; elle veut tout sçavoir ;
Elle le flatte , elle le prie ,
Pleure avec lui de compagnie ,
Et feint le plus grand désespoir.

Eh bien ! vous le sçavez , dit alors le bon homme ;
Il est arrivé ce matin

Un Devin important , que partout on renomme
Comme le mieux instruit des décrets du Destin ;
Chacun va pour le voir , & l'affluence abonde.

Enfin , mon cœur pour trancher court
Voyant que tout le monde y court ,

Je me laisse entraîner à la foule du monde.

Mais hélas ! nous voyant en grand nombre assemblés ,
Jettant les yeux sur près de mille ,
Tremblez , nous a-t-il dit , tremblez :

Je viens de consulter l'astre de votre Ville.

On crut qu'il annonçoit la récolte stérile
Et de nos vins & de nos bleds.

Hélas ! non , c'est bien autre chose

Que le Devin nous a prédit ;
 Il nous a menacé d'une métamorphose ,
 Et voici comme il nous l'a dit
 Ceux dont , par l'influence aux maris trop fatale ,
 Les femmes ont fait brèche à la foi conjugale ,
 Auront.... Ah ! Qu'auront-ils ? lui dit sa femme , Eh
 bien !...

Ici la force m'abandonne ,
 Pour suit-il : ces maris , avant que minuit sonne ,
 Auront hélas ! auront une tête de chien.
 Est-il vrai ? l'étonnant prodige ,
 Dit-elle , tremblante d'effroi !
 Mais après , revenant à soi :
 Qu'avez-vous tant qui vous afflige ?
 Ingrat , doutez-vous de ma foi ?
 Non répond le mari , je ne crains pas pour moi ;
 A mes yeux votre vertu brille ;
 Je me vois dans tous mes enfans.
 Mais si cela touchoit quelqu'un de nos parens ,
 Quel deshonneur pour la famille !
 Que diront les honnêtes gens ?
 Le reste du discours ne fait rien à l'affaire ;
 Ils se couchent à l'ordinaire :
 Si le mari dort , l'histoire n'en dit rien.
 Mais pour la femme , on sçait , qu'en lui touchant la
 tête ,
 Son ambulante main faisoit fréquente enquête ;
 Le sujet , vous le sentez bien ;
 En faut-il dire davantage ?
 C'étoit pour voir si son visage
 S'allongeoit en museau de chien.
 Tandis qu'elle mesure , & voit si ses oreilles
 Sont encor aux siennes pareilles ,
 L'homme remue , & la femme d'abord
 Se retire & fait l'endormie ,
 Et fait si bien qu'elle s'endort ,
 Sans songer à la prophétie.
 Elle dormoit profondément ,
 Quand le mari subitement

Lui porta l'effroi dans l'oreille ,
 Par une espee d'aboyement.
 La pauvrete en sursaut s'éveille ,
 Saute du lit légèrement ,
 Crie : à l'aide , miséricorde !
 Dans la crainte qu'il ne la morde ;
 Et réfléchissant sur le cas

Qui lui fait voir sa honte toute prête ,
 Elle soupire , & dir à demi-bas :
 Faut-il que par ma faute , hélas !
 Mon mari soit devenu bête ?

Le bon homme en sçut plus qu'il n'en vouloit sçavoir.
 Heureux s'il eût toujours resté dans l'ignorance !

Cette Histoire nous fait bien voir ,
 Qu'il est certain secret , dont mal nous prend d'avoir
 Une trop sûre connoissance.

L' A C C O M M O D E M E N T

De la Vérité & de la Charité ,

C O N T E.

Par M. Pn.

LA Vérité , la Charité ,
 Si rares au Siecle où nous sommes ,
 Etoient le plus beau don qu'eût fait le Ciel aux hom-
 mes ,

Avant qu'ils l'eussent irrité.

Mais ces aimables Sœurs ont quelquefois querelle ;
 Le plus habile a peine à les concilier.

L'une est toujours ardente , & signale son zele ;

L'autre est inexorable , & ne sçauroit plier.

S'il faut prendre parti , le choix est difficile :

Voyons de quelle adresse , à franchir ce pas-là ,

Sçut user un Docteur habile ,

De l'Ecole de Loyola.

Dans Paris , une jeune Fille ,
 Héritière d'un gros Banquier ,
 Etoit l'honneur de sa famille ,
 Et l'ornement de son quartier.
 Plus d'un galant cherche à lui plaire ;
 Mais entre les devoirs rendus
 Près de la Fille & de la Mere ,
 Les soins d'un jeune Mousquetaire
 Semblent les plus ardens & les plus assidus.
 La Mere prudente , attentive ,
 Juge à propos d'entrer en explication ,
 Et d'une recherche si vive
 Approfondit l'intention.
 Ma vue est toute légitime ,
 Répond fièrement l'Amoureux ;
 Si je puis devenir heureux ,
 Ce ne sera pas par un crime.
 Faut-il quelque éclaircissement
 Sur mes moyens , sur ma Noblesse ;
 Chez le Pere Recteur de la Maison Professe ,
 On peut en avoir aisément.
 Quoi ! le Pere Recteur ? dit la bonne Maman :
 Le témoignage est bon. Je connois sa droiture ,
 Et j'aurois pour son sentiment
 Même foi que pour l'Ecriture
 Ces mots , au cœur du jeune Amant ,
 Font luire un rayon d'espérance.
 Il vole , sans perdre un moment ,
 Au Convent de sa Révérence.
 » Cher Pere , lui dit il , mon sort est en vos mains ;
 » Un mot de votre part , contraire ou favorable ,
 » Va bientôt de tous les humains ,
 » Faire le plus heureux , ou le plus misérable.
 Il s'explique , & le Pere est touché vivement
 D'un discours que l'Amour rendit plus pathétique ,
 Que tous ceux qu'enfanta l'art de la Rhétorique.
 » Je suis à vous , dit-il ; mais j'ignore comment...
 » Ecoutez , reprend-il , je roule une pensée

- » Qui va vous paroître infensée ,
- » Mais qui peut à vos yeux servir utilement.
- » Je connois un Richard jaloux à toute outrance ,
- » Et qui , pour échapper au Destin des Cocus ,
 - » Offre cinquante mille écus.
 - » A quelque homme de confiance ,
- » Qui de sa chere Epouse assure l'innocence
- » Par de sages avis , par son inspection ;
 - » Mais à cette condition ,
 - » Que , pour son entiere assurance ,
- » Cet Argus se soumette à l'opération ,
 - » Qui n'est pas si commune en France
 - » Que chez certaine Nation.
- » Si cet Emploi suffit à votre ambition ,
 - » Vous en aurez la préférence....
 - » O l'admirable expédient ,
 - » Pour avancer mon Mariage ,
 - » S'écria notre Adolescent !
- » Morbleu , pour les Trésors qu'on puise en Orient ;
 - » Pour tout l'or que roule le Tage ,
 - » Je ne livrerois pas ce gage....
- » Modérez ce transport , dit le Pere en riant ,
 - » Et soyez moins impatient ;
 - » Je ne perds pas encore courage.
 - » Au domicile du Recteur
 - » Paroît bientôt la bonne Mere ;
 - » C'étoit son Conseil ordinaire ,
 - » Et peut-être son Directeur.
 - » Elle parle , elle questionne.
- » Du jeune homme , dit-il , j'estime la personne ;
 - » Et respecte l'extraction ;
- » Elle est depuis long-tems avec distinction
 - » Sur les rives de la Garonne.
- » Quant à ses revenus , je n'en suis guere au fait ;
- » Mais je suis assuré qu'il possède un Effet
- » Dont il a refusé quinze mille pistoles.
- » La Mere est satisfaite , & donne des paroles.
- » Les vœux de votre Amant sont bientôt exaucés ;

Et les Noces se font , sans ces dépenses folles ;
 Sans ces apprêts vains & frivoles ,
 Dont la plupart des Grands sont trop embarrassés.
 Tout rit dans le nouveau ménage :
 Sur la fin d'un repas , où régnoit la gaité ,
 Le Recteur s'applaudit de sa dextérité
 A conduire un pareil Ouvrage.
 Il fait voir que sa Charité
 A bien joué son personnage ,
 Sans offenser la Vérité.

La Maman en rit peu : la bonne créature
 Voir d'un air assez consterné ,
 Que l'effet de son Gendre est d'une autre nature
 Qu'elle n'avoit imaginé ;
 Et contre le Recteur à demi-bas murmure.
 » Pourquoi , disoit-elle en secret ,
 » Ne convertir en or ce précieux effet ?
 » Pourquoi cette offre refusée ?
 » Oh ! que l'échange me plairoit !
 Mais on prétend que l'Epousée
 N'en eut pas le même regret.

LE P I R A T E ,

C O N T E .

A Mour souvent se niche dans le froc :
 Nonnains toujours n'ont pas des cœurs de roc ;
 Guimpe & beguin sont de foibles barrières ;
 Voile , Cordon , Cilice & Chapelet
 Ne font point peur à Chevalier discret ,
 Qui sçait jouër de toutes les manières.
 Murs vainement prêtent leur épaisseur ;
 Grille de fer défend mal la pudeur.
 Quand Cupidon , signalant sa puissance ,
 Pour se jouer l'attaque quelquefois ,
 Traits enflammés la mettent aux abois :
 Elle se rend sans faire résistance ;

Et dans Couvent, comme ès Cours des grands Rois,
Filles y sont en terribles arrois.

Oyez ceci , vous qui voulez apprendre
Comment tel cas se peut appercevoir :
Mon desir est de le faire sçavoir ,
Si vous avez le dessein de m'entendre.

Au fond d'un val , non fort loin de la Mer ;
Dans les enclos d'un vaste Monastere ,
Nonnes vivoient en destin très-amer ,
De voir couler leurs beaux jours sans rien faire :
Or il avint qu'au rivage prochain ,
Un Corsaire fit un larcin
Qui fut suivi de son naufrage ;
Sa nef vint se briser contre un roc du rivage ,
Puis dans l'abyme se plonger ;
Par bonheur il sçavoit nager ,
Et gagnant le bord avec peine ,
Après avoir repris haleine ,
Fatigué des flots & du vent ,
Il suit le chemin du Couvent ,
Sans sçavoir quelles gens y faisoient leur retraite.
Il y frappa : d'abord on vient l'interroger.
Une Nonnain , jeune & bien faite ,
Eut pitié de son sort , & voulut le loger ;
Mais c'étoit contre l'ordre , & pour fléchir l'Abbesse ;
Qui n'avoit pas l'ame tigresse ,
La Nonne mit la charité
Dans les intérêts du Corsaire.
Faites , lui dit l'Abbesse , à votre volonté ;
Mais sur-tout cachez ce Mystere.
Un homme dans ces lieux ! ah ! je tremble , ma Sœur :
Notre Evêque a tant de rigueur !
Vous vous moquez , Madame : & qui lui pourra dire ;
Reprit la gentille Nonnain ?
Faudra-t-il qu'un pauvre homme expire ,
Faute d'un secours si prochain ?
Alors la pitié triomphante

Décida pour l'aventurier ;
Loin de se voir injurier ,
On le mit , contre son attente ,
Dans un lieu reculé du commerce & du bruit.
Tout le favorisoit , il étoit déjà nuit :
Pour sécher ses habits , & chasser sa foiblesse ,
Le feu s'allume , on lui donne du vin.

Pendant cela l'esprit malin
Faisoit désespérer l'Abbesse.

Le Pirate étoit jeune & beau ;
Le travail du chemin , l'humidité de l'eau ,
Faisoient languir ses yeux & pâlir son visage.
Il avoit l'air doux & discret :
On est tenté pour le secret.

Un attifail dévot ne rend pas toujours sage :
Si l'Amour se sert des traits du Jouvenceau ,
Pour frapper vivement le cœur de la pucelle ,
(C'étoit un délicat morceau ,)
Elle ne parut pas moins belle.

On commença par les remerciemens ;
L'Etranger en sçavoit bien faire.
Un cœur , qui s'attendrit , ne se contente guere
D'une foule de complimens.

La Nonnain dans ce lieu n'étoit pas nécessaire ;
Un ordre de l'Abbesse aussi la fit sortir.

Elle commençoit à s'y plaire ;
Mais pour quelque moment il en fallut partir.
Dès que la porte fut fermée :

Vous souffrez , dit l'Abbesse , il faut vous reposer ,
Le Galant connut bien qu'il pouvoit tout oser :
Les Nonnes par le monde ont bonne renommée.

Il ne fallut pas grand effort :
La guimpe se levoit , on respiroit plus fort ,
Les yeux brilloient ; l'heure étoit arrivée ,
Que la place au vainqueur alloit être livrée.

Mais sur cet endroit du tableau
Il est fort à propos de tirer le rideau.
La Sœur revient quelques momens ensuite ,

Lasse de garder le Mulet ;
A la tentation Satan l'avoit induite ,
 Quoiqu'elle eut un grand Chapelet.
L'Abbesse lui fit place , & gagna sa Cellule.
L'inconnu , pour payer son hospitalité ,
Lui fit un compliment tout plein de piété :
 Elle ne fut pas incrédule.
 Après , elle le fit coucher ,
 Et fut trouver la jeune Abbesse
 Qui ne songeoit pas à pécher ,
Et rendoit grace au Ciel de sa grande tendresse.
Vous avez fait , Madame , une bonne action :
Quelque Saint vous a pris en sa protection ,
 Lui dit la Sœur douce & flatteuse.
 Hélas ! que vous êtes heureuse !
 On ne peut faire trop de bien ,
 Reprit l'Abbesse satisfaite :
Charité du péché fait rompre le lien ;
Aux pauvres affligés il faut donner retraite.
 A la nuit succéda le jour.
 A peine étoit-il de retour ,
 Qu'on fut visiter le Corsaire.
 Tels soins ne lui devoient déplaire ;
Mais le secret toujours ne pouvoir pas durer :
Des Nonnains de ce lieu la troupe étoit nombreuse.
Enfin , pour éviter quelque histoire fâcheuse ,
 Il fallut bien se séparer.
 Ce ne fut pas sans répandre des larmes ,
 Où l'inconnu trouva de nouveaux charmes.
Il promit tendrement de revenir un jour ,
 Et de conserver son amour.
On ne le crut pas homme à dire une imposture :
 Il retourna s'exposer sur les flots ;
Et pour finir le Conte , il faut dire en deux mots
 La suite de cette aventure.
 Quelques mois après son départ ,
Avec étonnement on vit enfler l'Abbesse ;
Elle en rougit aussi , mais c'étoit un peu tard

S'appercevoir de sa foiblesse.
 Neuf lunes achevoient leur cours ,
 Quand une cruelle colique ,
 Que d'abord on crut néphrétique ,
 Effraya les Nonnains & menaça ses jours.
 Pour soulager sa peine , on mit tout en usage :
 Les vieilles lui crioient , courage ;
 Les jeunes plaignoient sa douleur.
 Mais , comme avec le tems il n'est rien qui n'éclate ,
 On vit naître , non sans terreur ,
 Un gage bien formé de l'amoureux Pirate.
 Après d'inutiles discours
 Sur cette affaire d'importance ,
 Il fut conclu de garder le silence ,
 Et du petit Corsaire on conserva les jours.
 Mais une Nonne scrupuleuse
 Le dit dans sa confession ,
 Et de sa pitié généreuse
 L'Abbesse enfin reçut rude punition.

I L L' Y M E T T R A ,

C O N T E .

Par M. D.....

Mieux qu'aucun Roi , fût-ce le Roi de France ,
 Monsieur ** ; vous êtes obéi ;
 Il est bien vrai que le seul nom d'ami
 A sur mon cœur cent fois plus de puissance ,
 Que tous ces noms dont on est ébloui ;
 Ces vers badins vous doivent la naissance ,
 De vos bienfaits recevez donc le fruit.
 Pour l'amitié si j'ai toujours écrit ,
 Que l'amitié par vous m'en récompense.
 Un jeune gars , on le nommoit Colin ,
 (Tous les Colins ont été de grands hommes ,
 Peu différens de tous tant que nous sommes)

C'est l'annoncer tant soit peu libertin ,
 D'ailleurs garçon honnête & fort humain ,
 Aiguillonné , poussé par la nature ,
 Le vrai démon qui mène à cette fin ,
 Pourchassoit fort certaine créature ,
 Dite autrement sa cousine Catin ,
 Brune piquante & de bonne monture ,
 Ayant seize ans de Dieu , de l'avant-main ,
 Petite bouche & levres de carmin ,
 Morceau de Roi , cousine , je vous jure ,
 Formée exprès pour damner son cousin .
 En attendant à piller autres choses ,
 Déjà les mains butinoient lys & roses ,
 Qui se méloient sur le plus joli sein ;
 Déjà Catin , d'une humeur peu revêchie ,
 Laissoit cueillir sur cette bouche fraîche
 Le doux baiser , le baiser de l'ami :
 Peut-on aimer & se montrer farouche ?
 A ce jeu-là , celui qui plus me touche ,
 Monsieur Colin n'étoit point endormi :
 Vous le voyez. Une Madame Argante ,
 Du gentil couple austère surveillante ,
 Laide , dévote , & c'étoit bien raison ,
 De la laideur naît la dévotion ,
 Vient à passer en ce moment de joie ,
 Entend propos de l'amoureux jargon ,
 Bien différens de propos d'oraison ;
 Voit en un mot prendre la petite oie .
 Vite , en faisant force signes de croix ,
 Elle s'en va chez une tante sienne ,
 Vieille dévore encore à longue antienne ;
 Elle s'essaie à rappeler sa voix ,
 Tant du scandale elle a l'ame saisie ;
 Puis reprenant ses sens , elle s'écrie :
 » Je n'en puis plus... ma tante... c'est affreux...
 » Colin... Catin... je les ai vus tous deux ,
 » Qui se disoient... Que pouvoient-ils se dire ?
 » Auroient-ils eu quelque débat entr'eux ?

- » Quelque débat ? mon Sauveur ! c'est bien pire ;
 » Il vaudroit mieux qu'ils se fussent battus :
 » Ils se disoient... qu'ils s'aimoient... Bon Jesus !
 » Les chers enfans , ils ont l'ame excellente.
 » Mais peu contens de tenir ces discours ,
 » Sçavez-vous bien , pour tout dire , ma tante ,
 » Qu'ils s'embrassoient... Fort bien , cela m'enchanté ;
 » Faisse le Ciel qu'ils s'embrassent toujours...
 » Mais dans le sein une main avancée...
 » C'est par hasard qu'il l'aura là glissée ;
 » La chair n'a point de part à tout cela...
 » Mais... Taisez-vous... Quoi , dans cette aventure ,
 » Voyez-vous pas du péché la souillure ?
 » De tout ceci qu'est-ce qui s'ensuivra ?
 » Satan au mal , la chose est évidente ,
 » Si Dieu n'y met la main , les poussera...
 » C'est ce qu'il faut espérer , dit la Tante
 » Il l'y mettra , ma Nièce , il l'y mettra.
-

L E M É D E C I N ,

C O N T E .

UN Médecin d'ignorance accomplie ,
 Chez moi débuta l'autre jour ,
 En me disant : Monsieur , je vous supplie ,
 En ma faveur d'écrire à votre Cour.
 Et pour quel sujet , je vous prie ?
 Le Roi me fait venir pour être... Quoi ? son... hem ,
 Cordonnier ?... Médecin... Médecin !... je m'écrie :
Domine , salvum fac Regem.



LA FORTUNE DU DIABLE ,

C O N T E.

UN Diable s'en va par la Flandre ,
 Criant qu'il enrichit les gens :
 Chacun s'empresse de s'y rendre ,
 Il y court nombre d'indigens.
 Entre autres , un Coquin de dire :
 Fais-moi riche. Tu le feras ;
 Mais pour l'être il faudroit , beau Sire ,
 Faire.... Tout ce que tu voudras.
 Renie un Dieu : qu'un ? c'est vétille ;
 Si tu veux , j'en renierai mille.
 O l'honnête homme que voilà !
 Après... Ne faut-il que cela ?
 Rien plus : ça , dit le misérable
 Ouvrant sa main , l'or je l'attends.
 Tu vas l'avoir , répond le Diable ;
 Mais d'abord donne-moi cent francs.

LA PLUME DE L'AMOUR ,

*Par Madame de***.*

UNe femme avec son Amant ;
 Se donnoit licence parfaite.
 Elle tenoit d'une main satisfaite
 Ce Sceptre , le premier vraiment ;
 Beau Sceptre qu'à prix d'or , ni de sang , on n'achete ;
 Pour un pareil joyau , je le dis franchement ,
 Si l'on pouvoit en faire emplette ,
 Je combattrois comme un athlète ,
 Ou donneroïis tout mon vaillant :
 Mais reprenons notre aventure.

Certain Damon survenu-la ,
 Par le trou peu discret d'une large serrure ,
 Tranquille spectateur , regardoit tout cela.
 Le Sceptre bas , notre Amant se retire ;
 Verroux d'être ôtés doucement ;
 Damon d'entrer , la Dame de lui dire :
 Pardon si vous avez attendu quelque instant ,
 J'écrivois. Oh ! repart avec un prompt sourire ,
 Damon : que vous devez benir votre destin !
 C'est l'Amour qui vous fait écrire ,
 Vous aviez sa plume à la main.

TE L L E V I E , T E L L E F I N ,

C O N T E .

QU'on ne dise point que l'homme
 A la mort pense autrement
 Qu'il pensa de son vivant ;
 Faites ces Coates à Rome.
 Moi , je soutiens hardiment
 Qu'il meurt avec son penchant.
 Le Poëte meurt Poëte ;
 Le Médecin , Médecin ;
 La Catin , toujours Catin.
 En veut-on preuve complète ?
 Ecoutez ce fait certain.
 Par un Prêtre vénérable ,
 Un vieux gouteux exhorté
 De se mettre en sûreté
 Contre la griffe du Diable ,
 Sur le Prêtre ouvre les yeux ;
 Puis au lieu de Litanie ,
 Et d'un ton vraiment pieux ,
 Tout en trépassant , s'écrie :
 Grand Dieu ! qu'il étoit mouffeux !
 Grand Dieu ! qu'elle étoit jolie !

L A F E M M E C H A R I T A B L E ,

C O N T E .

UN Aveugle en maint lieu s'en va :
 Las ! j'ai perdu ma double joie.
 Que le bon Dieu vous en envoie :
 Le bon Dieu ne rend point cela.
 Une femme passe par-là :
 A ce mot de joie elle pense ,
 La femme a toujours là l'esprit ,
 Qu'il regrette la jouissance
 Des oreilles que Dieu nous fit.
 Soudain jusqu'aux pleurs d'être émue ,
 De donner l'argent qu'elle avoit :
 Conte-moi donc un peu le fait.
 Pauvre homme ! son état me tue.
 L'Aveugle raconte à l'instant
 Comment la chose est avenue.
 Quoi ! tu n'as perdu que la vue ?
 Coquin , rends-moi donc mon argent.

L E B O N E X E M P L E ,

C O N T E .

JEune Fillette , avec un certain Drille ,
 Au jeu d'amour s'exerçoit de son mieux..
 Survient le pere , il apperçoit sa fille
 Entre les bras du Galant ; le bon vieux
 Doutoit du cas , il se frotte les yeux.
 Bref , il voit trop que la chose est très-claire.
 De par Saint Jean , dit le barbon fâché ,
 Fille maudite , infâme boucaniere ,
 Mal te prendra d'avoir ainsi péché.

De ce n'ayez nul souci , mon cher pere ,
 Reprend Agnès , chassez cette peur-là ;
 Car tous les jours le vois faire à ma mere ,
 Sans qu'aucun mal advienne de cela.

LE COCU VENGE.

C O N T E.

DE jeunes gens , libertins (je le dis ,
 En accusant leur jeunesse : cet âge ,
 Pour compagnon , a le libertinage.)
 Plus que jamais dignes d'être maudits ,
 Après avoir bû , Dieu sçait , fait grand'chere ,
 Ne respirant que l'amoureux déduit ,
 En se disant bon soir & bonne nuit ,
 Se confioient , sous le sceau du mystere ,
 Ce qu'ils alloient , ou ce qu'ils vouloient faire ;
 Car bien souvent , malgré leur appétit ,
 Chez ces Messieurs le fait suit peu le dit.
 L'un disoit : moi , je vais chez ma commere ,
 Faire un enfant à Monsieur son mari ,
 Au demeurant bon Diable & mon ami
 Fort bien , & toi ? . . . M'ébattre avec sa fille . . .
 Encor mieux . . . Moi , me couler dans les draps
 De la cousine , elle est parbleu gentille.
 Allons , courage : ô l'heureuse famille
 Qu'on baise ainsi ! Tout cela ne vaut pas ,
 Replique l'autre , une haute Comtesse
 Dont j'ai l'honneur de servir les appas ,
 Elle a passé la premiere jeunesse ;
 Mais elle a bien huit cens ans de noblesse ,
 Les Beaufremont lui céderoient le pas ;
 Je dois ce soir m'égayer dans ses bras . . .
 Demeures-y le reste de ta vie ,
 Mon camarade , ajoute un compagnon ,
 Qui , peu frappé de la condition ,

Ne faisoit cas que d'une gente amie :
Tu ne sçaurois exciter mon envie.
Pour moi , je cours chez ma chere Manon.
Cette Manon , n'est Princesse , ni Reine :
Mais ses attraits , sa beauté , sont son nom.
C'est une rose épanouie à peine ,
Elle a quinze ans , l'air coquet , l'œil fripon ,
Et des tettons , un cul ! . . . c'est ma folie ,
Que ce cul-là : qu'il en soit un second !
Il n'en est rien , Messieurs , je le parie.
J'en connois un , interrompt celui-ci ,
Qui pourroit bien avoir la préférence ;
C'est un miracle. Un Pourceau de finance
Est le Sultan de ce morceau choisi :
Je l'ai déjà fait cocu , Dieu merci ,
Et vais le faire encor . . . Et très bien faites ,
Dit celui-là. Pour moi , j'ai mon sérail
Dans un Couvent de fringantes Nonnette
J'y cours baiser l'albâtre & le corail.
Oh ! voilà bien les voluptés parfaites :
Il faut avoir eu des fortunes complètes.
Pour mes péchés , que l'on m'enferme-là ;
Et je renonce à toutes nos coquettes.
Ainsi chacun , avec discrétion ,
Se répandoit en frais de confidence ,
Lorsqu'un de ceux qui gardoient le silence
Dit à la troupe , en élevant le ton :
J'aurai , corbleu , plus que vous tous à faire ;
Car de ce pas je vais cocufier
Un Bel-Esprit , un Comte , un Cordelier ,
Un Président , un Marchand , un Notaire ,
Un Histrion , bref tout Paris entier ;
Jugez , Messieurs , de l'excès de ma flamme.
Lors un ami , le tirant par le bras ,
Avec un ris malin , lui dit tout bas :
Eh ! tu vas donc coucher avec ta femme ?

LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE.

C O N T E.

UN bon Curé , d'une santé d'Élu :
 C'est dire qu'il avoit très-grande paillardise.
 Peut-on se bien porter & n'être pas ému
 D'un éguillon de convulsié ?
 Un bon Curé donc avoit lu ,
 Dans je ne sçais-quel bouquin vermoulu ,
 Que , dans les premiers tems , Messieurs les gens d'E-
 glise ,
 Pour éteindre ce feu que Lucifer attise ,
 Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
 Notre homme avoit bien moins de gourmandise ,
 Il n'en vouloit qu'un seul. Qu'un seul ! En vérité ,
 Un Saint n'auroit plus loin poussé la chasteté.
 En conséquence donc de cet antique usage ,
 Notre Pasteur , en homme sage
 Qui toujours dans le premier Rit
 D'un culte va saisir l'esprit ,
 En son logis prend une Gouvernante.
 Son âge ? sa figure ? Etoit-elle piquante ?
 De bonne robe , appétissante ,
 Sur-tout stérile : car c'est-là le premier point.
 Tout cela , je ne le dis point ,
 Messieurs les curieux : vous sçavez comme est faite
 La Gouvernante d'un Curé ;
 Je ne demande au Ciel qu'un tel morceau sacré ;
 Qu'il me le donne , & je vivrai ,
 J'en jure ma foi de Poète ,
 D'une continence parfaite.
 Dire que Jeanneton figuroit tour-à-tour ,
 La Maîtresse de nuit , la Servante de jour ,
 Ce trait encor me paroît inutile.
 Il faudroit qu'un Curé fût un grand imbécille .

De payer grassement Servante faite au tour ,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.

Du Pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.

Las ! le pauvre homme en fit tant sa Maîtresse ,
Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir ,
Diroit un libertin ; je donnerois ma vie ,
Si je pouvois ainsi mourir.

Taisez-vous , libertin , vous parlez en impie.

Moi , du Curé je dirai seulement ,
Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.

Le bon Dieu veuille avoir son ame ,
Ainsi soit-il. En attendant
Laissons le pauvre sous la lame ,
Et revenons vite aux vivans.

Nouvel oint du Seigneur d'entrer au Presbytere ,
Jeanneton de rester , & d'être à l'ordinaire
Alerte à se parer de tous ses agrémens.

Sans avoir de Philosophie ,
Elle sçavoit assez que penser de la vie ,
Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs ,
Que le Ciel seme sur sa route.

Las ! pour quelque peu de douceurs ,
Que du bout des levres on goûte ,
Combien est-on abreuvé de douleurs !

Et Jeanneton venoit d'en boire le calice
Jusqu'à la lie , en perdant son Pasteur.
Elle veut donc , avec son successeur ,
Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.

Après avoir pour le défunt Curé ,
De tout son cœur , dit un *Miserere* ,
Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle ,
Dévotement & d'un air tout sucré ,

Elle s'apprête de plus belle
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à leche-doigt ,
De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.

Partant de coucher l'heure enfin arrivée ,
Heure charmante à l'amour réservée ,
Voilà ma Jeanneton qui mene promptement

Notre nouveau Pasteur à son appartement ;
Puis sans façon , suivant son habitude honnête ,
 Dans le cabinet attendant ,
De se deshabiller , le tout modestement ,
 Pour voler vîre au tête à tête ;
 C'étoit pour elle assurément
 Un jour de noce , un jour de fête.
 Nouvel Amant , nouveau plaisir.
Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir ,
Sur-tout l'esprit de femme , ajoute le Poëte ;
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.
Sa toilette ! oui , sa toilette. L'Amour ,
Ainsi qu'à la Duchesse , enseigne à la grisette
 Cet art heureux de plaire sans atout ,
L'adroit deshabillé qui vaut l'habit de Cour ,
 Et là-dessus toute femme est coquette.
 Or pendant que le tentateur ,
Car le Diable en ceci n'étoit un mince acteur ,
 Rendoit encor Jeanneron plus tentante ,
 Plus coquine , plus agaçante ,
A ses tettons donnoit plus de rondeur ,
A son souris plus d'artifice ,
A son œil noir plus de malice ,
A ses roses plus de pudeur ,
Comme à ses lys plus de candeur ;
Tandis que déployant l'adresse
Du Diable le plus corrupteur ,
Il en formoit bref une enchanteresse ,
Que faisoit le Pasteur ? Le Pasteur ? en entrant ,
 Il marmota de son Breviaire ,
 Qu'il n'entendoit aucunement ;
 Ensuite en se deshabillant ,
 Vous dit mainte longue priere ;
 Au lit se mit finalement ,
 Trois ou quatre fois se signant
 Et d'eau bénite s'aspergeant ,
 Au Seigneur Dieu recommandant
 Son ame la plus moutoniere

Que le Ciel fit assurément ,
N'attendant plus que le moment
De fermer sa sainte paupière ,
Puis s'endormir pieusement ,
Et puis rêver du firmament.

Un dormeur de cette manière

Pouvoit-il songer autrement ?

Ouais ! quel est ce Curé d'une nouvelle espèce ?

Attendoit-il dans son lit Jeanneton ?

Non sans doute. Il n'avoit nulle tentation

De succomber à la tendresse.

Nulle ? Et voilà le plaisant , écoutez...

Oh ! par ma foi , ce Curé-là me blesse :

Eh ! quoi ! ne point goûter des douces voluptés ,

Ne point manger un morceau de la pomme ,

Quand il la voit sous sa main ? le pauvre homme !

Il avoit donc cent ans ? Vous vous moquez de nous.

Je ne badine point : j'ignore , au reste , l'âge

De ce singulier personnage ;

Mais je pense assez comme vous.

Je ne sçaurois croire à tant de sagesse ;

Il faut être un grand Saint , ou cassé de vieillesse ;

Pour refuser ses sens à des plaisirs si doux.

Revenons à notre homme étrange ,

Ou , si mieux l'aimez , à notre ange ;

Car ce bon Curé-là n'avoit rien de l'humain.

Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain ,

Retenue un instant pour quelque bagatelle ,

Jeanneton s'en alloit se retirer soudain.

Déjà de sa benoîte main

Il avoit éteint la chandelle.

Et Jeanneton s'en ira-t-elle ?

Jeanneton étoit bien dans un autre dessein.

Il s'impatiente à la fin.

Jeanneton.... Monsieur... Je vous prie ,

Dépêchez-vous... Dans un instant , Monsieur.

Et Jeanneton de dire au fond du cœur :

Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie ,

Dieu soit loué ! puis mains de se hâter ,
 Lacet de rompre , épingles de sauter ,
 On auroit mis son plus beau juste en pièces.
 Eut-on trop tôt d'amour savourer les caresses ?
 Mais Jeanneton... je veux dormir... Comment !
 Me prend-il donc pour dormir seulement ?

Jeanneton , mais qui vous arrête ?
 Au nom de Dieu , finissez... Je suis prête ,
 Allons... Monsieur... me voici. Jeanneton
 Paroît enfin ; mais sçavez-vous bien comme ?
 A faire , (me le permet-on ?)

Tomber le Pape , oui , le Pape de Rome ,
 Le dirai-je ? en... cherchez cette rime en ion ,
 Qui vient sans qu'on l'appelle en cette occasion ,
 Et qu'il ne faut point que je nomme ,

Si je veux conserver ma réputation
 D'écrivain chaste & de saint homme.

Puis peignez vous le plus friand tendion ,
 Ayant blanche peau , bon chignon ,
 D'une main tenant sa lumière ,

(C'étoit l'Amour même avec son flambeau)
 Coëffée en petite laitière ,

Un mouchoir blanc sur le front le plus beau ,
 (C'étoit l'Amour même avec son bandeau)

Laisant voir un tétin de beauté ravissante ,
 Qui sembloit s'échapper vers la main triomphante
 Qui devoit arracher la seule épingle , hélas !

Où tinssent encore tant d'appas ;

Nue à demi comme une Grace ;

Montrant d'ailleurs jusqu'au genou ,

Une jambe à vous rendre fou.

Ah ! bienheureux Curé , que n'étois-je à ta place ?

Méritois-tu tant de bonheur ?

Le sot !... Eh bien ! êtes-vous bon coucheur !

Me mettrai-je dans la ruelle !...

Le Curé se frottoit , se refrottoit les yeux.

Rêvé-je Est-ce un Esprit... en chemise... ! c'est-elle....

Non... Parlez-donc : lequel aimez-vous mieux ?

D'invoquer tous les Saints bien vîte ,

Asperſion nouvelle d'eau benite ,

Force ſignes de Croix... Avez-vous badiné ,

Sçavez-vous bien , Monſieur , qu'il fait un froid ex-
trême ?

Que je me couche , allons : comme il fait l'étonné !

Quand ce ſeroit le Diable même !..

Oui , c'eſt le Diable aſſurément ;

Je te conjure , Eſprit méchant...

Notre Maître , à la fin nous pardons patience....

Quoi ? Jeanneton... c'eſt-elle... Oui , c'eſt bien moi ,
vraiment.

Où vas-tu ?... me coucher... Avec moi... Je le penſe.

Eh quoi ! tiſon d'enfer , une telle impudence !

Avec moi ſe coucher ! ô Sainte Providence ?

Au meurtre... on m'aſſaſſine... Arrêtez un inſtant ,

C'eſt un peu trop pouſſer le badinage...

Tu ne ſortiras point de cet appartement ?...

Je n'entends rien , Monſieur , à ce rapage ;

N'ai-je à vos yeux nul agrément !

Le défunt penſoit autrement.

Au ſecours !.. mes voiſins !.. Qu'il eſt doux ce langage ,

Expliquez-vous la , clairement.

Craindriez-vous de me faire un enfant ?

Oh ! vous ne riſquez rien... Me voilà toute en nage. ..

T'en iras-tu , vilain Démon , dans le moment ?..

L'hiſtoire me paroît plaifante ;

Depuis quand une Gouvernante

N'auroit-elle donc plus l'honneur

De coucher avec ſon Paſteur ?..

Infâme , que diſ-tu ?.. Dame , j'en ai la preuve ,

Avec votre prédéceſſeur

Je couchois tous les jours ; je penſois qu'étant veuve ,

Je pouvois ainſi faire avec ſon ſucceſſeur...

O la louve ! ô l'abominable ?

Encore une fois , miſérable ,

De ma préſence éloigne toi :

Demain je te renvoie... Et moi ,

Je rends mes comptes tout à l'heure :
Si je reste céans un instant , que je meure.
Levez-vous , s'il vous plaît , Monsieur l'homme de
Dieu ,

Je ne veux point demeurer davantage
Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.
Las ! le pauvre défunt il eut mon pucelage !

S'il vivoit , il l'auroit encor.

(Notez que quelque larme humectoit son visage.)

C'est bien là ce qu'on peut nommer un Curé d'or.

De ces Curés-là , quel dommage ,

S'il n'en étoit plus aujourd'hui ?

Nous en pourrions trouver de semblables , j'espère.

En attendant , je vais servir notre Vicaire :

J'aurai très-peu d'argent , je ferai maigre chère ;

Mais du moins on couche avec lui.

Quelque pédant , à mon Curé semblable ,

Blâmera Jeanneton ; moi , je l'approuve fort.

En effet , avoit-elle tort ?

Faire cas du plaisir , c'est être raisonnable.

Que d'un Destin de fer je sois persécuté ;

Qu'il m'ôte mes emplois , mes biens , ma liberté ;

Si l'Amour me rit , me seconde ,

Qu'un lit enfin me reste , & dans ce lit Manon ,

Ai-je à me plaindre du sort ? Non ,

Je suis le premier Roi du Monde.

LE RÉVEIL DE L'AMOUR ,

Piece Anacréontique.

UN jour l'Enfant aîlé , dans les bois d'Idalie ;
Fut surpris d'un profond sommeil.

Aussi-tôt , sans vouloir attendre son réveil ,

Craignant déjà la léthargie ,

Vénus , aux pieds du Souverain des Cieux ,

S'en

S'en va porter ses craintes maternelles :
 Jupiter est saisi de ses frayeurs mortelles ;
 Vîte au Conseil sont mandés tous les Dieux.
 On s'assemble , on consulte , & comme ici , l'on crie.
 Enfin , après bien des avis ,
 Pour obvier à cette maladie ,
 Est décidé qu'auprès de l'Enfant de Cypris
 On enverra la Jalousie.
 Du consentement général
 Elle part. L'Amour se réveille ;
 Mais qu'est-il arrivé du remede ? Autre mal.
 Jamais depuis ce jour notre Enfant ne sommeille.

LE GÉOMETRE ET LE POÈTE.

F A B L E.

CERTAIN fou , suivant d'Apollon ;
 Ignorant jusqu'à la nausée ,
 N'ayant d'autre occupation
 Que de pincer la corde usée
 De son maudit psaltérion :
 (On sçait que la présomption ;
 Par fois même l'impertinence ,
 Sont le partage & la finance
 De ces Messieurs de l'Hélicon ;
 C'est chez eux que la Suffisance
 De vent court enfler son ballon.)
 Certain Poète alérion ,
 De son art vantant l'excellence ,
 Sur un Eleve de Newton
 Prétendoit la prééminence ,
 Et s'escrimoit en fanfaron.
 » Comment ? un bœuf de Géometre ;
 » Qui voit tout X dans l'Univers ,

- » Difoit notre machine à vers,
 » Avec moi de niveau se mettre ?
 » Pauvre homme ! vouloir m'égalé !
 » Sçais-tu bien que je fais parler
 » Les Dieux des airs & de la terre ,
 » Les vents , l'orage , le tonnerre ,
 » Le plus taciturne poisson ,
 » La matiere enfin la plus brute ?
 » Moi , dit avec compassion
 » Le Sage , las de la dispute :
 » Je fais parler... Quoi ? La raison...
-

LE PORT DU SALUT.

Epigramme.

UN gros Pater , par le somme surpris ,
 Vint tout-à-coup à ronfler dans la Chaire ;
 Puis en dormant à s'écrier : j'y suis ,
 J'y suis... Où donc êtes-vous , dit un Frere ,
 En l'éveillant ? Fourche de Belzébut !
 Maudit sois-tu , répond le Moine en rut ;
 Onc de mes jours n'avoit fait plus beau rêve
 Que cettui-ci. Faut-il qu'il ne s'acheve !
 Sans toi j'entrois dans le Port du Salut.

LE CARME ET LE DIABLE ;

C O N T E.

UN jour Satan voyageant par le monde ,
 En son chemin un Carme rencontra.
 Ça , Compagnon , lui dit l'esprit immonde ,
 De cette bourse ou de ce Tendron-là ,
 Fais vite un choix , opte. Le Moine opta
 Pour le Tendron donné , croqué sur l'heure ;

Puis dans sa peau le Frapart ne demeure ,
 Qu'il n'ait tiré la bourse adroitement.
 En fait d'astuce , un Moine est admirable :
 Le Carme eut donc & la Fille & l'argent.
 Qui fut le sot ? ce fut le pauvre Diable.

LE D I G N E V I C A I R E ,

C O N T E .

UN Curé s'en alloit mourant.
 Accourt comme à son ordinaire
 Alix , sa brebis la plus chere :
 Pour quel sujet ? cela s'entend ;
 Ce n'étoit pas pour ne rien faire.
 Le Vicaire , homme très-vivant ,
 Soudain convoite la commere.
 Que veut Madame ici , Monsieur ,
 Peut-on voir Monsieur le Pasteur ?
 Il n'est plus bon à voir , Madame :
 Vous me dites.... ? las ! sa pauvre ame
 Est prête d'aller au Seigneur ;
 Mais si vous avez quelque affaire ,
 Vous pouvez parler , j'ai l'honneur ,
 Madame , d'être son Vicaire.

LE P U R G A T O I R E A S S U R É ,

C O N T E .

LUcas , de vilain Hérétique ,
 Devenu parfait Catholique ,
 Prend femme , il n'est besoin d'ajouter un Lutin :
 Qui dit Esprit femelle , annonce Esprit malin.
 Le nouveau Converti , qui n'avoit le grimoire .

Pour conjurer son Diable & le dompter ;
 S'écrie : ah ! je sens trop qu'il est un Purgatoire ;
 Avec ma femme , on n'en sçauroit douter.

LE JUGE RÉCUSÉ ,

C O N T E .

Certain Gascon , frappe un Baudet , l'assomme ;
 Bref par le maître en justice est cité ;
 Il vient , on juge , on condamne notre homme.
 En cet arrêt est une nullité ,
 Dit le Gascon. Comment ? oui , Dieu me damne
 Si je vous ments. La raison ? la voici ,
 Réplique-t-il , en montrant le Bailli :
 C'est que Monsieur est le parent de l'Anc.

LES CAPUCINS DE B....

C O N T E .

UN pauvre Séraphique indigne ,
 Est surpris , à son grand malheur ,
 Travaillant à force à la vigne ,
 Non pas à celle du Seigneur ,
 Mais bien à la vigne charmante
 D'une veuve jeune & fringante
 Dont il étoit consolateur ;
 Le Délinquant traîné sur l'heure
 Dans une profonde demeure.
 En Cour de Rome sont écrits
 Tous les détails de cette affaire :
 Prononcé contre le bon Pere
 Un *Suspendatur à sacris*.

Tout le Couvent , qu'on se souvienn
Que je parle de Capucin ,
Noyant ces trois mots de Latin ,
N'entend point quel genre de peine
On inflige à notre Bouquin.
A deviner on se tourmente ,
On lit , on relit , on commente :
C'est du Grec , non , c'est de l'Hébreu.
Eh ! mes très-chers Freres en Dieu ,
Dit le Cicéron de la bande ,
Expliquer ceci n'est qu'un jeu ;
Je vois trop ce qu'on nous commande.
Vîte , qu'on aille à la prison
Chercher le Pere Ange Marie ,
Et d'abord , sans plus de façon ,
Pendons-le dans la Sacristie.

L E C O U R T I S A N ,

C O N T E .

UN Courtisan de faveurs surchargé ,
Malgré l'éclat de sa haute fortune ,
Sentoit son cœur de noirs soucis rongé ;
Il vouloit fuir la grandeur importune ,
Qui sur ses pas amene le chagrin ,
Dans un beau char vernissé par Martin.
Le voilà donc qui vole à la campagne
Loin de la Cour , & se sauvant en vain
De cet ennui qui toujours l'accompagne ,
Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
Près d'un ruisseau dont les flots peu superbes ,
Par leur murmure appelloient le Plaisir ,
Et se jouoient sur un vert tapis d'herbes
Que quelques fleurs se plaisoient d'embellir ,
Aux pieds d'un saule il vit deux pauvres Haïces

Gais & contens , du pain bis a la main ,
 D'un front joyeux combattant leur destin ,
 Et paroissant ne s'embarrasser gueres
 Quel jour pour eux lueroit le lendemain ,
 Riant sur-tout. L'Homme de Cour soupire ;
 Il les approche & leur dit : mes amis ,
 Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire ?
 Tout aussi-tôt avec de nouveaux ris ,
 Nos Villageois bienheureux de lui dire :
 Ce que j'avons , Monseigneur , du plaisir.
 Ce mot naïf fut un trait de lumiere
 Pour Monseigneur ; il scut le retenir ,
 Rendit au Roi cordon & jarretiere ,
 Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
 Mais à Monsieur le vrai se fit connoître ,
 Avec le vrai , le plaisir enchanteur ,
 Le sentiment , trésor heureux du cœur ,
 Le pur amour qui ne veut pas de maître ,
 Son ame enfin reçut un nouvel être ;
 On oublia l'ennui de Monseigneur.
 Eh ! quel éclat peut valoir le bonheur ?

L'OCCASION PERDUE ET RECOUVRÉE ,

PAR P. CORNEILLE.

UN jour le malheureux Lisandre ,
 Poussé d'un amour indiscret ,
 Attaquoit Cloris en secret ,
 Qui ne pouvoit plus se défendre ;
 Tout favorisoit son amour :
 L'astre qui nous donne le jour
 Alloit porter ses feux dans l'onde ;
 Et cet ennemi de Cypris
 Ne laissoit de lumiere au monde
 Que dans les beaux yeux de Cloris.

Avec un amoureux silence ,
Dans un secret appartement ,
Elle supporte doucement
Son amour & sa violence ;
Ses bras qu'elle veut avancer
Ne servent à le repousser
Que pour l'attirer davantage :
Elle le souffre à ses genoux ,
Et n'a presque pas le courage
De lui dire , que faites-vous ?

Avec un œil doux & sévère
Elle envisage son amant ,
Et lui montre confusément
De l'amour & de la colere ;
Lisandre , dit-elle tout bas ,
Je crierai ; car ne pensez pas
Que je contente votre envie :
Cessez d'attaquer mon honneur ,
Ou commencez d'avoir ma vie ,
Comme vous avez eu mon cœur.

Mais Lisandre , aussi peu timide
Que son cœur étoit amoureux ,
Imprime l'ardeur de ses feux
Sur les bords de sa bouche humide ,
Et glisse sa brulante main
Sur la neige de son blanc sein ,
Dont il prétend fondre la glace ;
Et la tenant entre ses bras ,
Il veut élever son audace
Sur un lieu plus saint & plus bas.

Là , sans respect & sans relâche ,
Il cherche l'objet de ses vœux ,
Et trouve ce lieu bien-heureux
Sous le cotillon qui le cache :
De ses doigts tremblants & hardis ,

Il prend le sombre paradis
Qui donne l'enfer à nos ames ;
Ce trône vivant de l'Amour ,
Où parmi les feux & les flammes
L'on n'a jamais trouvé le jour.

Attachés bouche contre bouche ,
L'un & l'autre étroitement pris ,
Il ébranla si bien Cloris ,
Qu'il la jetta sur une couche ;
Lors avecque des yeux roulants ,
Demi vifs & demi mourants ,
Elle feignit d'être pâmée ,
Et dans un si prompt changement
Ne parut plus être animée
Que par des soupirs seulement.

A voir sa gorge toute nue ,
Son corps tout du long étendu ,
L'on jugeoit qu'elle avoit perdu
Sa pudeur & sa retenue ,
Que sa constance étoit à bout ,
Que son Lisandre pouvoit tout ,
Qu'elle se fût tout laissé faire ;
Mais par un accident fâcheux ,
Que je dis & qui se doit taire ,
Il ne se passa rien entr'eux.

Prêt de goûter mille délices ,
Ce triste & malheureux Amant
Vit changer son contentement
En de très-rigoureux supplices ;
Il étoit couché sur Cloris ,
Lorsqu'il demeura tout surpris
D'une infortune sans seconde ;
Et pour comble de son ennui ,
Ce qui donne la vie au monde ,
Demeura froid & mort pour lui.

Cet arc-boutant de la nature ,
 Ce principe du mouvement ,
 Immobilile & sans sentiment ,
 Perd sa vigueur & sa figure ;
 Lifandre a beau le tourmenter ,
 Il a beau le solliciter ,
 Et lui préparer des amorces ;
 Ce lâche qu'il excite en vain ,
 Au lieu de reprendre ses forces ,
 Pleure mollement en sa main.

Cependant Cloris revenue
 De ce feint assoupissement ,
 Porte ses deux mains promptement
 Dessus sa cuisse toute nue ;
 Là , par dessein ou par hasard ,
 Elle empoigna ce Dieu camard ,
 Ce chaud Priape de la fable ;
 Mais le sentant froid & rampant ,
 Elle crut que c'étoit un diable
 Sous la figure d'un serpent.

Jamais une jeune Bergere
 Ne retira si promptement
 Sa main , qui trouve innocemment
 Un aspic dessous la fougere ,
 Que Cloris fit sa belle main
 Dessus ce membre lâche & vain ,
 Qu'elle toucha dessous sa robe :
 Lors avec un juste dépit
 Elle se leve & se dérobe
 Des bras de Lifandre & du lit.

Dans la colere qui l'emporte ,
 Elle pousse ce pauvre amant
 Et sans l'écouter seulement ,
 Se dispose à gagner la porte ,
 Lorsque Lifandre à ses genoux

Lui dit Cloris que faites-vous ?
 Ah ! du moins écoutez mes plaintes ;
 Et voyez dedans mon malheur ,
 Toutes les plus vives atteintes
 De l'amour & de la douleur.

Ma chere Cloris , je vous aime
 Plus que les délices des Cieux ,
 Plus que les hommes & les Dieux ;
 Et mille fois plus que moi-même ;
 Je brûle d'une vive ardeur ,
 Et cette nouvelle froideur
 Ne vous doit pas sembler étrange :
 Je sçais comme il faut aimer ;
 Mais pour m'ôter des bras d'un Ange ,
 Un diable est venu me charmer

Quelqu'ennemi de la nature
 Trouble mes sens & ma raison ,
 Et de son funeste poison
 Souille une flamme toute pure :
 Peut-être aussi sont-ce les Dieux ,
 Qui se voyant moins glorieux ,
 M'ont voulu rendre misérable.
 Mais que dis-je ? ils sont innocens ,
 Cloris elle seule est coupable ,
 Elle seule a charmé mes sens.

C'est sa beauté qui dans mon ame
 A joint le respect à l'amour ,
 C'est son œil , plus beau que le jour ,
 Qui fait croître & mourir ma flamme
 Heureux dans ma captivité ,
 Si j'osois , avec liberté ,
 Jouir d'une grace imprévue ,
 Et de tous mes sens transportés ,
 Je n'ai réservé que la vue
 Pour admirer tant de beautés.

Quoi qu'il en soit , mon adorable ,
Avant que vous quittiez ces lieux ,
Souffrez que je perce à vos yeux
Un cœur fidele & misérable ,
Afin que j'expie en mourant
Un crime si noir & si grand ,
Qui choque la nature même ;
Et que pour venger vos appas ,
Ma mort vous témoigne que j'aime ,
Puisque ma vie ne le fait pas.

Il alloit parler davantage ,
Pour exprimer son désespoir ,
Et peut-être qu'il eût fait voir
De sanglants effets de sa rage ,
Lorsque l'arrêtant par le bras ,
Cloris lui dit : ne parlez pas ,
J'entends quelqu'un qui se promene ,
Et je vois avec un grand bruit
Porter dans la chambre prochaine
Les sombres flambeaux de la nuit.

Soudain une voix entendue
Redoubla son étonnement ,
Et lui fit dire promptement :
Cher Lisandre , je suis perdue.
Ah ! cessez de me retenir ,
C'est mon mari qui va venir.
Je l'entends , il est à la porte ,
Il faut toujours craindre un jaloux ;
Et vous , dont la vigueur est morte ,
Comment lui résisteriez-vous ?

Lors cette belle transportée
D'amour , de crainte & de souci ,
Mena notre amoureux transi
Près d'une fenêtre écartée ,
Et sans beaucoup de compliment ,

Il se glissa légèrement ,
Et descendit dedans la rue ,
Où pressé d'un mortel ennui ,
Il fit long-tems le pied de grue ,
Et puis se retira chez lui.

Frappé de la funeste envie
Qui fait la honte & le remords ,
Il souffrit plus de mille morts
Du malheur de sa propre vie !
Quoiqu'alors les jours fussent grands ,
Cette nuit lui dura mille ans ,
Il ne put fermer la paupiere ;
Sur le point du jour seulement ,
Honteux de revoir la lumiere ,
Il la ferma pour un moment.

Le Soleil qui chasse les ombres
Et l'épouventement des nuits ,
Loin de dissiper ses ennuis ,
Les rendit plus noirs & plus sombres :
Quand il vit ce pere du jour ,
Il crut , par un excès d'amour ,
Voir de Cloris la belle image ;
Mais il connut dans un moment
Comme Ixion dans un nuage ,
Que son amour n'étoit que vent.

Après mille secretes gênes ,
Cet Amant , par un digne effort ,
Résolut de chercher la mort ,
Ou bien le remede à ses peines.
Ah ! je ne crains plus mon malheur ;
Je mourrai , dit-il de douleur ,
Où je réparerai ma gloire ;
Et quoi qu'il en soit dans ce jour ,
Je remporterai la victoire ,
Ou de la mort ou de l'amour.

Le bouillant desir qui le presse ;
 Fait que d'abord après dîner ,
 Il sort & va se promener
 Près le logis de sa maîtresse.
 A peine y fut-il un moment ,
 Qu'il en vit sortir Doriman ,
 Le vieux mari de cette belle ,
 Et se glissant dans la maison ,
 Il alla chercher auprès d'elle
 Ou sa mort ou sa guérison.

Par une secrète avenue ,
 Il fut dans son appartement ;
 Il la trouva nonchalamment
 Dormant sur son lit étendue.
 Mais , Dieux ! que devint-il alors ,
 En approchant de ce si beau corps ?
 Il eut des mouvemens étranges ,
 Lorsqu'une cuisse à découvert
 Lui fit voir le bonheur des Anges
 Et le ciel de l'Amour ouvert.

Dans cette agréable surprise ,
 Où Cloris n'avoit pas songé ,
 Elle avoit assez mal rangé
 Et ses jupes & sa chemise ;
 Lisandre aussi-tôt curieux ,
 Vit lors les délices des Dieux ,
 La peine & le plaisir des hommes ,
 Notre tombe & notre berceau ,
 Ce qui nous fit ce que nous sommes ,
 Et ce qui nous brûle dans l'eau.

Nid brûlant qui nous sert de mue ,
 Asyle où l'on est en danger ,
 Raccourcit & fait allonger
 La chose la moins étendue ;
 Fort qui se donne & qui se prend ,

Œil couvert qui rit en pleurant ;
Bel or , beau corail , belle ivoire ,
Doux canal de vie & de mort ,
Où pour acquérir de la gloire ,
L'on fait naufrage dans le port.

Petit trésor de la nature ,
Etroite & charmante prison ;
Doux tyran de notre raison ,
Fixe & mouvante sépulture ;
Autel que l'on sert à genoux ,
Dont l'offrande est le sang de tous :
Sangsue avide & libérale ,
Roi de la honte & de l'honneur ,
Permettez que ma plume étale
Ce que Lisandre eût de bonheur.

Beau composé , belle partie ,
Je sçais bien que lorsqu'il vous vit ,
Il n'observa dessus ce lit
Ni l'honneur , ni la modestie ;
Mais d'amour & de charité ,
Il couvrit votre nudité ,
Pour faire évaporer sa flamme ;
Et savoura tout les plaisirs
Que le corps fait sentir à l'ame
Dans le transport de nos désirs.

Ce beau dédale qu'il contemple
Avec des yeux étincelants ,
Fait naître & couler dans ses sens
Une ardeur qui n'a point d'exemple ;
Le feu qui consume son cœur ,
Porte par-tout sa vive ardeur ,
Et brille enfin sur son visage ,
Et ce lâche de l'autre jour ,
Se roidissant d'un fier courage ,
Ecume du feu de l'amour.

Plein d'ardeur , d'audace & de joie ,
De remporter un si beau prix ,
Le galant saura sur Cloris
Comme un faucon dessus sa proie ,
Quand cette belle ouvrant les yeux ,
Vit Lisandre victorieux ,
Forcer ses défenses secretes ,
Et la tenant par les deux bras ,
Entrer , tout fier de ses conquêtes ,
En un lieu qu'on ne nomme pas.

Tandis que Cloris se tourmente
Par de doux & puissants efforts ,
Et qu'elle agite tout son corps ,
Pour sauver sa vertu mourante ,
Son heureux Lisandre aux abois ,
Roule les yeux & perd la voix ,
L'amour fait écouler son ame :
Elle est toute prête à partir ;
Il s'étend , il dort , il se pâme ,
Et ne sent rien pour trop sentir.

D'abord que son ame ravie
De l'excès d'un plaisir si grand ,
Eut par un soupir tout brûlant ,
Donné des signes de sa vie ,
Cloris , avec sa belle main ,
Ota sa bouche de son sein ,
Où son Amant l'avoit collée ;
Et se déchargeant peu à peu ,
Honteuse de se voir mouillée ,
Essuya l'eau qui vient du feu.

Après une colere feinte
De tout ce qui s'étoit passé ,
Un reste d'honneur offensé
Porta Cloris à cette plainte :
Ah ! dit-elle , c'est fait de moi ,

J'ai faussé l'honneur & la foi :
Vous me perdez , cruel Lisandre ,
Faut-il que malgré mon devoir ,
J'aie en un moment laissé prendre
Ce qu'on ne peut jamais ravoïr ?

Mais si pour une faute extrême ,
On peut trouver quelque couleur ,
Je puis dire dans mon malheur
Que j'ai failli parce que j'aime.
Amour , ce maître impérieux ,
Force les hommes & les Dieux ,
Et brûle les poissons dans l'onde ,
Nul ne peut éviter ses coups ;
Et puisque tout aime en ce monde ,
Je puis brûler d'amour pour vous.

C'est avec raison que mon ame
Reçoit l'amour d'un favori ;
Ces noms de vieux & de mari
Font l'horreur d'une jeune femme.
Les maris , ces lâches tyrans ,
Ne se sont faits nos conquérants
Que contre le droit de nature ;
Et c'est en pratiquer la loi ,
D'aller chercher la nourriture
Que l'on ne trouve pas chez soi.

Mais ces hommes sont infideles ,
Leur plus beau feu s'éteint en peu ,
Et de tout l'amour qu'ils ont eu ,
Ils n'en réservent que les aîles.
Esclaves de la liberté ,
Ils font voir leur légèreté
Dans leur geste ou dans leur langage ;
Et pour un plaisir indiscret ,
Ces oiseaux sortant de la cage ,
Vont conter tout ce qu'ils ont fait.

Trop juste & trop aimé Lisandre ,
S'il en étoit ainsi de vous ,
Je percerois de mille coups
Ce cœur qui s'est laissé surprendre ;
J'ai tout perdu pour vous gagner :
Voudriez-vous , pour me ruiner ,
Eventer ma secrète flamme ?
Et tireriez-vous vanité
De la foiblesse d'une femme
Et de votre légèreté ?

Ah ! que plutôt la mort m'advienne ,
Cria Lisandre à ce discours ,
Dont pour interrompre le cours ,
Il mit sa bouche sur la sienne ;
L'élevant de terre , il la prit
Et la coucha dessus le lit ,
Où je ne sçais pas ce qu'ils firent ;
Je crois bien qu'ils firent cela ,
Puisque les Amours qui les virent ,
M'ont dit que le lit en branla.

Ce fut alors qu'ils se pâmerent
De l'excès des contentemens ,
Que cinq ou six fois ces amans
Moururent & ressusciterent ;
Que bouche à bouche & corps à corps ,
Tantôt vivans & tantôt morts ,
Leurs belles ames se baisèrent ,
Et que par d'agréables coups ,
Entr'eux ils se communiquèrent
Tout ce que l'amour a de doux.

Muse , n'échauffez plus ma veine ,
De grace arrêtez-vous un peu ,
Ou m'inspirez un autre feu
Que celui de votre fontaine ;
Je ne sçais quoi dedans mon cœur

Se glisse avec tant de douceur
Que je suis forcé de me rendre.
Ah ! Cloris , quand je m'en souviens ,
Je m'imagine être Lisandre ,
Et me semble que je vous tiens.

•

Fin du quatrieme & dernier Volume.

f. 2



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le quatrieme Volume , qui
sert de Supplément aux Œuvres de
GRÉCOURT.

<i>L'Invocation du Poëte Lucrece.</i>	page 1
<i>Retraite en Hollande.</i>	5
<i>L'Anti-mondain.</i>	7
<i>Les miseres de l'Amour.</i>	9
<i>Epitre sur l'Automne.</i>	10
<i>Epitre sur l'Hyver.</i>	13
<i>La Vie heureuse.</i>	16
<i>L'Apothéose du Pucelage.</i>	17
<i>Réponse pour les Blondes.</i>	19
<i>Epithalame.</i>	20
<i>Le Lit de Glycere.</i>	22
<i>Le Procès du Fard.</i>	24
<i>Danchet aux Champs Elisées.</i>	26
<i>Le Coche Allégorique.</i>	39
<i>Epitre de Mlle. Maupin.</i>	41
<i>Epitre à Claudine.</i>	42
<i>Epitre à Manon.</i>	44
<i>L'Amour Oïseleur.</i>	48
<i>Aminte & Amarille.</i>	50
<i>Le triomphe de l'Amour.</i>	56
<i>Le véritable Amour.</i>	62

<i>Madrigal de Cottin...</i>	62
<i>Le Pouvoir de la Beauté.</i>	ibid.
<i>La Statue de Pigmalion.</i>	63
<i>Idée d'une Maitressè.</i>	64
<i>Les cinq Sens.</i>	65
<i>Le Voluptueux.</i>	ibid.
<i>Le Rendez-vous.</i>	66
<i>Les Confidences.</i>	70
<i>Le rajeunissement inutile.</i>	73
<i>Ulysse & Circé.</i>	78
<i>Le Cul-Pie.</i>	80
<i>L'Origine des Puces.</i>	83
<i>Origine de l'expression filer le parfait amour.</i>	95
<i>Tout est bien comme il est.</i>	111
<i>Rosine.</i>	117
<i>Le Requin.</i>	133
<i>Tirliberly.</i>	137
<i>Le Nez & les Pincettes.</i>	139
<i>La Bougie de Noel.</i>	144
<i>Ima.</i>	146
<i>La Puce.</i>	149
<i>Le Coureur de Poste.</i>	153
<i>Amant dessus , Amant dessous.</i>	158
<i>L'Hospitaliere.</i>	160
<i>Le Mirliton.</i>	162
<i>Les Coquilles d'Œufs.</i>	163
<i>Le Bouquet de l'Amant.</i>	171
<i>Les petits Bateaux.</i>	172
<i>Le Chapelet & la Discipline.</i>	173
<i>La Métamorphose des Filets de Vulcain.</i>	174

<i>Le Capucin & sa Robe.</i>	175
<i>L'Heure du Berger.</i>	176
<i>La Sourde Oreille.</i>	177
<i>Le Clepsydre.</i>	178
<i>L'Ivrogne incorrigible.</i>	ibid.
<i>L'Ave Maria.</i>	179
<i>Bravoure d'un Ivrogne.</i>	180
<i>La Commere charitable.</i>	181
<i>La jeune femme en couche.</i>	ibid.
<i>Le Déménagement.</i>	182
<i>Les Cantarides.</i>	183
<i>La Veuve inconsolable.</i>	ibid.
<i>L'Y Grec.</i>	184
<i>Le Laconisme.</i>	ibid.
<i>Le même autrement.</i>	185
<i>Les deux Malades.</i>	ibid.
<i>L'Avocat distrait.</i>	186
<i>L'Ivrogne justifié.</i>	ibid.
<i>La Rose.</i>	187
<i>Remede contre la tentation.</i>	ibid.
<i>Le Scrupule bien placé.</i>	188
<i>Le mauvais Turc.</i>	ibid.
<i>La Scrupuleuse.</i>	189
<i>Réparation bien faite.</i>	ibid.
<i>La Couronne & la Houlette.</i>	190
<i>L'Origine des Sots.</i>	ibid.
<i>Le Misogame.</i>	191
<i>L'Evêque in Partibus.</i>	ibid.
<i>Les deux Clysteres.</i>	192
<i>La Muette.</i>	ibid.
<i>Le Gars dispos.</i>	193

254 TABLE DES MATIERES.

<i>La Réponse imprévue.</i>	193
<i>La Chose impossible.</i>	194
<i>Le Negre & la Villageoise.</i>	ibid.
<i>L'Erreur du matin.</i>	195
<i>Le premier coup de Vêpres.</i>	196
<i>L'Iroquois en Foire.</i>	ibid.
<i>L'Epicurisme.</i>	201
<i>Le bon usage de la Vie.</i>	202
<i>Couplet adressé à Mademoiselle P.</i>	204
<i>L'Amant Philosophe.</i>	ibid.
<i>Le Mari imprudent.</i>	208
<i>L'Accommodement.</i>	211
<i>Le Pirate.</i>	214
<i>Il l'y mettra.</i>	218
<i>Le Médecin.</i>	220
<i>La Fortune du Diable.</i>	221
<i>La Plume de l'Amour.</i>	ibid.
<i>Telle Vie, telle Fin.</i>	222
<i>La Femme charitable. Le Bon Exemple.</i>	223
<i>Le Cocu vengé.</i>	224
<i>Le Curé & sa Gouvernante.</i>	226
<i>Le Reveil de l'Amour.</i>	232
<i>Le Géomettre & le Poëte.</i>	233
<i>Le Carme & le Diable.</i>	234
<i>Le Port du Salut.</i>	ibid.
<i>Le digne Vicaire. Le Purgatoire assuré.</i>	235
<i>Le Juge refusé.</i>	236
<i>Les Capucins de B....</i>	ibid.
<i>Le Courtisan.</i>	237

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

